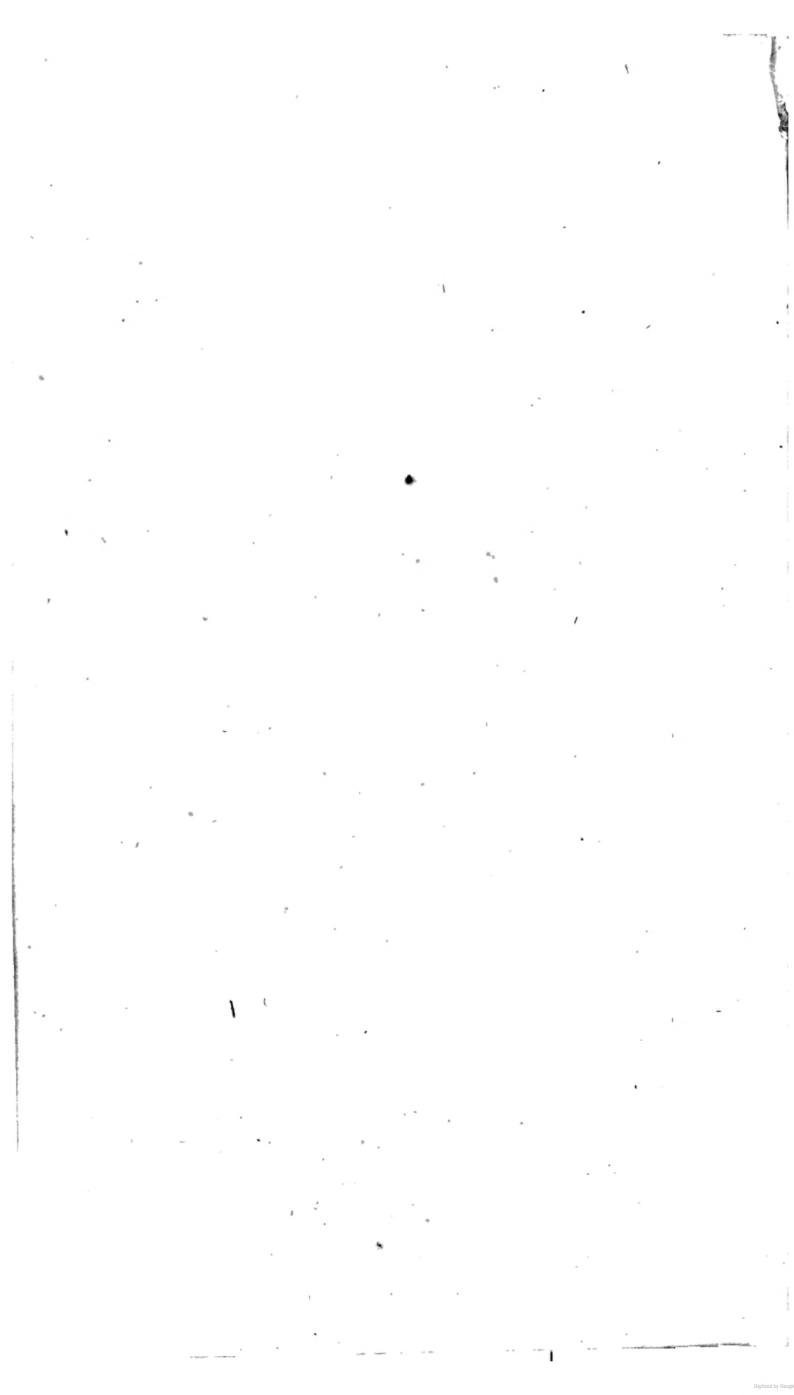


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S



C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

TOME CINQUANTE-SEPTIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

BVE089299

57: BVE080028

R E C U E I L

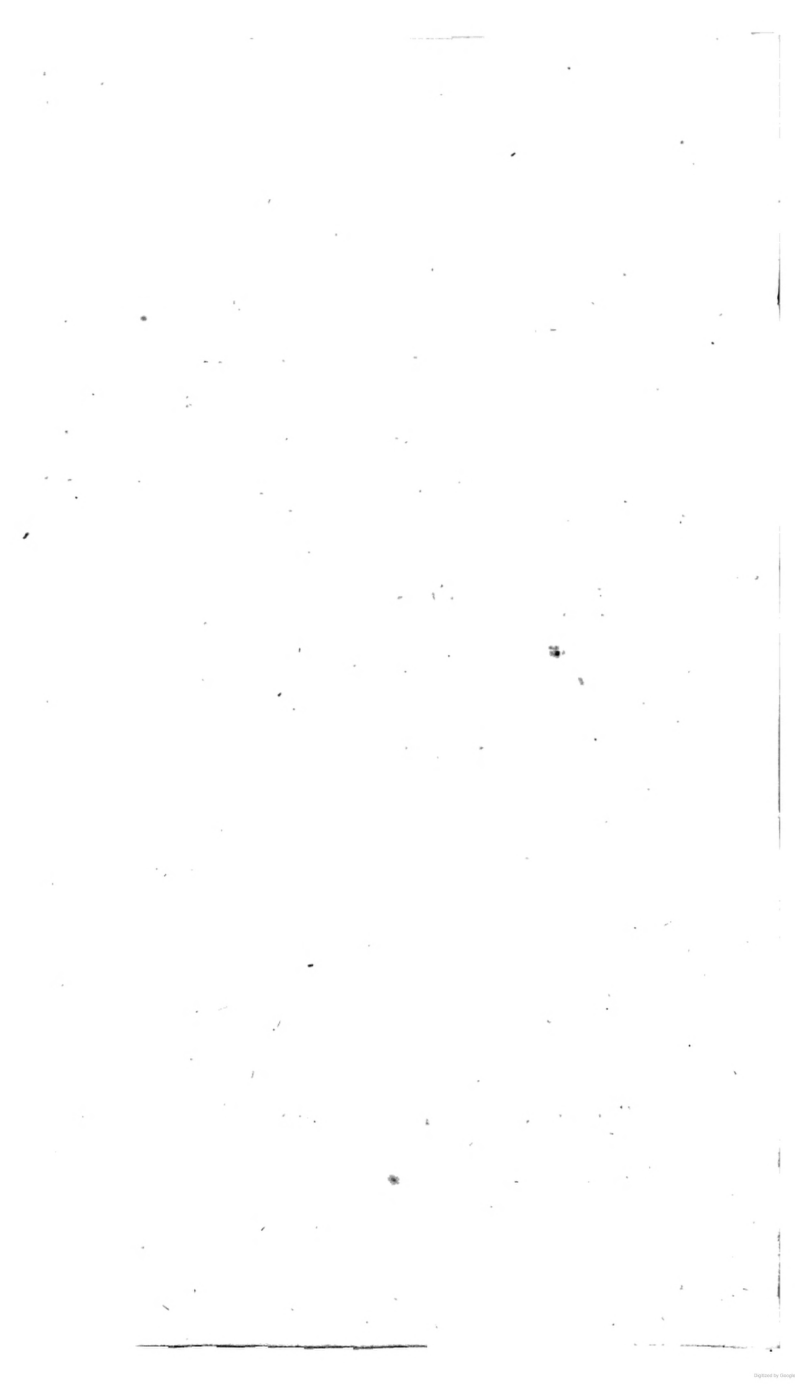
D E S L E T T R E S

DE M. DE VOLTAIRE.

1761-1762.

Corresp. générale.

Tome VI. * A



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. H E L V E T I U S , à *Paris*.

A Ferney, 2 de janvier.

JE salue les frères , en 1761 , au nom de DIEU et de la raison , et je leur dis : Mes frères, *odi profanum vulgus et arceo*. 1761. Je ne songe qu'aux frères , qu'aux initiés. Vous êtes la bonne compagnie ; donc c'est à vous à gouverner le public , le vrai public devant qui toutes les petites brochures , tous les petits journaux des faux chrétiens disparaissent , et devant qui la raison reste. Vous m'écrivîtes , mon cher et aimable philosophe , il y a quelque temps , que j'avais passé le Rubicon ; depuis ce temps je suis devant Rome. Vous aurez peut-être ouï dire à quelques frères que j'ai des jésuites tout auprès de ma terre de Ferney ; qu'ils avaient usurpé le bien de six pauvres gentilshommes , de six frères , tous officiers dans le régiment de Deux - ponts ; que les jésuites , pendant la minorité de ces enfans , avaient

— 1761. — obtenu des lettres patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins ; que je les ai forcés de renoncer à leur usurpation , et qu'ils m'ont apporté leur défistement. Voilà une bonne victoire de philosophes. Je fais bien que frère *Croust* cabalera , que frère *Berthier* m'appellera athée ; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes , et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens , je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes ; *mutemus chypeos* ; laissez-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres , avant qu'il soit peu. Vivez heureux , mon cher philosophe , dans le sein de la philosophie , de l'abondance et de l'amitié. Soyons hardiment bons ferviteurs de DIEU et du roi , et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites.

Dites-moi , je vous prie , s'il est vrai que ce cher *Fréron* soit sorti de son fort. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuse *Ecoffaïse* ; mais on se méprit dans l'ordre ; on mit *Fort-l'évêque* au lieu de *Bicêtre*. On fera probablement un errata à la première occasion.

Je le répète , il y a des choses admirables dans l'*Héroïde* du disciple de *Socrate*. N'aimez-vous pas cet ouvrage ? Il est d'un de nos frères. Je lui dis , *Kausé. V.*

L E T T R E I I .

1761.

A M. L E B R U N .

A Ferney, 2 de janvier.

VOUS m'avez accoutumé, Monsieur, à oser joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'est que quand il s'agit de sa nièce. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire.

J'espère que l'ombre du grand *Corneille* ne sera pas mécontente ; vous avez si bien fait parler cette ombre, Monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle *Corneille* remercie tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de *Chimène*, de *Cornélie* et de *Camille*.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très-contens de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les *Guyon*, les *Gauchat*, les *Chaumeix*, en seront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent DIEU et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs ; nous nous contentons d'être français et catholiques tout uniment. Cela

— doit paraître bien horrible à l'auteur des Nouvelles
1761. ecclésiastiques.

Pour ce malheureux *Fréron*, ce n'est qu'un *Marfyas* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins qui font l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite les suffrages du public; daignez y joindre le mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire l'amitié de votre obéissant serviteur, V.

L E T T R E I I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 4 de janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous ferez guéri. Dissipation, régime et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais *Tronchin*, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus furis* de notre grand abbé. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous

avons une femme d'esprit de cent trois ans, que j'aurais mariée à *Fontenelle*, s'il n'était pas mort jeune. 1761.

Nous avons aussi l'héritière du nom de *Corneille*, et ses dix-sept ans. Vous savez toutes mes marches. Il est vrai que j'ai fait rendre le bien que les jésuites avaient usurpé sur six frères, tous au service du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je suis occupé à présent à procurer à un prêtre un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot, *sublimi seriam fidera vertice*. Je suis comme le musicien de *Dufréni* en chantant son opéra; *il fait le tout en badinant*. Mais je vous aime sérieusement, autant en fait madame *Denis*. Soyez gai, et vous vous porterez à merveille.

L E T T R E I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 9 de janvier.

MON cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire. Je m'intéresse à la gloire de *Pierre Corneille* plus que jamais, depuis que j'ai chez moi sa petite-fille. Voyez si la douce réponse aux Anglais plaît à madame *Scaliger*. En ce cas, elle pourrait être imprimée par *Prault* petit-fils, sous vos auspices; sinon vous auriez la bonté de me la renvoyer, car je n'ai que ce seul exemplaire. J'attends aussi ce Droit du seigneur que vous

1761. n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges ! Dites-moi donc ce que vous avez fait de Tancrède, et de grâce un petit mot d'Oreste ; après quoi vous daignerez m'apprendre si nous aurons la guerre ou la paix. A propos de guerre, permettez que je vous parle de peste. Nous sommes menacés de la peste dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de présenter requête contre elle à M. de *Courteille*. Je vous supplie d'appuyer mes très-humbles représentations ; il s'agit d'un marais plein de serpens, qu'apparemment *Fréron*, *Abraham Chaumeix*, *Guyon*, *Gauchat*, et les auteurs du Journal chrétien ont envoyés.

Mais, que deviennent les yeux de M. d'*Argental* ? Je suis plus inquiet d'eux que de ma peste.

Est-il vrai qu'on ait joué à Versailles la Femme qui a raison, et que la reine ait été de l'avis de *Fréron* ?

Avez-vous lu l'ouvrage évangélique adressé à mon ami *Guyon*, sur l'ancien et le nouveau Testament ? Cela est poivré ; c'est un petit livre excellent. Est-il vrai que le théologien de l'Encyclopédie, *Morellet* ou *Mord-les* en soit l'auteur ? Quel qu'il soit, son livre est brûlé et béni.

Comment suis-je avec M. le duc de *Choiseul* ? quand revient le vainqueur de Mahon ?

Ayez pitié de moi, vous dis-je, auprès de M. de *Courteille*. Il est dur d'être pestiféré dans un château qu'on vient de bâtir.

A l'ombre de vos ailes.

L E T T R E V.

1761.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferneſy, 10 de janvier.

MONSIEUR,

JE n'ai jamais été du goût de mettre des vers au bas d'un portrait ; cependant, puiſque vous voulez en avoir pour l'eſtampe de *Pierre le grand*, en voici quatre que vous me demandez :

Ses lois et ſes travaux ont inſtruit les mortels ;
Il fit tout pour ſon peuple, et ſa fille l'imite ;
Zoroaſtre, Ofiris, vous eûtes des autels,
Et c'eſt lui ſeul qui les mérite.

Le ſeul nom de *Pierre le grand*, Monſieur, vaut mieux que ces quatre vers ; mais, puiſqu'il y eſt queſtion de ſon auguſte fille, je demande grâce pour eux.

M. de *Soltikof* m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. *Pouſchkin*, que perſonne n'en avait eu depuis ſon départ de Vienne. Il eſt à craindre que dans ce voyage il n'ait été pris par les Pruſſiens. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai aucuns matériaux pour le ſecond volume. J'ai déjà eu l'honneur de mander pluſieurs fois à votre excellence qu'il eſt impoſſible de faire une hiſtoire tolérable ſans un précis des

— 1761. négociations et des guerres. Mon âge avance, ma santé est faible; j'ai bien peur de mourir sans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume, ce serait d'ignorer si la digne fille de *Pierre le grand* a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de son père. L'amour qu'elle a pour sa mémoire me fait espérer qu'elle voudra bien descendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée, pour me faire assurer par votre excellence qu'elle n'est pas mécontente de mon travail. C'est ainsi que nos rois ont la bonté d'en user, même avec leurs propres sujets.

Les lettres du roi *Stanislas*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, Monsieur, sont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponses de l'empereur *Pierre le grand* seraient encore beaucoup plus curieuses. C'est sur de pareilles pièces qu'il est agréable d'écrire l'histoire; mais n'ayant presque rien depuis la bataille et la paix du Pruth, il faut que je reste les bras croisés. Quand il plaira à votre excellence de me mettre la plume à la main, je suis tout prêt.

Je finis par vous assurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la prospérité de vos armes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. BAGIEU,

CHIRURGIEN DU ROI.

A Ferney, le 11 de janvier.

MADAME *Denis* et moi , Monsieur , nous sommes des cœurs sensibles. Vous savez combien votre souvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-sept ans qui se forme : c'est l'héritière du nom du grand *Corneille*. C'est avec les ouvrages de son aïeul que nous oublions *l'Année littéraire* et son digne auteur. Si M. *Morand* veut aimer les gens de lettres , il ne faut pas qu'il choisisse les pirates des lettres.

Permettez-vous, Monsieur, que je vous consulte sur une affaire plus importante. J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parens ; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatisme qui ressemblait à une sciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix, les douleurs augmentèrent. M. *Tronchin* lui ordonna encore les eaux, il y a fix mois; il en revint avec une tumeur sur le *fascia lata*, et toujours souffrant des douleurs d'élançement, se sentant comme déchiré. Il se ressouvint alors, ou crut se ressouvenir, qu'il était tombé à la chasse, il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu; et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives,

— 1761. la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuisse, en tombant de cheval, avait pu causer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de six grands doigts de long, et très-profonde. On fonda ; on ne put pénétrer assez avant ; le pus coula d'abord assez blanc, ensuite plus foncé, enfin d'une espèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur jusqu'au genou. Ces élancemens se sont fait sentir dans l'autre cuisse. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'est très-enflée, l'autre s'est absolument desséchée. Le pus de la plaie est devenu de jour en jour plus fétide, tantôt en grande abondance, tantôt en petite quantité ; très-souvent la fièvre, des insomnies, mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. *Tronchin* l'a jugé à mort. Le chirurgien, qui est assez habile, a pensé de même. Il se fit une nouvelle tumeur au-dessous de la plaie, il y a quelques jours ; il en coula une grande quantité de sanie purulente, et son appétit augmenta. Ce n'est point au *fascia lata* que cette tumeur nouvelle a percé, c'est près des muscles intérieurs. Le chirurgien alors s'est avisé de lui demander si, quelque temps avant de tomber malade, il n'avait pas mérité la vérole. Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner, mais nul symptôme avant-coureur de cette maladie. Tout se réduit à cette espèce de sciatique. Aucune dartre, aucun bubon, aucune tache, nulle enflure aux aines, sinon l'enflure présente qui va de l'os des îles au pied. La chair de

ces parties n'a plus de ressort, le doigt y laisse un creux; le pus coule par la nouvelle ouverture, et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'est point sur le visage, la parole est libre et quelquefois assez ferme. 1761.

Voilà son état depuis quatre mois entiers que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le coccix est écorché, mais que le peu de sanie qui en sort n'est point de la qualité du pus fétide de la cuisse. On ne fait si on hasardera le grand remède.

Pardonnez, Monsieur, ce long exposé; daignez me communiquer vos lumières. Que pensez-vous des dragées de *Keiser*? et croyez-vous que *Colomb* nous ait rendu un grand service par la découverte de l'Amérique?

Je suis avec toute l'estime qu'on vous doit, et j'ose dire avec amitié, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E V I I.

A M. THIRIOT.

Le 11 de janvier.

REGU le Monde et la lettre du primat des Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher ami, que j'ai chez moi cette lettre in-4°. marginée. Sachez qu'en poursuivant frère *Berthier*, je suis fort bien auprès de mon primat, très-bien avec mon évêque; qu'incessamment je serai le favori de l'archevêque de Paris; et, si vous me sâchez, je le serai du pape.

Reçu encore *la Théorie de l'impôt*, théorie obscure, théorie qui me paraît absurde; et toutes ces théories viennent mal à propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressource, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaisans citoyens et de plaisans amis des hommes! Qu'ils viennent comme moi sur la frontière, ils changeront bien d'avis; ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'Etat. Par ma foi, on voit les choses tout de travers à Paris.

Vous verrez bientôt une très-singulière épître à *Clairon*. Je la loue comme elle le mérite; je fais l'éloge du roi, et c'est mon cœur qui le fait; je me moque de tout le reste, et même assez violemment. J'ai souffert trop long-temps; je deviens *Minos* dans ma vieillesse, je punis les méchans.

P. S. Je suis bien content de l'acquisition de mademoiselle *Corneille*; elle fait jusqu'à présent l'agrément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

Nota bene que le saint abbé *Grisel* n'a point volé madame d'*Egmont*, mais bien M. de *Tourni*. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.

L E T T R E V I I I.

1761.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 de janvier.

QUE monsieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent si bien, aient tort sur ce Droit du seigneur; cependant les écailles ne sont pas encore tombées de mes yeux. Mais pourquoi monsieur d'Argental n'écrit-il pas? quoi, pas un mot! aurait-il toujours son ophtalmie? S'il n'est que paresseux, je suis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit; et ce style, qu'en dites-vous? quand écrirez-vous de même; descendante de *Corneille*? Cela donne de l'émulation; elle va vite m'écrire un petit billet dans sa chambre: c'est, je vous assure, une plaisante éducation.

Je suis à vos pieds, Madame, moi et la muse limonadière. Comment du cercle de mes montagnes pouvoir reconnaître tant de bontés?

Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon? voulez-vous le lire à mademoiselle *Clairon*? Il n'y a que vous et M. le duc de *Choiseul* qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant sur mes vieux jours. Méchant! non; je deviens *Minos*, je juge les pervers. — Mais

— 1761. prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent point — Je le fais ; et je suis comme eux. J'ai soixante-sept ans ; je vais à la messe de ma paroisse ; j'édifie mon peuple ; je bâtis une église ; j'y communie , et je m'y ferai enterrer , mort-dieu, malgré les hypocrites. Je crois en *Jésus - Christ* consubstantiel à DIEU, en la vierge *Marie*, mère de DIEU. Lâches persécuteurs, qu'avez - vous à me dire ? — *Mais vous avez fait la Pucelle.* — Non , je ne l'ai pas faite ; c'est vous qui en êtes l'auteur ; c'est vous qui avez mis vos oreilles à la monture de *Jeanne*. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de fille ; je fais trembler jésuites et curés ; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent ; je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuistres, qu'avez-vous à dire ?

Voilà , mes chers anges, ce que je répondrais aux *Fantin*, aux *Grisel*, aux *Guyon* et au petit singe noir. J'aime d'ailleurs les vengeance qui me font pouffer de rire. Et puis , qui est ce singe noir ? c'est peut-être *Berthier*, c'est peut-être *Gauchat*, *Caveirac*. Tous ces gens-là sont également la gloire de la France.

J'ai lu la *Théorie de l'impôt* ; elle me paraît aussi absurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces amis des hommes qui crient sans cesse aux ennemis de l'Etat : Nous sommes ruinés ; venez, il y fait bon.

A vos pieds.

Pour

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille de l'infame *Fréron* contre M. *le Brun*. 1761. J'avoue que l'ode est bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de style ; mais il y a de fort belles strophes, et j'aime M. *le Brun* ; il m'a fait faire une bonne action dont je suis plus content de jour en jour.

L E T T R E I X.

A M. D U M O L A R D.

A Ferney, 15 de janvier.

MON cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie* ; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. *Titon* et M. *le Brun*, de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en faisons pas une savante, elle deviendra une personne très-aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société. Ce qui me plaît surtout en elle ; c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. *Titon*, pour M. *le Brun* et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si madame *Denis* en a pris soin ; elle est très-bien servie ; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle ; elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire

Corresp. générale.

Tome VI. * B

— 1761. ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la faisons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ses lectures : il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses ; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapisseries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. *Titon* et M. *le Brun* ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. *Titon* ce qu'on lui a sans doute tant souhaité, les années du mari de l'*Aurore*. Dites, je vous prie, à M. *le Brun*, que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son ode a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce malheureux *Fréron*. Il est pourtant bien honteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X.

1761.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de janvier.

JE commence d'abord par vous excepter, Madame; mais si je m'adressais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'est bien à vous, dans votre heureuse oisiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre; il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jésuites et les jansénistes, frappant à droite et à gauche sur *S^t Ignace* et sur *Calvin*, faisant des tragédies bonnes ou mauvaises, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, soutenant des procès, accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondichéry jusqu'à Rome : voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, Madame, j'ai toujours le temps de vous écrire, et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop *Ezéchiél*, Madame; la manière légère dont vous parlez de ce grand-homme, tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous passe de ne point déjeuner comme lui : il n'y a jamais eu que *Paparel* à qui cet honneur ait été réservé; mais sachez qu'*Ezéchiél* fut plus considéré de son temps

— 1761. qu'*Arnaud* et *Quesnel* du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à *Moïse*; qu'il s'avisa d'affurer que DIEU ne punissait pas les enfans des iniquités de leurs pères, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh, n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de DIEU, qu'ils mangeront de la chair d'homme tout leur soûl ?

Vous ne vous souciez donc pas, Madame, de connaître les mœurs des nations ? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles ; et vous m'avouerez même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous faisons poliment en Allemagne.

M. de Trudaine ne fait ce qu'il dit, Madame, quand il prétend que je me porte bien ; mais c'est, en vérité, la seule chose dans laquelle il se trompe : je n'ai jamais connu d'esprit plus juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il soit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant ; car j'ai grand besoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez moi : les intendants veulent être les maîtres par-tout, et ce combat d'opinions ne laisse pas d'être quelquefois embarrassant.

Je ne suis point du tout de l'avis de *ce bon régent qui gâta tout en France*. Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des fots ou des fripons : le nombre en est grand, et je crois qu'au Palais-royal la

chose était ainsi ; mais je vous nommerai , quand vous voudrez , vingt belles ames qui ne sont ni sottes ni coquines , à commencer par vous , Madame , et par M. le président *Hénault*. Je tiens de plus nos philosophes très gens de bien : je crois les *Diderot* , les *Alembert* , aussi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment , Madame , ce serait un beau jour pour moi que le petit souper dont vous me parlez , avec M. le maréchal de *Richelieu* et M. le président *Hénault* ; mais , en attendant le souper , je vous assure , sans vanité , que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une nuits* , et qui pourtant sont très-véritables.

Oui , Madame , j'aurais du plaisir , et le plus grand plaisir du monde , à vous parler , et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph , avec madame *Denis* et cette demoiselle *Corneille* qui sera , je vous jure , le contre-pied du pédantisme ; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais passer à Paris que le mois de janvier et de février.

Vous ne savez pas , Madame , ce que c'est que le plaisir de gouverner des terres un peu étendues : vous ne connaissez pas la vie libre et patriarcale ; c'est une espèce d'existence nouvelle. D'ailleurs , je suis si insolent dans ma manière de penser , j'ai quelquefois des expressions si téméraires , je hais si fort les pédans , j'ai tant d'horreur pour les hypocrites , je me mets si fort en colère contre les fanatiques , que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

— 1761. Vous me parlez, Madame, de ma paix particulière; mais vraiment je la tiens toute faite; je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne courtiser personne. Il y a des vieillards doucereux, circonspects, pleins de ménagemens, comme s'ils avaient leur fortune à faire. *Fontenelle*, par exemple, n'aurait pas dit son avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de *Fréron*. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi.

Eh bien, Madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit? suis-je un homme qui écrive à contre-cœur? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant de la *Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé *Griuel*, mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

A propos, Madame, si vous vous imaginez que la *Pucelle* soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants; mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté surtout. Vingt chants ne suffisent pas. L'*Arioste* qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poèmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas assez dans ma jeunesse; je ne savais pas assez l'italien. Le *Pentateuque* et l'*Arioste* font aujourd'hui le charme

de ma vie. Mais , Madame , si jamais je fais un tour à Paris , je vous préférerai au *Pentateuque*. 1761.

Adieu , Madame ; il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment , et jusqu'au dernier moment je vous ferai attaché avec le respect le plus tendre.

L E T T R E X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 16 de janvier.

J'ABUSE un peu , Monsieur , des bontés de l'aimable correspondant que DIEU m'a donné : voici encore un exemplaire de la lettre *al signor Albergati* , avec la jolie estampe de *Gravelot*.

Voici à présent tous mes besoins que j'expose à votre charité.

Je voudrais que M. de *Saint-Foix* pût voir la lettre à M. *Albergati* ; c'est une petite amende honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrecuidant auteur de l'*Excellence italienne* , fût publique , et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. *Thiriot* n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. *le Brun* ; et que M. *le Brun* fût punir *Martin Fréron* , non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise , mais d'avoir outragé personnellement M. *Corneille* , sa fille et Madame *Denis* qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable.

1761. Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguier pour obtenir le châtimement de *Martin* : car enfin, Monsieur, quelle famille fera en sureté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition fort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. *Thiriot* de vouloir bien m'envoyer les recueils *I*, *L* : je fais bien que ces petits recueils ne sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent ; et qu'il est fort impertinent de vendre en détail, en des in-12, ce qui se trouve dans des in-folio ; mais puisque j'ai *H*, il faut bien avoir *I*.

Mille tendres amitiés à tous les frères ; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de DIEU et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

LETTRE XII.

A M. H E L V E T I U S.

Aux Délices, 19 de janvier.

IL est vrai, mon très-cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre, *in communi martyrum* ; mais vous ne me mettrez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous*, que vous

m'aviez déplu. Ceux qui ont pu vous dire cette chose qui n'est pas, comme s'exprime notre ami *Swift*, sont enfans du diable. Vous, me déplaire ! et pourquoi ? et en quoi ? vous en qui est *gratia*, *fama* ; vous qui êtes né pour plaire ; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à *Duclos* qu'il m'avait déplu, et que je lui avais refusé ma voix à l'académie. Ce sont en partie ces tracasseries de messieurs les gens de lettres, et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très-bien des terres pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et messieurs les trésoriers de l'extraordinaire, et messieurs les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaisseaux, cordages, bœuf salé, artillerie, chevaux, poudre, et messieurs leurs commis, et messieurs leurs laquais, et mesdames leurs catins. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toute franchise, comme le franc-allevé le plus premier ; et le roi m'ayant conservé, par un brevet, la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France, terre à Genève, maison à Lausanne ; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout, disposez-en. Cet archevêque, dont vous me parlez, ferait bien mieux d'obéir au roi, et de conserver la paix ; que de signer des torche-cus de mandemens. Le parlement a très-bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques-uns,

— et ferait fort mal de se mêler d'un livre de méta-
1761. physique portant privilège du roi. J'aimerais mieux
qu'il me fit justice de la banqueroute du fils de
Samuel-Bernard juif, fils de juif, mort furintendant
de la maison de la reine, maître des requêtes, riche
de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre
charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes et
sequere me*. Il est vrai que les prêtres de Genève et de
Laufane sont des hérétiques qui méprisent saint
Athanase, et qui ne croient pas *Jésus-Christ* DIEU ;
mais on peut du moins croire ici la trinité, comme
je fais, sans être persécuté ; faites-en autant. Soyez
bon catholique, bon sujet du roi, comme vous l'avez
toujours été, et vous serez tranquille, heureux, aimé,
estimé, honoré par-tout, particulièrement dans cette
enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arrosée
par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de
maisons de plaisance, et près d'une grande ville où
l'on pense. Je mourrais assez heureux si vous veniez
vivre ici. Mille respects à madame votre femme.

Notre nièce est très-sensible à l'honneur de votre
souvenir.

L E T T R E X I I I .

1761.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 20 de janvier.

VOUS connaissez ma vie, Monsieur; mes occupations sont fort augmentées. Depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre, je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me suis contenté de penser sans cesse à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux sortes de bonheur dans ce monde, celui des fots qui s'enivrent stupidement de leurs illusions fanatiques, et celui des philosophes. Il est impossible à un être qui pense de vouloir tâter de la première espèce de bonheur qui tient de l'abrutissement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouissez. Rien n'est plus doux que de rire des sottises des hommes, et de rire en connaissance de cause. Si vous daignez vous amuser, Monsieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux font cinq, et dans quel temps d'autres docteurs assurèrent que deux et deux font six, il vous fera aisé de voir que ni le sentiment d'*Arius* ni celui d'*Athanase* n'étaient nouveaux; et que, dès le troisième siècle, les théologiens, étant devenus platoniciens, se battirent à coup d'écritoire pour savoir si l'œuf est formé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, et si c'est un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

1761.

Pour votre pâté de perdrix, il nous arrivera heureusement avant le carême : ainsi nous pourrons en manger en sûreté de conscience ; car vous sentez combien DIEU est irrité, et qu'il y va de la damnation éternelle, quand on est assez pervers pour manger des perdrix à la fin de février, ou au commencement de mars.

J'ai fait, depuis votre départ, une terrible action d'impiété ; j'ai contraint les jésuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur six gentilshommes mes voisins, tous frères, tous officiers du roi, tous servant dans le régiment de Deux-Ponts, tous braves gens, tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus ; je suis actuellement occupé à poursuivre criminellement un curé de nos cantons, lequel a cru qu'il est de droit divin de rosser ses paroissiens. Il est allé pieusement, à onze heures du soir, chez une dame, avec cinq ou six paysans armés de bâtons ferrés, pour empêcher qu'on ne fit l'amour sans sa permission. Son zèle a été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille, baigné dans son sang ; et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi, ce pauvre garçon était mort, et le curé impuni. Le curé se défend tant qu'il peut ; il dit qu'il ne veut point aller aux galères, et que je serai damné ; mais heureusement un bon prêtre vient de prouver, à Neuchâtel, que l'enfer n'est point du tout éternel ; qu'il est ridicule de penser que DIEU s'occupe, pendant une infinité de siècles, à rôti un pauvre diable. C'est dommage que ce prêtre soit un huguenot, sans cela ma cause était bonne : je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu, depuis

peu, un cocu à Genève; ce cocu, comme vous savez, tira un coup de pistolet à l'amant de sa femme. La petite église de *Calvin*, qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs, s'est imaginée qu'il n'y avait de cocus dans le monde que parce qu'on jouait la comédie. Ces maroufles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville, qui avaient joué sur mon théâtre de *Tourney*, et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des français qui pourraient corrompre les mœurs de Genève.

Vous voyez, Monsieur, qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris; mais je pardonne à ces barbares, parce qu'il y a chez eux dix ou douze personnes de mérite. DIEU n'en trouva pas cinq dans Sodôme: je ne suis pas assez puissant pour faire pleuvoir le feu du ciel sur Genève; je le suis du moins assez pour avoir beaucoup de plaisir chez moi au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, Monsieur, si vous étiez encore ici; vous y verriez la descendante du grand *Corneille*, que nous avons adoptée pour fille, madame *Denis* et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de *Corneille* est respectable.

Adieu, Monsieur; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui pense dans votre pays, faites-lui mes complimens. Madame *Denis* vous fait les siens bien tendrement.

1761.

L E T T R E X I V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 21 de janvier.

VOICI, pour votre excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réussir. Le porteur, avec son baragouin, est à la tête d'une troupe d'histrions; il a le privilège du gouverneur de Bourgogne; il veut nous donner du plaisir; c'est donc un homme nécessaire à la société. Une autre troupe d'histrions, nommés prédicans calvinistes, a eu l'insolence de trouver mauvais que les Gênois jouassent *Alzire* en France, au château de Tournay. Cette ville d'usuriers corromprait sans doute, en France, la pureté de ses mœurs. De plus, les faquins à monologue sont si jaloux des gens à dialogue, qu'ils veulent avoir le privilège exclusif d'ennuyer le monde. Le porteur a une troupe catholique; il peut donner du plaisir sur terre de France; mais les terres de Savoie sont plus à portée. S'il peut s'établir à Carrouge, petit village aux portes de Genève, il croit nos plaisirs assurés, et sa fortune faite. Il demande donc votre protection. O belle ambassadrice! actrice charmante! portez nos prières à M. de *Chauvelin*; favorisez un art dans lequel vous daignez exceller; confondez des hérétiques qui prêchent contre la divinité de *Jésus-Christ*, et contre *Athalie* et *Polyeucte*. La

descendante du grand *Corneille*, qui est aux *Délices*, vous conjure, par les mânes de *Cinna* et de *Chimène*,
de procurer une église dans Carrouge au sacristain
que nous vous dépêchons. 1761.

M. l'ambassadeur, regardez cette affaire comme la plus importante de votre vie, ou du moins de la nôtre. Les *Délices* seront-elles assez heureuses pour vous reposséder au mois de mai ?

Respect et attachement éternel. Comment se portent le fils et la mère ?

L E T T R E X V.

A M. T H I R I O T.

A Ferney, le 21 de janvier.

REÇU le petit livre royal *De moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais ; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages, que les fots n'entendraient pas, et que les fots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine légation de Moïse*, de l'évêque *Warburton*, dans lequel cet évêque prouve que *Moïse* était inspiré de DIEU, parce qu'il n'enseignait pas l'immortalité de l'âme.

Point de roman de *Jean-Jacques*, s'il vous plaît ; je l'ai lu pour mon malheur ; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un

1761. — maçon, et le précepteur de mademoiselle *Corneille*, et le vengeur d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans.

Joue-t-on Tancrède? joue-t-on le *Père de famille*? O mon cher frère *Diderot*! je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

L E T T R E X V I.

A M. DEODATI DE TOVAZZI,

Sur la langue italienne.

Au château de Ferney, ce 24 de janvier.

JE suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite; il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis,

comme

comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple. 1761.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues, avaient, sans doute, la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana e la figlia primogenita del latino*. Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores. *Los rios, los ombres, las historias, los columbres*. Il vous manque aussi les diphthongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux. Les rois, les empereurs, les exploits, les histoires. Vous nous reprochez nos e muets comme un son triste et sourd, qui expire dans

1761. notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire; toutes ces déclinances heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces déclinances peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons, *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois, *il capitano ch'è'l gran sepolcro libero di Cristo, e che molto opro col senno e colla mano?* croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger, comparez à cette fêcheresse ces deux vers simples de *Corneille*:

*Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.*

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'*Homère*:

*Ex ou dai ta prôta diastêin erisanté
Atréides té anax andrôn, kai dios Achilleis.*

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise, ou allemande, qui aura l'oreille

un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des déclinances italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois. 1761.

Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o* qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noquerono*; *la flagion* pour *la flagione*; *buon'* pour *buono*; *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; et c'est pour cela que vous finissez très-souvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ses noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes

— les qualités de notre ame. Ce que l'on sent le mieux
1761. est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *ferté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outréculance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je fais, Monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut et quand on le veut : l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves et de très-grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valoureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure ont plusieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillans, courageux, braves, &c. ; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif ; la fermeté constante, réfléchie et adroite

avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans. 1761.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans le petit neveu du héros de la Valteline, lorsqu'ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre, qui s'étaient fermes contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie, et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, &c. Voyez, Monsieur, que de termes pour un. Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait, les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, Monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui qui a sauvé Vésel. Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de

— 1761. *ragoût* ; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux ! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand* ; mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré* ; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs ; nous en avons autant que vous du temps de *Marot*, et de *Rabelais*, et de *Montagne* ; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les *Pascal*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Pélisson*, les *Corneille*, les *Despréaux*, les *Racine*, les *Maffillon*, les *la Fontaine*, les *la Bruyère*, &c. ; nous avons laissé à *Ronsard*, à *Marot*, à *Dubartas*, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grisette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maisonnette*, *villotte* ; encore ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imitiez pas le *Buon Mathei* qui, dans sa harangue à l'académie de la *Crusca*, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*.

Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en

pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillemens de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure; vous dansez en liberté et nous dansons avec nos chaînes.

Mais croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et du Marfais ont composé sur la manière de bien parler notre langue: lisez M. Duclos; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment MM. d'Alembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, &c.

1761.

L E T T R E X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 26 de janvier.

ET ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, se portent-ils mieux, mon cher ange ?

J'ai un besoin très-grand d'être fortement recommandé à M. de *Villeneuve*. Est-il possible que je n'aye besoin de personne dans le pays étranger, et que j'aye besoin d'un intendant en France, avec mes terres libres ? Je ferai une belle requête pour M. le duc de *Choiseul* ; mais je lui ai tant demandé de choses pour les autres, que je n'ose plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires sur les bras. Je chasse les jésuites d'un domaine usurpé par eux. Je poursuis criminellement un curé. Je convertis une huguenotte ; et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle *Corneille*, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Est-il vrai, Monsieur et Madame, mes anges tutélaires, est-il vrai qu'on joue Tancrède ?

Est-il vrai qu'on joue aux italiens une parade intitulée *le comte de Boursofle*, sous mon nom ? Justice ! justice ! Puissances célestes, empêchez cette profanation ; ne souffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer, soit prostitué dans une affiche de la comédie italienne. J'imagine qu'il est aisé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris,

à un pauvre auteur, une pièce dont il n'est pas coupable. 1761.

J'estime, mes anges, qu'il faut retrancher *le Franc* de ce *Panta-odai* à mademoiselle *Clairon*; nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas fouiller, par une satire, les louanges de *Melpomène*. En ôtant *le Franc*, tout va, tout se lie.

Et le roman de *Jean-Jacques* ! A mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux; mais il y a un morceau admirable sur le suicide, qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de *la Poplinière* ou *Pouplinière* ?

Est-ce vous qui avez envoyé à M. de *la Marche* notre *Tancrede* ?

Nous avons ici *Ximènes*, oui, le marquis de *Ximènes*. Hélas ! nous ne vous aurons pas. Nous baissons le bout de vos ailes.

LETTRE XVIII.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 27 de janvier.

APRÈS avoir été tant applaudi en vers à l'académie, il faut que vous y soyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple; vous êtes devenu mon maître; il faut que vous soyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard : ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je

— 1761. ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de *Ximenès*, votre confrère en poésie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le *Rodrigue* de la *Chimène* que nous possédons. Sur le nom du père de *Chimène*, mes respects à votre voisine.

L E T T R E X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 30 de janvier.

MON divin ange et ma divine ange, amusez-vous de cet imprimé, et voyez comme on trouve des jésuites par-tout; mais aussi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de *Naboth*. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres : cela apprendra à *Berthier* qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à présent de poursuivre un sacrilège. Je serai aussi terrible dans le spirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grâce pour ce beau mot : s'il y sert DIEU, c'est qu'il est exilé; car vous savez que d'ordinaire, disgrâce engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je fers DIEU, car j'ai en horreur les jésuites et les jansénistes, car j'aime ma patrie, car je vais à la messe tous les dimanches, car j'établis

des écoles , car je bâtis des églises , car je vais établir un hôpital , car il n'y a plus de pauvres chez moi , en dépit des commis des gabelles: Oui , je fers DIEU , je crois en DIEU , et je veux qu'on le sache. 1761.

Vous n'êtes pas contents du portrait du petit finge ? Eh bien , en voici un autre.

Un petit finge , ignorant indocile ,
 Au fourcil noir , au long et noir habit ,
 Plus noir encore et de cœur et d'esprit ,
 Répand sur moi ses phrases et sa bile ;
 En grimaçant le monstre s'applaudit
 D'être à la fois et Therfite et Zoïle ;
 Mais , grâce au ciel , il est un roi puissant ,
 Sage , éclairé , &c. (*)

Le finge se reconnaîtra s'il veut ; je ne peux faire mieux quant à présent. Je n'ai que trois gardes ; si j'en avais davantage , je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verser son sang pour servir ses amis et pour se venger de ses ennemis , sans quoi on n'est pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du sens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me persécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes , qui touchent au ciel , j'ai , Dieu merci , quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers , et j'abandonnerai volontiers ce qui me reste en France pour aller mépriser ailleurs à mon aise , et d'un souverain mépris , des bourgeois insolens dont le roi est aussi mécontent que moi.

(*) Voyez l'épître à *Daphné* , vol. d'Epîtres.

— 1761. Pardonnez, mes divins anges, à cet enthousiasme ; il est d'un cœur né sensible ; et qui ne fait point haïr, ne fait point aimer.

Venons à présent au tripot, et changeons de style.

Vous vous plaignez de n'avoir point Fanime. Quoi ! vous voulez donner tout de suite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles ? n'avez-vous pas de honte ? ne sentez-vous pas quelle prodigieuse différence il y a entre la fin de Tancrède et la fin de Fanime ? Attendez, vous dis-je, attendez Pâque fleurie. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement, de toutes vos bontés charmantes, et de votre tasse pour la muse limonadière.

Je vois d'ici mademoiselle *Clairon* enchanter tous les cœurs ; et si les fifflots sont pour moi, les battemens de mains sont pour elle. Je m'appelle *Pancrace* ; mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet : j'aimerais mieux gratter la terre. Mon seul malheur dans ce monde, c'est de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmesan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous savez. Puissent les yeux de M. d'*Argental* ne pleurer qu'aux tragédies ! Les miens pleurent d'une absence qu'un parti triste, mais sagement pris, rend éternelle.

Une autre fois je vous parlerai du Droit du seigneur ; je ne peux vous parler aujourd'hui que des justes droits que vous avez sur mon âme.

Je suis malingre ; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaise humeur : excusez un vieillard verd.

L E T T R E X X.

1761.

A M. T H I R I O T.

A Ferney , le 31 de janvier.

J E reçois des lettres bien aimables de M. *Damilaville* et de M. *Thiriot* ; j'en avais grand besoin , car mes contemporains meurent de tous côtés , et je me porte assez mal : cependant l'épître à mademoiselle *Clairon* sera envoyée à mes amis probablement par la poste prochaine , après quoi j'aurai grand soin de tout ce qu'ils me recommandent ; il faut mourir au lit d'honneur.

Je suis très-fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion* , parce que je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans les terres* , au lieu de *mes terres* , parce que je ne suis pas obligé d'aller à la messe dans les terres d'autrui , mais je suis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur représenter dans ma lettre à M. le marquis *Albergati*.

La nécessité de remplir tous les devoirs de la religion chez moi m'est d'autant plus sévèrement imposée , que je suis comptable de l'éducation que je donne à mademoiselle *Corneille*. J'ai lu malheureusement la page 164 de *Fréron* , dans laquelle il dit „ que je fais élever mademoiselle *Corneille* , au „ sortir du couvent , par un bateleur de la foire,

— „ que je traite en frère depuis un an , et que
 1761. „ mademoiselle *Corneille* aura une plaisante édu-
 „ cation. „

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables , qu'elles outragent personnellement mademoiselle *Corneille*, et surtout madame *Denis*, ma nièce, qui l'élève comme sa fille. Mes amis et le public sentiront aisément que mademoiselle *Corneille*, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. *Fréron* la perd sans ressource, en avançant faussement que je la fais élever par *Lécluse*. Il est très-faux que *Lécluse* soit chez moi ; il y a environ six mois qu'il exerce sa profession de chirurgien-dentiste à Genève, et qu'il n'est sorti de cette ville. Madame *Denis*, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents, ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-là ; il travaille sans relâche à Genève, et y rend de très-grands services.

Il est très-permis au nommé *Fréron* de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la prose, mais il ne lui est permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, ni une demoiselle alliée aux plus grandes maisons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ses alliances, ni même le sieur *Lécluse* qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui est chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très-grand tort dans sa profession. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il est nécessaire de demander

justice. Le père de mademoiselle *Corneille* outragée —
doit agir en son nom , sans aucun délai. 1761.

La poste va partir; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je persiste toujours dans mon opinion sur les finances. Il y a eu beaucoup de dissipation et de brigandage, je l'avoue; mais, quand on a contre les Anglais une guerre si funeste, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuise à payer la moitié qui verse son sang pour elle. J'ai une pension du roi, je rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance pour toutes les bontés assidues de M. *Damilaville* et de M. *Thiriot*. *Plura aliàs.*

L E T T R E X X I.

A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney, 1 de février.

P UISQUE vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (*). Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste

(*) Voyez le volume d'*Épîtres*.

— mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et
1761. les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût
pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours
les plus rians de la terre. Je joins à l'agrément
d'avoir un château d'une jolie structure, et celui
d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide
d'être utile au pays que j'ai choisi pour ma retraite.
J'ai obtenu du conseil le dessèchement des marais
qui infectaient la province, et qui y portaient la
stérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenses;
en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie
de mon épître. Si vous ne venez pas voir cette
terre qui doit vous appartenir un jour, je vous
avertis que je viendrai bouleverser Ornoi, y planter
et y bâtir; car il faut que je me serve de la truelle
ou de la plume.

Le Kain devait venir jouer la comédie avec nous
à Pâque; mais il m'a fallu communier sans jouer.
J'ai édifié mes paroissiens, au lieu de les amuser;
et M. de *Richelieu* s'est avisé de mettre *le Kain* en
pénitence dans ce saint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice
de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros
diamans: le paquet a été volé sur la route. J'ai du
moins une souveraine de deux mille lieues de pays
dans mon parti; cela console des cris des polissons.
Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de
votre amitié. Adieu; j'embrasse tout ce que vous
aimez.

Est-il vrai que la *Dubois* récite le rôle d'*Atide*
comme une petite fille qui annonce sa leçon?

Les

Les étrennes du chevalier de *Molmire* ne paraissent pas vous être dédiées (*). Ne montrez le sermon du bon rabbin *Akib* qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de DIEU. Savez-vous que j'avais autrefois une pension que je perdis en perdant la place d'historiographe : le roi vient de m'en donner une autre, sans qu'assurément j'aye osé la demander; et M. le comte de *Saint-Florentin* m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon est infiniment agréable. Je soupçonne que c'est un tour de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul*.

L E T T R E X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 2 de février.

ANGES de paix , mais anges de justice, voici le *Panta-odai* du sieur *Abraham Chaumeix*, tel qu'on me l'a envoyé de Paris ; je l'ai fait copier fidèlement. Je ne connais point le petit singe à face de *Thersite* ; mais si cet homme est tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique , et je ne connais personne qui doive craindre de démasquer un personnage si ridicule et si odieux. Quand on joint les mensonges de *Sinon* au style de *Zoïle*, à l'impudence de *Thersite*, et à la figure de *Ragotin*, on

(*) Les chevaux et les ânes, *Etrennes aux fols* : volume de *Contes et satires*.

— doit s'attendre de recevoir en public le châtimement
1761. qu'on mérite; et ceux qui n'ont pas la force en main pour se venger, font très-bien de payer les *Thersite* et les *Zoïle* dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidelle peinture, on n'en craint point les conséquences; on est bien aise même que *Thersite* sache à quel point on le hait et on le méprise; on en fera profession publique quand il le faudra. Le chevalier d'*Aidie* vient de mourir en revenant de la chasse; on mourra volontiers après avoir tiré sur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera par-tout ailleurs des établissemens assez avantageux pour braver avec sécurité, et pour confondre, avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites et les calomnieurs impudens. Je ne connais l'homme dont il est question qu'à ces titres; et, si je le rencontrais, je le lui dirais en face, s'il a une face.

Pardonnez, mes divins anges, à cette petite digression un peu aigrette; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur; voilà ma bile purgée. Je me rends à tous les charmes de votre commerce, à votre douceur, à vos grâces. Je suis doux comme vous, quand je me suis vengé.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odai* doive le lâcher sitôt. Il n'y a que *Thiriot*, je crois, qui en soit en possession. Je lui mande d'attendre, et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de son ame pour punir *Fréron* de son insolence, et pour lui procurer quelque peine afflictive salutaire qui lui apprenne à ne plus insulter une fille de condition, et le nom de *Corneille*, dans ses infamies

littéraires. *Lécluse*, qui n'est point celui de l'opéra comique, mais chirurgien du roi de Pologne, a donné sa procuration et demande justice. Madame *Denis* a envoyé son certificat. Le nommé *Fréron* est très-punissable, et le procès criminel ne sera pas long. *Le Brun* a toutes les pièces; il ne manque que la procuration du bon homme *Corneille*; je mets le tout sous votre protection. Vous êtes bon, mais vous êtes ferme; et c'est ici qu'il faut l'être. Mon contemporain, le président de *la Marche*, m'a écrit une lettre pleine d'esprit.

Le maréchal de *Bellisle* est-il mort? M. de *Choiseul* a-t-il la guerre? M. de *Chauvelin* le ministère de paix?

Pleurez-vous toujours? je pleure votre absence.

LET TRE XXIII.

A M. SAURIN.

Ferney, le 2 de février.

TOUTES les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit, je me jette à genoux dans mon petit oratoire; je remercie DIEU, et je m'écrie : O DIEU des bons esprits, DIEU des esprits justes, DIEU des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les fots, les hypocrites et les fanatiques! Plus nos frères feront de bons ouvrages, en quel que genre que ce puisse être, plus la gloire de ton

— 1761. saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages , fais siffler les impertinens. Puissé je voir, avant de mourir , ton fidelle serviteur *Helvétius* et ton serviteur fidelle *Saurin* dans le nombre des quarante !

Ce sont les vœux les plus ardens du moine *Voltarius* qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte surtout que le vénérable frère *Helvétius* rassemblera , autant qu'il pourra , les fidelles dispersés, les sauvera du venin du basilic , et de la morsure du scorpion, et des dents des *Frérons* et des *Paliffots*. Nous recommandons aussi aux combattans du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps*, qui peint si bien son monde, ne peindrait-il pas un...?

*Car est le peintre indigne de louange ,
Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.*

M A R O T.

J'embrasse frère *Saurin* bien tendrement.
Frère Voltaire.

L E T T R E X X I V.

1761.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, 2 de février.

J E réitère à M. *Damilaville* et à M. *Thiriot* mes sincères remerciemens de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame *Denis*, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très-important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point pour un magasin clandestin d'éditions furtives. Je leur ai très-grande obligation de vouloir bien détruire ce soupçon injuste qui n'est déjà que trop répandu.

Je les supplie aussi très-instamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du culte et des devoirs de la religion est essentiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les remplis, et que surtout j'en dois l'exemple à mademoiselle *Corneille* que j'élève. Il ne faut pas qu'après les calomnies punissables de *Fréron*, on puisse soupçonner que madame *Denis* et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de *Corneille* aux portes de Genève, pour ne pas professer hautement la religion du roi et du royaume. On a substitué à cet article nécessaire que *je m'occupe de ce qui intéresse mes amis*. On doit concevoir combien cela est déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéresse mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiselle *Corneille*.

1761. J'insiste, avec la même chaleur, sur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'ode de M. le Brun. Je dis qu'il y a dans son ode des strophes admirables, et cela est vrai. Les trois dernières surtout me paraissent aussi sublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur le champ à me charger de mademoiselle *Corneille*, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentimens admirables*, mais un sentiment de compassion n'est point admirable; ce sont ces strophes qui le sont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je sais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expressions hasardées. Le partage de M. le Brun est de rendre son ode parfaite en la corrigeant; et le mien est de louer ce que j'y trouve de parfait.

Observez, je vous prie, mes chers amis, que M. le Brun trouverait très-mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode.

Je renvoie à mes deux amis l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*, telle que je l'ai reçue de Paris. M. *Thiriot* peut se donner le plaisir de porter ces étrennes à *Melpomène*. Mon correspondant de Paris a mis l'abbé *Guyon* en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete*.

M. *Thiriot* ne se dessaisira pas du *Panta-odai*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

*D*E *profundis clamavi*. J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on Tancrède? personne ne m'en dit mot. Réussit-elle? est-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de Choiseul! *C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux ministères à la fois! plus de plaisirs! plus de soupers! Il est mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiselle Corneille paraît-il aussi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penser? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? Je ne sais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain*. Il y a un arrangement pour Oedipe. Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître absolu de tout? A quoi sert ma voix? je n'en fais usage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles sont bien distribués; oui, tout est bien. Mais M. de Richelieu est-il à Versailles? entrera-t-il au conseil? et maître Omer, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquisitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime l'Ecclésiaste: le roi l'avait lu à son souper. Il fut fait pour madame de Pompadour. Et un Omer!.... Ah! ce petit singe à face de *Thersite* doit être puni. Que je hais ces monstres! Plus je vais en avant, plus le sang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite aussi un peu ma mauvaise humeur.

— 1761. Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie*? Tous nos contemporains s'en vont; je n'ai que deux jours à vivre, mais je les emploierai à rendre les ennemis de la raison ridicules.

Je baise le bout de vos ailes; mais vos yeux! vos yeux!

LETTRE XXVI.

A U M E M E.

9 de février.

VOICI la plus belle occasion, mon cher ange, d'exercer votre ministère céleste. Il s'agit du meilleur office que je puisse recevoir de vos bontés.

Je vous conjure, mon cher et respectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de *Choiseul*, auprès de ses amis, s'il le faut, auprès de sa maîtresse, &c., &c. Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui, tant de zèle, tant de vivacité, et surtout un prompt succès? pour le bien du service, mon cher ange; pour battre le duc de *Brunswick*. M. *Galatin*, officier aux gardes suisses, qui vous présentera ma très-humble requête, est de la plus ancienne famille de Genève; ils se font tuer pour nous, de père en fils, depuis *Henri IV*. L'oncle de celui-ci a été tué devant *Ostende*; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de *Rosbac*, à ce que je crois; journée où les régimens suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à *Rosbac*, c'est ailleurs; le

fait est qu'il a été tué ; celui-ci a été blessé. Il sert depuis dix ans ; il a été aide-major , il veut l'être. 1761. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand , qui soient actifs , intelligens ; il est tout cela. Enfin , vous saurez de lui précisément ce qu'il lui faut : c'est , en général , la permission d'aller vite chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce , et qu'il ne soit point tué ; car il est fort aimable , et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*.

L E T T R E X X V I I.

A U M E M E.

11 de février.

VOILA le cas de mourir ; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul* ; point de réponse. Je lui pardonne ; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un *Tancrède* ; je ne lui pardonne pas. Mais , que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairon* , ni d'aucune particularité du tripot , ni du retour de M. de *Richelieu* , ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue , ni de l'unique représentation de la Chevalerie , ni du *Père de famille* , c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence ? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux , comme moi à tout mon corps ? le secrétaire

— 1761. que je préfère à tous les secrétaires d'Etat serait-il malade ? ou serait-elle malade ? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière* ? Chacun se peint dans ses romans. Le héros de *la Poplinière* est un homme auquel il faut un férial ; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages. Si jamais M. d'Argental fait un roman, il prendra pour son héros un homme aimable qui fera aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres.

Hélas ! j'écris, mais avec bien de la peine ; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi ; je ne fais ce que j'ai ; vraiment, je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges !

L E T T R E X X V I I I.

A U M E M E.

16 de février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des gouteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vite cette omission. Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a

pas seulement daigné m'envoyer un exemplaire de sa petite drôlerie de Tancrède? m'avez-vous dit un mot du *Père de famille*? Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de *Bellisfe*, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiseul* de mes facéties; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter. 1761.

Je ne suis pas excessivement content de madame de *Pompadour*; mais aussi je ne suis pas fâché contre elle; je trouve seulement la muse limonadière plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi si M. le duc de *Richelieu* est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé? non; vivacité? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Eglise, je fais un chant de *la Pucelle*.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que j'étais meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à *Omer*. Je n'ai point de fiel contre *Fréron*; c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait basouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au sujet de mademoiselle *Corneille*; si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. *Corneille* père peut se plaindre à M. de *Saint-Florentin*; j'en

— 1761. écrit à M. le Brun. Il est bon de tenter toutes les voies : car ce n'est pas assez de rendre *Fréron* ridicule ; l'écraser , est le plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de *Malesherbes* qui protège les feuilles de ce monstre ; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent *Omer*. Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison ; et , puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire , qu'on lui a dicté , je l'abandonne à sa pédanterie , à son hypocrisie , à sa méchanceté de finge , et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Panta-odai* reste un ouvrage de société entre les mains de trois ou quatre personnes ; que mademoiselle *Clairon* n'en ait pas même d'exemplaire , et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère , colère d'autant plus véhémence que je l'ai couvée un an entier.

Mes anges , si j'avais cent mille hommes , je fais bien ce que je ferais ; mais , comme je ne les ai pas , je communierai à Pâque , et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. Oui , pardieu , je communierai avec madame *Denis* et mademoiselle *Corneille* ; et , si vous me fâchez , je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*.

Je n'aperçois que cette lettre est plus brûlable que l'Ecclésiaste ; ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos , qui vous a dit que je faisais une tragédie ? je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame *Denis* , qui est toujours folle du Droit du seigneur , avait mandé

à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux ; mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi , je vous prie , un éternel secret , mes divins anges , sur ce Droit du seigneur qui m'enchanter.

Pour Fanime , je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre ; et ce beau fils qui rend *Fanime* à son père , pour s'en débarrasser , me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchans , d'accord : on y pleure , je le passe : mais je ne juge point d'un visage par un nez et par un menton ; je veux du tout ensemble. Vive Tancrède ; cette pièce me paraît bien faite , neuve , singulière. Cependant , nous verrons ce que je pourrai faire pour obéir à vos ordres , au saint temps de Pâques. Et la dissertation contre ces barbares Anglais , vous n'en parlez pas ? Mes divins anges , je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie.

Je suis bien faible ; mais je vous aime fortement.

18 de février.

TENEZ , mes gloutons , vous demandiez une tragédie , voilà un chant de la Pucelle ; c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon ; mais on donne ce qu'on a.

Tenez , voilà encore des lettres sur le roman de *Jean-Jacques* (*) ; mandez-moi qui les a faites , ô mes anges , qui avez le nez fin. Et le *Père de famille* , qu'est-il devenu ?

(*) Lettres de M. le marquis de Ximènes.

1761.

L E T T R E X X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de février.

JE salue tendrement les frères , j'élève mon cœur à eux , et je prie DIEU pour le succès du *Père de famille*.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de la Pucelle , et les lettres sur *la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de *Jean-Jacques* , auxquelles mon-fieur le marquis de *Ximenès* n'a fait nulle difficulté de mettre son nom , attendu qu'il ne craint pas plus *Jean-Jacques* , que *Jean-Jacques* ne semble craindre ses lecteurs. *La Nouvelle Héloïse* et *Daira* m'ont fait relire *Zaïde* : qu'on fasse quelque nouvelle tragédie , je relirai *Racine*.

J'ai demandé à M. *Thiriot* les recueils *I* , *K* , *L* , *M* , *N* ; il faut bien que j'aye tout l'alphabet. Je suis très-fâché qu'il y ait une ville en France , nommée Paris , où il soit permis à un *Fréron* d'insulter l'héritière du nom de *Cornille* ; on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si *Fréron* en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du parlement ou de la cour des aides , on mettrait *Fréron* au cachot. Il est digne de ceux qui laissaient mourir de faim la cousine de *Cinna* , de ne la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos , parce qu'ils ont un office.

Je prie instamment M. *Thiriot* de mettre au cabinet

l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*.
 Ce n'est pas qu'on craigne le petit singe à face de *Thersite*, au sourcil noir et au cœur noir ; on a pour lui autant d'horreur que pour *Fréron*. C'est dommage qu'un aussi insolent et aussi absurde persécuteur ne soit puni que par des vers et par l'exécration publique ; il est bien heureux d'avoir affaire à des philosophes qui ne peuvent se venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, si fiers de leurs petites charges , voyager dans les pays étrangers ; il ferait une plaisante figure à côté d'un homme de mérite.

1761.

L E T T R E X X X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 24 de février.

L'E V A N G I L E a raison de dire , Monsieur : Si le sel s'évanouit , avec quoi salera-t-on ? Grâce à la prudence de votre cuisinier , et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte , votre pâté est arrivé frais et excellent , et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous , le verre à la main , non sans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères , dans votre petite cellule des fleurs.

Jé ne mérite pas tout-à-fait les complimens dont vous m'honorez sur l'expulsion du gros frère *Fessi* ; j'ai bien eu l'avantage de chasser les jésuites de cent

1761. arpens de terre, qu'ils avaient usurpés sur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils possédaient auparavant , et qu'ils avaient obtenues par la confiscation des biens d'un gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de philosophie , je vous dirai qu'un officier , commandant d'un petit fort sur la côte de Coromandel , m'a apporté de l'Inde l'*évangile* des anciens brachmanes ; c'est , je crois , le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons ; j'en excepte toujours l'*ancien Testament* , dont vous connaissez la sainteté , la vérité et l'ancienneté. Une chose fort plaisante , c'est que tous les peuples anciens croyaient l'immortalité de l'ame , quand les Juifs n'en croyaient pas un mot. Si vous voulez des nouvelles de nos armées , le régiment de Champagne s'est battu comme un lion , et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine , on nous prend nos vaisseaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances , nous n'avons pas le sou. Je vous aime et je vous regrette de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE XXXI.

1761.

A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

JE vous envoie toujours, Monsieur, mes lettres ouvertes; tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour monsieur *Bagieu* est pourtant cachetée; mais c'est qu'il s'agit de vér. . . Ce n'est pas pour moi, Dieu merci; ce n'est pas non plus pour ma nièce; ce n'est pas pour mademoiselle *Corneille* que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui est beaucoup plus aimable; c'est pour un officier de mes parens, dont je prends soin, et que j'ai laissé aux Délices, injustement soupçonné et mourant.

Reçu *K* et *L*. Enivré du succès du *Père de famille*, je crois qu'il faut tout tenter pour mettre *M. Diderot* de l'académie; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour *M. Damilaville*, auprès de *M. de Courteille*, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*, retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des lettres du marquis de *Ximenès* sur le roman de *J. J.*?

J'affomme les frères de petites dépenses: je prie *M. Thiriot* de mettre tout sur son agenda. Il y a longtemps qu'il ne m'a écrit; il ne fait pas que j'aime passionnément ses lettres. Mille tendres amitiés.

Corresp. générale.

Tome VI. * E

1761.

L E T T R E X X X I I .

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Ferney , 27 de février.

Nos montagnes couvertes de neiges, et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles, m'ont rendu paresseux, ma chère nièce; j'écris trop rarement. J'en suis très-fâché, car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime: c'est une belle invention que de se parler, de cent cinquante lieues, pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de *Roussseau*? Si vous ne l'avez pas lu tant mieux; si vous l'avez lu, je vous enverrai les lettres du marquis de *Ximènes* sur ce roman suiffe.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germaine de *Polyeucte* et de *Cinna*. Si celle-là fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé; elle fait du moins de la tapisserie. Je crois que c'est un des beaux arts; car *Minerve*, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, DIEU ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour *Adam*, quand il le chassa du paradis terrestre à coups de pied au cu.

Votre sœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'est une terrible affaire que la création; vous avez très-bien fait de vous borner à rapetasser. Je vous crois actuellement bien

à votre aïse dans votre château ; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin , ni grand lac : ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes de champart , il faut que la vue soit satisfaite. 1761.

Le grand écuyer de *Cyrus* (*) aura beau faire , il ne formera point de paysage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque chose de fort au-dessus des *Délices* , venez chez nous à *Ferney* ; surtout n'allez jamais à *Paris* ; ce séjour n'est bon que pour les gens à illusion , ou pour les fermiers généraux. Vive la campagne , ma chère nièce ; vivent les terres , et surtout les terres libres , où l'on est chez soi maître absolu , et où l'on n'a point de vingtièmes à payer. C'est beaucoup d'être indépendant ; mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France , cela vaut mieux que d'avoir fait la *Henriade*.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des *Délices* , ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrons notre théâtre , je m'amuse à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé , et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusemens sont nécessaires à la campagne ; il ne faut jamais être oisif.

Votre juriconsulte est-il à *Ornoy* ou à *Paris* ? votre conseiller clerc , qui écrit de si jolies lettres tous les jours de courier , à ses parens , est-il allé juger ? le grand écuyer travaille-t-il en petits points ? montez-vous à cheval ? *D'Aumart* est au lit depuis

(*) M. de *Florian*.

— cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a
 1761. guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour
 avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre
 garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort.
 C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart*;
 mais son père était encore plus sot que lui, et son
 grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bifaïeul,
 mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de *Rousseau*,
 je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous
 jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais
 écrit: pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût,
 il fera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas
 de ma main: on dit que j'ai la goutte, mais ce sont
 mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous
 embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X X X I I I .

1761.

A M. D A M I L A V I L L E .

A Ferney, le 3 de mars.

VOICI, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (*). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Père de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en suis d'autant plus obligé que je fais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me faisait. Je doute qu'il fache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de la philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature*; il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

(*) Lettre du 24 de janvier.

1761.

L E T T R E X X X I V .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

Au château de Ferney , 6 de mars,

Vous ferez étonnée , Madame , de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez ; pour peu que je continue , je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie , je crois que les fix tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde , puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je fais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman* ; mais , quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient , elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de *la Fayette* revînt au monde , et qu'on lui montrât un roman fuisse.

Franchement , tout est de même parure , depuis les remontrances et les réquisitoires jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de *Louis XIV* s'embellit tous les jours. Il me semble que , du temps de *Molière* et de *Chapelle* , j'aurais été

fâché d'être dans le pays de Gex ; mais actuellement c'est un fort bon parti. 1761.

Vous me demandez , Madame , ce que c'est que mademoiselle *Corneille* ; ce n'est ni *Pierre* ni *Thomas* : elle joue encore avec sa poupée ; mais elle est très-heureusement née , douce et gaie , bonne , vraie , reconnaissante , caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens ; mais , pour le *bon ton* , comme nous y avons renoncé , elle le prendra où elle pourra. Ce ne fera pas chez madame de *Volmar*. Nous n'avons aucune envie , Madame , d'aller à Clarence , depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph , mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié fuiffe , indépendant , heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites , j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle , ou cruelle , ou ridicule , et un ramas de vanité à faire mal au cœur , comme le dit très-bien le bon déiste de juif qui a pris le nom de *Salomon* dans l'Ecclesiaste que vous ne lisez pas.

Adieu , Madame ; consolez-vous de votre existence , et poussez-la cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre sur le suicide , que j'ai trouvée excellente , quoique ridiculement placée ; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer , et je sens que je ne me ferais

— 1761. jamais donné un coup de pistolet par la tête , pour un baiser âcre de madame de *Volmar*.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la *Pucelle*, par *Versailles* ; je ne fais plus comment faire.

L E T T R E X X X V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 19 de mars.

C'EST pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute , mes chers anges , et *le Kain* n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que *le Kain* ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'*Aumont* , et pour n'en avoir pas pris deux ? Mademoiselle *Corneille* avait appris trois rôles , notre théâtre était tout arrangé , et surtout nous nous attendions à voir *le Kain* muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que *le Kain* m'apporterait une édition de ce *Tancrède* qui doit tant à vos bontés , et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'outragedance anglaise. Le *Prault* , petit-fils , est un petit drôle ; il va criant que cette justification de *Corneille* , que ce plaidoyer contre *Shakespeare* , que cette préférence donnée à la politesse française sur la barbarie anglaise , est un ouvrage de votre créature des Alpes,

Ce Prault est peu discret d'avoir dit mon secret ; ce Prault a joué d'un tour à Cramer. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties ; c'est Candide, Socrate, l'Ecoffaise, et choses hardies. Envoyez-moi ce tome par la poste, écrit Prault à Cramer, afin que je juge de son mérite, et que je voye si je peux me charger de quinze cents de vos exemplaires. Cramer envoie son tome comme un fot ; Prault l'imprime en deux jours, et, probablement, y met mon nom pour me faire brûler par Omer. Ah, mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom ! il ne faut pas être brûlé tous les six mois.

1761.

Mes chers anges, il est vrai que j'ai un beau sujet, que je pense pouvoir donner un peu de force à la tragédie française, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je ressemble à l'ingénieur du roi de Narfingue, qui s'avifait de toutes sortes de sottises ; mais attendons le moment de l'inspiration pour travailler. Je suis à présent dans les horreurs de l'Histoire générale qu'on réimprime ; mais que de changemens ! le tableau n'était qu'en miniature, il est en grand. Mes anges verront le genre-humain dans toute sa turpitude, dans toute sa démence. Omer frémira ; je m'en moque : Omer n'aura jamais ni un aussi joli château que moi, ni de si agréables jardins. Vous saurez que j'ai fait des jardins qui sont comme la tragédie que j'ai en tête ; ils ne ressemblent à rien du tout. Des vignes en festons, à perte de vue ; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux ; la maison au milieu ; presque rien de régulier, Dieu merci. Ma tragédie sera plus régulière, mais aussi neuve. Laissez-moi faire ; plus je vicillis, plus je suis hardi. Mes chers anges, soyez aussi hardis ; faites

— 1761. jouer Oreste ; faites une brigade , je vous en prie ; qu'on entende les cris de *Clytemnestre* , que *Clairon* et *Duménit* joutent , que *le Kain* fasse frissonner ; les comédiens me doivent cette complaisance. Vous m'allez dire : *Fanime* , *Fanime* ; eh bien , il est vrai que *Fanime* , *Enide* et le père sont d'assez beaux rôles ; mais l'amant est un benêt , foyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat ; il faut du temps. J'ai l'Histoire générale et une demi-lieue de pays à défricher , et des marais à dessécher , et un curé à mettre aux galères ; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une épître sur l'agriculture , dont vous ne vous foucierez point ; vous n'aimez pas la chose rustique , et j'en suis fou. J'aime mes bœufs , je les caresse , ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots ; mais , si vous faites jouer Oreste , je les troquerai contre deux cothurnes , sous l'ombrage de vos ailes.

Et vos yeux ? parlez-moi donc de vos yeux.

L E T T R E X X X V I.

1761.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, le 19 de mars.

Je suis fâché contre M. *Thiriot* le paresseux ; je suis enchanté de M. *Damilaville* le diligent. Je reçois *l'Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au sujet qu'il traite. Je vais le lire, et je suis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc *Jean-Jacques* politique ; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de madame de *Volmar*. C'est un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an : *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.* Ce pauvre bâtard de *Diogène* voulait alors se faire valoir parmi ses compatriotes en décrivant les spectacles ; et, dans son faux enthousiasme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'insolence de me dire que j'ai un asile à Genève, à moi qui ai pour vasseaux plusieurs des magistrats de sa république, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un insensé. Il m'offense de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un asile, mais ma maison où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge M. *Diderot*, M. *Thiriot*, et tous nos amis ; du procédé de *Jean-Jacques* ; et je leur demande si, quand un détracteur de *Corneille*, de *Racine*, de

— 1761. *Molière*, fait un roman dont le héros va au b. . . . , et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de *Ximenes* daigne l'accabler.

L'abbé *Trublet* a donc la place du maréchal de *Bellisle* ? Vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé *Cotin*.

M. *Thiriot* le paresseux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de *Courteille*, ordonnez.

L E T T R E X X X V I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 26 de mars.

MON cher et ancien ami, nous sommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des *Tronchin*. Madame *Denis* se fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en écrivant. Si on saigne aussi la petite-nièce du grand *Corneille*, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de *Ximenes* est le seul de la maison qui ait résisté à l'épidémie ; il s'était purgé par les *Lettres sur J. J.* Voici un Rescrit de l'empereur de la Chine sur la paix perpétuelle que ce *Jean-Jacques* va nous procurer. Amusez-vous de cela, en attendant la diète européenne. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une

grande diable d'épître en vers à madame Denis, sur l'agriculture que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'Argental ou à M. Thiriot; elle ne vaut pas le port. 1761.

Je vous suppose à Paris, *sanum et hilarem*; je suis *hilaris*, mais non *sanus*; si j'avais de la santé, on verrait beau jeu. . . . Adieu, je vous embrasse tendrement.

L E T T R E X X X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de mars.

IL faut que j'aye commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en faisant mes pâques; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé*; je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation. *Prault* a imprimé *Tancrède*. Non - seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni *Prault*, ni le *Kain*, ni mademoiselle *Clairon*, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé *Tancrède* entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. *Prault* donne au public, sous mon nom, l'Apologie de *Corneille* et de *Racine*, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer

1761. de patience, et me résigner. Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détresses. J'ai surtout une grâce à vous demander; c'est de me garder un profond secret sur le Droit du seigneur, et de ne pas empêcher qu'une personne de mérite, qui est dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand soin. C'est une chose que j'ai infiniment à cœur; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faiblesses.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de *Jean-Jacques*. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit *Diogène* manqué? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou sérieux fit une cabale, du fond de son village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi : *Vous corrompez ma république pour prix de l'asile qu'elle vous a donné?*

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il est trop doucement puni?

Ne soyez pas fâchés contre *Fanime*. Tant que son amant ne sera qu'un sot, elle ne sera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, si M. le duc de *Choiseul* a toujours de la bonté pour moi, et si par hasard nous pouvons espérer la paix. Mais surtout instruisez-moi comment vont les yeux et la santé de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au désespoir.

L E T T R E X X X I X.

1761.

AU R. P. BETTINELLI, *servite, à Vérone.*

Mars.

SI j'étais moins vieux , et si j'avais pu me contraindre , j'aurais certainement vu Rome , Venise et votre Vérone ; mais la liberté suisse et anglaise , qui a toujours fait ma passion , ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs , à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur , vous trouverez bon que je n'aie point dans un pays où l'on saisit , aux portes des villes , les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler , de penser et de lire ; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique Saint-Pierre de Rome fort belle ; mais j'aime mieux un bon livre anglais , écrit librement , que cent mille colonnes de marbre. Je ne fais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo ; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis parvenu , après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce. Je recevrai , avec la plus tendre reconnaissance , les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne , et j'en ferai certainement usage dans la nouvelle édition

— de l'Histoire générale, histoire de l'esprit humain
1761. beaucoup plus que des horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières ; parce qu'après tout ce sont eux qui ont civilisé le genre humain : l'histoire qu'on appelle *civile et religieuse* est trop souvent le tableau des sottises et des crimes.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le *Dante* était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermineux appelés *sonetti*, qui naissent et qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le *Triumvirat*, comme *Lépidus* : je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le *Dante*. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape ; mais je ne conçois guère qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et surtout vous, Monsieur, dont le génie et le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson nommé *Marini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la collection des

poètes

poètes italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise; il dit des injures à *Bayle* et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer *Virgile* à son *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, le *Dante* pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne fera jamais lu. On me vole toujours un tome de *l'Arioste*, on ne m'a jamais volé un *Dante*. 1761.

Je vous prie de donner au diable il signor *Marini* et tout son enfer, avec la panthère que le *Dante* rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez bien pardon à *Virgile* qu'un poète de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens, doivent rougir de cet étrange assemblage en enfer, du *Dante*, de *Virgile*, de *S^t Pierre* et de madona *Béatrice*. On trouve chez nous, dans le dix-huitième siècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chefs-d'œuvre de génie, de sagesse et d'éloquence que nous avons dans notre langue, &c. *O tempora ! ô judicium !*

1761.

L E T T R E X L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1^{er} d'avril.

A Peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, est venue me consoler et m'encourager; sur le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai déniché un vieil *Oreste*; et, presto, presto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaissance d'*Oreste* et d'*Electre*, et à la mort de *Clytemnestre*; puis, étant de sang froid, j'ai écrit la pancarte du privilège, et la requête aux comédiens pour les rôles; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon respectable ami de la guérison de ses deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

M. d'*Argental* voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence; mais la main va et griffonne.

Vous saurez que M. de *Lauragais* a fait aussi son *Oreste*, et qu'il est juste qu'il soit joué sur le théâtre qu'il a embelli; mais il permet que je passe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être représenté n'est pas une folie nécessaire, et la mienne l'est. On a eu l'injustice de me reprocher d'avoir traité le même sujet que *Crébillon* mon maître, comme si *Euripide* n'avait pas fait son *Electre* après celle de *Sophocle*; mais enfin il fut joué: on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé sur le même sujet; on ne voulut pas

le perdre auprès de madame de Pompadour. Mon *Pammène* ne vaut pas le *Palamède* de Crébillon ; mais peut-être ma *Clytemnestre* vaut mieux que la sienne ; et c'est quelque chose d'avoir fait cinq actes sans amour , quand on est français. Si mademoiselle *Duménil* s'imagine que *Clytemnestre* n'est pas le premier rôle, elle se trompe ; mais il faut que mademoiselle *Clairon* soit persuadée que le premier est *Electre*. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de *la Vallière* , tout grave auteur qu'il est , m'a donc trompé. Voilà de la pâture pour les *Frérons*. Heureusement , je connais des sermons tout aussi ridicules que le recueil des *Facéties* , et j'en ferai usage pour l'édification du prochain. Pour l'amour de Dieu , dites-moi ce que vous pensez de la paix. Pour moi , je ne l'attends pas sitôt.

Est-il bien vrai que l'abbé *Coyer* soit exilé , et que son approbateur soit en prison ? et pourquoi ? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire de Sobieski* qui puisse mériter cette sévérité ? s'agit-il de religion ? la fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver par-tout des prétextes de persécution ? que diront nos pauvres philosophes ? dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous ? Mes chers anges , que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des fots !

1761.

L E T T R E X L I .

A U M E M E .

3 d'avril.

IL faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de *Fréron*, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus désagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouser (cette *Corneille*) ; il a vu la feuille ; il a vu que mademoiselle *Corneille* était *filles d'un paysan qui subsistait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poste de deux sous*. Il n'a jamais lu le *Cid* ; il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que mademoiselle *Corneille* avait deux cents ans de noblesse : le mariage a été rompu. Il est bien étrange qu'on souffre de telles personnalités, uniquement parce qu'on croit que je suis compromis. Nous demandons à M. de *Malesherbes* qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin ; qu'il dise qu'il demande pardon au public d'avoir outragé un nom respectable, en disant que mademoiselle *Corneille* avait quitté le couvent pour aller recevoir une nouvelle éducation du sieur *Lécluse*, acteur de l'opéra-comique ; qu'il avoue qu'il a été grossièrement trompé, et qu'il se repent d'avoir donné ce scandale.

Mon cher ange, prenez le fort de mademoiselle *Corneille* à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, si on profane ainsi le nom de notre père.

Voici un mémoire bien bas (*); mais c'est aussi du ——— plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de 1761. *Thiriot*; cela paraît avoir un air de grande vérité. Est-il possible qu'on protège un tel misérable? Si M. de *Malesherbes* savait le tort qu'il se fait en autorisant *Fréron*, il cesserait de protéger ses turpitudes.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé *Coyer*. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur Oreste, sur la pièce d'*Hurtaud*, sur M. de *Malesherbes*. De la paix, je ne m'en soucie guère; je fais bien qu'elle ne se fera pas.

(*) Anecdotes sur *Fréron*.

1761.

L E T T R E X L I I.

A M. D U C L O S.

Ferney, 10 d'avril.

JE vous assure, Monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle *Corneille* aurait droit de me boudier, si je ne retenais pas le grand *Corneille* pour ma part. Je demande donc à l'académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique ? faudra-t-il des notes sur Agésilas et sur Attila, comme sur Cinna et sur Rodogune ? voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la compagnie ? exige-t-elle une critique raisonnée ? veut-elle qu'on fasse sentir le bon, le médiocre et le mauvais ? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus ? qu'on distingue les licences des fautes ? et ne propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer ? l'ouvrage est-il pressé ? combien de temps me donnez-vous ?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure sous le visage rebondi de M. le cardinal de *Bernis*, j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite

tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même, et renouveler à l'académie son attachement et son respect, mais les laboureurs, les vigneron et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit rusticus*. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je fais très-bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs. 1761.

L E T T R E X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 11 d'avril.

PERSONNE au monde n'a jamais adressé plus de prières que moi à ses anges gardiens. Ce Tancrède est, dit-on, joué et reçu avec quelque indulgence, comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui restent; mais je ne reçois ni l'exemplaire de Tancrède, ni celui de l'apologie de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'est pas juste. Souffrez que je recommande encore Oreste à vos bontés : voyez si ces petits changemens que je vous envoie sont admissibles.

J'ai une autre supplique à présenter : le petit *Prault*, qui ne m'a pas envoyé un Tancrède, n'a pas mieux traité madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul*, malgré toutes ses promesses. Je soupçonne qu'ils n'en sont pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent savoir

1761. que je ne me suis pas mêlé de l'édition. Il eût été assez placé que *le Kain* ou mademoiselle *Clairon* eût présenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie : tout cela est l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, semer et bâtir ?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiseul* une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immense dont il est chargé ne lui permet pas de faire réponse à des gens aussi inutiles que moi ; il y avait pourtant dans ma lettre quelque chose d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre si je suis en grâce auprès de son ami.

Malgré les petits désagréments que j'essuie sur *Tancrède*, j'ai toujours du goût pour *Oreste*. Ce serait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la simplicité de *Sophocle* des cabales des soldats de *Corbulon*.

Mille tendres respects.

L E T T R E X L I V.

1761.

A U M E M E.

A Ferney, 17 d'avril.

P LUS anges que jamais , et moi plus endiable , la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume ; car un ministre n'a qu'à ordonner , et le pauvre campagnard des Alpes est obligé de faire tout lui-même ; il n'a jamais de loisir , et il en faut pour penser. Ainsi donc , mes anges , vous pardonnerez à ma tête épuisée.

1°. *Oreste* se recommande à vos divines ailes. *Ma mère en fait autant* est le commencement d'une chanson plutôt que d'un vers tragique. Quelquefois un misérable hémistiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre ;
Il révérait mon père , il pleurait sur sa cendre.

E L E C T R E.

Et ma mère l'invoque ! Ainsi donc les mortels
Se baignent dans le sang , et tremblent aux autels.

Voilà , je crois , la sottise amendée.

Il est plaisant que *Bernard* m'ait volé , et que je n'ose pas le dire (*) ; mais un *Riche* vaut mieux , et grâces vous soient rendues. Le produit net des cent

(*) *Nota.* Il était frère de la première présidente *Molé* , qui ne payait point ses dettes , mais qui trouvait fort mauvais qu'on dît qu'il avait volé ses créanciers.

— 1761. soixante et treize journaux est fort plaisant et plus honnête : mais savez-vous bien que vous faites *Jean-Jacques* un très-grand seigneur ? vous lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, sans le tabac, ne pourrait en donner autant à ses actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curiosité, de savoir si on joue la seconde scène du second acte de *Tancrède*, comme elle est imprimée dans l'édition *Cramer*, et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort ?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés, vous verriez que le *Droit* du seigneur n'est pas à dédaigner ; que le fond en était bon ; que la forme y a été mise à la fin ; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité ; que la pièce est tout le contraire de ce que vous avez vu : en un mot, je vous conjure de la laisser passer sous le masque en son temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un ; mais le czar m'attend, et l'Histoire générale se réimprime, augmentée de moitié ; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne suis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaissance d'*Oreste* et d'*Electre* ; daignez me l'envoyer, ou j'en ferai une autre. Je suis entouré de vers, de prose, de comptes

d'ouvriers; je ne peux me reconnaître. Il est très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiselle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poste* a arrêté le soupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron*; et on protège cet homme !

Le Brun est un bavard. Il m'avait insinué, dans ses premières lettres, que je ne devais pas laisser mademoiselle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-dessus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de *Clytemnestre*, que de l'entendre crier ? Il n'y a point là de beaux vers à faire : c'est le spectacle qui parle; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Mais songez que *Térée* et *Oreste* tout de fuite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laisser respirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous mes points ? Je n'en peux plus; mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi si vous ne trouvez pas le mémoire contre les jésuites bien fort et bien concluant ? comment s'en tireront-ils ? Je les ai fait plier tout d'un coup sans mémoire; je les ai fait sortir d'un domaine qu'ils usurpaient. Ils n'ont pas osé plaider contre moi; mais il ne s'agissait que de cent soixante mille livres.

1761.

L E T T R E X L V.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, le 22 d'avril.

JE suis le partisan de M. *Diderot*, parce qu'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infâmes préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un *Jean-Jacques*, un valet de *Diogène*, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres fociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de genevois qui ont des talens, de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève): tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aie jamais connu. M. le marquis de *Ximènes* a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de *Ximènes* de libelle, ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un *J. J.*, qui

imprime qu'il y a vingt contre un à parier que tout gentil-homme descend d'un fripon.

1761.

Voilà, mon cher Monsieur, ce que je pense hautement, et ce que je vous prie de dire à M. Diderot. Il ne doit pas être à se repentir d'avoir apostrophé ce pauvre homme comme grand-homme, et de s'être écrié : ô *Rousseau* ! dans un dictionnaire. Il se trouve, à fin de compte, que ô *Rousseau* ! ne signifie que ô *insensé* ! Il faut connaître ses gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils est un petit sot : il a imprimé l'Appel aux nations avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. *Thiriot* ne s'expliquait-il ? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi se faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaise humeur, mais comment voulez-vous que je ne sois pas outré ? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il se trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui se ligue avec deux coquins, prêtres calvinistes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiselle *Corneille*. Le polifson ! le polifson ! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monsieur, vous qui n'aimez point les enthousiastes hypocrites.

1761.

L E T T R E X L V I.

A M. L' A B B É T R U B L E T ,

*Qui lui avait envoyé son Discours de réception à
l'académie française.*

Au château de Ferney , ce 27 d'avril.

VOTRE lettre et votre procédé généreux, Monsieur, font des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, Monsieur; de votre harangue, et très-reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onix eliciet cadum*. Pardon de vous citer *Horace*, que vos héros, MM. de *Fontenelle* et de *la Motte*, ne citaient guère. Je suis obligé en conscience de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être

un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau ; *et in arenam cum æqualibus descendi*, comme dit *Cicéron*.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux ; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être ; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens ; pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant ; mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imité le *Vejanius* d'*Horace* :

. *Vejanius, armis*

Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.

C'est de cette retraite que je vous dis très-sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait ; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle,

— que votre procédé me défarme pour jamais, que bon-
 1761. hommie vaut mieux que raillerie, et que je suis,
 Monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur,
 avec une véritable estime et sans compliment,
 comme si de rien n'était, votre, &c.

L E T T R E X L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 d'avril.

J'ENVOIE à mes anges un morceau scientifique (*),
 en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de
la Vallière. Je crois que *Thiriot* fera imprimer tout
 cela pour l'édification du prochain ; mais si *Thiriot*
 n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous
 les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de
 faire voir tout doucement que le théâtre est plus
 ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne fais qui a fait la consultation de made-
 moiselle *Clairon* à un avocat. Je ne connaissais pas
 l'anecdote du reposoir et des mille écus ; je vois
 qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer et au
 ciel, que pour de l'argent : une religion qui veut
 attacher de l'infamie à *Cinna*, est elle-même ce
 qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne se
 pas mettre en colère ; mais comment lire, sans se

(*) Voyez la lettre à M. le duc de *la Vallière*, *Mélanges littéraires*,
 tome III.

fâcher,

fâcher, le détestable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlifible? 1761.

On me mande qu'on n'entend pas un mot de ce que dit *le Kain*, qu'il étouffe de graisse, et que les autres acteurs, excepté mademoiselle *Clairon*, font étouffer d'ennui : cela est-il vrai ? J'en ferais fâché pour Oreste. Daignez-vous toujours aimer cet Oreste ? Conservez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau fujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de *Ximenès* achève de se ruiner à faire jouer son *Don Carlos* à Lyon, et moi à bâtir une église. Comme le monde est fait !

L E T T R E X L V I I I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 1 de mai.

MONSIEUR,

NE jugez pas de mes sentimens par mon long silence ; je suis accablé de maladies et de travaux. *Horace* pourrait me dire :

*Tu secanda marmora**Locas sub ipsum funus, et sepulchri**Immemor, struis domos.*

Corresp. générale.

Tome VI. # G

— 1761. Figurez-vous ce que c'est que d'avoir à défricher des déserts, et à bâtir des maisons à l'italienne par des allobroges, d'avoir à finir l'histoire du czar *Pierre*, et d'ajuster un théâtre pour des gens qui se portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le signor *Carlo Goldoni* y ferait lui-même très-embarrassé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu paresseux avec ses amis. Je reçois dans le moment son nouveau théâtre. Je partage, Monsieur, mes remerciemens entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font son caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poète du duc de Parme*; il me semble que *Térence* ne s'appelait point le poète de *Scipion*; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public. Il me paraît que le génie n'est point une charge de cour, et que les beaux arts ne sont point faits pour être dépendans.

Je présente le sentiment de la plus vive reconnaissance à M. *Paradisi*. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, Monsieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choses différentes de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'estime, et à quel point je suis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, Monsieur, que je suis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire; j'ai toutes les infirmités de la vieillesse; mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeunesse. Je crois que c'est ce

qui me fait vivre. Comptez , Monsieur , que , tant
 que je vivrai , je serai fâché que les truites du lac
 de Genève soient si loin des saucissons de Bologne ,
 et que je serai toujours avec tous les sentimens que
 je vous dois , Monsieur , votre , &c. , di cuore ,
Voltaire.

L E T T R E X L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

- 1 de mai.

PERMETTEZ , mes anges , que je fasse passer , par
 vos mains , cette lettre à *Duclos* , ou plutôt à l'aca-
 démie , en réponse à la proposition que notre
 secrétaire m'a faite de travailler à donner au public
 nos auteurs classiques. Il est vrai que j'ai un peu
 d'occupation ; car , excepté de fendre du bois , il
 n'y a forte de métier que je ne fasse ,

Cependant , mettez-vous Oreste à l'ombre de vos
 ailes ?

Pardon , encore une fois ; mais je n'ai pu m'em-
 pêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce
 du temps de *François I.* Ce sujet m'a tourné la
 tête. Vous dites que c'est à peu - près ce que j'ai
 fait de plus mauvais en ce genre ; madame *Denis*
 soutient que c'est ce que j'ai fait de mieux ,

Je vous demande pardon ; mais je donne la
 préférence cette fois - ci à madame *Denis*. Pour
 mademoiselle *Corneille* , elle n'est pas encore dans

— le secret. Nous lui apprenons toujours à lire, à
 1761. écrire, à chiffrer, et dans un an nous lui ferons
 lire le Cid. Elle n'a pas le nez tourné au tragique.
 M. de *Ximenes* n'est pas non plus dans la confi-
 dence: il fait jouer cette semaine *Don Carlos* à Lyon,
 et est trop occupé de sa gloire pour qu'on lui
 confie des bagatelles.

Mes anges, je suis accablé de tant de riens, si
 surchargé de billevesées, et si faible que vous me
 pardonnerez le laconisme de ma lettre.

Notabene pourtant que j'ai pris la liberté de vous
 adresser, par M. *Tronchin*, ma triste figure pour
 l'académie qui la demande; n'allez pas faire le diffi-
 cile comme sur la pièce d'*Hurtaud*. Ayez la bonté
 de souffrir cette enseigne à bière; je la mets sous
 votre protection, et *Hurtaud* aussi qui brigue, je
 crois, une place d'*Arlequin*.

L E T T R E L.

1761.

A M. D U C L O S.

A Ferney, 1 de mai.

APRÈS le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'académie et plus honorable, pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, Monsieur, les propositions que j'ose faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même, que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par *Pierre Corneille*, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie : il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient *Homère*, le premier en son genre, et l'unique même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand-homme, et en même temps en marquant les vices du langage où il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition in-4^o de ses ouvrages.

J'ose croire, Monsieur, que l'académie ne me

— 1761. défavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de *Corneille*, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle *Corneille* qu'un bien assez médiocre ; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangemens. Nous tâchons, madame *Denis* et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'académie des calomnies que le nommé *Fréron* a répandues au sujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiselle, aussi respectable par son infortune et par ses mœurs, que par son nom, est élevée chez moi par un bateleur de la foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'académie, qui s'intéresse au nom de *Corneille*, et à qui je crois devoir compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement ; que ce prétendu acteur de la foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé *Fréron* a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent et si grossier contre la nièce du grand *Corneille*.

J'assure l'académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empres-
sent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple. 1761.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire, seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, Monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes, à un prix d'autant plus raisonnable, qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches seront remises, ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris; il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des français et chez des français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de *Corneille* et votre libraire, sous le nom duquel les *Oeuvres de Corneille* seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. *Corneille*.

Je supplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

— 1761. Les sieurs *Cramer* se feront un plaisir et un honneur de présider, sous mes yeux, à cet ouvrage ; on leur donnera , pour leurs honoraires , certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'académie , dans le cours de l'impression. Je la supplie d'observer que je ne peux me charger de ce travail , à moins que tout ne se fasse sous mes yeux ; ma méthode étant de travailler toujours sur les épreuves des feuilles , attendu que l'esprit semble plus éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs il m'est impossible de me transplanter et de quitter un moment un pays que je défriche.

Je peux répondre que l'édition , une fois commencée , fera faite au bout de six mois. Telles sont Monsieur , mes propositions sur lesquelles j'attends les ordres de mes respectables confrères.

Il me paraît que cette entreprise fera quelque honneur à notre siècle et à notre patrie ; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait , quand on a osé leur imputer des sentimens peu patriotiques , une philosophie dangereuse , et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront bien se charger des autres auteurs classiques. M. le cardinal de *Bernis* et M. l'archevêque de Lyon feraient une chose digne de leur esprit et de leurs places , de présider à une édition des oraisons funèbres et des sermons des illustres *Bossuet* et *Massillon*. Les Fables de *la Fontaine* ont besoin de notes , surtout pour l'instruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à

remplir cette tâche, qui me paraîtra aussi agréable qu'utile. 1761.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand *Corneille*, non-seulement parce qu'il est mon maître, mais parce que l'héritier de son nom est un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand-homme.

Je vous supplie donc, Monsieur, de vouloir bien faire convoquer une assemblée assez nombreuse pour que mes offres soient examinées et rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'académie voudra bien me faire parvenir par vous, &c.

L E T T R E L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

LES divins anges auront de l'*Oreste* tant qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime pas ces fureurs étudiées, ces déclamations ; je ne les aime pas même dans *Andromaque*. Je ne fais ce qui m'est arrivé, mais je ne suis content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis. Il y a surtout une consultation d'avocat, pour mademoiselle *Clairon*, qui est du style des charniers Saints-Innocens. J'ai pardonné à l'archidiacre ; j'oublie *Fréron*, mais *Omer* me le payera.

Les jésuites sont bien impudens d'oser dire que frère *la Valette* ne faisait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme

— 1761. d'honneur, un brave corsaire qui l'a vu, déguisé en matelot, courir les colonies anglaises et hollandaises, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amsterdam.

Je suis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le chevalier d'*Aidie* ; car il était bien fâché contre le genre-humain. Je crois que je n'aime que mes anges et Ferney.

M. le duc de *Choiseul* m'a écrit une fort jolie lettre ; mais il est si grand seigneur que je n'ose l'aimer.

Le cardinal de *Bernis* est à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli séjour. Je ne suis pas arrangé encore, et il est cardinal.

Je vous demanderai encore en grâce de lire le *Droit* du seigneur ou l'*Ecueil* du sage. Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze, si vous n'en êtes pas contens. Il est vrai que c'est tout autre chose que ce que vous avez vu : mais songeons à *Oreste*.

J'y travaille dans l'instant.

L E T T R E L I I.

1761.

A M. D A M I L A V I L L E.

le 8 de mai.

J'ENVOIE aux philosophes le seul exemplaire que j'aye du Procès du théâtre anglais, seul procès que nous puissions gagner aujourd'hui contre messieurs d'Albion. M. *Damilaville*, ou M. *Thiriot*, doit avoir la lettre de M. le duc de *la Vallière*, et la réponse. M. le duc de *la Vallière* a lu cette réponse à madame de *Pompadour*, à M. le duc de *Choiseul*; ils en ont été très-contens, et il me mande qu'il faut sur le champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au dehors, et la superstition au dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous disent que Belle-Isle est pris : c'est le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut songer à cultiver la terre.

Voici une lettre pour *Protagoras*. On n'a d'autre exemplaire de l'épître sur l'agriculture, que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philosophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il fourmille, avec l'Appel aux nations, qui est aussi plein de fautes à chaque page; et il y aura corrections et additions tant qu'on en pourra faire.

Il est fort triste qu'on ait imprimé l'épître à la demoiselle *Clairon*; le public se soucie fort peu qu'on

1761. — dise, en vers, à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant et mal-honnête homme, démasqué et traîné dans la fange où sa famille aurait dû croupir; un persécuteur de la philosophie et de la littérature, bourgeois insolent, fier de sa petite charge, un délateur absurde de la raison, traité comme il le mérite. C'est précisément le portrait de ce faquin qu'on a retranché; le reste ne valait pas la peine d'être dit.

On embrasse les philosophes, et on les prie d'inspirer pour l'*inf.* . . . toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué Térée? Si l'auteur est philosophe, je lui souhaite prospérité. Qu'on lie *7. 7.* Que tous les frères soient unis.

L E T T R E L I I I .

A M. H E L V E T I Û S.

11 de mai.

JE suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis. Elle est donc plus persécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle *Clairon* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit.

Eh, messieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc !
 Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de
 n'être pas chrétiens ; vous brûlez les requêtes des filles
 qui veulent communier : on ne fait plus comment
 faire avec vous. Les jansénistes, les convulsionnaires
 gouvernent donc Paris ! C'est bien pis que le règne des
 jésuites ; il y avait des accommodemens avec le ciel,
 du temps qu'ils avaient du crédit ; mais les jansénistes
 sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête
 et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les
 boyaux du dernier janséniste, ne pourrait amener les
 choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir *Saurin* de l'académie.
 Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe
 l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me
 rayât du tableau, comme on a exclus *Huern* de la
 matricule des avocats.

Je trouve que notre philosophe *Saurin* a parlé bien
 ferme ; il y a même un trait qui semble vous regarder
 et désigner vos persécuteurs : cela est d'une ame
 vigoureuse. *Saurin* a du courage dans l'amitié, et
Omer ne le fait pas trembler. Il me revient que cet
Omer est fort méprisé de tous les gens qui pensent.
 Le nombre est petit, je l'avoue ; mais il sera toujours
 respectable : c'est ce petit nombre qui fait le public,
 le reste est le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit
 public, sans vous exposer à la démence du grand
 nombre. On n'a point su quel est l'auteur de *l'Oracle
 des fidèles* ; il n'y a point de réponse à ce livre. Je
 tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur
 ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet
 ouvrage de l'agrément et de l'éloquence ; ce font-là

— vos armes, daignez vous en servir. Le Nil, disait-on, cachait sa tête, et répandait ses eaux bienfaisantes ; 1761. faites-en autant, vous jouirez en paix et en secret de votre triomphe. Hélas ! vous seriez de notre académie avec M. *Saurin*, sans le malheureux conseil qu'on vous donna de demander un privilège ; je ne m'en consolerais jamais. Enfin, mon cher philosophe, si vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait besoin de vous, soyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent et sur le basilic. Je vous recommande l'*inf.*... Adieu ; l'amitié est la consolation de ceux qui se trouvent accablés par les sots et par les méchans.

L E T T R E L I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 20 de mai.

M O N cher et ancien ami, nos hermitages entendent souvent prononcer votre nom. Nous disons plus d'une fois : Que n'est-il ici ? il ferait des vers galans pour la nièce du grand *Corneille*, nous parlerions ensemble de *Cinna*, et nous conviendrions qu'*Athalie*, qui est le chef-d'œuvre de la belle poésie, n'en est pas moins le chef-d'œuvre du fanatisme.

Il me semble que *Grégoire VII* et *Innocent IV* ressemblent à *Joad*, comme *Ravaillac* ressemble à *Damiens*.

Il me souvient d'un poëme intitulé la Pucelle, que,

par parenthèse, personne ne connaît. Il y a dans ce poëme une petite liste des assassins sacrés, pas si petite pourtant : elle finit ainsi : 1761.

Et Mérobad , assassin d'Itobad ,
Et Benadad , et la reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad.

Vous voyez , mon cher ami , que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me suis moqué, et notamment à l'archidiacre *Trublet* , et même à frère *Berthier* , à condition que les jésuites, que j'ai dépouillés d'un bien qu'ils avaient usurpé à ma porte, payeront leur contingent de la somme à quoi tous les frères sont condamnés solidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainsi je finis, mon ancien ami , en vous envoyant une petite réponse, faite à la hâte, pour votre très-aimable dame (*). Je la fais courte, pour ne pas enfler le paquet ; c'est la troisième d'aujourd'hui dans ce goût ; et le czar m'appelle.

(*) Madame *Elie de Beaumont*. Voyez dans le volume d'Épîtres celle qui commence par ce vers :

S'il est au monde une beauté , &c.

1761.

L E T T R E L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de mai.

MES anges, mon noble courroux contre maître *le Dain* et conforts commence à s'apaiser un peu, puisque maître *Loyola* a eu sur les doigts; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre, à l'occasion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetière. Je bâtissais une jolie église dans un désert; je n'effuie que des chicanes affreuses pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis, c'est que cet abominable procès me fait perdre mon temps, trésor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu le czar, adieu l'Histoire générale, et tragédie, et comédie, et amusemens de la campagne, et défrichemens. Il faut combattre, et je suis très-malade: voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant, mes divins anges, ce Droit du seigneur ou l'Ecueil du sage; mais voici ce qui m'est arrivé. J'en avais deux copies; on a fait partir deux seconds actes, au lieu du premier et du second, dans le paquet destiné à celui qui doit faire présenter cet anonyme. Dès que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaissant ni touchant; je ne suis que monsieur *Chicaneau*: voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès.

Priez

Priez DIEU, mes anges gardiens, pour que j'aye assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courageux. Mon cœur ne se ressent point de mon état; il est plus à vous que jamais. 1761.

L E T T R E L V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 24 de mai.

ON est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'Histoire de *Pierre I*, faire réimprimer l'Histoire générale, où le genre-humain sera peint trait pour trait, et ne sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce du conseiller de Dijon.

On n'a plus la petite épître à mademoiselle *Clairon* : ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom : à quoi bon ? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra ; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle *Corneille* a l'ame aussi sublime que son grand-oncle ; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu le *Cid* ; *Pierre*, je vous adore !

Le Dain est un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Corresp. générale.

Tome VI. * H

— 1761. Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignone, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'est qu'un détail de librairie ; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete.*

N. B. Je serais bien surpris si ce pédant d'*Agueffeau*, si ce plat janséniste, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir *Cinna* et *Phédre*. C'était un homme très-médiocre, un demi-favant orgueilleux ; et si j'avais été à l'académie....

L E T T R E L V I I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

31 de mai.

MA chère nièce, à présent que vous avez passé huit jours avec M. de *Silhouette*, vous devez savoir l'histoire de la finance sur le bout de votre doigt. Je crois qu'il pense comme l'*ami des hommes*, qu'il n'est pas l'ami d'un tas de fripons qui ont su se faire respecter et se rendre nécessaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation ; mais je crois que M. de *Silhouette* est un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à son malade. Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je fais que les déprédations sont horribles, et je fais aussi que ceux qui ont été assez puissans pour les faire, le sont assez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci est un naufrage ; *sauf qui peut* est la devise de chaque pauvre parti-

culier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide* : —
Cérès, *Pomone* et *Flore* sont de grandes saintes, mais 1761.
 il faut fêter aussi les Muses.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le *Cid*. Il me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom : j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de *Louis XIV*, dans ce goût ; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeuse, mais très-sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au parlement ; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle *Clairon* de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer ; et les pédans, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (*) de M. *Dardelle* pourra vous divertir ; je vous l'envoie ; en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur. V.

(*) La Conversation de l'abbé *Grisel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

1761.

L E T T R E L V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Mai.

POURRAIT-ON déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat , non pas dans le goût de *le Dain* , mais un de ces gens qui , étant gradués et mourans de faim , pourraient être juges de village ? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce , je le ferais juge de mes petites terres de Tournay et Ferney : il serait chauffé , rasé , alimenté , porté , payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'église. Mille pardons de mes importunités , mes chers philosophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette* , mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame : mais il ne faut montrer la conversation de l'abbé *Grisel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grisel* qu'aux gens dignes d'eux , c'est-à-dire , à peu de personnes.

Je souhaite que M. *le Mière* soit bien damné , bien excommunié , et que sa pièce réussisse beaucoup ; car on dit que c'est un homme de mérite , et qui est du

bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer
des nouvelles de Térée. 1761.

Courez tous fus à l'*inf.*... habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie, et l'avilissement de l'*inf.*....

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

L E T T R E L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Ce n'est pas ma faute, ô chers anges, si M. *Dardelle* a fait la sottise ci-jointe. Je la condamne comme outrecuidante; mais je pardonne à ce pauvre *Dardelle* qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut souffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde est une guerre : ce *Dardelle* est un vieux soldat qui, probablement, mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le tripot, malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de *le Dain* nous donne si libéralement. Et vous autres, protecteurs du tripot, n'avez-vous pas aussi votre dose d'infamie ?

Eh bien, que fait *Térée* ? que fera *Oreste* ?

Pièce nouvelle à remotis.

La czarine impératrice de toute Russie veut la moitié de son czar qui lui manque.

— Ah, si vous saviez combien j'ai de fardeaux à
1761. porter, et combien je suis faible, vous me plaindriez !

N. B. Si *Corneille* n'était pas né en France, j'aurais en horreur un pays qui a fait naître *le Dain* et *Omer*.

L E T T R E L X.

A U M E M E.

Mai.

FI, les vilains hommes qui boivent de ça ! Donnez-m'en encore pour trois sous, disait une brave allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges ? En voici, et grand bien vous fasse. Toute la cargaison est pour le petit troupeau des honnêtes gens ; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit pas être jeté aux chiens.

Laissez là vos procès ; donnez-nous des tragédies. Cela est bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte : Vous faites des dépenses considérables pour rebâtir une église ; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous soyez puni de vos bienfaits ; vous êtes uni avec vos vassaux et avec votre curé ; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement ; les entrepreneurs restent les bras croisés, et demandent des dommages : abandonnez les entrepreneurs, votre curé, vos vassaux ; laissez là les intérêts du corps de la noblesse, qu'elle vous a fait l'honneur

de vous confier ; voyez périr une malheureuse petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère ; laissez là les défrichemens , les dessèchemens des marais ; le tout pour nous faire vite une mauvaise tragédie qui ne pourra certainement être que détestable , au milieu de tous ces tracas. 1761.

O anges , que me demandez-vous ? Pour Dieu , laissez-moi achever mes affaires. Je me suis fait une patrie et des devoirs ; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir ? Il faut avoir l'esprit net pour faire une tragédie ; laissez-moi nettoyer ma tête.

A propos de scandale du texte ; en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'*Oola* et d'*Oliba*, dans la lettre de ce cher M. *Eratou* (*) à ce cher M. *Clokpierre* ?

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent ; un *Eratou* , un *Clokpierre* et un *Dardelle* , et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi , Térée honni ! *Philomèle* sifflée au printemps ! cela n'est pas juste.

Faire payer le magasin de Vésel à monsieur de Prusse , voilà ce qui me paraît juste , ou du moins très-bien fait.

Mais ce pauvre *le Kain* ! Ah ! quand il serait beau comme le jour , il n'aurait rien eu (**).

Et l'ami *Pompignan* qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne* , et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de DIEU !

DIEU conserve long-temps le roi !

(*) Anagramme d'*Arouet*.

(**) On lui refusait la part entière.

1761.

L E T T R E L X I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 1 de juin.

J'AI l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de *Pierre le grand*. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice *Catherine*.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air

insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs ; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage, qu'on peut se faire lire, ou plutôt, Monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, Monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles ; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, &c.

1761.

L E T T R E L X I I.

A M. A R N O U L T,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, à Dijon.

A Ferney, le 5 de juin.

J'AI peur, Monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fit signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvemens de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique* de *Ducasse*, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière ; et c'est ce qui arrive presque toujours en affaires. Le bruit public, dans le petit pays sauvage de Gex, est qu'on se repent de cette équipée ; mais qui payera les frais de leur procédure ? On ne m'a rien fait signifier ; mais je présume que je n'ai d'autre chose à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon église, il faudra bien qu'on la bénisse ; et je ne vois pas, quand je suis d'accord avec tous les paroissiens, qu'on puisse me faire de chicane. Je sens bien qu'il est désagréable d'avoir été si mal payé de mes bienfaits ; mais je ne crois pas

que je doive faire un procès à mes chevaux, s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir. 1761.

Pour l'affaire du curé de Moëns, la sentence de Gex me paraît ridicule (*). Je ne fais si vous êtes chargé de cette affaire; je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à affommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) La requête qui suit, rédigée probablement par M. de Voltaire, et qui fut imprimée dans le temps, présente les détails de cette affaire.

*A monsieur le lieutenant criminel du pays de Gex,
et aux juges qui doivent prononcer avec lui en
première instance.*

MONSIEUR,

JE demande vengeance du sang de mon fils : toute la province crie qu'on fasse justice. J'ignore les formalités des lois; vous daignerez suppléer à mon ignorance. Mon fils unique est entre la vie et la mort; il ne peut s'expliquer; et je n'ai presque que mes larmes pour me plaindre à vous. Tout ce que je fais certainement, par les rapports unanimes qui m'ont été faits, c'est que mon fils a été assassiné, le 28 de décembre dernier, entre dix heures et demie et onze heures de nuit, par le curé de Moëns, nommé *Ancian*, au village de Magny; que le curé porta lui-même les premiers coups, qu'il fut secondé par plusieurs paysans apostés par lui-même, et qu'on me rapporta mon fils tout sanglant, sans poulx, sans connaissance, sans parole, état où il est encore.

— 1761. Que puis-je faire dans ma juste douleur (moi qui n'étais point présent à cet assassinat), que de vous supplier, Monsieur, d'interroger sans délai tous les témoins, et de voir, avec un œil impartial, si ce qu'ils vous diront fera conforme à tout ce qu'ils m'ont dit.

Voici, Monsieur, le rapport unanime qu'ils m'ont fait. Le sieur *Collet*, jeune homme du bourg de Sacconney, frontière de France, où nous demeurons, travaillant en horlogerie, va quelquefois dans le voisinage chez la veuve *Burdet*, bourgeoise de Magny, chez laquelle le curé de Moëns fréquente.

Le 26 de décembre, ce curé va rendre visite à la dame *Burdet*, à neuf heures du soir, et reste avec elle jusqu'à onze.

Le 27 de décembre, *Collet* va chez ladite dame, il y trouve encore le curé, qui lui lance des regards de colère, et lui témoigne la plus grande impatience de le voir sortir; il sort et les laisse tête à tête.

Le 28, la dame *Burdet* invite à souper chez elle le sieur *Guyot*, contrôleur du bureau de Sacconney; il y va. Il rencontre en chemin mon fils et *Collet* son ami, qui étaient à la chasse vers Ferney; il leur propose d'être de la partie, ils vont ensemble à Magny chez cette dame.

Le curé *Ancian* avait mis un espion, nommé *Dubi*, à la porte de la maison. *Dubi* court l'avertir, à neuf heures trois quarts, que les conviés sont à table, et qu'ils parlent de lui. Le curé donnait à souper à trois curés ses voisins, l'un de Ferney, l'autre de Matignin, et le troisième de Prevezin. Le sieur *Ancian* les quitte sur le champ sans dire mot, prend avec lui plusieurs payfans, va jusque dans un cabaret où le nommé *Brochu* et autres l'attendaient, les arme lui-même de ces bâtons et massues avec lesquels on assomme des bœufs; il place deux de ses complices à la porte de la maison de la veuve *Burdet*, et entre, avec quatre ou cinq autres, dans la cuisine où les conviés achevaient de manger. C'est donc ainsi, Madame, lui dit-il, que vous vous plaidez à déchirer ma réputation; alors trouvant sous sa main un chien de chasse de mon fils, il l'assomma d'un coup de bâton. Mon fils qui s'était retiré, par déférence pour le caractère de ce prêtre, dans la chambre voisine, accourt, demande raison de cette violence; le curé lui répond par un soufflet : les gens apostés par lui tombent

en ce moment par derrière sur mon fils et sur le sieur *Collet*, leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et les étendent aux pieds du curé. 1761.

Le sieur *Guyot*, qui était dans la chambre voisine, en sort au bruit et aux cris de la veuve *Burdet*; il voit ses deux amis tout sanglans sur le carreau, et tire son couteau de chasse : deux complices du curé prennent leur temps, le frappent sur la tête, et l'étourdissent.

Le curé lui-même, armé d'un bâton, frappe à droite et à gauche sur mon fils, sur *Guyot* et sur *Collet*, que ses compliçes avaient mis hors d'état de se défendre; il ordonne à ses gens de marcher sur le ventre de mon fils, ils le foulent long-temps aux pieds : *Guyot* s'évanouit du coup qu'il avait reçu sur la tête; ayant repris ses esprits, il s'écrie : Faut-il que je meure sans confession ! Meurs comme un chien, lui répond le curé, meurs comme les huguenots.

Dans ce tumulte horrible, la veuve *Burdet* se jette aux genoux du curé; ce prêtre la repousse, lui donne un soufflet, la jette par terre, la pousse à coups de pieds sous le lit, tandis que ses complices donnent des coups de bâton à cette dame.

J'omets, Monsieur, toutes les autres circonstances étrangères à ma douleur, et qui peuvent aggraver le crime sans me consoler.

Je vous prie d'interroger la dame *Burdet*, les sieurs *Guyot* et *Collet*, les chirurgiens qui les ont pansés, les sœurs grises de Sacconney, le chirurgien d'Ornex, les voisins, les seigneurs de paroisse du pays, les curés que le sieur *Ancian* quitta à dix heures du soir pour aller exécuter son assassinat prémédité.

C'est à l'évêque à savoir ce qu'il doit faire, quand il apprendra que ce prêtre eut l'audace le lendemain de célébrer la messe, et de tenir son Dieu entre ses mains meurtrières. C'est à vous, Monsieur, à vous informer comment on a laissé en place un homme ci-devant convaincu d'avoir donné des soufflets dans son église à deux de ses paroissiens (*), et qui, en dernier lieu, ayant ruiné les communiers de Ferney par des procès, a traîné en prison à Gex deux de ces infortunés. Mon devoir est

(*) Entre autres au sieur *Vaillet*, aujourd'hui secrétaire du maire et subdélégué de Gex, syndic de la province.

seulement de vous instruire du nom des complices parvenus à ma connaissance ; *Pierre Dubi*, demeurant à Magny ; *Jean Gard*, propre domestique du curé ; *François Tillet*, granger du sieur *Bellami*, *Benoît Brochu*, du village d'Ornex ; vous saurez aisément qui sont les autres.

J'apprends que le curé *Ancian*, étant informé de ma juste plainte, ose en faire une de son côté ; qu'il joint à son crime cette artificieuse insolence : mais je requiers que le curé de Ferney soit interrogé, et qu'on sache de lui, si le curé *Ancian* ne lui a pas avoué l'horreur de son délit ; s'il ne lui a pas dit qu'il voudrait avoir donné deux mille livres pour étouffer cette malheureuse action. Enfin, Monsieur, j'implore la justice divine et humaine, et j'arrose de mes pleurs ma requête.

J'ajoute encore un mot. Toute la province sait que monsieur le substitut de monsieur le procureur général au bailliage de Gex, ayant épousé la sœur du feu curé de Moëns, qui résigna sa cure au présent curé *Ancian*, a toujours accordé sa bienveillance audit *Ancian* ; mais c'est une raison de plus pour espérer la justice qu'on demande : l'équité impartiale l'emporte sur toutes les considérations.

A Sacconney, le 3 de janvier 1761.

AMBROISE DECROZE.

VACHAT, procureur.

Addition.

LE 10 de janvier, j'apprends que le juge a décrété de prise de corps tous les complices du curé *Ancian*. Ils ont pris la fuite ; ils vont probablement changer de religion hors du royaume. A l'égard du curé, il n'est décrété que d'ajournement personnel. Cependant le bruit public de la province est qu'il a signé, le 28 de décembre, un billet à ses complices, par lequel il promettait les mettre à l'abri de toute recherche et de tout dommage. La veuve *Burdet* a dit à vingt personnes, et a dû déposer que le curé était venu boire chez elle la veille de

l'assassinat, à dix heures du soir ; qu'il lui avait dit, en s'en allant en colère : Adieu , la paille est trop près du feu. Si jamais il y eut un assassinat prémédité , c'est sans doute celui-ci. Cependant les complices sont décrétés , et celui qui les a corrompus , qui les a armés , qui les a conduits , qui a frappé avec eux , n'est qu'ajourné , parce qu'il est prêtre , et qu'il a des protecteurs. Cependant , mon fils , assassiné le 28 de décembre , est à l'agonie le 10 de janvier.

1761.

L E T T R E L X I I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 8 de juin.

MONSIEUR ,

VOTRE très-aimable M. de *Soltikof* vient de me régaler d'un gros paquet dont votre Excellence m'honore. Il contient les estampes d'un grand-homme , quelques lettres de lui , et une de vous , Monsieur , qui m'est aussi précieuse , pour le moins , que tout le reste. Mon premier devoir est de vous faire mes remerciemens , et de vous assurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maison dont vous m'avez fourni les matériaux ; il est juste que vous y soyez logé à votre aise.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vœux , en déclarant que je ne prétendais pas faire l'histoire secrète de *Pierre le grand* , et en trompant ainsi la malignité de ceux qui haïssent sa gloire et celle de votre empire. Je fais bien que , dans les commencemens , je ne pouvais pas faire taire l'envie ; mais , si l'ouvrage est écrit de manière à intéresser les

lecteurs, le livre reste, et les critiques s'évanouissent.
 1761. C'est ce qui est arrivé à l'Histoire de *Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi *Stanislas* ne porte que sur les faits militaires et politiques ; ce certificat est déjà une grande présomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'histoire de votre législateur ; et des preuves plus fortes se tireront des mémoires que votre excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de *Bassewitz*, et dans ceux que je me suis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie, et à celle de *Pierre I* ; j'abandonne le reste à la malignité de vos ennemis et des miens. M. le duc de *Choiseul* et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir assez heureusement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui est digne de la postérité, et qu'il faut laisser les petits détails aux petits sçeurs d'anecdotes. Ce fera à vous, Monsieur, à me prescrire l'usage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuscrits de M. de *Bassewitz* m'ont fournies. Encore une fois, je ne suis que votre secrétaire. Il est bien vrai que vous avez choisi un secrétaire trop vieux et trop malade ; mais il vous consacre avec joie le peu de temps qui lui reste à vivre. J'admirais *Pierre I* en bien des choses, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait le Russe à Paris ; je me regarde comme un français en Russie. Disposez d'un homme qui fera, tant qu'il respirera, avec l'attachement le plus vrai, et les sentimens les plus remplis de respect et d'estime, &c.

LETTRE

A M. A R N O U L T, à Dijon.

Le 9 de juin.

J'AI fait usage sur le champ, Monsieur, de vos bons avis et de votre modèle de sommation auprès du pauvre promoteur favoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperasses, rendait mon église très-idoine à dire et entendre messe : car, selon *Ducasse* et selon le *Droit ecclésiastique*, on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entamée. Mais, ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à mesure, il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir ; mais, quand j'aurai achevé mon église, ce fera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier, comme je le mérite, pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zèle et de ma piété : une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

En qualité de possesseur de terres et de bâtisseur d'églises, j'ai des procès sacrés et profanes ; les prêtres et les huguenots sont conjurés contre moi. Un *Mallet* vous a consulté, Monsieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins ; je vous supplie de

Corresp. générale.

Tome VI. * I

— ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être
 1761. l'avocat des fidelles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. *Chicaneau*; à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il se logeait près de son juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 11 de juin.

MONSIEUR,

Vous vous êtes imposé vous-même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver; voilà ce que c'est que de m'avoir inspiré de la passion pour *Pierre le grand* et pour vous: les passions sont un peu babillardes.

Votre excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très-faibles esquisses; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié: j'ai voulu seulement pressentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques sur le premier tome, envoyées par duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. Pouschkin. 1761.

Je vous prierai en général, vous, Monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du Midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du Nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous, qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé *Darius*, ni de roi des Indes appelé *Porus*; que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grecisé.

Grævis dedit ore rotundo musa loqui.

Pierre le grand ne s'appelle point *Pierre* chez vous; permettez cependant que l'on continue à l'appeler *Pierre*; à nommer Moscow, Moscou; et la Moskowa, la Moska, &c.

J'ai dit que les caravanes pourraient, en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne, de Pétersbourg à Pékin, et cela est très-vrai; en passant par les terres des Eluths, par les déserts des Kalmouks-Kotkos et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche; mais on pourrait certainement aller à la Chine sans en franchir presque aucune; de même qu'on pourrait aller par terre, et très-aisément, de Pétersbourg au fond de la France,

— 176r. presque toujours par des plaines. C'est une observation physique assez importante, et qui sert de réponse au système, aussi faux que célèbre, que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, Monsieur, que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine, mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire, qu'on ne connaît point la *Russie noire*. Qu'on ouvre seulement le *Dictionnaire de la Martinière*, au mot *Russie*, et presque tous les géographes, on trouvera ces mots : *Russie noire, entre la Volhinie et la Podolie, &c.*

Je suis encore très-étonné qu'on me dise que la ville, que vous appelez Kiow ou Kioff, ne s'appelait point autrefois Kiovie. *La Martinière* est de mon avis; et, si on a détruit les inscriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient existé.

J'ignore si celui qui transcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, Monsieur, est un allemand; il écrit *Jwan Waffliewitsch*, et moi j'écris *Juan Basilovitz*; cela donne lieu à quelques méprises dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moscou, appelé la ville chinoise. L'observateur dit que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaissance des Chinois et de leurs marchandises. J'en appelle à votre excellence : comment peut-on appeler quelque chose *chinois*, sans savoir que la Chine existe? dirait-on la valeur russe, s'il n'y avait pas une Russie?

Est-il possible qu'on ait pu faire de telles

observations? Je serais bien heureux, Monsieur, si vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux sur ces manuscrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *f, c, k, h*, allemands. La rivière que nous appelons Veronise, nom très-doux à prononcer, est appelée, dans les mémoires, *Woronesch*; et, dans les observations, on me dit que vous prononcez Voronège: comment voulez-vous que je me reconnaisse au milieu de toutes ces contrariétés? J'écris en français; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation française?

Pourquoi, lorsqu'en suivant exactement vos mémoires, ayant distingué les serfs des évêques, et les serfs des couvents, et ayant mis pour les serfs des couvents le nombre de 721500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59, et que cette erreur vient uniquement du libraire qui a mal mis le chiffre en toutes lettres?

Pourquoi s'obstine-t-on à renouveler la fable honteuse et barbare du czar *Juan Basilovitz*, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambassadeur d'Angleterre, nommé *Bèze*, sur la tête de ce pauvre ambassadeur? par quelle rage ce czar voulait-il que les ambassadeurs orientaux lui parlèrent nue tête? l'observateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'est un manque de respect que de se découvrir la tête? Interrogez, Monsieur, le ministre d'Angleterre, et il vous certifiera qu'il n'y a jamais eu de *Bèze*, ambassadeur; le premier ambassadeur fut M. de *Carlisle*.

1761. Pourquoi me dit-on qu'au sixième siècle on écrivait à Kiovie sur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième siècle?

L'observation la plus juste que j'aye trouvée est celle qui concerne le patriarche *Photius*. Il est certain que *Photius* était mort long-temps avant la princesse *Otha*; on devait écrire *Polyeucte* au lieu de *Photius*: *Polyeucte* était patriarche de Constantinople, au temps de la princesse *Otha*. C'est une erreur de copiste, que j'aurais dû corriger en relisant les feuilles imprimées; je suis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui fera de bonne foi rectifiera aisément.

Est-il possible, Monsieur, qu'on me dise, dans les observations, que le patriarcat de Constantinople était le plus ancien? c'était celui d'Alexandrie; et il y avait eu vingt évêques de Jérusalem avant qu'il y en eût un à Byfance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais se nomme *Vangad* ou *Vangardt*; vos mémoires, Monsieur, l'appellent *Vangad*, et votre observateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand personnage. Il semble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y font pas.

J'ai reçu aussi, Monsieur, un mémoire intitulé: *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à la guerre de Troie, et que leur roi Polimène alla avec Anténor au bout de la mer Adriatique, &c. C'est ainsi que nous

écrivions l'histoire, il y a mille ans ; c'est ainsi qu'on nous faisait descendre de *Francus* par *Hector* ; et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, Monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siècle aussi éclairé. 1761.

Je soupçonne le même allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois *Jvanovitz*, *Bafilovitz*, orthographiés ainsi, *Wanovisch*, *Wacilievisch*. Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous-en à *Pierre, le grand* ; je vous abandonne nos *Chilpéric*, *Childéric*, *Sigebert*, *Caribert*, et je m'en tiens à *Louis XIV.*

Si votre excellence pense comme moi, je la supplie de m'en instruire. J'attends l'honneur de votre réponse, avec le zèle et l'envie de vous plaire que vous me connaissez ; et je croirai toujours avoir très-bien employé mon temps, si je vous ai convaincu des sentimens pleins de vénération et d'attachement avec lesquels je serai toute ma vie,

Monsieur,

de votre excellence, &c.

1761.

L E T T R E L X V I.

A MADAME DE FONTAINE.

Le 12 de juin.

O N fait une tragédie , ma chère nièce , en trois semaines , il n'y a rien de plus aisé ; mais , en trois semaines , on ne l'achève pas. Je me suis remis vite au czar *Pierre* , afin de perdre de vue la pièce , et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un esprit désintéressé ; c'est alors que je serai un censeur très-sévère. En attendant , je vous exhorte à vous faire raison des *Bernard*. Si , pendant que vous avez la main à la pâte , vous pouvez tirer aussi quelque chose de la banqueroute de ce saquin de *Samuel* , fils de *Samuel* , maître des requêtes , surintendant de la maison de la reine , et banqueroutier frauduleux , ce serait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'*Ornoi* de cette affaire , quand il aura fait son droit , et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé , et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour moi , je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers , contre les commissions éternelles de ces belles affaires , et contre le receveur des consignations , qui mange tout l'argent.

Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Ornoi ? Pour moi , la tête me fend , ma cervelle bout du czar *Pierre* et des tragédies , de trois terres que je gouverne bien ou mal , de deux maisons que je bâtis , et des

vers de *Luc* auxquels il faut répondre. Je ne fais —
 ce que c'est que ce *Sermon des cinquante*, dont vous 1761.
 me parlez ; c'est apparemment le sermon de quelque
 jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs ; c'est
 encore beaucoup : les pauvres diables me paraissent
 actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque
 sottise anti-chrétienne , et que quelque fripon osât
 me l'imputer , je demanderai justice au pape , tout net.
 Je n'entends point raillerie sur cet article ; je me suis
 déclaré hardiment contre *Calvin* , aux *Délices* ; et je
 ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit
 attaquée.

Je crois notre ami d'*Argental* un peu empêtré de
 son ambassade. Il ne m'écrit point , et je suis persuadé
 que je recevrai un volume de lui sur *la Chevalerie*.
 J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne
 fassent un peu languir des traités qu'il avait entamés
 pour moi avec M. le comte de *la Marche* , notre sei-
 gneur suzerain.

Mes correspondances dans le Nord vont toujours
 leur train. Je suis plus content que jamais de la cour
 de Pétersbourg. Il nous est venu ici un petit russe
 très-aimable , proche parent d'une impératrice , et
 qui pour cela n'en est pas plus grand seigneur. Je vous
 écris à bâtons rompus , comme vous voyez , ma chère
 nièce ; c'est que je n'ai pas dormi , et que je n'en peux
 plus.

Ayez grand soin de votre santé , et dites-m'en , s'il
 vous plaît , des nouvelles. Je vous embrasse tendre-
 ment , vous , votre famille et vos amis. Adieu , ma
 chère enfant ; je vous recommande *Thiriot* à qui vous
 devez quarante écus en vertu des pactes de famille.

1761.

L E T T R E L X V I I .

A M. ARNOULT, à Dijon.

A Ferney, le 15 de juin.

J'EUS l'honneur, Monsieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez prescrit pour arrêter le cours des procédures odieuses et téméraires qu'on faisait au sujet de l'église que je fais bâtir à DIEU. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, Monsieur, l'official et le promoteur, qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains, sont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils soient condamnés solidairement à me rembourser tous les dommages, &c., qu'ils m'ont causés en effarouchant et dispersant tous mes ouvriers par leur descente illégale, &c.

La justice séculière a discontinué ses procédures absurdes, mais la prétendue justice cléricale a continué les siennes, *et non missura cutem, nisi plena cruoris hirudo*. Elle a encore interrogé mes vassaux séculiers et mes ouvriers, malgré la signification que j'ai faite suivant votre délibéré. Ces démarches illégales et insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, Monsieur. Le sieur *Decroze* est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé *Ancian*, au sujet de l'assassinat

de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame *Burdet*, bourgeoise de Magny, et de très-bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grâce de presser cette affaire ; j'aurai très-soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraîsez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques ; vous signalerez également votre équité ; votre savoir et votre éloquence.

Je vous soumets cette pancarte ; vous y verrez, Monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furieuse, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est-là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur, doit exister ; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même : cette loi ne serait pas rapportée dans un livre qui sert de code aux prêtres, si elle n'avait pas été portée, et si elle n'était pas en vigueur. Elle est fondée sur les mêmes raisons qui ne souffrent pas qu'un official et un promoteur soient pénitenciers.

De tout mon cœur, Monsieur, et sans compli-
ment votre, &c.

1761.

L E T T R E L X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

DI V I N S anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hableur qui vous faisait un portrait exagéré de ses fardeaux et tribulations ? Je ne vous en ai pas dit la moitié ; voici le comble. J'abandonne ma tragédie ; le cinquième acte ne pouvait être déchirant ; et, sans grand cinquième acte, point de salut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête ; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce sont mes procès qui m'appauvrissent l'imagination ; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite : mais mon cinquième acte n'en est pas moins insipide. Je ne fais plus comment m'y prendre pour trouver des sujets nouveaux : j'ai été en Amérique et à la Chine ; il ne me reste que d'aller dans la lune. J'en suis malade ; me voilà comme une femme qui a fait une fausse couche. Est-il vrai qu'on a représenté *Athalie* avec magnificence, et que le public s'est enfin aperçu que *Joad* avait tort, et qu'*Athalie* avait raison ?

Protégez-vous la petite *Durancy* ? protégez-vous *Crispin-Hurtaud* ? mais est-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-île ? N'allez pas me laisser là, s'il vous plaît, si je ne trouve pas un beau sujet ; il ne faut pas chasser un vieux serviteur, parce qu'il n'est plus bon à rien ; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous les *Trois sultanes*? on dit que cela est charmant : point d'intrigue , mais beaucoup d'esprit et de gaieté. 1761.

Enfin , mes chers anges , vous avez donc fait grâce au Droit du seigneur ; vous avez comblé de joie madame *Denis* : elle était folle de cette bagatelle. Je ne fais si *Thiriot* sera bien adroit , ni comment il s'y prend.

Mille tendres respects.

L E T T R E L X I X.

A M. L' A B B É A U B E R T ,

Qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.

Au château de Ferney , le 15 de juin.

VOUS vous êtes mis , Monsieur , à côté de la *Fontaine* , et je ne fais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers , que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous sauront gré de vos fables , et j'ai pardessus eux une obligation personnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaissance à l'estime ; et je vous assure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troisième dont je devrais m'acquitter , ce serait de répondre en vers à vos vers charmans ; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune , vous vous portez bien ; je suis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la poésie. Je peux encore sentir tout ce

— que vous valez ; mais je ne peux vous payer en
1761. même monnaie. Faites-moi donc grâce , en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner si faiblement , Monsieur , les sentimens véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre , &c.

L E T T R E L X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 de juin.

IL ne faut pas rire ; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame *Denis* ; et cette madame *Denis* , quoique fort douce , mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans , surtout dans un second acte.

J'ai trouvé , moi qui suis très-pudibond , que les jeunes demoiselles , que leurs prudentes mères mènent à la comédie , pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge *Colette* , et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. *Diderot* de m'envoyer un bailli qui , sans doute , vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat , ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon ; en ce cas , je l'adresserais à mon conseiller qui me doit au moins le service de protéger mon

bailli. Surement un homme envoyé par M. *Diderot* est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être juge de sept ou huit terres dans le pays, ce qui ferait un petit établissement. 1761.

Je ne fais pas trop comment frère *Thiriot* s'ajuste avec les excommuniés du sieur *le Dain* : frère *Thiriot* ne doit pas paraître : je m'en rapporte à lui , il est sage.

J'ai mis mes prêtres à la raison ; évêque , official , promoteur , jésuite ; je les ai tous battus ; et je bâtis mon église comme je le veux , et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli-philosophe , je les rangerai tous. Je suis bienfaiteur de l'Eglise , je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le salut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. *Poinfinet* revenant d'Italie. *Fratres* , qui est ce M. *Poinfinet* ? il m'a récité d'assez passables vers. *Valete , fratres*. Frère *Thiriot* a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la conversation du cher *Grizel* ?

Je plains ce pauvre *Térée* ; il est triste que *Philomèle* soit mal reçue au mois de mai. On disait que ce M. *le Mière* était un bon ennemi de l'inf. . . ; courage , qu'il ne se rebute pas ; et confusion aux fanatiques , ennemis de la raison et de l'Etat.

1761.

L E T T R E L X X I.

A M. L' A B B É D E L I L L E.

A Ferney, 19 de juin.

O N est bien loin, Monsieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'aussi beaux vers que vous, et surtout quand on y répand d'aussi nobles vérités et des sentimens si vertueux. Vous pensez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poëte. Je m'intéresse d'autant plus à la gloire que vous assurez à M. *Laurent*, que je m'avise de l'imiter en petit dans une de ses opérations. Je dessèche actuellement des marais; mais j'avoue que je ne fais point de bras. Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre belle épître à cet étonnant artiste. J'avais déjà lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix de l'académie: je ne savais pas que je dusse joindre le sentiment de la reconnaissance à celui de l'estime que vous m'inspiriez. Je vous félicite, Monsieur, d'être en relation avec M. *Duverney*. Il forme un séminaire de gens (*) dont quelques-uns demanderont probablement un jour à M. *Laurent* des bras et des jambes. La noblesse française aime fort à se les faire casser pour son maître.

Je fais aussi mon compliment à M. *Duverney* d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas distinguer le vôtre. Je me vante aussi, Monsieur, d'avoir celui de sentir tout ce que vous valez.

(*) L'école militaire.

Recevez

Recevez mes remercimens, non-seulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de si bons. 1761.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

MES divins anges, lisez mes remontrances avec attention et bénignité.

Considérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas six pouces de large, et que j'ai pour cent toises, au moins, de tribulations et de travaux. Le loisir fut certainement le père des Muses; les affaires en font les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien, à la vérité, faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poëme, dans une semaine d'hiver; mais vous m'avouerez que cela est impossible dans le temps de la fenaison et des moissons, des défrichemens et des desséchemens; et quand, à ces travaux de campagne, il se joint des procès, le tripot de *Thémis* l'emporte sur celui de *Melpomène*. Je vous ai caché une partie de mes douleurs; mais enfin, il faut que vous sachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une église assez jolie, dont le frontispice est d'une pierre aussi chère que le marbre; je fonde une école; et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voisin, qui se dit promoteur, et un

Corresp. générale.

Tome VI. * K

— autre curé qui se dit officiel , m'ont intenté un procès
1761. criminel pour un pied et demi de cimetière , et pour
deux côtelettes de mouton , qu'on a prises pour des os
de mort déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu
déranger une croix de bois , et pour avoir abattu
insolemment une partie d'une grange qu'on appelait
paroisse.

Comme j'aime passionnément à être le maître ,
j'ai jeté par terre toute l'église , pour répondre aux
plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les
cloches , l'autel , les confessionnaux , les fonts bap-
tismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe
à une lieue.

Le lieutenant criminel , le procureur du roi sont
venus instruire ; j'ai envoyé promener tout le
monde , je leur ai signifié qu'ils étaient des ânes ,
comme de fait ils le sont. J'avais pris mes mesures
de façon que monsieur le procureur général du par-
lement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je suis
à présent sur le point d'avoir l'honneur d'appeler
comme d'abus , et ce ne sera pas maître *le Dain* qui
fera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de
douleur mon évêque , s'il ne meurt pas auparavant
de gras fondu.

Vous noterez , s'il vous plaît , qu'en même temps
je m'adresse au pape en droiture. Ma destinée est de
bafouer Rome , et de la faire servir à mes petites
volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je
fais donc une belle requête au saint-père ; je demande
des reliques pour mon église , un domaine absolu
sur mon cimetière , une indulgence *in articulo mortis* ,

et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout feul, portant permission de cultiver la terre les jours de fête, fans être damné. Mon évêque est un sot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permission que je demande; et cette abominable coutume des'enivrer en l'honneur des saints, au lieu de labourer, subsiste encore dans bien des diocèses. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'est un reste de notre ancienne barbarie de laisser cette grande partie de l'économie de l'Etat entre les mains des prêtres.

M. de *Courteille* vient de faire une belle action en faisant rendre un arrêt du conseil pour les desséchemens des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux sujets du roi de faire croître du blé le jour de *Saint-Simon* et de *Saint-Jude*, tout comme un autre jour. Nous sommes la fable et la risée des nations étrangères, sur terre et sur mer; les paysans du canton de Berne, mes voisins, se moquent de moi qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adresser à un évêque de Rome, et non pas à un ministre de France, pour faire le bien de l'Etat.

Si ma supplique au pape, et ma lettre au cardinal *Passionei* sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges qui auraient la bonté de faire passer mon paquet à M. le duc de *Choiseul*; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuye. Cette négociation sera plus aisée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je passe du tripot de l'Eglise à celui de la comédie.

— 1761. Je croyais que frère *Damilaville* et frère *Thiriot* s'étaient adressés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après *Jodèle*, et qui est certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été si discrets qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, osé vous en parler ; il faudra pourtant qu'ils s'adressent à vous, et que vous les protégiez très-discrètement, sous main, *sans vous cacher visiblement*.

Je ne saurais finir de dicter cette longue lettre sans vous dire à quel point je suis révolté de l'insolence absurde et avilissante avec laquelle on affecte encore de ne pas distinguer le théâtre de la foire du théâtre de *Cornille*, et *Gilles de Baron* ; cela jette un opprobre odieux sur le seul art qui puisse mettre la France au-dessus des autres nations, sur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la superstition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbécilles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi-éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violents chagrins ; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parce que mettre son nom à la tête d'un ouvrage, est ridicule ; et on s'obstine à mettre mon nom à tout ; c'est encore une de mes peines.

J'ajouterai que je hais si furieusement maître *Omer*, que je ne veux pas me trouver dans la même

ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges ; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel , mais vos bontés y versent mille douceurs. 1761.

Encore un mot ; cela ne finira pas sitôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de *Nivernois*. L'embarras d'avoir les noms des souscripteurs pour les œuvres de l'excommunié et infame *Pierre Corneille*, ne sera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges ; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de *Courteille*, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer ; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame *Denis* et la pupille se joignent à moi,

1761.

L E T T R E L X X I I I.

A U M E M E.

Aux Dêlites, 23 de juin.

O MES ANGES,

LE coup est violent, le trait est noir, l'embarras est grand.

Zulime soit; la voilà baptisée, la voilà africaine, elle a affaire à un espagnol: il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à *Nicodème Thiriot*, qu'il ne serait pas mal de faire courir. Allons donc; je vais songer à cette *Zulime*; la tête me bout. Serai-je toujours comme *Arlequin* qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois? patience.

Mille respects, je vous en conjure, à M. le comte de *Choiseul*; comment va sa santé?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de *Choiseul* le présent paquet, après en avoir ri.

Qui est ambassadeur à Rome? je n'en fais rien. Quel qu'il soit, il faut qu'il fasse mon affaire au plus vite. M. le comte de *Choiseul*, protégez-moi prodigieusement; je veux que *Rezzonico* m'accorde tout ce que je demande. Quand le seigneur, le curé et toute une paroisse présentent une supplique au pape, et que cette paroisse est auprès de Genève, et que c'est à moi qu'elle appartient, le pape est un benêt s'il nous refuse,

J'espère bien que tous les *Choiseul* me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les souscripteurs de *Corneille* ; je vais d'abord tâter le roi. 1761.

Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste ; car je n'ai pas assez de la mienne : toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de *Grisel* ? Et les yeux ?

LETTRE LXXIV.

A M. LE PRÉSIDENT HENAUT.

Le 25 de juin.

MON cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent ; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de *Louis XIV* ; et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine, en quoi *Corneille* est grand, et en quoi il est défectueux. Vous encouragez cette entreprise qui ne réussira pas si vous ne permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de *Corneille* dans ses descendants. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de *Milton*, aveugle, vieille et pauvre ; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très-supérieur à *Milton* n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très-beaux yeux, et ce ne

1761. fera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul ? Les frères *Cramer* sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne sera faite que pour les souscripteurs.

Nous travaillons donc pour le nom de *Cornille*, pour l'académie, pour la France. C'est par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise ! *Quarante francs*, chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna*, et du sang de *Cornille*.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfaisant qu'aimable, de nous donner la reine. Qu'elle ne confidère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail, qu'elle confidère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer ? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour ? Comptez que les *Cramer* ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits, et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs, qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne ; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France ; de protéger le grand

Corneille , quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna* , et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire. 1761.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Recevez les tendres et respectueux sentimens , &c.

Mille pardons à madame *du Deffant*. Cette entreprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses , des moutons et des procès à conduire.

LET TRE L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 de juin.

JE n'ai guère la force d'écrire , parce que , depuis quelque temps , j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grâce au corfaire qui a fait imprimer *Zulime*. L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce ; c'était l'uniformité des sentimens de l'héroïne , qui disait toujours *j'aime* : c'est un beau mot , mais il ne faut pas le répéter trop souvent ; il faut quelquefois dire *je hais*.

Jecommece à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais , et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons , ni mon église , ni ma petite négociation avec le pape.

1761. Je relis cet infame et cet excommunié *Corneille* avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur ; il n'y a de gloire que pour ces gens-là ; nous ne sommes aujourd'hui que de petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes, au bas des pages des bonnes pièces de *Corneille*, ne seront pas sans utilité et sans agrément ; elles pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires ; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand *Corneille*. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer, sans délai, le nom de M. le duc d'*Orléans*, par M. de *Foncemagne*, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de M. le premier président ; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de *Corneille* la moitié de ce que *Bernard* m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de *Choiseul*, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grâce à M. de *Courteille*, à M. de *Malesherbes*, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges.

Je désirerais passionnément la souscription du président de *Meynières*, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître *le Dain* et de maître *Omer*. 1761.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de *Choiseul* sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler; ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sévère*, *Cornélie*, et la cousine issue de germaine de *Cornélie*. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne fera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et *Cornélie* chiffon, et *V.*, vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

L E T T R E L X X V I.

A U M E M E.

Au château de Ferney, 29 de juin.

MAIS vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux aussi. Je soupçonne que c'est en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-setier, je crois même avoir été jusqu'à chopine; et, quand c'est du vin de Bourgogne, je sens qu'il porte un peu aux yeux, surtout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu-près autant. L'eau fraîche me soulage. Qu'ont de commun les pilules de *Bélosse* avec les yeux? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales?

1761. Je fais bien qu'il faut se purger quelquefois, surtout si l'on est gourmand. Mais savez-vous de quoi les pilules de *Bélosse* sont composées? Toute pilule échauffe, ou je suis fort trompé; c'est le propre de tout ce qui purge en petit volume; j'en excepte les divins minoratifs, casse et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parce que je dicte à présent Zulime que je vous enverrai incessamment; et je suis persuadé que *Zulime* ne se purgeait jamais qu'avec de la casse.

A l'égard de l'autre sujet dont vous me parlez, et auquel je pense avoir renoncé, il est moitié français et moitié espagnol (*). On y voyait un *Bertrand du Guesclin* entre don *Pèdre le cruel* et *Henri de Translamare*. *Marie de Padille*, sous un nom plus noble et plus théâtral, est amoureuse comme une folle de ce don *Pèdre*, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ses sujets qui lui reprochent son amour. Sa maîtresse connaît tous ses défauts, et ne l'en aime que davantage.

Henri de Translamare est son rival; il lui dispute le trône et *Marie de Padille*. *Bertrand du Guesclin*, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour soutenir *Henri* en cas de guerre, fait assembler les Etats généraux; *Las Cortès* de Castille, les députés des Etats peuvent faire un bel effet sur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-mâtres. Don *Pèdre* ne peut souffrir ni *Las Cortès*, ni *du Guesclin*, ni son bâtard de frère *Henri*; il

(*) La tragédie de *Don Pèdre*, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

se croit trahi de tout le monde, et même de sa maîtresse dont il est adoré.

 1761.

Bertrand est enfin obligé de faire avancer les troupes françaises; il fait à la fois le rôle de protecteur d'*Henri*, d'admoniteur de don *Pèdre*, d'ambassadeur de France, et de général.

Henri vainqueur se propose à *Marie de Padille*, les mains teintes du sang de son frère; et *Padille*, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de son amant, se tue sur le corps de don *Pèdre*. *Bertrand* les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conseils à *Henri*, et retourne en France jouir de sa gloire.

Voilà en gros quel était mon sujet. Mes anges verront mieux que moi si on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en relisant les belles scènes de *Corneille*. Ce n'est pas à mon âge que je pourrai marcher sur les traces de ce grand-homme; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le suivre, et j'aime mieux trouver des souscriptions pour mademoiselle *Corneille*, que des sifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore observer que l'Histoire générale et le czar prennent un peu de temps, et que les détails de l'histoire nuisent un peu à l'enthousiasme tragique. Une église et des procès sont encore de terribles éteignoirs; mais, s'il me reste encore quelque feu caché sous la cendre, mes anges souffleront, et il se ranimera.

Je suppose qu'ils ont reçu mon paquet pour le saint-père, qu'ils ont ri, que M. le duc de *Choiseul* a ri, que le cardinal *Passionei* rira; pour le sieur

— 1761. *Rezzonico* il ne rit point. On dit que mon ami *Benoit* valait bien mieux.

Je suppose encore que l'affaire des souscriptions cornéliennes réussira en France; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'eussent pas de l'empressement pour des propositions si honnêtes, j'avertis que les Anglais sont tout prêts à faire ce que les Français auraient refusé. Ce serait une négociation plus aisée à terminer que celle de M. de *Buffi*.

Respect et tendresse.

L E T T R E L X X V I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de juin.

MONSIEUR,

EN attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, et que j'achève les autres chapitres du second volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laissera toujours prêt à vous servir sur le champ; c'est une édition des tragédies de *Pierre Corneille*, avec des remarques sur la langue et sur le goût, lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français mêmes, qu'elles seront revues par l'académie française qui préside à cette entreprise. Ce *Corneille* est parmi nous, dans la littérature, ce que *Pierre le grand* est chez

vous en tout genre ; c'est un créateur, c'est un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire ; les autres n'ont que de la réputation. 1761.

Le produit de cette édition, qui sera magnifique, est pour les descendans de *Pierre Corneille*, famille noble, tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à la fois ma patrie et le sang d'un grand-homme. L'édition, ornée des plus belles gravures, se fait par souscription, et on ne paye rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Plusieurs princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de sa Majesté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, Monsieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs ; je serais bien découragé, si je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de *Corneille*, avec des estampes, me fait penser qu'il serait beau d'orner de gravures chaque chapitre de l'Histoire de *Pierre le grand* ; ce serait un monument digne de vous. Le premier chapitre aurait une estampe qui représenterait des nations différentes aux pieds du législateur du Nord. La victoire de Lefna, celle de Pultava, une bataille navale, les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans son pays, les triomphes dans Moscou et dans Pétersbourg, enfin chaque chapitre serait un sujet heureux ; et vous auriez érigé, Monsieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais se vanter. Je soumets cette idée à vos lumières et à

— votre attachement pour la mémoire de *Pierre le*
 1761. *grand*, à votre esprit patriotique que vous m'avez
 communiqué. Disposez de moi tant que je serai en
 vie. Les étincelles de votre beau feu vont jusqu'à
 moi.

Que votre excellence agrée les respects et le tendre
 attachement, &c.

L E T T R E L X X V I I I .

A M. * * *.

DANS une petite transmigration, Monsieur, d'une
 maison à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes
 s'était égarée. Madame *du Perron* m'ayant appris à
 qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux ; j'ai
 cherché long-temps et j'ai enfin trouvé. Mais ce que
 je ne trouverai pas, c'est la solution de votre pro-
 blême. Quand on demanda à *Panurge* lequel il aimait
 le mieux d'avoir le nez aussi long que la vue, ou la
 vue aussi longue que le nez, il répondit qu'il aimait
 mieux boire.

Vous me demandez lequel est plus plaissant de
 savoir, tout ce qui s'est fait ou tout ce qui se fera.
 C'est une question à faire aux prophètes. Ces mes-
 sieurs qui connaissaient l'avenir si parfaitement,
 étaient sans doute instruits également du passé. Il
 faut être inspiré de DIEU pour savoir bien parfai-
 tement son préterit, son futur, et même son présent ;
 notre espèce est fort curieuse et fort ignorante. Celui
 qui saurait l'avenir, saurait probablement de fort

sottes

fottes et de fort tristes choses ; et entr'autres l'heure de sa mort, ce qui n'est pas extrêmement plaissant à contempler. J'aime mieux , au fond de la boîte de *Pandore* , l'espérance que la science ; et je suis de l'avis d'*Horace* : 1761.

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.*

Ce que je fais le mieux , c'est que je suis avec tous les sentimens que je vous dois , &c.

LET TRE LXXIX.

A M. A R N O U L T , à *Dijon*.

A Ferney , le 6 de juillet.

JE vous suis obligé , Monsieur , des éclaircissemens que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des séculiers sans l'intervention de la justice du roi ; et il est clair que cet imbécille de *Pontas* rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official ; mais je crois qu'il a très-indûment instrumenté le 8 de juin. Deux témoins sont prêts de déclarer qu'il les a voulu induire à déposer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de yacarme ? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire , et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un

Corresp. générale.

Tome VI. * L

malheureux que j'ai appelé cette croix *figure*; à un
 1761. autre, que je l'ai appelée *poteau*: il prétend que six
 ouvriers qu'il a interrogés, déposent que je leur ai
 dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fal-
 lait transplanter: ôtez-moi cette *potence*. Or, de ces six
 ouvriers, quatre m'ont fait serment, en présence de
 témoins, qu'ils n'avaient jamais proféré une pareille
 imposture, et qu'ils avaient répondu tout le con-
 traire. Des deux témoins qui restent, et que je n'ai
 pu rejoindre, il y en a un qui est décrété de prise de
 corps depuis quatre mois, et l'autre est convaincu
 de vol.

Au reste, Monsieur, je suis bien aise de vous
 dire que cette croix de bois, qui sert de prétexte
 aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex,
 se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de
 l'église que je fais bâtir; de façon que la tige et
 les deux bras l'offusquaient entièrement, et qu'un
 de ces bras, étendu juste vis-à-vis le frontispice de
 mon château, figurait réellement une potence,
 comme le disaient les charpentiers. On appelle
potence, en terme de l'art, tout ce qui soutient des
 chevrons faillans; les chevrons, qui soutiennent un
 toit avancé, s'appellent *potence*; et quand j'aurais
 appelé cette figure *potence*, je n'aurais parlé qu'en
 bon architecte.

J'ai de plus passé un acte authentique par-
 devant notaire, avec les habitans, par lequel nous
 sommes convenus que cette croix de village serait
 placée comme je le veux. Vous remarquerez encore
 qu'on ne la dérangea qu'avec le consentement du
 curé.

Ainsi vous voyez, Monsieur, que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les ennemis de la justice du roi et des seigneurs puissent prendre pour inquiéter un bienfaiteur assez sot pour se ruiner à bâtir une belle église, dans un pays où DIEU n'est servi que dans des écuries. Ceux qui me font ce procès devraient être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire, et ils me paraissent aussi insolens que menteurs.

Vous aurez sans doute vu, Monsieur, par l'affaire d'*Ancian*, que, parmi ces animaux-là, il y en a qui ruent. Si ce curé *Ancian* est brutal comme un cheval, il est malin comme un mulet, et rusé comme un renard; mais, malgré ses ruses, je crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous assurer que lui et ses confrères ont employé toutes les friponneries profanes et sacrées pour avoir de faux témoins; ils se sont servis de la confession qui met les sots dans la dépendance des prêtres. Je n'ai point vu les procédures, mais je puis vous assurer, sur mon honneur et sur ma vie, que ce curé *Ancian* est un scélérat des plus punissables que nous ayons dans l'Eglise de DIEU. Il ne peut empêcher, malgré tous ses artifices et tous ceux de ses confrères, que *Decroze* n'ait eu le crâne fendu dans la maison où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux que ce fait: tout le reste me paraît peu de chose. Le père *Decroze* peut envoyer aux juges trois serviettes qu'il conserve teintes du sang de son fils; elles devraient servir à étrangler le curé de

— Moëns, pourvu que préalablement il fût bien
1761. confessé (*).

Je suppose, Monsieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de Greilly; c'est encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chasse aux prêtres; si vous voulez venir reconnaître votre gibier, au mois de septembre, comme vous me l'avez fait espérer, je compte bien que le rendez-vous de chasse sera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des postes de Genève pour savoir si ce n'est point quelque prêtre-commis des postes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

Nota bene que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chasser; je suis d'accord avec lui en tout. Il est très-reconnaissant, du moins quant à présent, et il peut servir de piqueur dans la chasse aux renards que nous méditons.

J'ai l'honneur d'être en bon laïque, Monsieur, votre, &c.

(*) Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet assassinat prémédité.

L E T T R E L X X X.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

QUOI, dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois ! Ah ! chien, tu n'es pas carme.

On me dira : tu n'es pas Sophocle.

Ceci, mes adorables anges, est en réponse de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment, il n'est que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très-froid quand j'ai radoubé Oreste, mais je suis très-vif quand vous avez la bonté de le faire jouer ; et cette vivacité, mes chers anges, est toute en reconnaissance, et non en amour propre d'auteur. Cependant, comme cet amour propre se glisse partout, je vous prierai de faire jouer Oreste une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois ; mais en cas qu'elle réussisse, en cas que le public soit pour la quatrième représentation, et qu'elle soit comme accordée à ses desirs. Il se pourra qu'en été trois fois lassent le parterre ; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'insiste beaucoup plus sur ce *Pantalon* de *Rezzonico* ; c'est un bœuf qui ne fait pas un mot de français ; et qui est assez épais pour ne me pas connaître ; mais ce n'est pas à lui que j'écris, c'est

— 1761. au cardinal *Passionei*, homme de beaucoup d'esprit, homme de lettres, et qui fait de *Rezzonico* le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ses bontés. Je ne demande à M. le duc de *Choiseul* rien autre chose, sinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grâce est légère; mais je la demande très-instamment. M. le comte de *Choiseul*, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à *Rezzonico*; qu'il m'en accorde un, cela me suffira; et s'il me refuse, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés! Dieu m'en préserve. Il faut que madame *Denis* vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou qu'on fasse bâtir une église, ou qu'on fasse une ode comme M. le *Brun*, on est en guerre. Mais je ne fais point de plus sottie guerre que celle qu'on a faite aux Anglais, sans avoir cent vaisseaux de ligne, et quarante mille hommes de marine.

Divins anges, si l'abbé *Coyer* parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu *Despréaux*, disait que c'était un bon livre et un sot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baissent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'est tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le soient. Priez M. le comte de *Choiseul*

de faire mettre mon paquet romain à la poste par un de ses laquais. C'est assez pour *Rezzonico* et pour moi. 1761.

L E T T R E L X X X I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 de juillet.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps je suis réduit à dicter; je perds la vue avec la fanté; tout cela n'est point plaissant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Par tout pays on trouve des esprits très-mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On serait vraiment bien à plaindre si on faisait dépendre son plaisir du jugement des hommes.

Tancrède (*) vous a bien de l'obligation, Monsieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. *Paradisi*. Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand *Corneille*, qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé par l'académie française, pourra être de quelque usage aux étrangers qui daignent apprendre notre

(*) Il a été traduit en italien par M. le comte *Agostino Paradisi*.

— 1761. langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition fera pour l'héritière de *Corneille* que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du *Tasse*, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir. La petite-fille de *Corneille* en boira à votre santé, dans un petit château très-joli en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Vous avez bien raison, Monsieur, de vanter ma religion, car je construis une église qui me ruine. Autrefois qui bâtissait une église était sûr d'être canonisé, et moi je risque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'est apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne fais pourquoi le diable écrit si mal et a si peu d'esprit. Il me semble que, du temps du *Dante* et du *Tasse*, on faisait de meilleurs vers en enfer.

J'espère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inspirera le bon goût; et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous ferai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

L E T T R E L X X X I I.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Passionei*. Il est mort, ou autant vaut : et à moins qu'il ne m'envoie de ses reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à présent que mon paquet ne soit parti : je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai incessamment *Zulime*. Je me suis raccommo-
dé avec elle, comme vous savez ; mais, je suis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'est avec un plaisir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me semble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Je ne fais comment iront les souscriptions, mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si *Duclos* est revenu. Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et *Oreste*, que devient-il ? est-il fondu par les chaleurs ? M. le comte de *Lauraguais* me dédie le sien ; et il est encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

— Omer est un grand cuistre, mais *Corneille* est un
1761. grand-homme.

Oncle, nièce et pupille, hommage aux anges.

L E T T R E L X X X I I I .

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Du 13 de juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous savez qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, *Louis XIV* rencontra quatre de ses filles qui jouaient, et leur dit : Eh bien, quel parti prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

Vous daignez en user avec moi vieux radoteur, comme *Louis XIV* avec ses enfans. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que *Gros-Jean* prenait avec son curé.

D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, sont et seront menés par les événemens. Je respecte fort le cardinal de *Richelieu* ; mais il ne s'engagea avec *Gustave-Adolphe* que quand *Gustave* eut débarqué en Poméranie sans le consulter ; il

profita de la circonstance. Le cardinal *Mazarin* profita de la mort du duc de *Veymar* ; il obtint l'Alsace pour la France , et le duché de Réthel pour lui. — 1761.

Louis XIV ne s'attendait point, en faisant la paix de Ryswick, que son petit-fils aurait, trois ans après , la succession de *Charles-Quint*. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord *Bolingbroke* sur les belles fesses de madame *Pultney*. Vous ferez comme tous les grands-hommes de cette espèce , qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie ; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très-petit. Tout a changé et changera ; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlemens n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siège de Metz, fait par *Charles-Quint*. Ils prirent beaucoup d'argent de

— 1761. *Louis XIV*, et lui firent la guerre. Vous savez que *Luc* vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et sûrement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu; il est battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée, le Brandebourg misérable. Personne n'y mange de pain blanc. On n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très-peu. Ses Etats de Clèves sont séquestrés; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'écraser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grâce au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que *Luc* sera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Vestphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront: *Luc* est tombé parce qu'il s'est brouillé avec la France; c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de *Luc*, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander ni

Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez. 1761.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. *Henri IV* se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en faisant faire des balances d'or par le duc de *Sulli*. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. *Luc* n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne, que parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps des *Fabricius*. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les foudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse; car elle n'a pas grand-chose à gagner à vous débarrasser des Anglais; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale, et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs feront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah, Monseigneur, Monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu!

— celui de *Descartes* est tombé; l'Empire romain n'est
 1761. plus; *Pompignan* même perd son crédit : tout se
 détruit, tout passe. J'ai bien peur que, dans les grandes
 affaires, il n'en soit comme dans la physique; on
 fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent : La maison d'Autriche va être bien puissante, la France ne pourra résister. Eh, Messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiègne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi, point de systèmes! je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi; alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

L E T T R E L X X X I V.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

C E paquet, mes divins anges, contient prose et vers; c'est d'abord votre pauvre Zulime, ensuite c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents Zulime; c'est la préface du Cid, que je soumets à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreste n'a pas été mal reçu; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. J'ai heureusement terminé tous mes procès; il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à *Corneille*, en bâtissant mon église. Mais fera-t-on aussi généreux que le roi? la nation entrera-t-elle dans mon projet? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liste?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse à monsieur *Duclos*?

Bon, en voilà encore une pour l'abbé *Olivet* *Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

A M. DAMILAVILLE.

20 de juillet.

IL y a plaisir à donner des Oreste aux frères : les frères sont toujours indulgens. Je ne fais plus comment la nation est faite ; elle souffre une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère ; elle ne siffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement.

Frère V..... a bien mal aux yeux, mais il les a perdus avec *Corneille* ; et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement, l'en voilà quitte. Il a commenté *Médée*, le *Cid*, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*. Il reste peu de choses à faire ; car ni les comédies, ni les *Agéfilas*, ni les *Attila*, ni les *Suréna*, &c., ne méritent pas l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci bien peu favorable pour le Droit du seigneur ou pour l'Ecueil du sage. Il a écrit au jeune auteur, lequel est tout abasourdi de la prise de Pondichéry, qui lui coûte juste le quart de son bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères.

Je

Je lui ai fait part de la juste douleur de la demoiselle *Dangeville*, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très-sensible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiselle *Dangeville* embellit tout ce qui lui passe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit dijonnais. Il est très-fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie : le premier acte fera Rosbac, le dernier Pondichéri, et des vœffies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parce qu'il est né à Laufane; mais moi, qui suis français, j'en pousse de gros soupirs.

Votre très-humble frère vous salue toujours en *Protagoras*, en *Lucrece*, en *Epicure*, en *Epictète*, en *Marc-Antonin*, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'*Omer* doivent inspirer. Que les misérables Français considèrent qu'il n'y avait aucun janséniste ni moliniste dans les flottes anglaises qui nous ont battus dans les quatre parties du monde; que les polissons de Paris sachent que M. *Pitt* n'aurait jamais arrêté l'impression de l'*Encyclopédie*; qu'ils sachent que notre nation devient, de jour en jour, l'opprobre du genre-humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poétique d'Aristote* : je la renverrai incessamment. Avec ce livre-là, il est bien aisé de faire une tragédie détestable.

1761.

L E T T R E L X X X V I.

A M. HELVETIUS.

22 de juillet.

MON cher philosophe, l'ombre et le sang de *Corneille* vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs, pour deux cents exemplaires. Ni maître *le Dain*, ni maître *Omer* ne suivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité quand elle verra, d'un côté, les belles scènes de *Cinna*, et de l'autre, le discours de maître *le Dain*, prononcé du côté du greffe? Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bât : ces deux moitiés se sont séparées ; il est resté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres ; et il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de forbonne.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille* ; on donne son nom et rien de plus ; et ceux qui auront dit : Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot ; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations* du révérend père *Croizet*.

Peut-être que les remarques que l'on mettra au

bas de chaque page , feront une petite poétique ,
 mais non pas comme *la Motte* en fefait à l'occafion 1761.
de mon Romulus , à l'occafion de mes *Machabées*. Ah ! mon
 ami , défiez-vous des charlatans qui ont ufurpé , en
 leur temps , une réputation de paffade.

Je vous embraffe en *Epicure* , en *Lucrèce* , *Cicéron* ,
Platon , e tutti quanti.

L E T T R E L X X X V I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de juillet.

M. le préfident *Hénault* , Madame , m'inſtruit de
 votre beau zèle pour *Pierre Corneille*. Je quitte *Pierre*
 pour vous remercier , et je vous ſupplie auffi de pré-
 ſenter mes remerciemens à madame de *Luxembourg*.
 Je romps un long ſilence ; il faut le pardonner au
 plus fort laboureur qui ſoit à vingt lieues à la ronde ,
 à un vieillard ridicule qui deſſèche des marais ,
 défriche des bruyères , bâtit une égliſe , et ſe trouve
 entre deux *Pierre le grand* ; ſavoir , *Pierre Corneille* ,
 créateur de la tragédie , et l'autre , créateur de la
Ruſſie.

Ce qu'il y a de bon , c'eſt que mademoiſelle
Corneille n'a nulle part à ce que je fais pour ſon
 grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une ſcène de
Chimène ; mais cela viendra dans quelques années , et

1761. alors elle verra que j'ai eu raison. Maître *le Dain* et maître *Omer* auront beau dire et beau faire, *Pierre* est un grand-homme et le sera toujours, et nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer.

Il faut en revenir, Madame, au siècle de *Louis XIV* en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidument l'Ecriture sainte, quoique j'aime encore mieux *Cinna*.

Je joue avec la vie, Madame; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte saint Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, Madame, et beaucoup; mademoiselle *Clairon* un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu; je vis, et je ne fais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi; je vous y exhorte de tout mon cœur : car il est si sûr que nous serons très-heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'embrasse cette belle idée si consolante et si démontrée. En attendant, Madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme

vous pourrez , et moquez - vous de tout comme vous voudrez. 1761.

Je vous écris rarement , parce que je n'aurais jamais que la même chose à vous mander ; et quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme , j'aurai dit tout ce que je fais.

Un bourgmestre de Middelbourg , que je ne connais point , m'écrivit , il y a quelque temps , pour me demander en ami s'il y a un Dieu ; si , en cas qu'il y en ait un , il se foudrie de nous ; si la matière est éternelle ; si elle peut penser ; si l'ame est immortelle ; et me pria de lui faire réponse sitôt la présente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours ; je mène une plaisante vie.

Adieu , Madame ; je vous aimerai et je vous respecterai jusqu'à ce que je rende mon corps aux quatre élémens.

1761.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

LES divins anges sauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne fais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de Villars, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il était question vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne Zulime. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* se tue : car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie; et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistans. Si vous goûtez cette nouvelle façon de se tuer, que je vous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père sera affligé; il est juste que sa fille coupable passe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à *Pierre Corneille*. On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les œuvres de théâtre de *Corneille* contiendront cinq

volumes in-4°. Ces cinq volumes, avec des estampes, reviendraient à dix louis d'or, et les souscriptions ne feront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes, et on se contentera de remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché, j'en conviens ; mais, avec les bontés du roi, et les secours des premiers de la nation, les *Cramer* pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore assez d'avantages pour M. et mademoiselle *Corneille*. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerais pas. J'ai déjà commenté à peu-près le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*. Il me paraît que ce travail sera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue ; chaque page est chargée de notes ; je suis un vrai *Scaliger*. Madame *Scaliger*, prenez-moi sous votre protection. /

Quant à la drôlerie du petit *Hurtaud*, il en fera tout ce qui plaira à DIEU. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal *Passionei*, et depuis notre petite défaite auprès de Ham. J'espérais que le cardinal *Passionei* me ferait avoir d'admirables privilèges pour mon église favoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et dans le profane. Je me disais : On va signer la paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et content, on ne songera plus qu'à aller à la comédie, on souscrira en foule pour *Pierre Corneille*, tous les billets royaux seront payés à l'échéance, tout le monde se prendra par la main pour danser depuis Colioure jusqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini ; et le réveil est triste.

La divine et superbe *Clairon* augmentera-t-elle ma

1761. douleur, et fera-t-elle fâchée contre moi, parce que j'ai été poli avec M. le comte de *Lauragais*? Mon cher ange lui fera entendre raison; il me l'a fait entendre si souvent à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice!

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon Commentaire; mais tout cela est sur des petits papiers comme les feuilles de la sibylle; et d'ailleurs rien n'est, en vérité, moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les yeux; les miens sont affligés aussi; mais je songe aux vôtres.

L E T T R E L X X X I X.

A M. D E B U R I G N Y.

Au château de Ferney, juillet.

TOUT ce que je peux vous dire, Monsieur, c'est que feu M. *Secousse* m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle *Desvieux*, fondés sur son contrat avec M. *Bossuet*. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, surtout en accusant M. de *Fénélon* d'une hérésie dangereuse, tandis qu'on ne devait l'accuser que de trop de délicatesse et de beaucoup de galimatias. Je serais très-affligé si le panégyriste de *Porphyre* et de l'ancienne philosophie, donnait la préférence à certaines opinions

fur cette philosophie. M. de Meaux était un homme éloquent; mais la raison est préférable à l'éloquence. 1761.

Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très-grand tort si vous m'accusiez d'avoir dit que l'éloquent *Bossuet* ne croyait pas ce qu'il disait. J'ai rapporté seulement qu'on prétendait qu'il avait des sentimens différens de la théologie, comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi, par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que *Bossuet* ait été, dans le fond, plus indulgent qu'il ne le paraissait.

Je me recommande à vous, Monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. *Jannel* ou M. *Bouret*, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plutôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remercimens, et tous les sentimens respectueux avec lesquels je serai toujours, Monsieur, votre, &c.

1761.

L E T T R E X C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'auguste.

VOTRE grand chambrier d'*Héricourt* vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. *Tronchin* dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le regrette, parce qu'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc, ce que j'ai prédit depuis deux ans est arrivé ; je criais toujours : Pondichéri ou Pontichéri ; et, dans toutes mes lettres, je disais : Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune sur la compagnie des Indes, n'ont qu'à se recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raison d'appeler son bien *fortune* ; car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une semaine brillante à Paris ; il me semble qu'en huit jours vous avez eu un lit de justice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des îles sous le vent, celle de la flotte anglaise arrivée devant Oléron, et une comédie de *Saint-Foix*.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de ressource que dans la paix la plus honteuse et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand désastre, que les Français seront sérieux pendant six

femaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et sans argent, et de-là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les représentations de la pièce du petit *Hurtaud*, que, par parenthèse, les comédiens attribuent à *Saurin* et à *Diderot*. *Préville*, qui a le nez plus fin, soutient qu'elle est de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion! Mademoiselle *Dangeville* est fâchée que son rôle de *Colette* ne soit pas le premier rôle : on aura de la peine à l'apaiser.

M. le duc de *Choiseul* a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de *Choiseul* ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade; j'en ferais inconsolable.

Aimons le théâtre; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à Héraclius : je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais, comment vont les yeux?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

1761.

L E T T R E X C I.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

A Ferney , 7 d'augulle.

JE crois, Mademoiselle, que votre zèle pour l'art tragique est égal à vos grands talens. J'ai beaucoup de choses à vous dire sur ce zèle, qui est aussi noble que votre jeu.

J'ai été très-affligé que vos amis aient souffert qu'on ait fait un si pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adressé à moi, j'avais en main des pièces un peu plus décisives que tous les différens ordres dont l'ordre des avocats, des fanatiques et des fots a tant abusé contre ce pauvre *Huern*. J'ai en main la décision du confesseur du pape *Clément XII*, décision fondée sur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette décision du confesseur du pape me fut envoyée, il y a plus de vingt ans; je l'ai heureusement conservée, et j'en ferai usage dans l'édition que j'entreprends de *Corneille*. Elle sera chargée, à chaque page, de remarques utiles sur l'art en général, sur la langue, sur la décence de notre spectacle, sur la déclamation; et je n'oublierai pas mademoiselle *Clairon* en parlant de *Cornélie*.

Vous avez été effarouchée d'une lettre que j'ai écrite au sujet d'*Electre*. J'ai dû l'écrire dans la situation où j'étais, et ne prendre rien sur moi; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras.

Vous voulez jouer *Zulime*. J'ai envoyé la pièce, après avoir consumé un temps très-précieux à la travailler avec le plus grand soin. Je vous prie très-instamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs sont intéressés à cette complaisance. 1761.

Vous vous apercevrez aisément, Mademoiselle, de l'excès du ridicule de l'édition de *Tancrède* faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que, si on la joue suivant cette leçon absurde, il est impossible qu'à la longue elle soit soufferte, malgré toute la supériorité de vos talens.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle sottise fait *Orbassan*, en répétant, en quatre mauvais vers, (page 32) ce qu'il a déjà dit, et en le répétant, pour comble de ridicule, sur les mêmes rimes déjà employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers,

On croit qu'à *Solamir* mon cœur se sacrifie.

vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que vous imaginiez que *Solamir* ait part à votre condamnation. D'où pouvez-vous savoir qu'on croit vous immoler à *Solamir*? que veut dire *mon cœur se sacrifie*? il s'agit bien ici de *cœur*. Il s'agit d'être exécutée à mort. Vous craignez qu'on n'impute à *Tancrède* la trahison pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'est pour cela que, lorsqu'au troisième acte vous êtes prête d'avouer tout, croyant *Tancrède* à Messine, vous n'osez plus prononcer son nom dès que vous le voyez à Syracuse; mais vous ne devez pas penser à *Solamir*. On a fait un

— 1761. tort irréparable à la pièce, en la donnant de la manière dont elle est si ridiculement imprimée.

La seconde scène du second acte est tronquée, et d'une féchereffe insupportable. Si votre père ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'est pas désespéré, qui pourra être touché ? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas ? Sa douleur, la vôtre, ses doutes, vos réponses entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les bras, votre reproche sur sa faiblesse, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire ; tout cela est théâtral et touchant : il y a plus, cela justifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainsi la pièce, elle est perdue ; elle est au rang de toutes les mauvaises pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, que le jeu des acteurs fait supporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaisseurs méprisent à la lecture. En un mot, l'édition de *Prault* est ridicule, et me couvre de ridicule. Je serai obligé de la désavouer, puisqu'elle a été faite malgré mes instructions précises. Je vous prie très-instamment, Mademoiselle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera *Tancrède*.

Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous avez joué *Electre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, sans le secours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, aussi déplacés dans *Electre* qu'ils le seraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de *Sophocle* une partie carrée d'amans transis, est une

sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous reprochent assez. Tout amour qui n'est pas une passion furieuse et tragique, doit être banni du théâtre, et un amour, quel qu'il soit, ferait aussi mal dans *Electre* que dans *Athalie*. Vous avez réformé la déclamation, il est temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours insipides, comme on a purgé le théâtre des petits-mâtres. 1761.

On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre santé a besoin de monsieur *Tronchin*. Vous seriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un assez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talens sublimes, en faveur de l'admiration et de tous les sentimens que ma nièce et moi nous conservons pour vous. Mademoiselle *Corneille* ne dit pas mal des vers. Ce serait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite-fille du grand *Corneille* confidente de l'illustre mademoiselle *Clairon*.

1761.

L E T T R E X C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 d'auguste.

O S E - T - O N parler encore de vers et de prose à Paris, mes divins anges ? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au tripot ?

Je travaille, le jour à *Corneille*, et la nuit à Don Pèdre.

Nos souscriptions pourraient bien se ralentir. Sans la prise de Pondichéry, je ferais tout à mes dépens.

Je vous ai envoyé les Remarques sur les Horaces. Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets sous vos ailes, et vous daignerez la recommander à *Duclos* quand vous l'aurez lue. Il est bon que tout ait la sanction de quarante personnes; mais j'aurai plutôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes Remarques. Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes in-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre *Lambert* à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son *Tancrede*; il s'est plu à me rendre ridicule : jugez-en
par

par cet échantillon.... Que faire? cela est dur; mais Pondichéri est pis ou pire. 1761.

Mes divins anges, que la campagne est belle! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris, moi; et vous?

L E T T R E X C I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 15 d'auguste.

QUE les frères m'accusent de paresse, s'ils l'osent. J'ai tout Corneille sur les bras, l'Histoire générale des mœurs, le czar, Jeanne, &c., &c., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de *la Fargue*, et je ne fais où le prendre. Il me semble que frère *Thiriot* fait sa demeure; il s'agit de ses vers, cela est important. Comment va l'*Encyclopédie*? cela est un peu plus important.

Oui, volontiers, que les saducéens périssent, mais que les pharisiens ne soient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laisse dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grisel* que demandent les frères. C'est grand dommage que, pour notre édification, nous ne puissions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cause, qu'il rend la mauvaise extrêmement ridicule.

Frère *Thiriot* est devenu bien paresseux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les

Corresp. générale.

Tome VI. * N

— *Recherches sur le théâtre.* Il faut le mettre en pénitence.
 1761. On ne doit pas être tiède sur les ouvrages et sur le sang du grand *Corneille*. Frère *Thiriot*, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille*: vous êtes coupable. Je ne fais pas trop comment ira cette entreprise. Pour moi je ne réponds que de mon travail et de mon zèle tant que je respirerai. J'ai déjà commenté six tragédies. Je m'instruis par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si comme auteur je n'ai pu servir ma nation, je la servirai du moins comme commentateur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raison et des lettres.

L E T T R E X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguste.

J E reçois une lettre de mes anges, du 5 d'auguste, en revenant d'une représentation de *Tancrède*, que des comédiens de province nous ont donnée avec assez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous joué comme mademoiselle *Clairon*; mais nous avions un père qui se fait pleurer, et c'est ce que votre *Brizard* ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce; car les hommes, les femmes et les petits garçons fondaient en larmes.

On l'a jouée , Dieu merci , comme je l'ai faite , et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais même pleuraient ; nous ne devons plus songer qu'à les attendrir ; mais le petit *Buffi* n'est point du tout attendrissant. 1761.

O mes anges , je vous prédis que Zulime fera pleurer aussi , malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nasardes.

Il faut que ce soit *Fréron* qui ait conservé ce vers :

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

madame *Denis* a toujours récité :

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Pierre , que vous autres Français nommez le cruel , d'après les Italiens , n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien ; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier , courageux , violent , passionné , actif , laborieux , un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps , mes anges , pour cette pièce ; faites-moi vivre encore deux ans , et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du *Cid*. Les comédiens sont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don *Diègue* ; ils méritent le soufflet qu'on donne au vieux bon homme , et il faut que ce soit à tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher la première scène de *Chimène* et d'*Elvire* , sans laquelle il est impossible

— qu'on s'intéresse à un amour dont on n'aura point
1761. entendu parler?

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondemens dont on peut très-bien se passer, et qui servent plus à refroidir qu'à préparer. Mais qu'y a-t-il de plus nécessaire que de préparer les regrets et les larmes par l'exposition du plus tendre amour et des plus douces espérances qui sont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux souscriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conseiller du roi, contrôleur des rentes, ainsi couché par écrit :

Je retiens deux exemplaires, et payerai le prix qui sera fixé, signé Bazard, 8 d'auguste, 1761.

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le sieur *Bazard*. Les *Cramer* verront comment ils arrangeront l'édition : ce qui est très-sûr, c'est qu'ils en useront avec noblesse. Ce n'est point ici une souscription, c'est un avis que chaque particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi, c'est de bien travailler pour la gloire de *Corneille* et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire soit in 4°, soit in 8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiselle *Corneille* ne viendra que de la générosité du roi, des princes et des premières personnes de l'Etat, qui voudront favoriser une si noble entreprise. Mademoiselle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiseul*

des quatre cents louis que le roi veut bien donner ; mais elle doit être fort mécontente de monsieur le contrôleur général à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices , et qui ne m'a point fait de réponse sur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paye d'avance ; mais j'écris à M. de *Montmartel* pour lui demander quatre billets de cent louis chacun , payables à la réception du premier volume : je ne m'embarquerai pas sans cette assurance. Je donne mon temps , mon travail et mon argent ; il est juste qu'on me seconde , sans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins aussi noble que la nation anglaise , si elle n'est pas aussi brillante dans les quatre parties du monde. Surtout , avant de rien entreprendre , il me faut la sanction de l'académie. Je vous envoie donc *Cinna* , mes chers anges , et je vous prie de le recommander à M. *Duclos*. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire , et les observations sur *Cinna* , et les *Horaces* , j'enverrai le reste. Je souhaite qu'on aille aussi vite que moi ; mais les Français parlent vite , et agissent lentement : leur vivacité est dans les propositions , et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur , et abandonnés avec dégoût.

O mes anges , vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jésuites ; je l'ai eu sur le champ cet arrêt , et sans vous. Vous me dites un mot du petit *Hurtaud* , et rien de *Pondichéri*. J'avoue que le tripot est la plus belle chose du monde ; mais *Pondichéri* et les jésuites sont quelque chose. Vous me parlez de l'Enfant prodigue que les comédiens ont gâté absolument ,

— 1761. et de Nanine qu'ils n'ont pu gâter, parce que j'y
 étais. Donnons vite bien des comédies nouvelles;
 car, lorsque les jansénistes seront les maîtres, ils feront
 fermer les théâtres. Nous allons tomber de Carybde
 en Scylla. O le pauvre royaume! ô la pauvre nation!
 J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.
 Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

L E T T R E X C V.

A M. DE MAIRAN, à Paris.

A Ferney, 16 d'auguste.

VOTRE lettre du 2 d'auguste, Monsieur, me
 flatte autant qu'elle m'instruit. Vous m'avez donné
 un peu de vanité toute ma vie; car il me semble
 que j'ai été de votre avis sur tout. J'ai pensé inva-
 riablement comme vous sur *l'estimation des forces*,
 malgré la mauvaise foi de *Maupertuis*, et même de
Bernoulli et de *Musschembroëck*: et comme les vieillards
 aiment à conter, je vous dirai qu'en passant à Leyde,
 le frère de *Musschembroëck*, qui était un bon machiniste
 et un bon homme, me dit: *Monsieur, les partisans des*
carrés de la vitesse sont des fripons; mais je n'ose pas le dire.

J'ai été entièrement de votre opinion sur l'aurore
 boréale, et je souscris à tout ce que vous dites sur le
 mont Olympe, d'autant plus que vous citez *Homère*.
 J'ai toujours été persuadé que les phénomènes célestes
 ont été en grande partie la source des fables. Il a
 tonné sur une montagne dont le sommet est inacces-
 sible; donc il y a des dieux qui habitent sur cette

montagne, et qui lancent le tonnerre : le soleil paraît courir d'orient en occident ; donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand espace ; donc, si le soleil a quatre chevaux, la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point sur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel ; donc l'arc-en-ciel est un signe qu'il n'y aura jamais de déluge, &c., &c., &c.

Je n'ai jamais osé vous braver, Monsieur, que sur les Egyptiens ; et je croirai que ce peuple est très-nouveau, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conséquent inhabitable sans le secours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Asie.

Tous vos doutes et toutes vos sages réflexions envoyées au jésuite *Parennin*, sont d'un philosophe ; mais *Parennin* était sur les lieux ; et vous savez que ni lui ni personne n'a pensé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient instruit le gouvernement chinois, adorateur d'un seul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui existons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable, rogneur d'espèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas ; car nous n'avons été que des polissons en tout genre jusqu'à l'établissement de l'académie, et au phénomène du Cid.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous vous intéressez à la gloire du grand *Corneille*. Pressez l'académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du Cid, les notes sur le Cid, les Horaces et Cinna, afin que je commence à élever

— 1761. le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'académie. Je corrigerai sur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux ; car je corrige encore plus vite et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, Monsieur, que vous voyez quelquefois madame *Geoffrin* ; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle *Corneille* et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires : elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule , dont assurément mademoiselle *Corneille* n'est point complice. Cette jeune personne a autant de naïveté que *Pierre Corneille* avait de grandeur. On lui lisait *Cinna*, ces jours passés ; quand elle entendit ce vers ,

Je vous aime Emilie , et le ciel me foudroie , &c.

si donc ! dit-elle , ne prononcez pas ces vilains mots-là. C'est de votre oncle , lui répondit-on. Tant pis , dit-elle ; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse ?

Adieu , Monsieur ; je recommande l'oncle et la nièce à votre zèle , à votre diligence , à votre bon goût , à vos bontés. Je vous félicite d'une vieilleffe plus saine que la mienne ; vivez aussi long-temps que le secrétaire votre prédécesseur , dont vous avez le mérite , l'érudition et les grâces.

Le suisse V.

L E T T R E X C V I.

1761.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 18 d'auguste.

J'AI connu des gens , Madame , qui se plaignaient de vivre avec des fots , et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'esprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politesse et les agrémens des *la Fare* et des *Saint-Aulaire*, l'imagination des *Chaulieu* , le brillant d'un duc de *la Feuillade* , et tout le mérite du président *Hénault* , dans nos littérateurs d'aujourd'hui , je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez , dites-vous , vous intéresser à la chose publique. C'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre : mais , si vous étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des russes , à des anglais , à des allemands , vous seriez un peu embarrassée d'être française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter *Corneille* que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent , et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi ; car il fera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter *Cinna* et *Agéfilas* , *Rodogune* et *Attila* , le *Cid*

— 1761. et Pertharite. Je ne crois pas que, depuis *Scaliger*, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes ; cela fait trembler.

Vous devez , Madame , avoir actuellement M. le président *Hénault* : il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse ; la préface sur le Cid , dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser ; les notes sur le Cid , sur les Horaces , sur Cinna , Pompée , Héraclius , Rodogune , qui ne vous amuseront point , parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président *Hénault* prît tout cela chez monsieur le secrétaire , et qu'il en dît son avis avec M. de *Nivernois*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'académie , et qu'ils me jugeassent ; car il me faut la sanction de la compagnie , et que l'ouvrage , qui lui est dédié , ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions ; mais je le suis de pouvoir être utile , et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains , Madame ; celle de M. de *Buffi* sera plus difficile.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe : occupez-vous de *Pierre Corneille* ; il en vaut la peine par son sublime , et par l'excès de ses misères.

Je vous fais bon gré , Madame , de lire l'*Histoire d'Angleterre* , par *Thoyras* : vous la trouverez plus exacte , plus profonde et plus intéressante que celle de notre insipide *Daniel*. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère *Coton* que de

Henri IV, et de laisser à peine entrevoir que ce 1761.
Henri IV soit un grand-homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre; mais actuellement laissez-moi avec le grand *Corneille*.

Je vous réitère, Madame, les remercimens de ma petite élève qui porte un si beau nom, et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la duchesse de *Luxembourg*.

Adieu, Madame; vivez aussi heureuse qu'il est possible: tolérez la vie; vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous ferai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

L E T T R E X C V I I.

A M. D U C L O S.

18 d'auguste.

J'AI toujours oublié, Monsieur, de vous parler de la personne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adresser que par M. d'*Argental*. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface sur le *Cid*, les notes sur le *Cid*, les *Horaces* et *Cinna*. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de *Nivernois* et à M. le président *Hénault*; mais il ferait

— plus convenable encore que le tout fût examiné à
1761. l'académie ; vos observations feraient ma loi. Les
autres pièces suivront immédiatement , et les *Cramer*
commenceront à imprimer sans aucun délai.

Les souscriptions que nous avons suffiront pour
entamer l'entreprise , en cas que nous puissions
compter sur le payement des quatre cents louis que
le roi daigne accorder. Nous comptons même être
en état de prier les gens de lettres , qui ne sont pas
riches , de vouloir bien accepter un exemplaire
comme un hommage que nous devons à leurs lumières ,
sans recevoir d'eux un payement qui ne doit
être fait que par ceux que la fortune met en état de
favoriser les arts. Il me paraît qu'une condition
essentielle pour cet ouvrage , assez important et dédié
à l'académie , est que les noms des académiciens se
trouvent dans la liste des souscripteurs.

M. le duc de *Nivernois* a commencé par souscrire
pour 12 exemplaires.

M. le cardinal de *Bernis* , . . . 12.

M. le duc de *Richelieu* , . . . 12.

M. le duc de *Villars* , . . . 6.

M. le comte de *Clermont* , . . 6.

M. le président *Hénault* , . . 2.

Je prends la liberté , en qualité d'entrepreneur de
cette affaire , et de père de mademoiselle *Corneille* ,
de souscrire pour cent. Ce n'est point par vanité ,
c'est par nécessité ; parce que , si l'on se sert de grand
papier , et s'il y a huit volumes , comme le prétendent
MM. *Cramer* , les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur , en le
remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son

discours , et à M. *Watelet* , connu par son goût pour les arts , et par ses talens ; je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'académie , dont tant de grands seigneurs sont membres , que des fermiers généraux fissent plus qu'elle en cette occasion : cela jetterait même sur notre compagnie un ridicule dont les *Fréron* n'abuseraient que trop. Monsieur l'archevêque de Lyon souscrira comme le cardinal de *Bernis* ; mais , pour imprimer son nom dans la liste , il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg , et du précepteur de M. le duc de *Bourgogne*. C'est ce que vous pouvez proposer, Monsieur , avec plus de bienfaisance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'académie que le jour de leur réception , qu'ils se contenteront de faire un discours , et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'académie et pour la France. Je compte sur vous , Monsieur , comme sur le protecteur le plus vif de cette entreprise digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me soutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui est nouveau et estimable.

Je prévois que MM. *Cramer* persisteront dans la résolution de donner l'édition in 4^o tome à tome , de trois en trois mois , sans aucunes estampes , et que l'ouvrage , qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires , n'en coûtera que deux. Il y aurait une très-grande perte sans les bontés du roi et de plusieurs princes de l'Europe , sans la générosité de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Pompadour*.

Ce ne sont point proprement des souscriptions

1761. qu'on demande ; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent et leur travail pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la bassesse de craindre de donner deux louis pour s'instruire, ne puissent jamais avoir un livre qu'ils seraient indignes de posséder. Pardon de ma noble colère.

Je compte absolument sur vous, au nom de *Pierre* et de *Marie Corneille*.

L E T T R E X C V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Le 24 d'août.

MONSIEUR *le Gouz*, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on sache que le Droit du seigneur, *aliàs* l'Ecueil du sage, est de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront absolument nécessaire. Je crois que la pièce de *M. le Gouz* restera au théâtre, et qu'ainsi le nom de philosophe y restera en honneur. Je m'imagine que frère *Platon* ne sera pas fâché.

Il est absolument nécessaire que *M. le Gouz* soit reconnu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui sera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura aussi une épître dédicatoire

qui ira en cour. Mais si un gros fin de *Préville* s'obstine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain *V...*, 1761. tout est manqué, tout est perdu. Il est absolument nécessaire qu'on ne me soupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils se font grand tort à eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'est *M. le Gouz*, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches* sur les théâtres de ce *Beauchamp*, et il n'y a pas grand profit à faire. C'est le sort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les *Commentaires* de *Corneille* ne méritent pas qu'on en dise autant. C'est une terrible entreprise que ce commentaire ; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment se porte frère *Thiriot* ? il est bien heureux de ne rien commenter ; s'il lui fallait faire des notes sur *Agéfilas* et *Attila*, il serait aussi embarrassé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'*Alembert* ; dirons-nous aussi frère du *Molard* ? ce fera comme vous voudrez.

L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'auguste.

QU'EST-CE que c'est donc que cette humeur qui persécute mon ange sur son visage et sur sa main ? Pourquoi mon ange ne vient-il pas à Genève ? Il y a plus de six mois qu'il doit être entre les mains des médecins de Paris ; ne doit-il pas savoir à quoi s'en tenir ?

1761. *Tronchin* est le premier homme du monde pour ces maux-là. Le duc de *Villars* est venu porter sa misère aux Délices : on disait qu'il y mourrait; il se porte bien au bout de quinze jours. L'abbé d'*Héricourt*, gourmand de la grand'chambre, s'est tué pour s'être baigné les jambes dans le lac, avec une indigestion; mais les gens sages vivent.

Je prévois que vous viendrez aux Délices, et que je serai le plus heureux des hommes; oui, mes anges, vous y viendrez.

Vous devez à présent savoir à quoi vous en tenir sur *Pierre* et *Marje Corneille*. Je me donnerai bien de garde de faire imprimer un programme avant d'avoir fait ma recrue de têtes couronnées; et, quant aux particuliers, c'est à prendre ou à laisser. Je ne me mêlerai que de bien travailler.

Ceux qui chipotent et qui s'en vont disant : L'aurons-nous in 4^o, l'aurons-nous in 8^o? aurons-nous pour deux louis huit ou dix volumes (avec trente-trois estampes), qui coûteraient dix louis, et qui ne pourraient paraître que dans trois ans? sont de plaisantes gens; mais c'est l'affaire des *Cramer*, et non la mienne : je ne me charge que de me tuer de travail, et de soucrire.

J'ai découvert enfin qui est l'auteur du Droit du seigneur ou de l'Ecueil du sage; c'est *M. le Gouz*, jeune maître des comptes de Dijon, et de plus académicien de Dijon. Il est bon de fixer le public par un nom, de peur que le mien ne vienne sur la langue; vous êtes charmant, continuez la mascarade.

Divins anges, tout ce que vous me dites de la compagnie indienne est bel et bon; mais il est dur
de

de vendre sept cents francs ce qu'on a acheté quatorze cents. Voilà le nœud, voilà le mal, et ce mal n'est pas le seul. 1761.

Comme j'ai aujourd'hui quinze lettres à écrire, et Pertharite à achever, je m'arrache au doux plaisir d'écrire à mes anges, et je finis en remerciant M. le comte de *Choiseul* pour la dame du *Frenoy* qui est grosse comme la tonne d'Heidelberg.

Est-il vrai que frère *Menou* soit condamné aux galères par le parlement de Nancy ? cela serait curieux ; mais il y a peu de ports de mer en Lorraine.

Voilà donc monsieur l'abbé coadjuteur, grand chambrier. Les jésuites lui doivent un compliment.

Mille tendres respects.

L E T T R E C.

A M. VERNES, à *Séligny*.

A Ferney, le 25 d'août.

JE suis très-fâché, Monsieur, que vous soyez si éloigné de moi. Vous devriez bien venir coucher à Ferney, quand vous ne prêchez pas : il ne faut pas être toujours avec son troupeau ; on peut venir voir quelquefois les bergers du voisinage.

Je n'ai point lu l'*Ame* de M. *Charles Bonnet* (*) ; il faut qu'il y ait une furieuse tête sous ce bonnet-là, si l'ouvrage est aussi bon que vous le dites. Je serai fort aise qu'il ait trouvé quelques nouveaux mémoires

(*) *Essai analytique sur les facultés de l'ame.*

— sur l'ame : le troisième chant de *Lucrece* me paraît
1761. fait avoir tout épuisé. Je n'ai pas trop actuellement
le temps de lire des livres nouveaux.

A l'égard de messieurs les traducteurs anglais, ils se pressent trop. Ils voulaient commencer par l'Essai sur les mœurs ; on leur a mandé de n'en rien faire, attendu que *Gabriel Cramer* et *Philibert Cramer* vont en donner une nouvelle édition un peu plus curieuse que la première. On n'avait donné que quelques soufflets au genre-humain, dans ces archives de nos sottises, nous y ajouterons force coups de pied dans le derrière : il faut finir par dire la vérité dans toute son étendue. Si vous veniez chez moi, je vous ferais voir un petit manuscrit indien de trois mille ans, qui vous rendrait très-ébahi.

Venez voir mon église ; elle n'est pas encore bénite, et on ne fait encore si elle est calviniste ou papiste. En attendant, j'ai mis sur le frontispice : DEO SOLI. Voyez si vos damnés de camarades ne devraient pas avoir plus de tendresse pour moi qu'ils n'en ont. Votre plaisant arabe m'a abandonné tout net, depuis qu'il est de la barbare compagnie ; il suffit d'entrer là pour avoir l'ame coriace. Ne vous avisez jamais d'endurcir votre joli petit caractère quand vous serez de la vénérable.

Je vous embrasse en DEO SOLO.

Mes complimens à madame de *Volmar* et à son faux germe.

L E T T R E C I.

1761.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 26 d'auguste.

MONSIEUR,

Ce sera pour moi un honneur infini, un grand encouragement pour les arts que vous protégez, et pour la jeune héritière du nom de *Corneille*, qu'on puisse voir à la tête des souscriptions le nom de votre auguste souveraine et le vôtre. Je crois vous avoir déjà mandé que le roi de France souscrit pour la valeur de deux cents exemplaires, et plusieurs princes à proportion. Je me fais une joie extrême de voir cette entreprise honorable secondée par le *Mécène* de la Russie.

Ce travail ne m'empêchera pas d'amasser toujours des matériaux pour votre monument. Je ne rebuterai rien, dans l'espérance de trouver quelque chose d'utile dans le fatras des plus grandes inutilités. Je suis trompé quelquefois dans mon calcul : j'acquiers quelquefois de gros paquets de manuscrits où je ne trouve rien du tout, d'autres qui ne sont remplis que de satires et d'anecdotes scandaleuses que je ne manque pas de jeter au feu, de peur qu'après moi quelque libraire n'en fasse usage. Heureusement, toutes ces satires n'étaient que manuscrites ; et, s'il en est quelques-unes qui aient échappé à mes recherches, elles ne feront pas fortune.

1761.

Ma fanté ne me permet presque plus de sortir de chez moi : la consolation de mes dernières années fera uniquement de travailler pour vous ; car je compte que *Corneille* ne me coûtera pas plus de quatre à cinq mois : disposez de tout le reste de mes momens. Nous ne tarissons point sur le compte de votre Excellence , M. de *Soltikof* et moi ; nous ne parlons de vous qu'avec enthousiasme. Le cardinal *Passionei* était le seul homme en Europe qui vous ressembloit : nous venons de le perdre. Il ne reste que vous en Europe qui donniez aux arts une protection distinguée, constante et éclairée ; et je vous regarde, après *Pierre le grand*, comme l'homme qui fait le plus de bien à votre nation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C I I.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

27 d'auguste.

JE me hâte de vous répliquer, Mademoiselle. Je m'intéresse autant que vous à l'honneur de votre art ; et , si quelque chose m'a fait haïr Paris et détester les fanatiques , c'est l'insolence de ceux qui veulent flétrir les talens. Lorsque le curé de Saint-Sulpice , *Languet* , le plus faux et le plus vain de tous les hommes, refusa la sépulture à mademoiselle *le Couvreur* qui avait légué mille francs à son église , je dis à tous vos camarades assemblés qu'ils n'avaient qu'à

déclarer qu'ils n'exerceraient plus leur profession, jusqu'à ce qu'on eût traité les pensionnaires du roi comme les autres citoyens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au roi. Ils me le promirent, et n'en firent rien. Ils préférèrent l'opprobre avec un peu d'argent, à un honneur qui leur eût valu davantage. 1761.

Ce pauvre *Huern* vous a porté un coup terrible en voulant vous servir ; mais il sera très-aisé aux premiers gentilshommes de la chambre de guérir cette blessure. Il y a une ordonnance du roi, de 1641, concernant la police des spectacles, par laquelle il est dit expressément : *Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut divertir innocemment nos peuples (c'est-à-dire, détourner nos peuples de diverses occupations mauvaises), ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public.*

Et dans un autre endroit de la déclaration, il est dit que, s'ils choquent les bonnes mœurs sur le théâtre, ils seront notés d'infamie.

Or, comme un prêtre serait noté d'infamie s'il choquait les bonnes mœurs dans l'église, et qu'un prêtre n'est point infame en remplissant les fonctions de son état, il est évident que les comédiens ne sont point infames par leur état, mais qu'ils sont, comme les prêtres, des citoyens payés par les autres citoyens pour parler en public, bien ou mal.

Vous remarquerez que cette déclaration du roi fut enregistrée au parlement.

Il ne s'agit donc que de la faire renouveler. Le roi peut déclarer que, sur le compte à lui rendu par les quatre premiers gentilshommes de la chambre,

— 1761. et sur sa propre expérience que jamais ses comédiens n'ont contrevenu à la déclaration de 1641, il les maintient dans tous les droits de la société, et dans toutes les prérogatives des citoyens attachés particulièrement à son service; ordonnant à tous ses sujets, de quelque état et condition qu'ils soient, de les faire jouir de tous leurs droits naturels et acquis, en tant que besoin sera. Le roi peut aisément rendre cette ordonnance, sans entrer dans aucun des détails qui seraient trop délicats.

Après cette déclaration, il serait fort aisé de donner ce qu'on appelle les honneurs de la sépulture, malgré la prêtraille, au premier comédien qui décéderait. Au reste, je compte faire usage des décisions de monsignor *Ceratti*, confesseur de *Clément XII*, dans mes notes sur *Corneille*.

Venons maintenant aux pièces que vous jouerez cette automne. Vous faites très-bien de commencer par celle de *M. Cordier*: il ne faut pas lasser le public, en le bourrant continuellement des pièces du même homme. Ce public aime passionnément à siffler le même rimailleur qu'il a applaudi; et tout l'art de mademoiselle *Clairon* n'ôtera jamais au parterre cette bonne volonté attachée à l'espèce humaine.

Pour le *Tanocrède* de *Prault*, il est impertinent d'un bout à l'autre. Pour ce vers barbare:

Cher Tanocrède, ô toi seul qui méritas ma foi.

quel est l'ignorant qui a fait ce vers abominable? quel est l'allobroge qui a terminé un hémistiche par le terme *seul* suivi d'un *qui*? Il faut ignorer les premières règles de la versification pour écrire ainsi.

Les gens instruits remarquent ces sottises, et une
 bouche comme la vôtre ne doit pas les prononcer. 1761.
 Cela ressemble à ce vers :

La belle Philis qui brûla pour Coridon.

J'ai maintenant une grâce à vous demander : on m'écrit qu'on vous a lu une comédie intitulée l'Écueil du sage, et que quelques-uns de vos camarades font courir le bruit que cette pièce est de moi. Vous sentez bien qu'étant occupé à des ouvrages qui ont besoin de vos grands talens, je n'ai pas le temps de travailler pour d'autres. Je serais très-mortifié que ce bruit s'accréditât, et je crois qu'il est de votre intérêt de le détruire. Votre comédie peut tomber; et, si la malice m'impute cet ouvrage, cela peut faire grand tort à la tragédie à laquelle je travaille. Parlez-en sérieusement, je vous en prie, à vos camarades : je suis très-résolu à ne leur donner jamais rien, si on m'impute ce que je n'ai pas fait. Ce qu'on peut hardiment m'attribuer, c'est la plus sincère admiration et le plus grand attachement pour vous. V.

1761.

L E T T R E C I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney , 28 d'auguste.

MES anges verront que je ne suis pas paresseux ; ils s'amuseront de Polyeucte. Quand ils s'en seront amusés , ils pourront le donner à monsieur le secrétaire perpétuel , à condition que monsieur le secrétaire rendra à mes divins anges l'épître dédicatoire , le Cid , Horace et Cinna. Mais vous verrez que l'académie mettra beaucoup plus de temps à épplucher mes Remarques , que je n'en ai mis à les faire.

Je crois malheureusement que l'entreprise ira à dix volumes ; cela me fait trembler : le temps devient tous les jours moins favorable , mais je n'en travaillerai pas moins. M. de *Montmartel* me mande que c'est une opération de finance fort difficile. Il ne veut pas même s'engager à donner des billets payables dans neuf mois. Voilà ce que c'est que d'être battu dans les quatre parties du monde ; cela serre les cœurs et les bourses. Le public fait trop de commentaires sur la perte du Canada et des Indes orientales , et sur les trois vingtièmes , pour se foucher beaucoup des Commentaires sur *Corneille*. Il me semble que tout va de travers , hors ce qui dépend uniquement de moi ; cela n'est pas modeste , mais cela est vrai. Je commence même à croire qu'un certain drame ébauché fera un assez passable effet au théâtre , si DIEU me prête vie.

Vous triomphez , vous m'avez remis tout entier au tripot que j'avais abandonné ; mais je suis toujours épouvanté qu'on ait le front de s'amuser à Paris , et d'aller au spectacle , comme si nous venions de faire la paix de Nimègue. 1761

Est-il vrai qu'on va jouer une comédie moitié bouffonne , moitié intéressante , comme je les aime ? est-il vrai qu'elle est de M. le Gour , auditeur des comptes de Dijon ? est-il vrai qu'il y a un rôle d'*Acante* que vous aimez autant que *Nanine* ? qui joue ce rôle d'*Acante* ? est-ce mademoiselle *Gauffin* ? est-ce mademoiselle *Hus* ?

Que devient votre humeur ? je vous connais une humeur fort douce ; mais celle qui attaque les yeux est fort aigre. Tâchez donc d'être assez malade pour venir vous faire guérir par *Tronchin* ; cela serait bien agréable. Je baise , en attendant , le bout des ailes de mes anges.

L E T T R E C I V.

A U M E M E.

Ferney , 31 d'auguste.

ON est un peu importun ; on présente Pompée aux anges , accompagné d'une lettre à monsieur le secrétaire perpétuel , lequel a renvoyé les Horaces avec quelques notes académiques. Mes anges sont suppliés de donner Pompée avant Polyeucte. Je traite *Corneille* tantôt comme un Dieu , tantôt comme un cheval

— 1761. de carrosse ; mais j'adoucirai ma dureté en revoyant mon ouvrage. Mon grand objet , mon premier objet est que l'académie veuille bien lire toutes mes observations , comme elle a lu celles des Horaces : cela seul peut donner à l'ouvrage une autorité qui en fera un ouvrage classique. Les étrangers le regardent comme une école de grammaire et de poésie.

Mes anges rendront un vrai service à la littérature et à la nation , s'ils engagent tous leurs amis de l'académie , et les amis de leurs amis , à prendre mon entreprise extrêmement à cœur. Il faut tâcher que tout le monde en soit aussi enthousiasmé que moi. Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme.

Quand joue-t-on le Droit du seigneur , et qui joue ?
Tout va-t-il de travers comme de coutume ?

L E T T R E C V.

A M. D U C L O S.

31 d'auguste.

J'AI reçu , Monsieur , l'épître dédicatoire , la préface sur le Cid , et les Remarques sur les Horaces. Je crois que l'académie rend un très-grand service à la littérature et à la nation , en daignant examiner un ouvrage qui a pour but l'honneur de la France et de *Corneille*. Voilà la véritable sanction que je demande ; elle consiste à m'instruire. Il faut toujours avoir raison ; et un particulier ne peut jamais s'en flatter. Je trouve toutes les notes sur mes observations très-judicieuses. Il n'en coûte qu'un mot dans vos assemblées ;

et, sur ce mot, je me corrige sans difficulté et sans peine : c'est la seule façon de venir à bout de mon entreprise. Je remercie infiniment la compagnie, et je la conjure de continuer. Je lui envoie des choses un peu indigestes ; mais, sur ses avis, tout sera arrangé, soigné pour le fond et pour la forme ; et je ne ferai rien annoncer au public que quand j'aurai soumis au jugement de l'académie les observations sur les principales pièces de *Corneille*. Plus cet ouvrage est attendu de tous les gens de lettres de l'Europe, plus je crois devoir me conduire avec précaution. Je ne prétends point avoir d'opinion à moi ; je dois être le secrétaire de ceux qui ont des lumières et du goût. Rien n'est plus capable de fixer notre langue qui se parle, à la vérité, dans l'Europe, mais qui s'y corrompt. Le nom de *Corneille* et les bontés de l'académie opéreront ce que je désire.

1761.

Quant aux honneurs qu'on rendait à ce grand-homme, je fais bien qu'on battait des mains quelquefois quand il reparaisait après une absence : mais on en a fait autant à mademoiselle *Camargo*. Je peux vous assurer que jamais il n'eut la considération qu'il devait avoir. J'ai vu, dans mon enfance, beaucoup de vieillards qui avaient vécu avec lui : mon père, dans sa jeunesse, avait fréquenté tous les gens de lettres de ce temps ; plusieurs venaient encore chez lui. Le bon homme *Marcellus*, fils de l'auteur de l'*Histoire grecque*, avait été l'ami de *Corneille*. Il mourut chez mon père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Je me souviens de tout ce qu'il nous contait, comme si je l'avais entendu hier. Soyez sûr que *Corneille* fut négligé de tout le monde, dans

— 1761. les dernières vingt années de sa vie. Il me semble que j'entends encore ces bons vieillards *Marcaffus*, *Réminiac*, *Tauvières*, *Régner*, gens aujourd'hui très-inconnus, en parler avec indignation. Eh, ne reconnaissez-vous pas là, Messieurs, la nature humaine? le contraire ferait un prodige.

C'est une raison de plus pour vous intéresser au monument que j'élève à sa gloire. Présentez, je vous prie, Monsieur, mes remerciemens et mes respects à la compagnie, &c.

L E T T R E C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de septembre.

MES divins anges, quand vous voudrez des Commentaires cornéliens, vous n'avez qu'à tinter. M. de *la Marche* qui arrive ne m'empêchera pas de travailler. Je l'ai trouvé en très-bonne santé. Il est gai, il ne paraît pas qu'il ait jamais souffert. Nous avons commencé par parler de vous; et j'interromps le torrent de nos paroles, pour vous le mander. Est-il possible que vous ne m'ayez pas mandé le ministère de M. le comte de *Choiseul*; et que je l'apprenne par le public? Ah, mes anges, que je suis fâché contre vous!

Toute votre cour de Parme souscrit pour notre *Corneille*; votre prince pour trente exemplaires. M. du *Tilleau*, M. le comte de *Rochechouart* souscrivent. La liste sera belle. Je voudrais savoir comment vous avez trouvé la lettre à mon cicéronien *Olivet*.

Vous doutiez-vous que le germe d'*Andromaque* fût dans *Pertharite* ? Il y a des choses curieuses à dire sur les pièces les plus délaissées. L'ouvrage devient immense ; mais , malgré cela , j'espère qu'il fera très-utile. Il fera dix volumes in 4^o , ou treize in 8^o. N'importe , je travaillerai toujours , et les *Cramer* s'arrangeront comme ils pourront et comme ils voudront.

Y a-t-il quelque nouvelle du Droit du seigneur ?
M. le Gouz vous enverra une plaisante préface.

Mes anges , je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CVII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 7 de septembre.

COMMENT , morbleu ! frère *Damilaville* , qui est à la tête de trente bureaux , se donne de la peine pour les frères , se trémousse , écrit , et frère *Thiriot* , qui n'a rien à faire , ne nous donne pas la moindre nouvelle ! ... il écrit une fois en un mois ! ... Quel paresseux nous avons-là ! vive frère *Damilaville* !

Un de nos frères m'a regalé d'un gros paquet qui contient un gros poëme en cinq gros chants , intitulé *la Religion d'accord avec la raison*. Je ne doute en aucune manière de cet accord ; mais les frères me condamnent-ils à lire tant de vers sur une chose dont je suis si persuadé ? Je n'ai pas un moment à moi , et ma faible santé ne me permet

— pas une correspondance bien étendue. L'auteur, 1761. nommé M. *Dupleffis de la Hauterive*, est sans doute connu de mes frères. Je les supplie de me plaindre et de m'excuser auprès de M. de *la Hauterive*; je mets cela sur leur conscience.

Frère *Thiriot* ne me mande point comment on a distribué les rôles de la pièce de M. *le Gouz*. Ce n'est pas que je m'en soucie; mais ce M. *le Gouz* est un homme très-vif et très-impatient. J'ai souvent des disputes avec lui. Il veut bien qu'une comédie intéresse; mais il prétend qu'il doit toujours y avoir du plaisant. Il m'a presque converti sur cet article, et je commence à croire qu'on a besoin de rire.

Je me plains de *Thiriot*, mais mon académicien de Dijon se plaindra bien davantage, si les comédiens ajoutent la moindre chose au Droit du seigneur. Ils le gâteraient infailliblement, comme ils gâtèrent l'Enfant prodigue. Je serai plus inflexible pour les ouvrages de mes amis que je ne l'ai été pour les miens. On a fait tout ce qu'on a pu, dans *Tancrède*, pour me rendre ridicule; je ne souffrirai pas qu'on en use ainsi avec mon petit académicien.

J'ai chez moi l'abbé *Coyer*. Je suis encore à concevoir les raisons pour lesquelles on l'a fait voyager quelque temps; il faut que j'aye l'esprit bien bouché.

Je m'unis toujours aux prières des frères, et je salue avec eux l'Être des êtres.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

MES divins anges , la nouvelle du ministère de M. le comte de *Choiseul* n'est donc pas vraie , puisque vous ne m'en parlez pas dans votre lettre terrible , du 21 d'auguste. Je lui ai fait mon compliment sur la foi des gazettes. Si la nouvelle est fausse , mon compliment subsiste toujours , comme dit *Dacier* ; ma remarque , dit-il , peut être trouvée mauvaise ; mais elle restera.

Mes chers anges , il est vrai qu'il y a un *le Gouz* à Dijon , parent de M. de *la Marche*. Faisons donc comme *Nollet* qui avait imaginé une madame *Truchot* , avec laquelle il couchait régulièrement : quand il l'eut vue , il lui dit , pour s'excuser , qu'il n'y coucherait plus. J'ai demandé à M. de *la Marche* le nom de quelques académiciens de Dijon , mes confrères ; il m'a nommé un *Picardet*. *Picardet* me paraît mon affaire. Je veux que *Picardet* soit l'auteur du *Droit du seigneur*. *Picardet* est mon homme. Voici donc la Préface de *Picardet* (*) ; puisse-t-elle amuser mes anges !

Je vous dis , moi , qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de *Prault* ; que *Prault* fils est un franc fieux ; et , s'il vous plaît , pourquoi prenez-vous son parti ? que vous importe ? en quoi , mes anges , les négligences de *Prault* peuvent-elles retomber sur vous ? qu'a de commun *Prault* avec mes anges ?

(*) On n'a point trouvé cette préface.

— 1761. C'est, ce me semble, mademoiselle *Quinault* qui me retrancha de l'Enfant prodigue des vers que madame de *Pompadour* voulut absolument dire quand elle le joua, et que tout le monde comique veut réciter. Qu'est-ce que cela vous fait ? pour Dieu, laissez-moi crier sur mes vers.

Paris est au roi,
 Mes vers sont à moi ;
 Je veux m'en réjouir,
 Selon mon plaisir.

Vous me mandez douze, *Parme* dit trente ; voici le nœud : c'est, à ce que je présume, qu'on avait d'abord dit douze, et qu'ensuite on a eu la noble vanité des trente. Puisse mon Commentaire ne pas aller à trente volumes ; mais je vois qu'il fera prolix. Les *Cramer* feront tout comme ils voudront : les détails me pilent, comme dit *Montagne*.

Songez que j'ai trente-deux pièces à commenter, dont dix-huit inlifibles ; plaignez-moi, encouragez-moi, ne me grondez pas, et aimez votre créature qui baise le bout de vos ailes. V.

LETTRE

L E T T R E C I X.

1761.

A M. D E B U R I G N Y.

A Ferney, le 12 de septembre.

J'AI reçu fort tard le *Bénigne Bossuet* dont vous m'avez honoré ; je vous en fais mon très-sincère remerciement le plutôt que je peux. J'aime fort les pères de l'Eglise, et surtout celui-là, parce qu'il est bourguignon, et que j'ai à présent l'honneur de l'être ; de plus il est très-éloquent. Ses *Oraisons funèbres* sont de belles déclamations. Je suis seulement fâché qu'il ait tant loué le chancelier *le Tellier* qui était un si grand fripon. Son *Histoire* particulière de trois ou quatre nations, qu'il appelle *universelle*, est d'un génie plein d'imagination. Il a fait ce qu'il a pu pour donner quelque éclat à ce malheureux petit peuple juif, le plus sot et le plus méprisable de tous les peuples.

Vous avouez que ce père de l'Eglise a été un peu *mauléoniste*, et cela suffit. Si d'ailleurs vous croyez qu'il ait ressemblé à quelques médecins qui croient à la médecine, je vous trouve bien bon et bien honnête. Sa conduite avec M. de *Fénelon* n'est pas d'un homme aisé à vivre ; et il faut avoir le diable au corps pour tant crier contre l'aimable auteur du *Télémaque*, qui s'imaginait qu'on pouvait aimer DIEU pour lui-même.

Au reste, je fais plus de cas de *Porphyre*, et je
Corresp. générale. Tome VI. * P

— vous remercie en particulier d'avoir traduit son livre
1761. contre les gourmands : j'espère qu'il me corrigera.

J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, &c.

L E T T R E C X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

Dès que je fus que mes anges avaient fait consulter M. *Tronchin*, je fus un peu alarmé. J'écrivis; voici sa réponse; elle est bonne à montrer au docteur *Fournier*; il n'en fera pas mécontent. Que mes anges ne soient pas surpris de l'étrange adresse. *Viro immortalis* veut dire qu'on vit long-temps quand on suit ses conseils, et *Deo immortalis* est une allusion à l'inscription que j'ai mise sur le fronton de mon église, *Deo erexit Voltaire*. Ma prière est *vivat d'Argental*.

Vous êtes bien bon d'envoyer votre billet aux *Cramer*. Ont-ils besoin de votre billet?

Et moi, bien bon d'avoir cru M. le comte de *Choiseul* ministre d'Etat, quand vous ne m'en disiez rien. Je m'en réjouissais; je ne veux plus rien croire; si cela n'est pas vrai.

Si mademoiselle *Gaußin* a encore un visage, *Acante* est fort bien entre ses mains, et tout est fort bien distribué. M. *Picardet* fera fort bien joué. Que dites-vous de la préface du sieur *Picardet*? ne l'enverrez-vous pas à frère *Damilaville*? Il a un excellent

sermon qu'il montrera à mes anges pour les réjouir. —
 M. de la *Marche* a été d'une humeur charmante; 1761.
 il n'y paraît plus. C'est de plus une belle ame; c'est
 domnage qu'il ait certains petits préjugés de bonne
 femme.

Daignez, mes anges, envoyer l'incluse au secrétaire perpétuel, après l'avoir lue. *Zarucma* ! Quel nom ! d'où vient-il ? le père de *Zarucma* n'est-il pas M. *Cordier* ? Il est vrai que *Zarucma* ne rime pas à sifflet ; mais il peut les attirer. Zulime au moins est plus doux à l'oreille. Nous nous mîmes quatre à lire Zulime à M. de la *Marche*. Il avait un président avec lui qui dormit pendant toute la pièce, comme s'il avait été au sermon ou à l'audience ; ainsi il ne critiqua point. M. de la *Marche* fut ému, attendri, pleura ; et quand madame *Denis* s'écria en pleurant : *j'en suis indigne*, il n'y put pas tenir. Je fus touché aussi ; je dis : Zulime consolera *Clairon* de *Zarucma*.

Je vous avais dit que j'étais content de M. de *Montmartel*. Point ; j'en suis mécontent : il ne veut pas avancer trois cents louis. Le contrôleur général propose des effets royaux, des feuilles de chêne ; nous aurons du bruit.

La paix ! il n'y aura point de paix. C'est un labyrinthe dont on ne peut se tirer. Ah, pauvres Français ! réjouissez-vous ; car vous n'avez pas le sens d'une oie.

Divins anges, je baise le bout de vos ailes.

1761.

L E T T R E C X I.

A M. D U C L O S.

14 de septembre.

JE commence par remercier ceux qui ont eu la bonté de mettre en marge des notes sur mes notes. Je n'ai l'édition in-folio de 1664 que depuis huit jours.

J'ai commencé toutes mes observations sur l'édition très-rare de 1644, dans laquelle *Corneille* inféra tous les passages imités des Latins et des Espagnols.

Ces observations, écrites assez mal de ma main au bas des pages, ont été transcrites encore plus mal sur les cahiers envoyés à l'académie.

Il n'est pas douteux que je ne fuive dorénavant l'édition de 1664. Cette petite édition de 1644 ne contient que *Médée*, le *Cid*, *Pompée* et le *Menteur*, avec la Suite du *Menteur*.

A-t-on pu douter si j'imprimerais les sentimens de l'académie sur le *Cid*?

... Ella misma riquirio al rey que se le diesse por marido. Et vous dites qu'il n'y a pas là d'alternative ! Vous avez raison ; mais lisez ce qui suit.

... Ea estava muy prendada delfus partes. Voilà nos parties.

... Ole castigasse conforme a las leyes : et voilà votre alternative.

Comptez que je ferai exact.

Je suis bien aise d'avoir envoyé et soumis à l'examen mes observations, tout informes qu'elles sont, 1761.
 1^o. parce que vos réflexions m'en feront faire de nouvelles; 2^o. parce que le temps presse, et que, si j'avais voulu limer, polir, achever avant d'avoir consulté, j'aurais attendu un an, et je n'aurais été sûr de rien; mais en envoyant mes esquisses, et en en recevant les critiques de l'académie, je vois la manière dont on pense, je m'y conforme, je marche d'un pas plus sûr.

Il y avait dans mes petits papiers: *L'abbé d'Aubignac, savant sans génie, et la Motte, homme d'esprit sans érudition, ont voulu faire des tragédies en prose.* Un jeune homme du métier, qui a copié cela, s'est diverti à ôter le génie à *la Motte*, et je ne m'en suis aperçu que quand on m'a renvoyé mon cahier.

Il y a souvent des notes trop dures; je me suis laissé emporter à trop d'indignation contre les fadeurs de *César* et de *Cléopâtre* dans *Pompée*, et contre le rôle de *Félix* dans *Polyeucte*. Il faut être juste, mais il faut être poli, et dire la vérité avec douceur.

. N. B. Je suis à Ferney, à deux lieues de Genève. Les *Cramer* préparent tout pour l'édition, et je travaille autant que ma santé peut me le permettre.

Ils ne donneront leur programme que lorsqu'ils commenceront à imprimer; ils n'imprimeront que quand les estampes seront assez avancées pour que rien ne languisse.

J'ai peur qu'il n'y ait quatorze volumes in-8^o, avec trente-trois estampes. Deux louis, c'est trop peu; mais les *Cramer* n'en prendront jamais davantage;

— le bénéfice ne peut venir que du roi, de la czarine,
 1761. du duc de Parme, de nos princes, &c, comme je
 l'ai déjà mandé. Si mes respectables et bons confrères
 veulent continuer à me marginer, tout ira bien.
 Respects et remerciemens.

) L E T T R E C X I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 16 de septembre.

P U I S Q U E vous aimez l'histoire, Madame, je vous
 envoie cinq cahiers de la nouvelle édition de l'Essai
 sur les mœurs, &c. Vous y verrez des choses bien
 singulières, et entre autres l'extrait d'un livre indien
 qui est peut-être le plus ancien livre qui soit au
 monde. J'ai envoyé le manuscrit à la bibliothèque
 du roi; je ne crois pas qu'il y ait un monument
 plus curieux. Quand vous m'aurez rendu mes cinq
 cahiers, je vous en choisirai d'autres. Cette nou-
 velle édition ne m'empêche pas de travailler à
Pierre Corneille. J'espère, en consultant l'académie,
 faire un ouvrage utile. Je me sens déjà toute la
 pesanteur d'un commentateur.

Ce n'est pas seulement, Madame, parce que je
 possède le don d'ennuyer, comme tous ces messieurs,
 que je vous écris une si courte lettre, mais c'est
 réellement parce que je n'ai pas un moment de
 loisir. Comptez qu'il n'y a que la retraite qui soit

le séjour de l'occupation. Si mes travaux pouvaient contribuer à vous délasser quelques momens, je
serais encore plus pédant que je ne suis. 1761.

Vous me demandez ce que fera le Commentaire de *Corneille* ; il fera une bibliothèque de douze à treize volumes avec des estampes ; il ne coûtera que deux louis, parce que je veux que les pauvres connaisseurs le lisent, et que les rois le payent.

Adieu, Madame ; supportez la vie et le siècle. Quand vous vous faites lire, ayez soin qu'on vous lise d'abord les notes marginales qui indiquent les matières ; vous choisirez alors ce qui vous plaît, et vous évitez l'ennui.

Je vous demande un peu d'attention pour l'*Exour-veidam*. Mille tendres respects.

L E T T R E C X I I I.

A M. D U C L O S.

Ferney, 19 de septembre.

J E vous demande en grâce, Monsieur, de vouloir bien engager nos confrères à daigner lire les corrections, les explications, les nouveaux doutes que vous trouverez dans le commentaire de *Cinna*. Vous vous intéressez à cet ouvrage : je fais combien il est important que je ne hasarde rien sans vos avis. M. le duc de *Villars* est chez moi. Je ne connais personne qui ait fait une étude plus réfléchie du théâtre que lui. Il sent, comme moi,

1761. combien ces remords font peu naturels, et par conséquent peu touchans, après que *Cinna* s'est affermi dans son crime, et dans une fourberie aussi réfléchie que lâche, qui exclut tout remords. Il est persuadé, avec moi, que ces remords auraient produit un effet admirable, s'il les avait eus quand il doit les avoir, quand *Auguste* lui dit qu'il partagera l'empire avec lui, et qu'il lui donne *Emilie*. Ah ! si, dans ce moment-là même, *Cinna* avait paru troublé devant *Auguste* ; si *Auguste* ensuite, se souvenant de cet embarras, en eût tiré un des indices de la conspiration, que de beautés vraies ! que de belles situations un sentiment si naturel eût fait naître !

Nous devons de l'encens à *Corneille*, et assurément je lui en donne ; mais nous devons au public des vérités et des instructions. Je vous demande en grâce de m'aider ; le fardeau est immense, je ne peux le porter sans secours. Je vous importune beaucoup ; je vous importunerai encore davantage. Je vous demande la plus grande patience et les plus grandes bontés. L'Europe attend cet ouvrage. On souscrit en Allemagne, en Angleterre ; l'impératrice de Russie pour deux cents exemplaires, comme le roi. Je vous conjure de me mettre en état de répondre à des empressements si honorables. Présentez à l'académie mes respects, ma reconnaissance et ma soumission, et renvoyez-moi ce manuscrit ; c'est la seule pièce que j'aye.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 19 de septembre.

MONSIEUR,

LES mânes de *Corneille*, sa petite-fille et moi, nous vous présentons les mêmes remerciemens, et nous nous mettons tous aux pieds de votre auguste impératrice. Voici les derniers temps de ma vie consacrés à deux *Pierre* qui ont tous deux le nom de grand. J'avoue qu'il y en a un bien préférable à l'autre. Cinq ou six pièces de théâtre, remplies de beautés avec des défauts, n'approchent certainement pas de mille lieues de pays policées, éclairées et enrichies.

Je suis très-obligé à votre Excellence de m'avoir épargné des batailles avec des allemands. J'emploierai à servir sous vos étendards le temps que j'aurais perdu dans une guerre particulière. Vous pouvez compter que je mettrai toute l'attention dont je suis capable dans l'emploi des matériaux que vous m'avez envoyés, et que les deux volumes seront absolument conformes à vos intentions. Plus je vois aujourd'hui de campagnes dévastées, de pays dépeuplés, et de citoyens rendus malheureux par une guerre qu'on pouvait éviter, plus j'admire un homme qui, au milieu de la guerre même, a été

— 1761. fondateur et législateur , et qui a fait la plus honorable et la plus utile paix. Si *Corneille* vivait , il aurait mieux célébré que moi *Pierre le grand* ; il eût plus fait admirer ses vertus , mais il ne les aurait pas senties davantage. Je suis plus que jamais convaincu que toutes les petites faiblesses de l'humanité , et les défauts qui sont le fruit nécessaire du temps où l'on est né , et de l'éducation qu'on a reçue , doivent être éclipsés et anéantis devant les grandes vertus que *Pierre le grand* ne devait qu'à lui-même , et devant les travaux héroïques que ses vertus ont opérés. On ne demande point , en voyant un tableau de *Raphaël* , ou une statue de *Phidias* , si *Phidias* et *Raphaël* ont eu des faiblesses ; on admire leurs ouvrages , et on s'en tient là. Il doit en être ainsi des belles actions des héros.

Je ne m'occupe du Commentaire sur *Corneille* avec plaisir que dans l'espérance qu'il rendra la langue française plus commune en Europe , et que la vie de *Pierre le grand* trouvera plus de lecteurs. Mon espérance est fondée sur l'attention scrupuleuse avec laquelle l'académie française revoit mon ouvrage. C'est un moyen sûr de fixer la langue , et d'éclaircir tous les doutes des étrangers. On parlera le français plus facilement , grâce aux soins de l'académie ; et la langue dans laquelle *Pierre le grand* sera célébré comme il le mérite , en sera plus agréable à toutes les nations. Je me hâte de dépêcher le *Cid* et *Cinna* , afin d'être tout entier à Pultava et à Pétersbourg. Je ne demande que trois mois pour achever le *Corneille* , après quoi , tout le reste de ma vie est à *Pierre le grand* et à vous.

LETTRE CXV.

1761.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, ce 23 de septembre.

MON ancien camarade, mon cher ami, nous recevrons toujours à bras ouverts quiconque viendra de votre part. Il est vrai que nous aimerions bien mieux vous voir que vos ambassadeurs ; mais ma faible fanté me retient dans la retraite que j'ai choisie. Je viens de bâtir une église où j'aurai le ridicule de me faire enterrer ; mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à *Corneille*, votre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent *Fontenelle* m'ait laissé le soin de *Pierre* et de sa nièce ; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire *Pertharite* avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous ferez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'*Andromaque*, les mêmes sentimens, les mêmes situations, les mêmes discours. Vous verrez un *Grimoald* jouer le rôle de *Pyrrhus*, avec une *Rodelinde* dont il a vaincu le mari qu'on croit mort. Il quitte son *Edvige* pour *Rodelinde*, comme *Pyrrhus* abandonne son *Hermione* pour *Andromaque*. Il menace de tuer le fils de sa *Rodelinde*, comme *Pyrrhus* menace *Astyanax*. Il est violent, et *Pyrrhus* aussi. Il passe de *Rodelinde* à *Edvige*, comme *Pyrrhus* d'*Andromaque* à *Hermione*.

— Il promet de rendre le trône au petit *Rodelinde* :
 1761. *Pyrrhus* en fait autant , pourvu qu'il soit aimé.
Rodelinde dit à *Grimoald* , (scène V. du II acte.)

N'imprime point de tache à tant de renommée , &c.

Andromaque dit à *Pyrrhus* :

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ,
 Et qu'un dessein si beau , si grand , si généreux ,
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?

Ce n'est pas tout ; *Edvige* a son *Oreste*. Enfin *Racine* a tiré tout son or du fumier de *Pertharite* , et personne ne s'en était douté , pas même *Bernard de Fontenelle* qui aurait été bien charmé de donner quelques légers coups de patte à *Racine*.

Vous voyez , mon cher ami , qu'il y a des choses curieuses jusque dans la garde-robe de *Pierre*. La comparaison que je pourrai faire de lui et des anglais ou des espagnols qui auront traité les mêmes sujets , sera peut-être agréable. A l'égard des bonnes pièces , je ne fais aucune remarque sur laquelle je ne consulte l'académie. Je lui ai envoyé toutes mes notes sur le *Cid* , les *Horaces* , *Pompée* , *Polyeucte* , *Cinna* , &c. Ainsi mon Commentaire pourra être à la fois un art poétique et une grammaire.

Il n'est question que du théâtre. Je laisse là l'*Imitation de Jésus-Christ* , et je m'en tiens à l'imitation de *Sophocle*. Vous me ferez pourtant plaisir de m'envoyer la description du presbytère d'Enouville. Je ne crois pas que je chante jamais les presbytères

de mes curés; je leur conseille de s'adresser à leurs grenouilles; mais je pourrais bien chanter une jolie église que je viens de bâtir, et un théâtre que j'achève. Je vous prie, mon cher ami, si vous m'envoyez ce presbytère, de me l'adresser à Versailles, chez M. de *Chenevières*, premier commis de la guerre, qui me le fera tenir avec sûreté. 1761.

On va reprendre encore Oreste à la comédie française. Il est vrai que j'ai bien fortifié cette pièce, et qu'elle en avait besoin. Mais enfin j'aime à voir la nation redemander une tragédie grecque sans amour, dans laquelle il n'y a point de partie carrée ni de roman.

Adieu; je vous embrasse. Pourriez-vous me dire quel est un monsieur *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie sa *Médée*?

L E T T R E C X V I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

25 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par M. de *Soltikof*, les manuscrits que votre Excellence a bien voulu m'envoyer, et les sieurs *Cramer*, libraires de Genève, qui vont imprimer les œuvres et les commentaires de *Pierre Corneille*, ont reçu la souscription dont sa Majesté impériale daigne honorer cette entreprise. Ainsi chacun a

— 1761. reçu ce qui est à son usage ; moi, des instructions ; et les libraires, des secours.

Je vous remercie, Monsieur, des uns et des autres, et je reconnais votre cœur bienfaisant et votre esprit éclairé dans ces deux genres de bienfaits.

J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire par la voie de Strasbourg, et j'adresse cette lettre par M. de *Soltikof*, qui ne manquera pas de vous la faire rendre. Ce sera, Monsieur, une chose éternellement honorable pour la mémoire de *Pierre Corneille* et pour son héritière, que votre auguste impératrice ait protégé cette édition autant que le roi de France. Cette magnificence, égale des deux côtés, fera une raison de plus pour nous faire tous compatriotes. Pour moi, je me crois de votre pays, depuis que votre Excellence veut bien entretenir avec moi un commerce de lettres. Vous savez que je me partage entre les deux *Pierre* qui ont tous deux le nom de grand ; et si je donne à présent la préférence au *Cid* et à *Cinna*, je reviendrai bientôt à celui qui fonda les beaux arts dans votre patrie.

J'avoue que les vers de *Corneille* font un peu plus sonores que la prose de votre allemand, dont vous voulez bien me faire part ; peut-être même est-il plus doux de relire le rôle de *Cornélie*, que d'examiner avec votre profond savant si *Jean Gutmansejhs* était médecin ou apothicaire, si son confrère *van-Gad* était effectivement hollandais, comme ce mot *van* le fait présumer, ou s'il était né près de la Hollande. Je m'en rapporte à l'érudition du critique, et je le supplierai, en temps et lieu, de vouloir bien éclaircir à fond si c'était

un crapaud ou une écrevisse, qu'on trouva suspendu au plafond de la chambre de ce médecin, quand les Strélitz l'assassinèrent. 1761.

Je ne doute pas que l'auteur de ces remarques intéressantes, et qui sont absolument nécessaires pour l'Histoire de *Pierre le grand*, ne soit lui-même un historien très-agréable; car voilà précisément les détails dans lesquels entrait *Quinte-Curce* quand il écrivait l'histoire d'*Alexandre*. Je soupçonne ce savant allemand d'avoir été élevé par le chapelain *Norberg*, qui a écrit l'histoire de *Charles XII* dans le goût de *Tacite*, et qui apprend à la dernière postérité qu'il y avait des bancs couverts de drap bleu au couronnement de *Charles XII*. La vérité est si belle, et les hommes d'Etat s'occupent si profondément de ces connaissances utiles, qu'il n'en faut épargner aucune au lecteur. A parler sérieusement, Monsieur, j'attends de vous de véritables mémoires sur lesquels je puisse travailler. Je ne me consolerai point de n'avoir pas fait le voyage de Pétersbourg, il y a quelques années. J'aurais plus appris de vous dans quelques heures de conversation, que tous les compilateurs ne m'en apprendront jamais. Je prévois que je ne laisserai pas d'être un peu embarrassé. Les rédacteurs des mémoires qu'on m'a envoyés se contredisent plus d'une fois, et il est aussi difficile de les concilier que d'accorder des théologiens. Je ne fais si vous pensez comme moi; mais je m'imagine que le mieux sera d'éviter, autant qu'il sera possible, la discussion ennuyeuse de toutes les petites circonstances qui entrent dans les grands événemens, surtout quand ces circonstances ne sont

— pas essentielles. Il me paraît que les Romains ne se
1761. font pas souciés de faire aux *Scaliger* et aux *Saumaïse*
le plaisir de leur dire combien de centurions furent
blessés aux batailles de Pharfale et de Philippes.

Notre bouffole sur cette mer que vous me faites
courir est, si je ne me trompe, la gloire de *Pierre*
le grand. Nous lui dressons une statue; mais cette
statue ferait-elle un bel effet si elle portait dans une
main une dissertation sur les annales de Novogorod,
et dans l'autre un commentaire sur les habitans de
Crasnoyark? Il en est de l'histoire comme des affai-
res, il faut sacrifier le petit au grand. J'attends tout,
Monsieur, de vos lumières et de votre bonté; vous
m'avez engagé dans une grande passion, et vous
ne vous en tiendrez pas à m'inspirer des désirs.
Songez combien je suis fâché de ne pouvoir vous
faire ma cour, et que je ne puis être consolé que
par vos lettres et par vos ordres.

L E T T R E C X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

O MES ANGES,

TOUT ce que j'ai prédit est arrivé. Au premier
coup de fusil qui fut tiré, je dis, en voilà pour
sept ans. Quand le petit *Bussi* alla à Londres,
j'osai écrire à M. le duc de *Choiseul* qu'on se moquait
du monde, et que toutes ces idées de paix ne
serviraient

serviraient qu'à amuser le peuple. J'ai prédit la perte de Pondichéri, et enfin j'ai prédit que le Droit du seigneur de M. *Picardet* réussirait. Mes divins anges, c'est parce que je ne suis plus dans mon pays que je suis prophète. Je vous prédis encore que tout ira de travers, et que nous serons dans la décadence encore quelques années, et décadence en tout genre; et j'en suis bien fâché.

On m'envoie des *Gouju*; je vous en fais part. (*)

Je crois avec vous qu'il y a des moines fanatiques, et même des théologiens imbécilles; mais je maintiens que, dans le nombre prodigieux des théologiens fripons, il n'y en a jamais eu un seul qui ait demandé pardon à DIEU, en mourant, à commencer par le pape *Jean XII*, et à finir par le jésuite *le Tellier* et consorts. Il me paraît que *Gouju* écrit contre les théologiens fripons qui se confirment dans le crime en disant: La religion chrétienne est fautive; donc il n'y a point de Dieu. *Gouju* rendrait service au genre-humain, s'il confondait les coquins qui font ce mauvais raisonnement.

Mais vraiment oui, *Dieu, qui savez punir, qu'Atide me haïsse*, est une assez jolie prière à *Jésus-Christ*; mais je ne me souviens plus des vers qui précèdent; je les chercherai quand je retournerai aux Délices.

Je travaille sur *Pierre*, je commente, je suis lourd. C'est une terrible entreprise de commenter trente-deux pièces, dont vingt-deux ne sont pas supportables, et ne méritent pas d'être lues.

Les estampes étaient commencées. Les *Cramer* les

(*) Voyez le volume des *Facéties*.

1761. veulent. Je ne me mêlerai que de commenter , et d'avoir raison si je peux. Dieu m'en garde seulement de permettre qu'ils donnent une annonce avant qu'on puisse imprimer. Je veux qu'on ne promette rien au public ; et qu'on lui donne beaucoup à la fois. Mes anges , j'ai le cœur ferré du triste état où je vois la France ; je ne ferai jamais de tragédie si plate que notre situation : je me console comme je peux. Qu'importe un *Picardet* , ou *Rigardet* ? Il faut que je rie pour me distraire du chagrin que me donnent les sottises de ma patrie. Je vous aime , mes divins anges , et c'est-là ma plus chère consolation. Je baise le bout de vos ailes.

N. B. Qu'importe que M. le duc de Choiseul ait la marine ou la politique ? *Mélin de Saint-Gelais* , auteur du Droit du seigneur , ne peut-il pas dédier sa pièce à qui il veut ?

L E T T R E C X V I I I.

A M. V E R N E S , à Séligny.

A Ferney , le 1 d'octobre.

J'AI été malade , et de plus très-occupé , mon cher prêtre. Pardon si je vous réponds si tard sur le manuscrit indien. Ce sera le seul trésor qui nous restera de notre compagnie des Indes.

M. de la *Perfillière* n'a aucune part à cet ouvrage : il a été réellement traduit à Bénarès , par un brame , correspondant de notre pauvre compagnie , et qui entend assez bien le français.

M. de *Modave*, commandant pour le roi sur la côte de *Coromandel*, qui vint me voir il y a quelques années, me fit présent de ce manuscrit. Il est assurément très - authentique, et doit avoir été fait long-temps avant l'expédition d'*Alexandre*; car aucun nom de fleuve, de montagne, ni de ville, ne ressemble aux noms grecs que les compagnons d'*Alexandre* donnèrent à ces pays. Il faut un commentaire perpétuel pour savoir où l'on est, et à qui l'on a affaire. 1761.

Le manuscrit est intitulé *Exour-Veidam*, c'est-à-dire commentaire du *Veidam*. Il est d'autant plus ancien qu'on y combat les commencemens de l'idolâtrie. Je le crois de plusieurs siècles antérieur à *Pythagore*. Je l'ai envoyé à la bibliothèque du roi, et on l'y regarde comme le monument le plus précieux qu'elle possède. J'en ai une copie très-informe, faite à la hâte; elle est aux Délices; et vous savez peut-être que j'ai prêté les Délices à M. le duc de *Villars*.

Vous seriez bien étonné de trouver dans ce manuscrit quelques-unes de vos opinions; mais vous verriez que les anciens brachmanes, qui pensaient comme vous et vos amis, avaient plus de courage que vous.

Il est bien ridicule que vous ne puissiez consacrer mon église, et peut-être plus ridicule encore que je ne puisse la consacrer moi-même.

Je vous embrasse au nom de DIEU SEUL.

On m'écrit qu'on a enfin brûlé trois jésuites à *Lisbonne*. Ce sont-là des nouvelles bien consolantes; mais c'est un janséniste qui les mande.

1761.

L E T T R E C X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'octobre.

PERMETTEZ-MOI, mes anges, de vous demander si vous avez donné Polyeucte à M. *Duclos*. J'ai renvoyé deux fois Cinna et Pompée. L'académie met ses observations en marge. Je rectifie en conséquence, ou je dispute; et chaque pièce sera examinée deux fois avant de commencer l'édition. C'est le seul moyen de faire un ouvrage utile. Ce sera une grammaire et une poétique au bas des pages de *Corneille*; mais il faut que l'académie m'aide, et qu'elle prenne la chose à cœur. Je fatigue peut-être sa bonté; mais n'est-ce pas un amusement pour elle de juger *Corneille* de petit commissaire sur mon rapport. Si vous voyez quelque académicien; mettez-lui le cœur au ventre. Je serai quitte de la grosse besogne avant qu'il soit un mois.

J'appelle grosse besogne le fond de mes observations; ensuite il faudra non-seulement être poli, mais polir son style, et tâcher de répandre quelques poignées de fleurs sur la sécheresse du commentaire.

M. de *Lauraguais* qui est ici me paraît un grand serviteur des Grecs; il veut surtout de l'action, de l'appareil. Vous voyez qu'il court après son argent, et qu'il ne veut pas avoir agrandi le théâtre pour qu'il ne s'y passe rien. Il dit qu'à présent Sémiramis et Mahomet font un effet prodigieux. Dieu soit loué!

On se défera enfin des conversations d'amour, des petites déclarations d'amour; les passions feront tragiques, et auront des effets terribles; mais tout dépend d'un acteur et d'une actrice. C'est-là le grand mal; cet art est trop avili. 1761.

Peut-on ne pas avoir en horreur le fanatisme insolent qui attache de l'infamie au cinquième acte de *Rodogune*? Ah, barbares! ah, chiens de chrétiens! (chiens de chrétiens veut dire, chiens qui faites les chrétiens!) que je vous déteste! que mon mépris et ma haine pour vous augmentent continuellement!

Madame de *Sauvigny* dit que *Clairon* viendra me voir; qu'elle y vienne, mon théâtre est fait, il est très-beau, et il n'y en a point de plus commode. Nous commençons par l'Ecoffaïse; nous attendons qu'on joue à Paris le Droit du seigneur pour nous en emparer.

Je suis bien vieux; pourrai-je faire encore une tragédie? qu'en pensez-vous? Pour moi, je tremble. Vous m'avez furieusement remis au tripot; ayez pitié de moi.

1761.

L E T T R E C X X.

A M. B R E T.

A Ferney, 10. d'octobre.

J'AI parlé aux frères *Cramer*, Monsieur, plus d'une fois, en conformité de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ils me paraissent surchargés d'entreprises; et je m'aperçois depuis long-temps que rien n'est si rare que de faire ce que l'on veut. Je suis très-fâché que votre *Bayle* ne soit pas encore imprimé. On craint peut-être que ce livre, autrefois si recherché, ne le soit moins aujourd'hui: ce qui paraissait hardi ne l'est plus. On avait crié, par exemple, contre l'article *David*, et cet article est infiniment modéré en comparaison de ce qu'on vient d'écrire en Angleterre. Un ministre a prétendu prouver qu'il n'y a pas une seule action de *David* qui ne soit d'un scélérat digne du dernier supplice; qu'il n'a point fait les psaumes, et que d'ailleurs ces odes hébraïques, qui ne respirent que le sang et le carnage, ne devraient faire naître que des sentimens d'horreur dans ceux qui croient y trouver de l'édification.

M. l'évêque *Warburton* nous a donné un livre dans lequel il démontre que jamais les Juifs ne connurent l'immortalité de l'âme, et les peines, et les récompenses après la mort, jusqu'au temps de leur esclavage dans la Chaldée. M. *Hume* a été

encore plus loin que *Bayle* et *Warburton*. Le dictionnaire encyclopédique ne prend pas, à la vérité, 1761.
de telles hardiesses, mais il traite toutes les matières que *Bayle* a traitées. J'ai peur que toutes ces raisons n'aient retenu nos libraires. Il en est de cette profession comme de celle de marchande de modes : le goût change pour les livres comme pour les coiffures.

Au reste, soyez persuadé qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous témoigner mon estime et l'envie extrême que j'ai de vous servir.

N. B. Un gentilhomme de Rimini, dans les Etats du pape, a prononcé, devant l'académie de Rimini, un discours éloquent en faveur de la comédie et des comédiens. Il est parlé, dans ce discours, d'un fameux acteur qui a une pension du pape d'aujourd'hui, pour lui et pour sa femme. Ayant perdu son épouse, il a été ordonné prêtre à Rome ; ce qu'on n'aurait jamais fait s'il y avait la moindre tache d'ignominie répandue sur sa profession. On appelle, dans ce discours, la manière dont mademoiselle *le Couvreur* a été traitée, une barbarie indigne des Français.

1761.

L E T T R E C X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 11 d'octobre.

EH bien, frère *Thiriot* m'a donc caché ma turpitude et celle de *Joliot de Crébillon* ! Certes, ce *Crébillon* n'est pas philosophe. Le pauvre vieux fou a cru que j'étais l'auteur du *Droit du seigneur* ; et, sur ce principe, il a voulu se venger de l'insolence d'*Oreste* qui a osé marcher à côté d'*Electre*. Il a fait, avec le *Droit du seigneur*, la même petite infamie qu'avec Mahomet. Il prétexta la religion pour empêcher que Mahomet ne fût joué ; et aujourd'hui il prétexte les mœurs. Hélas ! le pauvre homme n'a jamais su ce que c'est que tout cela. Il faut, pour son seul châtiement, qu'on sache son procédé.

Le meilleur de l'affaire, c'est que, pouvant à toute force faire accroire qu'il y avait quelques libertés dans le second acte, il ne s'est jeté que sur le troisième et le quatrième, qu'on regarde comme des modèles de décence et d'honnêteté, et où le marquis fait éclater la vertu la plus pure. Le mauvais procédé de ce poète, aussi méprisable dans sa conduite que barbare dans ses ouvrages, ne peut faire que beaucoup de bien. Le public n'aime pas que la mauvaise humeur d'un examinateur de police le prive de son plaisir.

Qu'en pensent les frères ? Pour moi, je me console avec *Pierre*.

Le plat ouvrage que le *Testament de Bellise* !

On prétend qu'on aura bientôt une nouvelle édition des *Car* et des *Ah*, ah ! En attendant, on chante *Moïse-Aaron*. 1761.

L E T T R E C X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'octobre.

JE m'arrache, pour vous écrire, à quelque chose de bien singulier que je fais pour vous plaire.

O mes anges ! je réponds donc à votre lettre du 5 d'octobre. — Que ne puis-je en même temps travailler et vous écrire ! — Allons vite.

D'abord vous saurez que je ne suis point le *Bonneau* du *Bertin* des parties casuelles ; que je n'ai nulle part à la tuméfaction du ventre de mademoiselle *Hus* ; que je ne lui ai jamais rien fait ni rien fait faire, ni rôle ni enfant ; qu'*Atide* ne lui fut jamais destinée ; que je fouhaite passionnément qu'*Atide* soit jouée par la fille à *Dubois*, laquelle *Dubois* a, dit-on, des talens. Ainsi, ne me menacez point, et ne prêchez plus les saints.

Quant au Droit du seigneur, je n'ai jamais pris *Ximènes* pour mon confident. Quiconque l'a instruit a mal fait ; mais *Crébillon* fait encore plus mal. Le pauvre vieux fou a encore les passions vives ; il est désespéré du succès d'*Oreste*, et on lui a fait accroire que son *Electre* est bonne. Il se venge comme un sot.

1761.

S'il avait le nez fin, il verrait qu'il y aurait quelque prétexte dans le second acte; mais il a choisi pour les objets de ses refus le troisième et le quatrième, qui sont pleins de la morale la plus sévère et la plus touchante. Voici mon avis, que je soumets au vôtre.

Je n'avoue point le Droit du seigneur; mais il est bon qu'on sache que *Crébillon* l'a refusé, parce qu'il l'a cru de moi. Il renouvelle son indigne manœuvre de Mahomet, par laquelle il déplut beaucoup à madame de *Pompadour*. Il est sûr qu'il déplaira beaucoup plus au public, et qu'il fera grand bien à la pièce. C'est d'ailleurs vous insulter que de refuser, sous prétexte de mauvaises mœurs, un ouvrage auquel il croit que vous vous intéressez. Vous avez, sans doute, assez de crédit pour faire jouer, malgré lui, cette pièce.

Venons à l'académie; elle a beau dire, je ne peux aller contre mon cœur. Mon cœur me dit qu'il s'intéresse beaucoup à *Cinna* dans le premier acte, et qu'ensuite il s'indigne contre lui. Je trouve abominable et contradictoire que ce perfide dise :

Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!

Ah, lâche! si tu avais été généreux, aurais-tu parlé comme tu fais à *Maxime*, au second acte?

L'académie dit qu'on s'intéresse à *Auguste*, c'est-à-dire que l'intérêt change; et, sauf respect, c'est ce qui fait que la pièce est froide. Mais, laissez-moi faire, je serai modeste, respectueux et pas mal-adroit.

Tout viendra en son temps. Je ne suis pas pressé de programme; j'accouche, j'accouche: tenez, voilà des *Gouju*.

Eh bien , rien de décidé sur l'amiral *Berrier* ? et le roi d'Espagne ? épouse-t-il ? traite-t-il ? 1761.

M. le duc de *Choiseul* m'a envoyé des reliques de Rome. Si je ne réussis pas dans ce monde, mon affaire est sûre pour l'autre.

Je reçus , le même jour , les reliques et le portrait de madame de *Pompadour* , qui m'est venu par bricole.

Voilà bien des bénédictions ; mais j'aime mieux celles de mes anges.

Mademoiselle *Corneille* joue vendredi *Isménie* dans Mérope. N'est - ce pas une honte que vos histrions fassent jouer ce rôle par un homme , et qu'ils suppriment les chœurs dans Oedipe ? Les barbares !

L E T T R E C X X I I I .

A U M Ê M E .

20 d'octobre.

O A N G E S , O A N G E S !

NOUS répétions Mérope que nous avons jouée sur notre très-joli théâtre , et où *Marie-Corneille* s'est attiré beaucoup d'applaudissemens dans le récit d'*Isménie* , que font à Paris de vilains hommes ; elle était charmante.

En répétant Mérope , je disais : Voilà qui est intéressant ; ce ne font pas là de froids raisonnemens , de l'ampoulé et du bourgeois : ne pourrais-tu pas ,

1761. — disais-je tout bas à V...., faire quelque pièce qui tînt de ce genre vraiment tragique ? Ton Don Pèdre fera glaçant avec tes états généraux et ta *Marie de Padille*. Le diable alors entra dans mon corps. Le diable ? non pas : c'était un ange de lumière, c'était vous. L'enthousiasme me faîsit. *Esdra*s n'a jamais dicté si vite. Enfin, en fix jours de temps, j'ai fait ce que je vous envoie. Lisez, jugez ; mais pleurez.

Vous me direz peut-être que l'ouvrage des fix jours est souvent bafoué : d'accord ; mais lisez le mien. Il y a deux ans que je cherchais un sujet ; je crois l'avoir trouvé. Mais, dira madame d'*Argental*, c'est un couvent, c'est une religieuse, c'est une confession, c'est une communion. Oui, Madame ; et c'est par cela même que les cœurs sont déchirés. Il faut se retrouver à la tragédie pour être attendri. La veuve du maître du monde aux carmélites, retrouvant sa fille épouse de son meurtrier, tout ce que l'ancienne religion a de plus auguste, ce que les plus grands noms ont d'imposant, l'amour le plus malheureux, les crimes, les remords, les passions, les plus horribles infortunes, en est-ce assez ? J'ai imaginé comme un éclair, et j'ai écrit avec la rapidité de la foudre. Je tomberai peut-être comme la grêle. Lisez, vous dis-je, divins anges, et décidez.

Voici peut-être de quoi terminer les tracasseries de la comédie. Fi, Zulime ! cela est commun et sans génie. Donnez la veuve d'*Alexandre* à *Duménil* ; la fille d'*Alexandre* à *Clairon*, et allez.

Mademoiselle *Hus* m'a écrit ; elle atteste les dieux contre vous. Qu'elle accouche ; j'ai bien accouché, moi, et je n'ai été que fix jours en travail. Que

dites-vous de mademoiselle *Arnoult*, et du roi d'Espagne ? 1761.

O charmans anges ! je baise le bout de vos ailes.

V..., le vieux V...,

âgé de soixante et huit ans commencés.

LETTRE CXXIV.

A U M E M E.

24 d'octobre.

IL était impossible, mes chers anges, qu'il n'y eût des bêtises dans le petit manuscrit dont je vous ai régales. La rapidité d'*Esdras* ne lui a pas permis d'éviter les contradictions, ni à moi non plus.

Il y a un *Cassandre* pour un *Antigone* à la fin du quatrième acte. Voici la correction toute musquée ; il n'y a qu'à la coller avec quatre petits pains rouges. Je supplie mes anges de m'avertir des autres bêtises. J'ai lu cette pièce de couvent à M. le duc de *Villars* et à des hérétiques. O dame, c'est qu'on fondait en larmes à tous les actes ; et si cela est joué, bien joué, joué, vous m'entendez, avec ces sanglots étouffés, ces larmes involontaires, ces silences terribles, cet accablement de la douleur, cette mollesse, ce sentiment, cette douceur, cette fureur, qui passent des mouvemens des actrices dans l'ame des écoutans ; comptez qu'on fera des signes de croix. Cependant, si on ne joue pas le Droit du seigneur, je renonce au tripot. Je crois, Dieu me pardonne, que j'aime *Mathurin* autant

— 1761. qu'*Olimpie*. Je ne suis pas fâché qu'on ait brûlé frère *Malagrida*; mais je plains fort une demi-douzaine de juifs qui ont été grillés. Encore des auto-da-fé! dans ce siècle! et que dira *Candide*? Abominables chrétiens! les nègres que vous achetez douze cents francs valent douze cents fois mieux que vous! ne haïssez-vous pas bien ces monstres?

Et l'Espagne? pour Dieu, un petit mot de l'Espagne.

L E T T R E C X X V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

A Ferney, le 25 d'octobre.

VOTRE marseillois, Monsieur, est très-aimable, et M. *Guastaldi* encore plus. Mais il me traduit d'un style si facile, si naturel, si élégant, qu'on croira quelque jour que c'est lui qui a fait *Alzire*, et que c'est moi qui suis son traducteur. Je le remercie tant que je peux. Je ne prends pas la liberté d'envoyer la lettre à votre Excellence, parce que j'y prends celle de parler de vous, et qu'après tout il n'est pas honnête de dire des vérités en face.

Est-il vrai que la belle, la vertueuse *Hormenestre* repassera les montagnes au printemps? vous souviendrez-vous de *Baucis* et de *Philémon*? Notre cabane ne s'est pas encore changée en temple, mais elle l'est en

théâtre. Nous en avons un à Ferney, digne de
madame l'ambassadrice ; elle aura aussi le plaisir
d'entendre la messe dans une église toute neuve, que
je viens de faire bâtir exprès pour vous. Le dernier
acte de ministre des affaires étrangères qu'a fait M. le
duc de *Choiseul*, a été de m'envoyer des reliques de
la part du pape. Ainsi vous aurez chez moi le pro-
fane et le sacré à choisir, et nous vous donnerons
de plus une pièce nouvelle très-édifiante.

Si je n'étais pas guédé de vers, je crois que j'en
ferais pour M. de *Laudon*. La prise de Schwednitz me
paraît la plus belle action de toute la guerre, et celle
que l'on fait aux jésuites me paraît vive.

Il me vint ces jours passés un jésuite portugais,
qui me dit qu'il sortait de l'Italie parce qu'ils y étaient
trop mal-venus. Il me demanda de l'emploi dans
ma maison : cela me fit souvenir de l'aumônier
Pouffatin. Je lui proposai d'être laquais, il accepta ;
et, sans madame *Denis* qui n'en voulut point, il
aurait eu l'honneur de vous servir à boire à votre
passage. C'est dommage que cette affaire soit man-
quée.

Je vous présente mon très-tendre respect.

1761.

L E T T R E C X X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'octobre.

Vous dites, monseigneur le Maréchal, que mes lettres ne font point gaies. M. le duc de *Villars* m'en a averti ; mais il se porte bien , il digère , il s'en retourne gros et gras. Ce n'est guère qu'à ces conditions qu'on est de bonne humeur. D'ailleurs, il n'a rien à faire , et moi je compile , compile. Je veux laisser un petit monument des sottises humaines , à commencer par notre guerre , et à finir par *Malagrida*. Si je ne vous écris point , j'écris au moins quelques pages sur votre compte. Vous clorrez , s'il vous plaît , le Siècle de *Louis XIV* ; car vous êtes né sous lui : vous êtes du bon temps. Songez donc qu'un homme , qui vit dans les Alpes , qui fait de l'histoire et des tragédies , doit être un homme un peu férieux. Je ne vous ennuie point de mes rêveries , car , vous qui êtes très-gai , vous affubleriez votre serviteur de quelque bonne plaisanterie qui dérangerait ma gravité.

On dit qu'il ne faut pas pendre le prédicant de Caufade , parce que c'en serait trop de griller des jésuites à Lisbonne , et de pendre des pasteurs évangéliques en France. Je m'en remets sur cela à votre conscience.

Rosalie m'intéresse davantage , si elle est bonne actrice ; mais , des acteurs ! des acteurs ! donnez-nous-en donc. Nous ne sommes pas dans le siècle brillant
des

des hommes. Mademoiselle *Clairon* et madame du *Chappe* (*) soutiennent la gloire de la France; mais ce n'est pas assez : nous dégringolons furieusement. Jouissez de votre gloire, de votre considération, et des plaisirs présens, et des plaisirs passés. Plus j'y pense, plus je me confirme dans l'idée que, de tous les Français qui existent, c'est vous qui avez reçu le meilleur lot. Cela me flatte, cela m'enorgueillit au pied de mes montagnes; car je vous serai toujours attaché avec le plus tendre respect, sain ou malade, triste ou gai, honoré de vos lettres ou négligé.

Madame *Denis* se joint à moi.

L E T T R E C X X V I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

26 d'octobre.

Vous pardonnez, sans doute, Monsieur, mon peu d'exactitude en faveur de mes sentimens, que vous connaissez, et en faveur de ma mauvaise santé, que vous ne connaissez pas moins. Il me semble, mon cher Monsieur, que les philosophes ont actuellement assez beau jeu. Les ennemis de la raison ont combattu pour nous; les convulsionnaires et les jésuites ont montré toute leur turpitude et toute leur horreur. Il est certain que la fureur et l'atrocité janséniste ont dirigé la cervelle et la main de ce monstre de *Damiens*. Les jésuites ont assassiné le roi de Portugal. Banqueroutiers et condamnés en France, parricides et

(*) Marchande de modes.

1761. brûlés à Lisbonne ; voilà nos maîtres ; voilà les gens devant qui des bégueules se prosternent : les billets de confession d'un côté, les miracles de S^t *Pâris* de l'autre , sont la farce de cette abominable pièce. Il vient de se passer chez moi une farce plus réjouissante. Un jésuite portugais est venu d'Italie se présenter à moi pour être mon secrétaire : cela me fait souvenir de l'aumônier *Pouffatin*, que le comte de *Grammont* prenait pour son coureur.

J'ai proposé au jésuite d'être mon laquais ; il l'a accepté : sans madame *Denis* qui n'entend point le jargon portugais, un jésuite nous servait à boire. Peut-être a-t-elle craint d'être empoisonnée. Je vous avoue que je ne me console point d'avoir manqué ce laquais-là.

Nous avons eu un monde prodigieux. J'ai cédé les Délices, pendant trois mois, à M. le duc de *Villars*. M. de *Lauragais*, M. de *Ximènes* sont venus philosopher avec nous. M. le comte d'*Harcourt* a amené madame sa femme à *Tronchin* : mais celle-là est dévote, cela ne nous regarde pas. J'ai bâti une église et un théâtre ; mais j'ai déjà célébré mes mystères sur le théâtre, et je n'ai pas encore entendu la messe dans mon église. J'ai reçu, le même jour, des reliques du pape, et le portrait de madame de *Pompadour* ; les reliques sont le cilice de S^t *François*. Si le saint-père avait daigné m'envoyer le cordon au lieu du cilice, il m'aurait fort obligé. Adieu, Monsieur ; goûtez, dans le sein de votre famille et de vos amis, tout le bonheur que vous méritez et que je vous souhaite. Madame *Denis* joint ses sentimens aux miens. Je vous ferai tendrement attaché toute ma vie.

A M. D U C L O S.

A Ferney, 26 d'octobre.

JE vous supplie, Monsieur, d'engager l'académie à me continuer ses bontés. Il est impossible que mon sentiment s'accorde toujours avec le sien, avant que je sache comme elle pense ; et, quand je le fais, je m'y conforme, après avoir un peu disputé ; et, si je ne m'y conforme pas entièrement, je tire au moins cet avantage de ses observations, que je rapporte comme très-douteuse l'opinion contraire à ses sentimens ; et ce dernier cas arrivera très-rarement.

Presque tous les commentaires sont faits dans le goût des précédens ; ce sont des mémoires à consulter. M. d'*Argental* doit vous avoir remis *Médée* et *Polyeucte*. Il ne s'agit donc que de vouloir bien faire, sur les deux commentaires de ces pièces, ce qu'on a eu la bonté de faire sur les autres, -c'est-à-dire de mettre en marge ce qu'on pense. Je suis un peu hardi sur *Polyeucte*, je le fais bien ; mais c'est une raison de plus pour engager l'académie à rectifier, par un mot en marge, ce qui peut m'être échappé de trop fort et de trop sévère : en un mot, il faut que l'ouvrage serve de grammaire et de poétique, et je ne peux parvenir à ce but qu'en consultant l'académie.

Les libraires ne peuvent commencer à imprimer qu'au mois de janvier, et ne donneront leur programme que dans ce temps-là.

— 1761. J'aurai l'honneur de vous envoyer la dédicace et la préface. L'une et l'autre seront conformes aux intentions de l'académie.

L E T T R E C X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 d'octobre.

MES anges ont terriblement affaire avec leur créature. Je pris la liberté de leur envoyer, il y a quelque temps, un paquet pour madame *du Deffant*. Il y avait, dans ce paquet, une lettre, et, dans cette lettre, je lui disais : Rendez le paquet aux anges quand vous l'aurez lu, afin qu'ils s'en amusent. Je n'ai point entendu parler depuis de mon paquet.

Le Droit du seigneur vaut mieux que Zulime ; et cependant vous faites jouer Zulime.

Olimpie ou Cassandre vaut mieux que le Droit du seigneur ; qu'en faites-vous ?

Nota bene qu'au commencement du troisieme acte le curé d'Ephèse dit : *Peuple, seconde-moi.*

Je n'aime pas qu'on accoutume les prêtres à parler ainsi ; cela sent la fédition ; cela ressemble trop à *Malagrida* et à ce boucher de *Joad* : mes prêtres, chez moi, doivent prier DIEU, et ne point se battre. Je vous supplie de vouloir bien faire mettre à la place :

Dieu vous parle par moi.

Un petit mot de *Malagrida* et de l'Espagne, je vous en prie. 1761.

J'ignore l'auteur des *Car* ; mais *le Franc de Pompignan* mérite correction ; il serait un persécuteur s'il était en place. Il faut l'écarter à force de ridicules. Ah ! s'il s'agissait d'un autre que d'un fils de France, quel beau champ ! quel plaisir ! *Marie Alacoque* n'était pas un plus heureux sujet. Mais apparemment l'auteur des *Car* est un homme sage, qui a craint de souffleter *le Franc* sur la joue respectable d'un prince, dont la mémoire est aussi chère que la plume de son historien est impertinente.

Dites-moi donc quelque chose de l'Espagne, en revenant d'Ephèse.

J'ai lu le *Mémoire historique* ; il m'a donné un soufflet ; mais je lui ai bien dit son fait.

Je crois que ce *Mémoire* échauffera tous les honnêtes gens, tous les bons citoyens.

L'île Miquelon et un commissaire anglais font quelque chose de si humiliant, qu'il faut donner la moitié de son bien pour courir après l'autre, et pour faire la paix sur les cendres de Magdebourg : c'est mon avis. O Espagne ! Secours-nous donc ; nous t'avons tant secourue !

Pardon, ô anges !

1761.

L E T T R E C X X X.

A M. SAURIN.

A Ferney . . . d'octobre.

DIEU soit loué, mon cher confrère, de votre sacrement de mariage. Si *Moïse le Franc de Pompignan* fait une famille d'hypocrites, il faut que vous en fassiez une de philosophes. Travaillez tant que vous pourrez à cette œuvre divine. Je présente mes respects à madame la philosophe. Il y a beaucoup de jolies sottes, beaucoup de jolies friponnes : vous avez épousé beauté, bonté et esprit ; vous n'êtes pas à plaindre. Tâchez de joindre à tout cela un peu de fortune ; mais il est quelquefois plus difficile d'avoir de la richesse qu'une femme aimable.

Mes complimens, je vous prie, à frère *Helvétius* et à tout frère initié. Il faut que les frères réunis écrasent les coquins ; j'en viens toujours là : *Delenda est Carthago*.

Ne foyez pas en peine de *Pierre Corneille*. Je suis bien aise de recueillir d'abord les sentimens de l'académie ; après quoi, je dirai hardiment, mais modestement, la vérité. Je l'ai dite sur *Louis XIV*, je ne la tairai pas sur *Corneille*. La vérité triomphe de tout. J'admirerai le beau, je distinguerai le médiocre, je noterai le mauvais. Il faudrait être un lâche ou un sot pour écrire autrement. Les notes que j'envoie à l'académie sont des sujets de dissertations qui doivent

amuser les séances, et les notes de l'académie m'instruisent. Je suis comme la flèche, je fais mon profit de tout. 1761.

Adieu, mon cher philosophe; je vis libre, je mourrai libre; je vous aimerai jusqu'à ce qu'on me porte dans la chienne de jolie église que je viens de bâtir, et où je vais placer des reliques envoyées par le saint-père.

L E T T R E C X X X I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 1 de novembre.

MONSIEUR,

J E reçois, par Vienne, votre paquet du 17 de septembre, que M. de *Czernichef* me fait parvenir. Vos bontés redoublent toujours mon zèle, et j'en attends la continuation. Le mémoire sur le czarovitz n'est pas rempli, comme le fait votre Excellence, d'anecdotes qui jettent un grand jour sur cette triste et mémorable aventure. Vous savez, Monsieur, que l'histoire parle à toutes les nations, et qu'il y a plus d'un peuple considérable qui n'approuve pas l'extrême sévérité dont on usa envers ce prince. Plusieurs auteurs anglais très-estimés se sont élevés hautement contre le jugement qui le condamna à la mort. On ne trouve point ce qu'on appelle un *corps de délit* dans le procès criminel : on n'y voit qu'un

1761.

jeune prince qui voyage dans un pays où son père ne veut pas qu'il aille, qui revient au premier ordre de son souverain, qui n'a point conspiré, qui n'a point formé de faction, qui seulement a dit qu'un jour le peuple pourrait se souvenir de lui. Qu'aurait-on fait de plus s'il avait levé une armée contre son père? Je n'ai que trop lu, Monsieur, le prétendu *Neslerusanoi* et *Lamberti*, et je vous avoue mes peines avec la sincérité que vous me pardonnez, et que je regarde même comme un devoir. Ce pas est très-délicat. Je tâcherai, à l'aide de vos instructions, de m'en tirer d'une manière qui ne puisse blesser en rien la mémoire de *Pierre le grand*. Si nous avons contre nous les Anglais, nous aurons pour nous les anciens Romains, les *Manlius* et les *Brutus*. Il est évident que, si le czarovitz eût régné, il eût détruit l'ouvrage immense de son père, et que le bien d'une nation entière est préférable à un seul homme. C'est-là, ce me semble, ce qui rend *Pierre le grand* respectable dans ce malheur, et on peut, sans altérer la vérité, forcer le lecteur à révéler le monarque qui juge, et à plaindre le père qui condamne son fils. Enfin, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous envoyer, d'ici à Pâques, tous les nouveaux cahiers avec les anciens, corrigés et augmentés, comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre Excellence dans mes précédentes lettres. Je vous ai marqué que j'attendais vos ordres pour savoir s'il n'est pas plus convenable de mettre le tout en un seul volume qu'en deux. Je me conformerai à vos intentions sur cette forme comme sur le reste; mais nous n'en sommes pas encore là. Il faut commencer par mettre sous vos yeux l'ouvrage entier,

et profiter de vos lumières. Il est triste que j'aye trouvé si peu de mémoires sur les négociations du baron de Gortz. C'est un point d'histoire très-intéressant; et c'est à de tels événemens que tous les lecteurs s'attachent beaucoup plus qu'à tous les détails militaires, qui se ressemblent presque tous, et dont les lecteurs sont aussi fatigués que l'Europe l'est de la guerre présente.

J'ai déjà eu l'honneur de vous remercier, Monsieur, au nom de mademoiselle *Corneille* et au mien, de la souscription pour les *Oeuvres de Corneille*. J'y suis plus sensible que si c'était pour moi-même. Je reconnais bien là votre belle ame; personne, en Europe, ne pense plus dignement que vous. Tout augmente ma vénération pour votre personne, et les respectueux sentimens que conservera toute sa vie pour votre Excellence, son très, &c.

L E T T R E C X X X I I.

A U M E M E.

A Ferney, 9 de novembre.

MONSIEUR,

QUOIQUE je ne vous aye promis qu'à Pâques de nouveaux cahiers de l'Histoire de *Pierre le grand*, le désir de vous satisfaire m'a fait prévenir d'assez loin le temps où je comptais travailler. Mon attachement pour votre Excellence, et mon goût pour l'ouvrage entrepris sous vos auspices, l'ont emporté sur des

devoirs assez pressans qui m'occupent. J'ai remis
 1761. entre les mains de votre Excellence une copie de ce
 que je viens de hasarder, uniquement pour vous ,
 sur ce sujet si terrible et si délicat de la condamnation
 et de la mort du czarovitz. J'ai été bien étonné du
 mémoire qui était joint à votre dernier paquet ; ce
 mémoire n'est qu'une copie, presque mot pour mot ,
 de ce qu'on trouve dans le prétendu *Nestrusanovi*. Il
 semble que ce soit cet allemand , dont j'ai déjà reçu
 des mémoires, qui ait envoyé celui-là. Il doit savoir
 que ce n'est point ainsi que l'on écrit l'histoire ; qu'on
 est comptable de la vérité à toute l'Europe ; qu'il
 faut un ménagement et un art bien difficile pour
 détruire des préjugés répandus par-tout ; qu'on n'en
 croit pas un historien sur sa parole ; qu'on ne peut
 attaquer de front l'opinion publique qu'avec des
 monumens authentiques ; que tout ce qui n'aurait
 même que la sanction d'une cour intéressée à la
 mémoire de *Pierre le grand*, serait suspect ; et qu'enfin
 l'histoire que je compose ne serait qu'un fade pané-
 gyrique , qu'une apologie qui révolterait les esprits
 au lieu de les persuader. Ce n'est pas assez d'écrire et
 de flatter le pays où l'on est, il faut songer aux
 hommes de tous les pays. Vous savez mieux que
 moi, Monsieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous
 représenter, et vos sentimens ont sans doute pré-
 venu mes réflexions dans le fond de votre cœur.

J'ai eu, par un heureux hasard, des mémoires de
 ministres accrédités, qui ont suppléé aux matériaux
 qui me manquaient ; et, sans ce secours, à quoi
 aurais-je été réduit ? J'ai ramassé, dans toute l'Europe,
 des manuscrits ; j'ai été plus aidé que je n'osais

l'espérer. Je ne cacherai point à votre Excellence que, parmi ces manuscrits, parmi ces lettres de ministres, il y en a de plus atroces que les anecdotes de *Lamberti*. Je crois réfuter *Lamberti* assez heureusement, à l'aide des manuscrits qui nous sont favorables, et j'abandonne ceux qui nous sont contraires. *Lamberti* mérite une très-grande attention par la réputation qu'il a d'être exact, de ne rien hasarder, et de rapporter des pièces originales; et comme il n'est pas, à beaucoup près, le seul qui ait rapporté les anecdotes affreuses répandues dans toute l'Europe, il me paraît qu'il faut une réfutation complète de ces bruits odieux. J'ai pensé aussi que je ne devais pas trop charger le czarovitz; que je passerais pour un historien lâchement partial, qui sacrifierait tout à la branche établie sur le trône, dont ce malheureux prince fut privé. Il est clair que le terme de *parricide*, dont on s'est servi dans le jugement de ce prince, a dû révolter tous les lecteurs, parce que, dans aucun pays de l'Europe, on ne donne le nom de parricide qu'à celui qui a exécuté ou préparé effectivement le meurtre de son père. Nous ne donnons même le nom de révolté qu'à celui qui est en armes contre son souverain; et nous appelons la conduite du czarovitz, défobéissance punissable, opiniâtreté scandaleuse, espérance chimérique dans quelques mécontens secrets qui pouvaient éclater un jour, volonté funeste de remettre les choses sur l'ancien pied quand il en serait le maître. On force, après quatre mois d'un procès criminel, ce malheureux prince à écrire, *que s'il y avait eu des revollés puissans qui se fussent soulevés, et qu'il l'eussent appelé, il se serait mis à leur tête.*

1761.

Qui jamais a regardé une telle déclaration comme valable, comme une pièce réelle d'un procès ? qui jamais a jugé une pensée, une hypothèse, une supposition d'un cas qui n'est point arrivé ? où sont ces rebelles ? qui a pris les armes ? qui a proposé à ce prince de se mettre un jour à la tête des rebelles ? à qui en a-t-il parlé ? à qui a-t-il été confronté sur ce point important ? Voilà, Monsieur, ce que tout le monde dit, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de vous dire à vous-même. Je m'en rapporte à votre probité et à vos lumières. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire est entre vous et moi : c'est à vous seul que je demande comment je dois me conduire dans un pas si délicat. Encore une fois, ne nous fessons point illusion. Je vais comparaître devant l'Europe en donnant cette histoire. Soyez très-convaincu, Monsieur, qu'il n'y a pas un seul homme en Europe qui pense que le czarovitz soit mort naturellement. On lève les épaules quand on entend dire qu'un prince de vingt-trois ans est mort d'apoplexie à la lecture d'un arrêt qu'il devait espérer qu'on n'exécuterait pas. Aussi s'est-on bien donné de garde de m'envoyer aucun mémoire de Pétersbourg sur cette fatale aventure : on me renvoie au méprisable ouvrage d'un prétendu *Nesterusanoi* ; encore cet écrivain, aussi mercenaire que sot et grossier, ne peut dissimuler que toute l'Europe a cru *Alexis* empoisonné. Voyez donc, Monsieur, examinez avec votre prudence ordinaire et votre bonté pour moi, et avec le sentiment de ce qu'on doit à la vérité et aux bienfaisances, si j'ai marché avec quelque sureté sur ces charbons ardents. Ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer n'est qu'une

consultation, un mémoire de mes doutes que je vous supplie de résoudre. C'est pour vous que je travaille, Monsieur; c'est à vous à m'éclairer et à me conduire : un mot en marge me suffira, ou une simple lettre avec quelques instructions sur les endroits qui me font peine. Vous daignez, sans doute, compatir à mon extrême embarras; mais comptez sur tous mes efforts, sur l'envie extrême que j'ai de vous satisfaire, sur les sentimens de respect et de tendresse que vous m'avez inspirés. Reconnaissez à ma franchise mon extrême attachement pour votre Excellence, et soyez bien sûr que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie, de votre Excellence, le très, &c.

L E T T R E C X X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de novembre.

LE vieux ministre de *Statira*, ci-devant épouse d'*Alexandre*, ayant reçu très-tard la déduction du comité, ne peut aujourd'hui que remercier leurs excellences, et leur faire les plus sincères protestations de la reconnaissance qu'il leur doit. Mais n'ayant pu consulter encore sa cour, il est très-fâché de ne pas apporter un aussi prompt redressement qu'il le voudrait aux griefs de leurs excellences. Son auguste souveraine *Statira* a pris le mémoire *ad referendum*; mais comme elle est malade d'une suffocation qui

— la fera mourir au quatrième acte, son conseil aura
1761. l'honneur d'envoyer incessamment à votre cour, les dernières volontés de cette auguste autocratrice.

J'aurai l'honneur de vous donner part que j'envoyai, il y a onze jours, la feuille importante concernant les intérêts de la demoiselle *Dangeville*, attachée à la cour de France, et pour laquelle nous aurons tous les égards à elle dus; que cette pièce importante était adressée à M. *Damilaville*, avec un gros paquet de Grizel, de Car, de Ah, ah! et de chansons intitulées Moïse-Aaron.

Nous craignons que, malgré la bonne harmonie et correspondance des deux cours, on n'ait saisi notre paquet comme trop gros, et qu'on ne l'ait porté à sa Majesté très-chrétienne qui, sans doute, en aura ri, et auquel nous souhaitons toutes sortes de prospérités.

Nous avons aussi dépêché à vos excellences copie desdits mémoriaux, intitulés Grizel, Gouju, Car, Ah, ah! Moïse et Aaron; et nous sommes en peine de tous nos paquets, pour lesquels nous réclamons le droit des gens.

Et, pour n'avoir rien à nous reprocher, non-seulement nous vous expédions, par le présent courier, les lettres patentes pour le cinquième acte de la demoiselle *Dangeville*, mais encore la seule copie qui nous reste des Grizel, Gouju, Car, Ah, ah! et Moïse-Aaron. Nous adressons aussi copie de la scène de ladite demoiselle *Dangeville*, au confident *Damilaville*, recommandant expressément que le tout soit intitulé le Droit du seigneur.

Nous vous ramentevons ici qu'il y a six semaines

en ça, que nous prîmes la liberté de vous adresser un
paquet énorme pour madame *du Deffant*, duquel
paquet et de laquelle dame nous n'avons depuis
entendu parler. 1761.

Nous laissons le tout à considérer à votre haute
prudence, et nous vous renouvelons les assurances
de notre sincère et respectueux attachement. Donné
à Ephèse, dans la cellule de sœur *Statira*,

Le 10 de novembre, au soir.

LETTRE CXXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

11 de novembre.

MES frères, je renvoie fidèlement les Ah, ah! et
les Car qu'on m'a confiés; car je suis homme de
parole, car je vous aime.

Ah, ah! quand vous n'écrivez point, frère, c'est
pure malice.

Ah, ah! vieux fou de *Crébillon*, vous ne voulez
pas lâcher votre scène: c'est bien dommage, vous
l'échappez belle. L'avocat *Moreau* n'a nulle part au
mémoire historique; M. le duc de *Choiseul* l'a fait en
trente-six heures.

Y a-t-il une relation de l'auto-da-fé de Lisbonne?

Il n'y a pas quatre pages de vérité et de bon sens
dans le *Nouveau testament*. L'auteur est un ex-capu-
cin, ci-devant nommé *Maubert*, fugitif, escroc,

— 1761. espion, ivrogne, normand, de présent à Paris, et qui mérite de faire le voyage de Marseille.

Vous aurez, dans quelque temps, l'ouvrage des fix jours : ce n'est pas celui de l'abbé d'*Asfeld*, ah, ah !

L E T T R E C X X V.

A U M E M E.

Le 13 de novembre.

J E fis partir, il y a onze jours, mes chers frères, la scène que les comédiens ordinaires du roi demandaient. Elle fut faite le même jour que je reçus votre avis ; je le trouvai excellent, et la scène partit le lendemain, accompagnée des rogatons que je renvoyais à M. *Carré*, comme Grizel, Car, Ah, ah ! et Gouju.

Je renvoie fidèlement tout ce qu'on me confie. Peut-être trouva-t-on le paquet trop gros à la poste de Paris ; peut-être M. *Jannel* en a fait rire le roi. Je souhaiterais bien que sa Majesté vît toutes mes lettres, et les paquets que je reçois ; il serait bien convaincu qu'il n'a point de plus zélés et, j'ose le dire, de plus tendres serviteurs que ceux qui sont appelés philosophes par des seditieux fanatiques, ennemis du roi et de la patrie. J'exhorte tous mes amis à payer gaiement la moitié de leur bien, s'il le faut, pour servir le roi contre ses injustes ennemis.

Après cela, on peut saisir des Grizel, &c. On
verra

verra que les amateurs des lettres sont plus amateurs de la patrie que les convulsionnaires et les ennemis des arts. Je signe hardiment cette lettre ; votre véritable ami , *Voltaire*. 1761.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 14 de novembre.

MONSIEUR ,

VOUS voyez que je suis plus diligent que je ne l'avais cru. Mon âge , mes infirmités me font toujours craindre de ne pas achever l'histoire à laquelle je me suis dévoué ; ainsi je me hâte , sur la fin de ma carrière , de remplir celle où vous me faites marcher ; et l'envie de vous plaire presse ma course. Votre Excellence a dû recevoir le paquet contenant la fin tragique du czarovitz , avec une lettre dans laquelle je vous exposais mon embarras et mes scrupules avec la franchise que votre caractère vertueux autorise , et que vos bontés m'inspirent. Je vous répète que j'ai cru nécessaire de relever ce chapitre funeste par quelques autres qui missent dans un jour éclatant tout ce que le czar a fait d'utile pour sa nation , afin que les grands services du législateur fissent tout d'un coup oublier la sévérité du père , ou même la fissent approuver. Permettez , Monsieur , que je vous dise encore que nous parlons à l'Europe

Corresp. générale. Tome VI. * S

— 1761. entière , que nous ne devons ni vous ni moi arrêter notre vue sur les clochers de Pétersbourg ; mais qu'il faut voir ceux des autres nations , et jusqu'aux minarets des Turcs. Ce qu'on dit dans une cour , ce qu'on y croit ou ce qu'on fait semblant d'y croire , n'est pas une loi pour les autres pays ; et nous ne pouvons amener les lecteurs à notre façon de penser , qu'avec d'extrêmes ménagemens. Je suis persuadé , Monsieur , que c'est-là votre sentiment , et que votre Excellence fait combien j'ambitionne l'honneur de me conformer à vos idées. Vous pensez aussi , sans doute , qu'il ne faut jamais s'appesantir sur les petits détails qui ôtent aux grands événemens tout ce qu'ils ont d'important et d'auguste. Ce qui serait convenable dans un traité de jurisprudence , de police et de marine , n'est point du tout convenable dans une grande histoire. Les mémoires , les duplicques et les répliques sont des monumens à conserver dans des archives ou dans les recueils des *Lamberti* , des *Dumont* , ou même des *Rouffet* ; mais rien n'est plus insipide dans une histoire. On peut renvoyer le lecteur à ces documens ; mais ni *Polybe* , ni *Tite-Live* , ni *Tacite* , n'ont défiguré leurs histoires par ces pièces ; elles sont l'échafaud avec lequel on bâtit , mais l'échafaud ne doit plus paraître quand on a construit l'édifice. Enfin le grand art est d'arranger et de présenter les événemens d'une manière intéressante ; c'est un art très-difficile , et qu'aucun allemand n'a connu. Autre chose est un historien , autre chose est un compilateur.

Je finis , Monsieur , par l'article le plus essentiel , c'est de forcer les lecteurs à voir *Pierre le grand* , à le

voir toujours fondateur et créateur au milieu des guerres les plus difficiles , se sacrifiant et sacrifiant tout pour le bien de son empire. Qu'un homme trop intéressé à rabaisser votre gloire dise tant qu'il voudra que *Pierre le grand* n'était qu'un barbare qui aimait à manier la hache , tantôt pour couper du bois , et tantôt pour couper des têtes , et qu'il trancha lui-même celle de son fils innocent ; qu'il voulait faire périr sa seconde femme , et qu'il fut prévenu par elle ; que ce même homme dise et écrive les choses les plus offensantes contre votre nation , qu'enfin il me marque le mécontentement le plus vif , et qu'il me traite avec indignité , parce que j'écris l'histoire d'un règne admirable ; je n'en suis ni surpris ni fâché , et j'espère qu'il sera obligé de convenir lui-même de la supériorité que votre nation obtient en tout genre depuis *Pierre le grand*. Ce travail , que vous m'avez bien voulu confier , Monsieur , me devient tous les jours plus cher par l'honneur de votre correspondance. M. de *Soltikof* m'a dit que votre Excellence ne serait pas fâchée que je vous dédiaisse quelque autre ouvrage , et que mon nom s'appuyât du vôtre. J'ai fait depuis peu une tragédie d'un genre assez singulier ; si vous me le permettez , je vous la dédierai ; et ma dédicace sera un discours sur l'art dramatique , dans lequel j'essaierai de présenter quelques idées neuves. Ce sera pour moi un plaisir bien flatteur de vous dire publiquement tout ce que je pense de vous , des beaux arts et du bien que vous leur faites. C'est encore un des prodiges de *Pierre le grand* qu'il se soit formé un *Mécène* dans ces marécages où il n'y avait pas une seule

1761.

— 1761. maison dans mon enfance, et où il s'est élevé une ville impériale qui fait l'admiration de l'Europe. C'est une chose dont je suis bien vivement frappé. Adieu, Monsieur; voilà une lettre fort longue: pardonnez si je cherche à me dédommager, en vous écrivant, de la perte que je fais en ne pouvant être auprès de vous.

Vous ne doutez pas des tendres et respectueux sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 de novembre.

Vous m'affligez, Madame; je voudrais vous voir heureuse dans ce plus sot des mondes possibles; mais comment faire? c'est déjà beaucoup de n'être pas du nombre des imbécilles et des fanatiques qui peuplent la terre; c'est beaucoup d'avoir des amis: voilà deux consolations que vous devez sentir à tous les momens. Si, avec cela, vous digérez, votre état fera tolérable.

Je crois, toutes réflexions faites, qu'il ne faut jamais penser à la mort; cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie. La grande affaire est de ne point souffrir; car, pour la mort, on ne sent pas plus cet instant que celui du sommeil. Les gens qui l'annoncent en cérémonie sont les ennemis du genre humain; il faut défendre qu'ils n'approchent jamais

de nous. La mort n'est rien du tout ; l'idée seule en est triste. N'y songeons donc jamais , et vivons au jour la journée. Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement ? c'est à quoi tout se réduit à l'âge où nous sommes. 1761.

J'avoue qu'il y a des situations intolérables ; et c'est alors que les Anglais ont raison ; mais ces cas sont assez rares : on a presque toujours quelques consolations ou quelques espérances qui soutiennent. Enfin, Madame , je vous exhorte à être , toute la vie , la plus heureuse que vous pourrez.

Votre lettre m'a fait tant d'impression que je vous écris sur le champ , moi qui n'écris guère. J'ai une douzaine de fardceaux à porter ; je me suis imposé tous ces travaux pour n'avoir pas un instant désœuvré et triste ; je crois que c'est un secret infailible.

Je ferai mettre dans la liste de ceux qui retiennent un *Corneille* commenté , les personnes dont vous me faites l'honneur de me parler. J'aime passionnément à commenter *Corneille* ; car il a fait l'honneur de la France dans le seul art peut-être qui met la France au-dessus des autres nations. De plus , je suis si indigné de voir des hypocrites et des énérgumènes qui se déclarent contre nos spectacles , que je veux les accabler d'un grand nom.

Je n'ai point encore *la Reine de Golconde* ; mais j'ai vu de très-jolis vers de M. l'abbé de *Boufflers* : il faut en faire un abbé de *Chaulieu* , avec cinquante mille livrés de rente en bénéfices ; cela vaut cinquante mille fois mieux que de s'ennuyer en province avec une croix d'or.

— Avez-vous lu la conversation de l'abbé *Grizel* et
1761. d'un intendant des menus ? si vous ne la connaissez
pas, je vous cèderai l'exemplaire qu'on m'a envoyé.

Recevez les tendres respects du suisse V.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 27 de novembre.

O ANGES,

CROYEZ-MOI, voilà comme il faut commencer à peu-près le rôle d'*Olimpie*; ensuite nous le fortifions dans quelques endroits. Mais commencer dans le goût de *Zaïre*, mais rendre froid dans *Olimpie* ce qui, dans *Zaïre*, est piquant par sa première éducation dans le christianisme; mais disloquer le premier acte, et donner le change au spectateur en discutant la mémoire d'*Alexandre*, après avoir parlé d'amour; mais enfin détruire tout l'effet d'un coup de théâtre entièrement nouveau, se priver de la surprise que cause le mariage d'*Olimpie*; ah, mes anges! rejetez bien loin cette abominable idée; et laissez-moi faire. Oubliez la pièce; renvoyez-la-moi, je vous la redépêcherai sur le champ; et, si vous n'êtes pas contents, dites mal de moi.

Nous pensons que vous vous méprenez, sans respect, quand vous croyez qu'*Olimpie* est le premier rôle; il ne l'est que quand *Statira* est morte: c'est

Statira qui est le grand rôle. Ah ! comme nous
pleurions à ces vers : 1761.

J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille,
Dieu seul me reste.

c'est que madame *Denis* déclame du cœur, et que chez vous on déclame de la bouche.

Nous avons été plus sévères que vous sur quelques articles ; mais nous sommes diamétralement opposés sur *Olimpie*. Songez qu'elle est bien résolue à ne point épouser *Cassandre* ; mais qu'elle ne peut s'empêcher de l'aimer, et qu'elle ne lui dit qu'elle l'aime qu'en s'élançant dans le bûcher. Si vous ne trouvez pas cela honnêtement beau, par ma foi, vous êtes difficiles.

Cette œuvre des six jours prouve que le sujet portait son homme, qu'il volait sur les ailes de l'enthousiasme. Si le sujet n'eût pas été théâtral, je n'aurais pas achevé la pièce en six ans. Tout dépend du sujet ; voyez le *Cid* et *Pertharite*, *Cinna* et *Suréna*, &c.

Avez-vous lu le *Testament politique du maréchal de Bellifle* ? c'est un ex-capucin de Rouen, nommé jadis *Maubert*, fripon, espion, escroc, menteur et ivrogne, ayant tous les talens de moinerie, qui a composé cet impertinent ouvrage. Il est juste qu'un pareil maraud soit à Paris, et que j'en fois absent.

L'académie ne veut pas paraître philosophe. Quelles pauvres observations que ses observations sur mes remarques concernant *Polyeucte* ! Patience ;

— je suis un déterminé ; j'ai peu de temps à vivre ;
1761. je dirai la vérité.

Interim, je vous adore.

P. S. L'empereur prend . . . 100 exemplaires.

L'impératrice , 100.

L'impératrice russe , 200.

Le roi *Stanislas* , 1.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 27 de novembre.

Vous donnez , Monseigneur , quatre-vingt-deux ans à *Malagrida* aussi noblement que je faisais *Cerrati* confesseur d'un pape. *Malagrida* n'avait que soixante et quatorze ans ; il ne commit point tout-à-fait le péché d'*Onan* , mais DIEU lui donnait la grâce de l'érection ; et c'est la première fois qu'on a fait brûler un homme pour avoir eu ce talent. On l'a accusé de parricide , et son procès porte qu'il a cru qu'*Anne* , mère de *Marie* , était née impollue , et qu'il prétendait que *Marie* avait reçu plus d'une visite de *Gabriel*. Tout cela fait pitié et fait horreur. L'inquisition a trouvé le secret d'inspirer de la compassion pour les jésuites. J'aimerais mieux être né nègre que portugais.

Eh , misérables ! si *Malagrida* a trempé dans l'assassinat du roi , pourquoi n'avez-vous pas osé l'interroger , le confronter , le juger , le condamner ? Si

vous êtes assez lâches , assez imbécilles pour n'oser
juger un parricide , pourquoi vous déshonorez-vous
en le faisant condamner par l'inquisition pour des
fariboles ? 1761.

On m'a dit , Monseigneur , que vous aviez favorisé
les jésuites à Bordeaux. Tâchez d'ôter tout crédit
aux jansénistes et aux jésuites , et DIEU vous bénira.

Mais surtout persistez dans la généreuse résolution
de délivrer les comédiens , qui sont sous vos ordres ,
d'un joug et d'un opprobre qui rejaillit sur tous ceux
qui les emploient. Otez-nous ce reste de barbarie ,
malgré maître *le Dain* , et malgré son discours
prononcé *du côté du greffe*.

Le polisson , qui a fait le *Testament du maréchal de
Bellisle* , mériterait un bonnet d'âne. Quelles omissions
avez-vous donc faites dans la convention de Closter-
Seven ? on n'en fit qu'une ; ce fut de ne la pas ratifier
sur le champ.

Ce n'est pas que je sois fâché contre le feseur de
testament qui prétend que j'aurais été mauvais
ministre. A la façon dont les choses se sont passées
quelquefois , on aurait pu croire que j'avais grande
part aux affaires.

Qu'on pendre le prédicant *Rochette* , ou qu'on lui
donne une abbaye , cela est fort indifférent pour la
prospérité du royaume des Francs ; mais j'estime qu'il
faut que le parlement le condamne à être pendu ,
et que le roi lui fasse grâce. Cette humanité le fera
aimer de plus en plus ; et , si c'est vous , Monseigneur ,
qui obtenez cette grâce du roi , vous ferez l'idole de
ces faquins de huguenots. Il est toujours bon d'avoir
pour soi tout un parti.

1761. Je joins au chiffon que j'ai l'honneur de vous écrire, le chiffon de Grizel. Il faut qu'un premier gentilhomme de la chambre ait toujours un Grizel en poche, pour l'inciter doucement à protéger notre tripot dans ce monde-ci et dans l'autre.

Agréez toujours mon profond respect.

L E T T R E C X L.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Ferney, 2 de décembre.

PARDONNEZ à un ami qui écrit si rarement. La philosophie et l'amitié en murmurent, mais elles n'en sont point altérées, et la mauvaise santé et l'âge ne sont que des excuses trop valables. Aimez toujours, Monsieur, un solitaire que votre sagesse et les folies des hommes vous attachent pour jamais. Une espèce de colporteur m'a dit qu'il vous avait envoyé, il y a un mois, une brochure. Je soupçonne, par le titre, que vous n'en ferez pas trop content. C'est, dit-il, l'ouvrage d'un curé; et ce n'est pas un prône. Vous lisez tout, bon ou mauvais, et vous pensez que, dans les plus méchants livres, il y a toujours quelque chose dont on peut faire son profit.

La paix va nous rendre les plaisirs, et ne fera pas de tort à la philosophie; il vaut mieux cultiver sa raison que se battre. Je viens de détruire des maisons comme on se fait en Westphalie; mais je les

ai changées en jardins , et à la guerre on ne les change qu'en déserts. Je vous souhaite , dans votre agréable retraite , des journées remplies et heureuses , des amis qui pensent , l'exclusion des fots , et une bonne santé. Je m'imagine que cela est votre lot ; il ne manque au mien que d'être avec vous. 1761.

L E T T R E C X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de décembre.

DI V I N S anges , si vous êtes si difficiles , je le suis aussi. Voyez , s'il vous plaît , combien il est mal-aisé de faire un ouvrage parfait ; si ces notes sur Héraclius ne vous ennuiant point , lisez-les , et vous verrez que j'ai passé sous silence plus de deux cents fautes. Madame du Châtelet avait de l'esprit , et l'esprit juste : je lui lus un jour cet Héraclius ; elle y trouva quatre vers dignes de *Corneille* , et crut que le reste était de l'abbé *Pellegrin* , avant que cet abbé fût venu à Paris. Voulez-vous ensuite avoir la bonté de donner mes remarques à *Duclos* ? Je suis bien aise de voir comment l'académie pense ou feint de penser. Je fais bien que c'est avec une extrême circonspection que je dois dire la vérité ; mais enfin je serai obligé de la dire. Je serai poli ; c'est , je crois , tout ce qu'on peut exiger.

Vous avez , sans doute , plus de droits sur moi , mes anges , que je n'en ai sur *Corneille*. Il ne peut

— 1761. plus profiter de mes critiques, et je peux tirer un grand avantage des vôtres.

Plus je rêve à *Olimpie*, plus il m'est impossible de lui donner un autre caractère. Elle n'a pas quinze ans, il ne faut pas la faire parler comme sa mère. Elle me paraît, au cinquième acte, fort au-dessus de son âge.

Ces initiés, ces expiations, cette religieuse, ces combats, ce bûcher; en vérité, il y a là du neuf. Vous ne voulez pas jouer *Cassandre*, eh bien, nous allons le jouer, nous.

Nous baisons le bout de vos ailes.

L E T T R E C X L I I.

A M. L'ABBÉ IRAIL,

PRIEUR DE SAINT-VINCENT. (*)

A Ferney, le 4 de décembre.

Vous ferez étonné, Monsieur, de recevoir, par la petite poste de Paris, les remerciemens d'un homme qui demeure au pied des Alpes; mais j'ai éprouvé tant de contre-temps et d'embarras par la poste ordinaire, que je suis obligé de prendre ce parti.

Vous vous occupez paisiblement, Monsieur, des querelles des gens de lettres, pendant que les querelles des rois font un peu plus de tort à nos campagnes que toutes les disputes littéraires n'en ont fait

(*) Auteur des *Querelles littéraires*.

au Parnasse. Il faut être continuellement en guerre ,
dans quelque état qu'on se trouve. 1761.

Je combats aujourd'hui contre les fermiers généraux , au nom de notre petite province ; il ne tiendra qu'à vous d'ajouter mes mémoires sur le blé , le tabac et le sel , à toutes mes autres sottises.

Je me suis avisé de devenir citoyen , après avoir été long-temps rimailleur et mauvais plaisant. J'ennuie le conseil de sa Majesté , au lieu d'ennuyer le public.

Il me semble que vous dites un petit mot du roi de Prusse dans l'histoire des querelles. J'avais remis mes intérêts à trois ou quatre cents mille hommes qui ne m'ont pas si bien servi que vous ; les Russes mêmes m'ont manqué de parole au siège de Colberg. Je dois vous regarder comme un de mes alliés les plus fidèles.

Madame *Denis* et moi , nous vous prions , Monsieur , de faire mille complimens à toute notre famille : nous ne savons point encore les marches de madame de *Fontaine* et de M. d'*Ornoi* ; nous nous flattons d'en être instruits quand elle sera à Paris , en bonne santé.

J'ai l'honneur d'être , &c.

1761.

L E T T R E C X L I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Le 6 de décembre.

JE fouhaite la bonne année 1762 , aux frères : je m'y prends de bonne heure , car j'ai hâte.

Que font les frères ?

Quelle nouvelle du Parnasse et du théâtre , et même des affaires profanes ?

La raison gagne-t-elle un peu ? si les jésuites sont fessés , les jansénistes ne sont-ils pas trop fiers ? Gens de bien , opposez-vous aux uns et aux autres ; foyez hardis et fermes.

Frère *Helvétius* est-il revenu à Paris ?

Frère *Thiriot* augmentera-t-il de paresse ?

A quand l'*Encyclopédie* ? l'aurons-nous en 1762 ?

Que dit-on de la santé de *Clairon* et de la vive *Dangeville* ?

Le *Journal de Trévoux* continue-t-il toujours ?

Berthier est-il ressuscité ?

Crévier est-il mort ?

Qu'est-ce donc que ce livre *De la nature* ? est-ce un abrégé de *Lucrece* ? est-ce du vieux ? est-ce du nouveau ? est-ce du bon ? S'il y a *mica salis* , envoyez-le à votre frère du désert.

Est-il vrai que le gouvernement emprunte quarante millions ? et à qui , bon Dieu ? où trouvera-t-on ces quarante millions ? Il y a des gens qui les ont gagnés ,

mais ceux-là ne les prêteront pas. *Interim, valet, fratres.* 1761.

Voici une lettre pour l'abbé *Irail*, auteur des belles querelles. Mais où demeure-t-il ce M. *Blin de Sain-More* qui a fait de très-jolis vers pour moi, et qui a tant fait parler *la belle Gabrielle*?

L E T T R E C X L I V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, le 6 de décembre, *partira quand pourra.*

DISPOSEZ, ordonnez; je pars avec douleur de Ferney où j'ai bâti un très-joli théâtre, pour aller sur le territoire damné de Genève, qui a déclaré la guerre aux théâtres. Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait brûler cette ville? En attendant que DIEU fasse justice de ces hérétiques; ennemis de *Corneille* et du pape, je ferai transcrire l'œuvre des six jours, tel qu'il est; je n'y veux rien changer. Je veux devoir les changemens à vos conseils, et surtout à l'impression que cela fera sur le cœur de madame de *Chauvelin*; car, soit dit sans vous déplaire, tous les raisonnemens des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme. Je ne dis pas cela pour vous dénigrer; mais je prétends que, si vous approuvez, et que si madame de *Chauvelin* est émue, la pièce est bonne, ou du moins touchante; ce qui est encore mieux. En un mot, vous l'aurez, et je vous remercie de me l'avoir demandée.

— Je me mets aux pieds de votre belle actrice.
 1761. Quand verrai-je le jour où elle jouera la fille, et madame *Denis* la mère, et moi le bon homme ? Je persiste fermement dans l'opinion où je suis que DIEU nous a créés et mis au monde pour nous amuser, que tout le reste est plat ou horrible.

Je supplie votre Excellence de vouloir bien dire à M. *Gualaldi* combien je l'estime, j'ose même dire, combien je l'aime.

Recevez mes tendres respects.

A U M Ê M E.

Le même jour.

TOUT ce qui me fâche à présent dans ce monde, je l'avoue à vos aimables Excellences, c'est qu'il y ait deux rôles de femme dans la plupart des pièces; car où trouver le pendant de madame de *Chauvelin*? Je fais quel est son singulier talent; mais, si elle daigne jouer *Andromaque*, que devient *Hermione*? et si elle fait *Hermione*, il faut jeter *Andromaque* par la fenêtre. Elle est comme il *Ariosto* *se sto chi va, se vo, chi sta*?

Vous me paraissez si honnête homme, Monsieur, que je me confierais à vous, quoique vous autres ministres, en général, ne valiez pas grand'chose. Un certain Tancrede fut confié à M. le duc de *Choiseul*, et ce Tancrede, encore tout en maillot, courut Versailles, Paris et l'armée. Vous voulez mon œuvre des six jours: je pourrai bien me repentir de mon œuvre, comme DIEU, mais je ne me repentirai pas de l'avoir
 fournis

fournis ou fourmise à vos lumières et à vos bontés. Reste à savoir comment je vous le dépêcherai , et comment vous m'en le redépêcherez. N'y a-t-il pas un courier de Rome qui passe toutes les semaines par Lyon et par Turin ? Ne pourriez-vous pas faire écrire à M. *Taboureaux* , directeur de la poste de Lyon , de vous faire tenir un paquet cacheté qui viendra de Genève , contenant environ seize cents vers qui ne valent pas le port ?

1761.

L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de décembre.

ILs diront, ces anges : Il n'y a pas de patience d'ange qui puisse y tenir ; nous avons là un dévot insupportable. Renvoyez-moi donc votre exemplaire, et prenez celui-là. Je ne fais plus qu'y faire , mes tutélaires ; je suis à bout , excédé , rebuté sur l'ouvrage ; mais , croyez-moi , le succès est dans le fond du sujet. S'il est intéressant , il ne peut pas l'être médiocrement ; s'il n'y a point d'intérêt , rien ne peut l'embellir.

La tête me fend ; et , si *Cassandre* ne vous plaît pas , vous me fendez le cœur.

L'imagination n'a pas encore dit son dernier mot sur cette pièce ; la bonne femme est capricieuse et ne répond jamais de ce qui lui passera par la tête. Si quelque embellissement se présente à elle , elle

Corresp. générale.

Tome VI. * T

— ne le manquera pas. Mes anges aiment Zulime ; je
1761. ne saurais m'en fâcher contre eux ; mais assurément
ils doivent aimer mieux *Cassandre*.

Mais que dirons-nous de notre philosophe de
vingt-quatre ans ? comment fera-t-il avec une per-
sonne dont il faudra finir l'éducation ? comment
s'accommodera-t-il d'être mari , précepteur et soli-
taire ? On se charge quelquefois de fardeaux difficiles
à porter ; c'est son affaire : il aura *Cornélie-chiffon*
quand il voudra.

Nous venons de répéter le Droit du seigneur ;
Cornélie-chiffon jouera *Colette*, comme si elle était élève
de mademoiselle *Dangeville*.

Le petit mémoire touchant l'ambassadeur prétendu
de France à la Porte russe , est précisément ce qu'il
me fallait ; je n'en demande pas davantage , et j'en
remercie mes anges bien tendrement. Ils sont exacts ,
ils sont attentifs , ils veillent de loin sur leur créature.
Je renvoie leur mémoire ou apostillé , ou combattu ,
ou victorieux , selon que mon humeur m'y a forcé.

Sur ce , je baise leurs ailes avec les plus saints
transports.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 20 de décembre.

J'AI peur, mon ancien ami, de ne vous avoir pas remercié de la description du presbytère. Je crois que *Corneille* aurait mieux réussi s'il avait eu votre Launai à peindre ; il lui fallait de beaux sujets. *Cinna* inspirait mieux que *Pertharite*.

Ce *Corneille* m'a coûté tant de soins, il a fallu écrire tant de lettres, envoyer tant de paquets à l'académie, que je ne fais plus où j'en suis ; la correspondance a pris tout mon temps. Il se pourrait très-bien que je ne vous eusse point écrit : si j'ai fait cette faute, pardonnez-la-moi.

Nous allons poser bientôt les fondemens du petit mausolée que nous élevons à la gloire de votre concitoyen, du père de notre théâtre, de ce théâtre que maître *le Dain* et maître *Fleuri* veulent absolument excommunier ; de ce théâtre qui peut-être est la seule chose qui distingue la France des autres nations ; de ce théâtre dont on adore les actrices qu'ensuite on jette à la voierie, &c.

Enfin mademoiselle *Corneille* a lu le *Cid* ; c'est déjà quelque chose. Vous savez que nous l'avons prise au berceau. Nous comptons qu'elle jouera, ce printemps, *Chimène* sur notre théâtre de Ferney ; elle se tire déjà très-bien du comique. Il y a de quoi en faire une *Dangeville*. Elle joue des endroits à faire mourir de

— rire; et, malgré cela, elle ne déparera pas le tragique.
 1761. Sa voix est flexible, harmonieuse et tendre : il est juste qu'il y ait une actrice dans la maison de *Corneille*.

Pour madame *Denis*; c'est bien dommage qu'elle n'exerce pas ce talent plus souvent ; elle est admirable dans quelques rôles : mais il est plus aisé de bâtir un théâtre que de trouver des acteurs. J'aimerais mieux avoir un procès à solliciter, que des acteurs à rassembler. C'est beaucoup d'avoir trouvé quelquefois au pied des Alpes de quoi composer une assez bonne troupe. J'ai pris le parti de me bien amuser sur la fin de ma vie, de faire à la fois les pièces, le théâtre et les acteurs; cela fait une vie pleine, pas un moment de perdu.

DIEU a eu pitié de moi, mon cher et ancien ami. Réjouissez-vous tant que vous pourrez ; tout ce qui n'est pas plaisir est pitoyable. Êtes-vous à Paris ? êtes-vous à Launai ? en quelque endroit que vous soyez ; je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E C X L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

C'EST pour le coup que nous rirons aux anges. Qu'il arrive de plaisantes choses dans la vie ! comme tout roule, comme tout s'arrange ! Mes divins anges, si c'est un honnête homme, comme il l'est sans doute, puisqu'il s'est adressé à vous, il n'a qu'à

venir, son affaire est faite; il se trouvera que son marché sera meilleur qu'il ne croit. *Cornélie-chiffon* aura au moins quarante à cinquante mille livres de l'édition de *Pierre*; je lui en assure vingt mille; je lui ai déjà donné une petite rente; le tout fera un très-honnête mariage de province, et le futur aura la meilleure enfant du monde, toujours gaie, toujours douce, et qui saura, si je ne me trompe, gouverner une maison avec noblesse et économie. Nous ne pourrions nous en séparer, madame *Denis* et moi, qu'avec une extrême douleur; mais je me flatte que le mari fera sa maison de la nôtre.

Malgré tout cela, il m'est impossible d'aimer Héraclius, je vous l'avoue. Je crois vous avoir cité madame *du Châtelet* qui ne pouvait souffrir cette pièce, dans laquelle il n'y a pas un sentiment qui soit vrai, et pas douze vers qui soient bons, et pas un événement qui ne soit forcé. J'ai ce genre-là en horreur; les Français n'ont point de goût. Est-il possible qu'on applaudisse Héraclius quand on a lu, par exemple, le rôle de *Phèdre*? est-ce que les beaux vers ne devraient pas dégoûter des mauvais? et puis, s'il vous plaît, qu'est-ce qu'une tragédie qui ne fait pas pleurer? Mais je commente *Corneille*: oui, qu'il en remercie sa nièce.

Au reste, le futur doit être convaincu que jamais la future ne fera Héraclius, ni même ne l'entendra; elle en est extrêmement loin: c'est une bonne enfant. Le futur n'a qu'à venir. Notre embarras sera de bien loger notre nouveau ménage; car j'ai fait bâtir un petit château où une jeune fille est fort à son aise, et où monsieur et madame seront un peu à l'étroit. Il

— 1761. ferait plaisant que ce capitaine de chevaux fût un philosophe de vingt-quatre ans , qui vînt vivre avec nous , et qui sût rester dans sa chambre ! Enfin j'espère que DIEU bénira cette plaisanterie.

Divins anges , nous ferons quatre qui baisérons le bout de vos ailes.

Et le roi d'Espagne ? le roi d'Espagne ?

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices , 23 de décembre.

MONSIEUR ,

Je dépêche à M. le comte de Kaunitz un gros paquet à votre adresse. Il contient un volume de l'Histoire de *Pierre le grand* , imprimé avec les corrections au bas des pages , et les réponses à des critiques. Votre Excellence jugera aisément des unes et des autres. J'en garde un double par devers moi. Quand vous aurez examiné à votre loisir ces remarques qui sont très-lisibles , vous me donnerez vos derniers ordres , et ils seront exactement suivis. J'ai réformé , avec la plus scrupuleuse exactitude , les nouveaux chapitres qui doivent entrer dans le second volume , et je me suis conformé à vos remarques sur ces premiers chapitres , en attendant vos ordres sur ceux qui commencent par le procès du czarovitz , et qui finissent à la guerre de Perse. Il restera alors très-

peu de chose à faire pour achever tout l'ouvrage, et pour le rendre moins indigne de paraître sous vos auspices. Je suis persuadé que vous ne voulez pas que j'entre dans les petits détails qui conviennent peu à la dignité de l'histoire, et que votre intention a été toujours d'avoir un grand tableau qui présentât l'empereur *Pierre* dans un jour toujours lumineux. L'auteur d'une histoire particulière de la marine peut dire comment on a construit des chaloupes, et compter les cordages; l'auteur d'une histoire des finances peut dire ce que valait un alin, en 1600, et ce qu'il vaut aujourd'hui; mais celui qui présente un héros aux nations étrangères, doit le présenter en grand, et le rendre intéressant pour tous les peuples; il doit éviter le ton de la gazette et le ton du panégyrique. Je suis convaincu que vous ne pouvez penser autrement. J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire plusieurs lettres; je me flatte que vous les avez reçues, et que vous avez accepté l'hommage que je vous offre d'une tragédie nouvelle que nous représenterons en société, le printemps prochain, dans mon petit château de Ferney. J'aurai la consolation de dire au public tout ce que je pense de votre personne. Je vous souhaite d'heureuses et de nombreuses années; je ferai, pendant celles où je vivrai, avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, &c.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE BASSEWITZ.

Aux Délices , 25 de décembre.

M A D A M E ,

VOUS m'inspirez autant d'étonnement que de reconnaissance. Non-seulement vous écrivez des lettres charmantes à la barbe des houffards noirs, mais vous écrivez des mémoires qui méritent d'être imprimés ; et tout cela dans une langue qui n'est point la vôtre , avec l'exactitude d'un savant , et avec les grâces de nos dames de la cour de *Louis XIV* ; car nous n'avons point aujourd'hui de dame que je vous compare.

Je n'ai reçu , Madame , aucune des lettres dont vous me faites l'honneur de me parler. Quand il n'y aurait que ce malheur attaché à la guerre, je la détesterais ; c'est être véritablement pillé que de perdre les lettres dont vous m'honorez.

Je n'ai point changé de demeure , je conserve toujours mes Délices auprès de Genève ; elles me feront toujours chères , puisqu'un fils de notre adorable madame la duchesse de *Gotha* a daigné les habiter. Mais, comme j'ai des terres en France dans le voisinage , et que , par les circonstances les plus singulières et les plus heureuses , ces terres sont

libres , j'y ai fait bâtir un château assez joli. Si je n'étais que genevois , je dépendrais trop de Genève ; si je n'étais que français , je dépendrais trop de la France. Je me suis fait une destinée à moi tout seul , et j'ai acquis cette précieuse liberté après laquelle j'ai soupiré toute ma vie , et sans laquelle je ne crois pas qu'un être pensant puisse être heureux. 1761.

Je suis pénétré de vos bontés , Madame ; j'ai le règlement ecclésiastique de ce *Pierre le grand* qui savait si bien contenir les prêtres. J'ai son oraison funèbre ; et toute oraison funèbre est suspecte. Les matériaux ne me manquent point ; mais rien n'approche de vos mémoires. L'aventure de la glace cassée , et la réponse de *Catherine* , sont des anecdotes bien précieuses. On voit bien tout ce que cela signifie , mais il n'est pas encore temps de le dire ; les vérités sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs. Je n'avais jamais entendu parler , Madame , des *Mémoires du baron de Wissen* , qui avait élevé cet infortuné czarovitz ; ils doivent être fort curieux. Je vous avoue que je vous aurais la plus grande obligation de vouloir bien me les faire parvenir ; j'implore la protection de madame la duchesse de *Gotha* pour obtenir cette grâce ; vous ne refuserez rien à ce nom. Je souhaite que ce baron *Wissen* ait dit la vérité : il devait bien connaître son élève ; mais la vérité qu'il peut dire est bien délicate. On m'ouvre en Russie à deux battans les portes de l'amirauté , des arsenaux , des forteresses et des ports ; mais on ne communique guère la clef du cabinet et de la chambre à coucher.

Quand j'ai un peu de santé , Madame , il me

1761.

prend une forte envie de faire un tour d'Allemagne, d'aller surtout à Gotha, puis à Hambourg, puis à Rostock, et de me présenter en chevalier errant à la porte de Dalvitz ; mais, après ce beau rêve, quand je considère que j'ai bientôt soixante et dix ans, et que je deviens borgne, je reste à ma cheminée, et entre deux poêles, tout plein de la respectueuse et tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre, &c.

L E T T R E C L.

A M. D U C L O S.

Aux Délices, 25 de décembre.

JE présente à l'académie ma respectueuse reconnaissance, de la bonté qu'elle a eue d'examiner mon Commentaire sur les tragédies du grand *Corneille*, et de me donner plusieurs avis dont je profite.

Nous allons commencer incessamment l'édition. Les frères *Cramer* vont donner leur annonce au public ; les noms des souscripteurs seront imprimés dans cette annonce : on y verra l'empereur, l'impératrice-reine et l'impératrice de Russie, qui ont souscrit pour autant d'exemplaires que le roi, notre protecteur. Cette entreprise est regardée, par toute l'Europe, comme très-honorable à notre nation et à l'académie, et comme très-utile aux belles-lettres.

Le nom de *Corneille*, et l'attente où sont tous les étrangers de savoir ce qu'ils doivent admirer ou

reprandre dans lui, serviront encore à étendre la langue française dans l'Europe. 1761.

L'académie a paru confirmer tous mes jugemens sur ce qui concerne la langue, et me laisse une liberté entière sur tout ce qui concerne le goût : c'est une liberté dont je ne dois user qu'en me conformant à ses sentimens, autant que je pourrai les bien connaître. Il est difficile de s'expliquer entièrement de si loin, et en si peu de temps.

Dans les premières esquisses que j'eus l'honneur d'envoyer, je remarque dans la *Médée* de *Corneille* les enchantemens qu'elle emploie sur le théâtre; et comme mon Commentaire est historique aussi-bien que critique, et que je compare les autres théâtres avec le nôtre, je dis que : *Dans la tragédie de Machbet, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakespeare, trois sorcières font leurs enchantemens sur le théâtre, &c.*

Ces trois sorcières arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre, avec un grand chaudron dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles, *il est temps, il est temps*; elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud en criant en refrain, *double, double, chaudron trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double*. Cela vaut bien les serpens qui sont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que *Médée* a cueillies, le pied nu, en faisant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie, &c.

C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, et c'est là qu'ils ont été le mieux traités.

1761,

Voyez dans *Quinault*, supérieur en ce genre :

Esprits malheureux et jaloux ,
 Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine ,
 Vous dont la fureur inhumaine ,
 Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux ;
 Démon , préparez-vous à seconder ma haine ;
 Démon , préparez-vous
 A venger mon courroux.

Voyez , en un autre endroit, ce morceau encore
 plus fort que chante *Médée* :

Sortez , ombres , sortez de la nuit éternelle ;
 Voyez le jour pour le troubler :
 Que l'affreux désespoir , que la rage cruelle
 Prennent soin de vous rassembler.
 Avancez , malheureux coupables ,
 Soyez aujourd'hui déchainés ;
 Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés ,
 Ne soyez pas seuls misérables.
 Ma rivale m'expose à des maux effroyables ,
 Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.
 Non , les enfers impitoyables
 Ne pourront inventer des horreurs comparables
 Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
 Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ,
 Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet est peut-être un chef-d'œuvre ; il
 est fort et naturel , harmonieux et sublime. Obser-
 vons que c'est-là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de
 mépriser , et apprenons à être justes.

J'ai l'attention de présenter ainsi aux yeux du lecteur des objets de comparaison, et je présume que 1761. rien n'est plus instructif. Par exemple, *Maxime* dit :

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ,
 Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ,
 Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

C I N N A.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ,
 Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
 Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
 L'ame, de son dessein jusqu'alors possédée , &c.

Shakespeare, soixante ans auparavant, avait dit la même chose, dans les mêmes circonstances; *Brutus*, sur le point d'assassiner *César*, parle ainsi :

„ Entre le dessein et l'exécution d'une chose si
 „ terrible, tout l'intervalle n'est qu'un rêve affreux.
 „ Le génie de Rome et les instrumens mortels de
 „ sa ruine semblent tenir conseil dans notre ame
 „ bouleversée. Cet état funeste de l'ame tient de
 „ l'horreur de nos guerres civiles. „

Jé mets sous les yeux ces objets de comparaison, et je laisse au lecteur à juger.

J'avais oublié d'insérer, dans mes remarques envoyées à l'académie, une anecdote qui me paraît curieuse. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, homme qui avait dans l'esprit les faillies les plus lumineuses, étant dans l'orchestre à une représentation de *Cinna*, ne put souffrir ces vers d'*Auguste* :

Mais tu ferais pitié, même à ceux que j'irrite,
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.

— Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
 1761. Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualités par où tu m'as fu plaisir, &c.

„ Ah ! dit-il, voilà qui me gâte toute la beauté
 „ du *soyons amis*, *Cinna*. Comment peut-on dire,
 „ *soyons amis*, à un homme qu'on accable d'un si
 „ profond mépris. On peut lui pardonner pour se
 „ donner la réputation de clémence, mais on ne
 „ peut l'appeler *ami*; il fallait que *Cinna* eût du
 „ mérite, même aux yeux d'*Auguste*. „

Cette réflexion me parut aussi juste que fine, et j'en fais juge l'académie.

Cette considération sur le personnage de *Cinna* me ramène ici à l'examen de son caractère. Je pense, avec l'académie, que c'est à *Auguste* qu'on s'intéresse pendant les deux derniers actes; mais certainement, dans les premiers, *Cinna* et *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt; et, dans la belle scène de *Cinna* et d'*Emilie*, au premier acte où *Auguste* est rendu exécutable, tous les spectateurs deviennent autant de conjurés au récit des proscriptions. Il est donc évident que l'intérêt change dans cette pièce, et c'est probablement par cette raison qu'elle occupe plus l'esprit qu'elle ne touche le cœur.

Nota bene, c'est presque le seul endroit où je me sois écarté du sentiment de l'académie, et j'ai pour moi quelques académiciens que j'ai consultés.

Les remords tardifs de *Cinna* me font toujours beaucoup de peine; je sens toujours que ces remords me toucheraient bien davantage, si, dans la conférence avec *Auguste*, *Cinna* n'avait pas donné des conseils perfides, s'il ne s'était pas affermi ensuite

dans cette même perfidie. J'aime des remords après un grand crime conçu par enthousiasme, cela me paraît dans la nature, et dans la belle nature; mais je ne puis souffrir des remords après la plus lâche fourberie, ils ne me paraissent alors qu'une contradiction.

1761.

Je ne parle ici que pour la perfection de l'art, c'est le but de tous mes commentaires; la gloire de *Corneille* est en sûreté. Je regarde *Cinna* comme un chef-d'œuvre, quoiqu'il ne soit pas de ce tragique qui transporte l'ame et qui la déchire; il l'occupe, il l'élève. La pièce a des morceaux sublimes; elle est régulière, c'en est bien assez.

J'ai été un peu sévère sur *Héraclius*; mais j'envoie à l'académie mes premières pensées, afin de les rectifier. M. *Magens*, éditeur de *Don Quichotte* et de la *Vie de Cervantes*, prétend que l'*Héraclius* espagnol est bien antérieur à l'*Héraclius* français; et cela est bien vraisemblable, puisque les Espagnols n'ont daigné rien prendre de nous, et que nous avons beaucoup puisé chez eux: *Corneille* leur a pris le *Menteur*, la *Suite du Menteur*, *Don Sanche*.

Je demande permission à l'académie d'être quelquefois d'un avis différent de nos prédécesseurs qui donnèrent leur sentiment sur le *Cid*. Elle m'approuvera, sans doute, quand je dis que fuir est d'une seule syllabe, quoiqu'on ait décidé autrefois qu'il était de deux. J'excuse ce vers:

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

Je trouve ce vers beau; la race y est personnifiée, et en ce cas son front peut rougir.

1761.

J'approuve ces vers :

Mon ame est satisfaite ,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

L'académie y trouve une contradiction ; mais il me paraît que ces deux vers veulent dire : *Je suis satisfait, je suis vengé, mais je l'ai été trop aisément* ; et je demande alors où est la contradiction. On a condamné *instruisez-le d'exemple* ; je trouve cette hardiesse très-heureuse. *Instruisez-le par exemple*, serait languissant ; c'est ce qu'on appelle *une expression trouvée*, comme dit *Despréaux*. J'ai osé imiter cette expression dans la Henriade :

Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.

et cela n'a révolté personne.

Je prends aussi la liberté d'avoir quelquefois un avis particulier sur l'économie de la pièce. Ceux qui rédigèrent le jugement de l'académie disent qu'il y aurait eu, sans comparaison, moins d'inconvénient dans la disposition du *Cid*, de seindre, contre la vérité, que le comte ne fût pas, trouvé à la fin véritable père de *Chimène* ; ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure.

Je suis très-sûr que ces inventions, d'ailleurs communes et peu heureuses, auraient produit un mauvais roman sans intérêt. Je souscris à une autre proposition ; c'est que le salut de l'Etat eût dépendu absolument du mariage de *Chimène* et de *Rodrigue*. Je trouve cette idée fort belle, mais j'ajoute qu'en

qu'en ce cas il eût fallu changer la constitution du poëme. 1761.

En rendant ainsi compte à l'académie de mon travail, j'ajouterai que je suis souvent de l'avis de l'auteur de *Télémaque*, qui, dans sa lettre à l'académie sur l'éloquence, prétend que *Corneille* a donné souvent aux Romains une enflure et une emphase qui est précisément l'opposé du caractère de ce peuple-roi. Les Romains disaient des choses simples, et en faisaient de grandes. Je conviens que le théâtre veut une dignité et une grandeur au-dessus de la vérité de l'histoire; mais il me semble qu'on a passé quelquefois ces bornes.

Il ne s'agit pas ici de faire un commentaire qui soit un simple panégyrique; cet ouvrage doit être à la fois une histoire des progrès de l'esprit humain, une grammaire et une poétique.

Je n'atteindrai pas à ce but, je suis trop éloigné de mes maîtres que je voudrais consulter tous les jours; mais l'envie de mériter leurs suffrages, en me rendant plus laborieux et plus circonspect, rendra peut-être mon entreprise de quelque utilité.

Nota bene que je ne puis me servir dans *le Cid* de l'édition de 1664, parce qu'il faut absolument que je mette sous les yeux celle que l'académie jugea quand elle prononça entre *Corneille* et *Scudéri*.

J'ajoute que, si l'académie voulait bien encore avoir la bonté d'examiner le commentaire sur *Cinna*, que j'ai beaucoup réformé et augmenté, suivant ses avis, elle rendrait un grand service aux lettres. *Cinna* est de toutes les pièces de *Corneille* celle que les

— 1761. hommes en place liront le plus dans toute l'Europe, et par conséquent celle qui exige l'examen le plus approfondi.

Je supplie l'académie d'agréer mes respects.

L E T T R E C L I.

A MADAME DE FONTAINE.

4 de janvier.

— 1762. **E**NFIN donc, ma chère nièce, je reçois une lettre de vous; mais je vois que vous n'êtes pas dévote, et je tremble pour votre salut. J'avais cru qu'une religieuse, un confesseur, un pénitent, une tourière, pourraient toucher les âmes timorées. Les mystères sacrés sont, en grande partie, l'origine de notre sainte religion: les âmes dévotes se prêtent volontiers à ces beaux usages. Il n'y a ni religieuse, ni femme, ni fille à marier, qui ne se plaise à voir un amant se purifier pour être plus digne de sa maîtresse.

Vous me dites que la confession et la communion ne sont pas suivies ici d'événemens terribles; mais n'est-ce rien qu'une fille qui se brûle, et qu'un amant qui se poignarde?

Où avez-vous pêché que *Cassandre est un coupable, entraîné au crime par les motifs les plus bas*? 1°. Il n'a point cru empoisonner *Alexandre*; 2°. on n'a jamais appelé la plus grande ambition un motif bas; 3°. il n'a pas même cette ambition; il n'a donné autrefois à *Statira* un coup d'épée, qu'en défendant son père;

4°. il n'a de violens remords que parce qu'il aime la fille de *Statira* éperdument, et il se regarde comme plus criminel qu'il ne l'est en effet : c'est l'excès de son amour qui grossit le crime à ses yeux. 1762.

Pourquoi ne voulez-vous pas que *Statira* expire de douleur ? *Lufignan* ne meurt que de vieillesse : c'était cela qui pouvait être tourné en ridicule par les méchantes gens. *Corneille* fait bien mourir la maîtresse de *Suréna* sur le théâtre :

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

Vous êtes tout étonnée que, dans l'église, deux princes respectent leur curé : mais les mystères sacrés ne pouvaient être souillés, et c'est une chose assez connue.

Au reste, nous ne comptons point jouer sitôt *Cassandre* ; M. d'*Argental* n'en a qu'une copie très-informe. Si vous aviez lu la véritable, vous auriez vu que *Statira*, par exemple, ne meurt pas subitement. Ces vers vous auraient peut-être désarmée :

*Cassandre à cette reine est fatal en tout temps.
Elle tourne sur lui ses regards expirans,
Et croyant voir encore un ennemi funeste
Qui venait de sa vie arracher ce qui reste,
Faible et ne pouvant plus soutenir sa terreur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur ;
Soit que de tant de maux la pénible carrière
Précipitât l'instant de son heure dernière,
Ou soit que des poisons empruntant le secours,
Elle-même ait tranché la trame de ses jours.*

Si vous aviez vu, encore une fois, mon manuscrit,

— vous auriez vu tout le contraire de ce que vous
 1762. me reprochez. J'ai cru d'ailleurs m'apercevoir que les remords et la religion fesaient toujours un très-grand effet sur le public ; j'ai cru que la singularité du spectacle produirait encore quelque sensation. Je me suis pressé d'envoyer à M. et à madame d'*Argental* la première esquisse. Je n'ai pas imaginé assurément qu'une pièce faite en six jours n'exigeât pas un très-long temps pour la corriger. J'y ai travaillé depuis avec beaucoup de soin ; elle a fait pleurer et frémir tous ceux à qui je l'ai lue , et il s'en faut bien encore que je sois content.

Vous voyez , par tout ce long détail , que je fais cas de votre estime , et que vos critiques font autant d'impression sur moi que les louanges de votre sœur. Elle est aussi enthousiasmée de *Caissandre* que vous en êtes mécontente ; mais c'est qu'elle a vu une autre pièce que vous , et qu'une différence de soixante à quatre-vingts vers , répandus à propos , changent prodigieusement l'espèce.

Je ne fais ce qu'est devenu un gros paquet d'amusemens de campagne , que j'avais envoyé à Ornoi , et que j'avais adressé à un intendant des postes. Il y avait un petit livre relié , avec une lettre pour vous , et quelques manuscrits : tout cela était très-indifférent ; mais apparemment le livre relié fit retenir le paquet. J'ai appris depuis qu'il ne fallait envoyer par la poste aucun livre relié : on apprend toujours quelque chose en ce monde.

Vous ne m'avez pas dit un mot de l'alliance avec l'Espagne. Je vois que , vous et moi , nous sommes napolitains , siciliens , catalans ; mais je ne vois pas

que l'on donne encore sur les oreilles aux Anglais ,
et c'est-là le grand point. 1762.

Revenons au tripot. Vous allez donc bientôt voir Zulime ? Je vous avoue que je fais plus de cas d'une scène de Cassandre que de tout Zulime. Elle peut réussir , parce qu'on y parle continuellement d'une chose qui plaît assez généralement ; mais il n'y a ni invention , ni caractères , ni situations extraordinaires : on y aime à la rage ; *Clairon* joue , et puis c'est tout.

Bonsoir , ma chère nièce ; je vous regrette , vous aime , et vous aimerai tant que je vivrai.

On dit que nous aurons *Florian* au printemps : il verra mon église et mon théâtre. Je voudrais vous voir à la messe et à la comédie.

L E T T R E C L I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 de janvier.

VRAIMENT , mes chers frères , j'apprends de belles nouvelles ! Frère *Thiriot* reste indolemment au coin de son feu , et on va jouer le Droit du seigneur tout mutilé , tout altéré ; et ce qui était plaisant ne le sera plus ; et la pièce sera froide , et elle sera sifflée ; et frère *Thiriot* en fera pour sa mine de fève. Un autre inconvénient qui n'est pas moins à craindre , c'est qu'on ne prenne votre frère pour le sieur *Picardet* , de l'académie de Dijon ; alors il n'y aurait plus

— 1762. d'espérance, et tout ferait perdu sans ressource. Je demande deux choses très-importantes; la première, c'est qu'on m'envoie la pièce telle qu'on la jouera; la seconde, qu'on jure à tort et à travers que je n'ai nulle part à cet ouvrage: mon nom est trop dangereux, il réveille les cabales. Il n'y en a point encore de formée contre M. *Picardet*, et M. *Picardet* doit répondre de tout.

Mes chers frères, *interim estote fortes in Lucretio et in philosophiâ.*

J'espère que je contribuerai, avec les Etats de Bourgogne (dont nous avons l'honneur d'être), à donner un vaisseau au roi; mais si les Anglais me le prennent, je ferai contre eux une violente satire.

Frère V... est tout ébahi de recevoir, dans l'instant, une pancarte du roi, adressée aux gardes de son trésor royal, avec un bon, rétablissant une pension que frère V... croyait anéantie depuis douze ans. Que dira à cela *Catherin Fréron*? que dira le *Franc de Pompignan*? V... embrasse les frères.

Qu'est-ce donc que *Zarucma*? quel diable de nom! J'aimerais mieux *Childebrand*.

Je vous prie de me dire où demeure ce pédant de *Crévier*. Est-il recteur, professeur? Je lui dois mille tendres remerciemens.

L E T T R E C L I I I .

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de janvier.

IL faut que je fasse part à mes anges gardiens de ce qui m'arrive sur terre. Pourquoi M. *Ménard*, premier commis, m'écrit-il ? pourquoi m'envoie-t-il une pancarte du roi ? *Garde de mon trésor royal, payez comptant à V.... bon, Louis*. Il est vrai qu'il y a douze ans que j'avais une pension ; mais je l'avais oubliée, et je n'avais pas l'impudence de la demander ; je la croyais anéantie. Que veut dire cette plaisanterie ? ne serait-ce pas un tour de nosseigneurs de *Choiseul* ? Je ne fais à qui m'en prendre ; mes anges, ne seriez-vous point dans la bouteille ?

Cependant, renvoyez-moi donc *Cassandre*.

1°. Il ne faut pas qu'il ait été complice de l'empoisonnement d'*Alexandre*.

2°. S'il a donné un coup d'épée à la veuve, c'est dans la chaleur du combat ; et il en est encore plus contrit que ci-devant.

3°. Il aime, et est encore plus aimé qu'il n'était, et il en parle davantage dès le premier acte.

4°. *Antigone* a encore plus de raison qu'il n'en avait de soupçonner *Olimpie* d'être la fille de sa mère.

5°. *Antigone* traitait trop *Cassandre* en petit garçon, et cela rendait *Cassandre* bien moins intéressant.

6°. Les lois touchant le mariage semblaient trop

— faites pour le besoin présent, et il faut les préparer
1762. de plus loin.

7°. L'acte quatrième, finissant par *Cassandre* et non par *Antigone*, est bien plus touchant.

8°. L'aspect de *Cassandre* augmentant les maux de nerfs de *Statira*, rend sa mort bien plus vraisemblable.

9°. Bien des gens croient que *Statira*, voyant que sa fille aime *Cassandre*, s'est aidée d'un peu de sublimé.

10°. Des détails plus forts et plus tendres font quelque chose.

Enfin, on ne peut faire qu'en faisant.

Mais renvoyez-moi donc ma guenille, si vous voulez que je baise le bout de vos ailes.

P. S. Mais, M. le comte de *Choiseul*, dites donc à l'Espagne qu'elle envoie cinquante vaisseaux à notre secours. Que voulez-vous que nous fassions avec des complimens ?

Gardez-vous d'avoir jamais affaire aux Russes.

Quand vous n'aurez rien à faire, daignez vous informer si le roi mon maître a été proposé jadis à *Elisabeth* l'autocratrice.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 19 de janvier.

IL faut absolument que votre Excellence soit du métier; vous ne pouvez en parler si bien sans en avoir un peu tâté. *Pourceaugnac*, à qui d'ailleurs vous ne ressemblez point, a beau dire qu'il a pris dans les romans qu'il doit être reçu à ses *faits justificatifs*, on voit bien qu'il a étudié le droit. Ce n'est ni en Corse ni à Turin qu'on apprend toutes les finesses de l'art du théâtre. Vous avez mis la main à la pâte; avouez-le. Tout l'esprit que vous avez ne suffit pas pour entrer dans la profondeur de nos mystères: vos réflexions sont une excellente poétique. Soyez très-persuadé qu'il n'y a point d'ambassadeur ni de lieutenant général qui en puisse faire autant. Je suis fort aise à présent de ne vous avoir pas envoyé la bonne copie, puisque le brouillon m'a valu une si bonne leçon.

Vous avez très-grande raison, Monsieur, de vouloir que *Cassandre* puisse n'avoir rien à se reprocher auprès d'*Olimpie*. En toute tragédie, comme en toute affaire, il y a un point principal, un centre où toutes les lignes doivent aboutir. Ce centre est ici l'amour de *Cassandre* et d'*Olimpie*: j'avais été assez heureux pour remplir votre objet. Ce n'est point *Cassandre* qui a enlevé *Olimpie* à Babylone, c'est *Antipatre* son père. *Antipatre* vient de mourir; et le premier devoir

— 1762. dont s'acquitte *Cassandre*, est de restituer à la fille d'*Alexandre* le royaume de son père dont il se trouve en possession. Il est à la fois innocent devant DIEU, et coupable devant *Statira* et devant *Olimpie*. Il est vrai qu'il a présenté la coupe empoisonnée à *Alexandre*, mais il n'était pas dans le secret de la conspiration ; il est vrai qu'il a répandu le sang de *Statira*, mais c'est dans la fureur d'un combat, c'est en défendant son père. Il se trouve enfin dans la situation la plus tragique, amoureux à l'excès d'une fille dont il est l'unique bienfaiteur, meurtrier de la mère, empoisonneur du père, adoré de la fille, exécration à *Statira*, odieux à *Olimpie* qui l'aime, pénétré de remords et de désespoir. Il n'y a personne qui ne souhaite ardemment qu'*Olimpie*, lui pardonne, et *Olimpie* n'ose lui pardonner. Voilà le fond, voilà le sujet de la pièce. Elle est bien autrement traitée que dans la malheureuse minute qu'on vous a envoyée par pure méprise. Je suis tout glorieux d'avoir prévenu presque toutes vos objections.

Il s'en faut bien, par exemple, que mon grand-prêtre puisse être soupçonné de prendre aucun parti ; car, lorsque *Cassandre* lui dit :

Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

Il répond :

Me préservent les cieux de passer les limites ,
 Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites.
 Les intrigues des cours , les cris des factions ,
 Des humains que je fuis les tristes passions ,
 Seigneur , ne troublent point nos retraites obscures.
 Au Dieu que nous servons nous levons des mains pures :

Les débats des grands rois prompts à se diviser,
 Ne font connus de moi que pour les apaiser;
 Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
 Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.

1762.

Enfin, il y a, de compte fait, quatre cents vers dans la pièce qui la changent entièrement, et que vous ne connaissez pas. Encore une fois, j'en bénis DIEU, puisque le quiproquo m'a valu vos bontés et vos lumières; vous m'enchanterez et vous m'éclairerez. Venez donc voir jouer la pièce; madame l'ambassadrice, embellissez donc *Olimpie*. Je vais tâcher de rendre son rôle plus touchant, pour le rendre moins indigne de vous. Je suis un bon diable d'hierophante pénétré, reconnaissant, attaché pour ma pauvre vie à vos Excellences, V.

L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 de janvier.

MES anges sont terriblement importunés de leur créature. Leur créature considère qu'il faut toujours plus de six semaines pour rapetasser ce qu'on a fait en six jours (comme on l'a déjà confessé).

En toute tragédie, comme en toute affaire, il y a un point principal d'où dépend le succès, et auquel tout doit être subordonné. Ce point principal, dans l'affaire de *Cassandre*, est qu'il ne soit pas odieux au

1762.

public, et qu'il le soit horriblement à *Statira*. Il faut que son amour intéresse, et, pour qu'il intéresse, il ne faut pas qu'on ait le plus léger soupçon que ce soit un lâche qui ait empoisonné *Alexandre*. Quelque soin que j'aye pris d'écarter cette idée, je vois qu'elle se loge dans beaucoup de têtes. Mes anges verront le soin que j'ai pris pour prévenir cette fausse opinion, par les deux scènes ci-jointes. Il me semble que ces deux scènes écartent toutes les objections qu'on pourrait faire au rôle de *Cassandre*. Il n'y a plus de reproches à faire qu'à *Antipatre* son père; c'est lui qui fit périr son maître, c'est lui qui emmena *Olimpie* en esclavage; et *Cassandre* a élevé avec des soins paternels la prisonnière de son père. Rien ne peut plus s'opposer à l'intérêt qu'on doit prendre à lui: il a tout réparé, il a tout fait pour mériter *Olimpie*; et c'est, à mon sens, un coup de l'art assez singulier, que l'empoisonneur du père d'*Olimpie*, et le meurtrier de sa mère, mérite d'être aimé de la fille.

Voici une autre affaire bien importante et bien délicate. *Le Kain* se plaint amèrement de ce qu'un nommé *Brisard* veut s'appeler *Marc-Tulle Cicéron*; *le Kain* prétend que c'est lui qui doit être *Cicéron*, mais il ne lui ressemble point du tout. Ce *Cicéron* avait un grand cou, un grand nez, des yeux perçans, une voix sonore, pleine, harmonieuse; toutes ses phrases avaient quatre parties, dont la dernière était la plus longue; il se faisait entendre, du haut de la tribune, jusque dans les derniers rangs des marmitons romains. Ce n'est point là du tout le caractère de mon ami *le Kain*; mais où sont les gens qui se rendent justice? Ce singe de *la Noue* ne me déclarait-il

pas une haine mortelle, parce que je lui avais dit que *Dufresne* avait une face plus propre que la fienne à représenter *Oromane*. 1762.

Je ne puis donc flatter *le Kain* dans son goût cicéronien ; je m'en remets à la décision de mes anges : c'est aux premiers gentilshommes de la chambre à donner les rôles ; un pauvre auteur ne doit jamais se mêler de rien que d'être sifflé.

Autre requête à mes anges, concernant le Droit du seigneur. On dit qu'on a tout mutilé, tout bouleversé. La pièce sera huée, je vous en avertis. J'écris à frère *Damilaville* ; je le prie de m'envoyer la pièce telle qu'on la doit jouer : ce qu'il y a encore de très-important, c'est qu'il faut jurer toujours qu'on ne connaît point l'auteur. Le public cherche à me deviner pour se moquer de moi ; je vois cela de cent lieues.

Mes divins anges, ce n'est pas tout. Renvoyez-moi, je vous prie, tous mes chiffons, c'est-à-dire les deux leçons de cette œuvre des six jours, que je mets plus de six fois six autres jours à reprendre en sous-œuvre. Ou je suis un sot, ou cela sera déchirant, et vous en viendrez à votre honneur. Vous pouvez être sûrs que si je reçois le matin votre paquet, un autre partira le soir pour aller se mettre à l'ombre de vos ailes. Ah ! que vous m'avez fait aimer le tripot ! Je relisais tout à l'heure une première scène d'un drame commencé et abandonné. Cette première scène me réchauffe ; je reprendrai ce drame : mais il faut songer sérieusement à *Pierre I*.

La vie est courte ; il n'y a pas un moment à perdre à l'âge où je suis. La vie des talens est encore plus

— courte. Travaillons tandis que nous avons encore du
1762. feu dans les veines.

Je suis content de l'Espagne. Il vaut mieux tard que jamais.

Il y a long-temps que je dis , gare à vous , *Joseph* : je dis aussi , gare à vous , *Luc*.

Aux pieds des anges.

L E T T R E C L V I.

A M. DUCLOS.

Aux Délices , 20 de janvier.

Ni le petit mémoire, Monsieur, que vous avez eu la bonté de communiquer à l'académie, ni aucun des commentaires qu'elle a bien voulu examiner, ne sont destinés à l'impression : ce ne sont, je le répète encore, que des doutes et des consultations. Je demande les avis de l'académie, pour pressentir le jugement du public éclairé, et pour avoir un guide sûr qui me conduise dans un travail très-épineux et très-pénible. Non-seulement je consulte l'académie en corps, mais je m'adresse à des membres qui ne peuvent assister aux assemblées. M. le cardinal de *Bernis*, par exemple, a présentement entre les mains mes doutes sur *Rodogune*, et je vous les enverrai dès qu'il me les aura rendus. Encore une fois, il s'agit d'avoir toujours raison, et je ne peux demander trop de conseils.

Je tâche d'égayer et de varier l'ouvrage par tous

les objets de comparaison que je trouve sous ma main; voilà pourquoi je rapporte la chanson des forcières de *Shakespeare*, qui arrivent sur un manche à ballai, et qui jettent un crapaud dans leur chaudron. Il n'est pas mal de rabattre un peu l'orgueil des Anglais, qui se croient souverains du théâtre comme des mers, et qui mettent sans façon *Shakespeare* au-dessus de *Corneille*. 1762.

J'ai une chose particulière à vous mander, dont peut-être l'académie ne sera pas fâchée pour l'honneur des lettres. Vous savez que j'avais autrefois une pension; je l'avais oubliée depuis douze ans, non-seulement parce que je n'en ai pas besoin, mais parce qu'étant retiré et inutile, je n'y avais aucun droit. Sa Majesté, de son propre mouvement, et sans que je pusse m'y attendre, ni que personne au monde l'eût sollicitée, a daigné me faire envoyer un brevet et une ordonnance. Peut-être est-il bon que cette nouvelle parvienne aux ennemis de la littérature et de la philosophie. Je me recommande toujours aux bontés de l'académie, et je vous prie de me conserver les vôtres.

1762.

L E T T R E C L V I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 26 de janvier.

LE frère hermite embrasse tendrement les frères de Paris. Il a un peu de fièvre, mais il espère que DIEU le conservera pour être le fléau des fanatiques et des barbares. Ni lui, ni M. *Picardet*, ne sont contents de l'altération du texte du Droit du seigneur; et il espère que, quand il s'agira d'imprimer, le texte sacré sera rétabli dans toute sa pureté.

Je suis enthousiasmé du petit livre de l'inquisition; jamais l'abbé *Mords-les* n'a mieux mordu, et la préface est un des meilleurs coups de dent qu'ait jamais donné *Protagoras*.

Je suis d'ailleurs très-mécontent de frère *Thiriot*, dont les lettres sont toujours instructives, et qui écrit une fois en six mois. Ce frère aura pourtant, dans six mois, un ouvrage d'un de nos frères de la propagande, qui pourra lui être utile, et faire prospérer la vigne du Seigneur.

Allons donc, paresseux, écrivez-moi donc comment on a reçu la réplique foudroyante de l'abbé de *Chauvelin* aux jésuites.

Quelles nouvelles du tripot de la comédie? quelle tragédie jouera-t-on? quelles sottises fait-on? envoyez-moi donc celles de *Piron*, puisque j'ai lu celles de *Gresset*.

L E T T R E

L E T T R E C L V I I I.

1762.

A M. D A M I L A V I L L E.

26 de janvier.

MES chers frères, je vous remercie, au nom de l'humanité, du *Manuel de l'inquisition*. C'est bien dommage que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches pour aller détruire, par le fer et par la flamme, ces ennemis du genre-humain, et la secte abominable qui a produit tant d'horreurs.

M. *Picardin* me mande qu'il est assez content du succès du *Droit du seigneur* : on dit qu'on l'a gâté encore après la première représentation. Il faudrait avoir un peu plus de fermeté, et savoir résister à la première fougue des critiques, qui fait du bruit les premiers jours, et qui se tait à la longue. On ne peut que corriger très-mal quand on corrige sur le champ, et sans consulter l'esprit de l'auteur : cela même enhardit les censeurs ; ils critiquent ces corrections faites à la hâte, et la pièce n'en va pas mieux.

Je vais écrire aux frères *Cramer*, et j'enverrai, par la poste suivante, les deux exemplaires qu'on demande concernant le *Despotisme oriental*. Ce livre, très-médiocre, n'est point fait pour notre heureux gouvernement occidental. Il prend très-mal son temps, lorsque la nation bénit son roi et applaudit au ministère. Nous n'avons de monstres à étouffer que les jésuites et les convulsionnaires.

Corresp. générale.

Tome VI. * X

— 1762. M. *Picardin* demande absolument la préface du Droit du seigneur : cela est de la dernière conséquence ; il y a quelque chose d'essentiel à y changer. Je supplie donc qu'on me l'envoie par la première poste, et M. *Picardin* la renverra incontinent.

On n'a point reçu de lettre de frère *Thiriot* ; cela n'a pas trop bon air ; il devait, ce me semble, montrer un peu plus de sensibilité.

J'embrasse tendrement tous les frères. S'ils ne dessillent pas les yeux de tous les honnêtes gens, ils en répondront devant DIEU. Jamais le temps de cultiver la vigne du Seigneur n'a été plus propice. Nos infâmes ennemis se déchirent les uns les autres ; c'est à nous à tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se mordent, et que nous pouvons les mirer à notre aise.

Soyez persévérans, mes chers frères, et priez DIEU pour moi qui ne me porte pas trop bien.

Elevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen.*

LETTRE CLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 26 de janvier.

O Mes anges ! je vous remercie d'abord, vous et M. le comte de *Choiseul*, de l'éclaircissement que je reçois sur les propositions de mariage faites, en 1725, entre deux têtes couronnées. Je vous prie de dire à M. le comte de *Choiseul* qu'un jour le maréchal *Keith* me disait : *Ah ! Monsieur, on ment, dans cette cour-là, encore plus que dans la cour de Rome.*

Mais vous m'avouerez que si les Scythes savent mentir, ils savent encore mieux se battre, et qu'ils deviennent un peuple bien redoutable. Je suis leur serviteur, comme vous savez, et un peu le favori du favori; mais j'avoue qu'ils mentent beaucoup, et je ne l'avoue qu'à mes anges. 1762.

Il est fort difficile de trouver à présent les sermons du rabbin *Akib*; on tâchera d'en faire venir de Smyrne incessamment.

A l'égard du capitaine de chevaux, si fiançailles ne font pas épousailles, désir passer n'est pas fiançailles; on attendra tranquillement que DIEU et le hasard mettent à fin cette belle aventure.

Je vais tâcher, tout malingre que je suis, d'écrire un mot à M. le président de *la Marche*, et le remercier de son beau zèle pour mon nom. Vous devriez bien le détourner du malheureux penchant qu'il semble avoir encore pour cette secte abominable, contre laquelle le rabbin *Akib* semble porter de si justes plaintes.

Les jésuites et les jansénistes continuent à se déchirer à belles dents; il faudrait tirer à balles sur eux tandis qu'ils se mordent, et les aider eux-mêmes à purger la terre de ces monstres. Vous me trouverez peut-être un peu sévère dans ce moment, mais c'est que la fièvre me prend, et je vais me coucher pour adoucir mon humeur.

Je vous demande en grâce, mes divins anges, de me renvoyer mes deux *Cassandre*, et si la fièvre me quitte, vous aurez bientôt un *Cassandre* selon vos désirs. Mille tendres respects.

Encore un mot, tandis que j'ai le sang en

— 1762. mouvement. Je suis douloureusement affligé qu'on ait retranché l'homme qui paye noblement quand il perd une gageure (*), et la réponse délicieuse à mon gré, *ai-je perdu ?* Nous nous gardons bien, sur notre petit théâtre, de supprimer ce qui est si fort dans la nature; car nous n'avons point le goût sophistiqué comme on l'a dans Paris, et nos lumières ne sont point obscurcies par la rage de critiquer mal à propos, comme c'est la mode chez vous, à une première représentation. Il faut avoir le courage de résister à ces premières critiques, qui s'évanouissent bientôt.

Je crois que ce qui me donne la fièvre est qu'on ait retranché, dans *Zulime*, le *j'en suis indigne* du cinquième acte, qui fait chez nous le plus grand effet, et qui vaut mieux que *ch bien, mon père !* dans *Tancrède*. Puisqu'on m'a ôté ce trait de la pièce, qui est le meilleur, je n'ai plus qu'à mourir, et je meurs (du moins je me couche). Adieu.

L E T T R E C L X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de janvier.

IL y a, Monseigneur, une prodigieuse différence, comme vous savez, entre vous et votre chétif ancien serviteur. Vous êtes frais, brillant, vous avez une santé de général d'armée, et je suis un pauvre diable d'hermite, accablé de maux, et surchargé d'un

(*) Dans le Droit du seigneur.

travail ingrat et pénible; c'est ce qui fait que votre serviteur vous écrit si rarement. Je me flatte bien que notre doyen a fait l'honneur à l'académie de lui présenter notre Dictionnaire. Je le crois fort bon : ce n'est pas parce que j'y ai travaillé, mais c'est qu'il est fait par mes confrères. 1762.

Je vous exhorte à voir le Droit du seigneur, qu'on a follement appelé l'Ecueil du sage. On dit qu'on en a retranché beaucoup de bonnes plaisanteries, mais qu'il en reste assez pour amuser le seigneur de France qui a le plus usé de ce beau droit. Si vous veniez dans nos déserts, vous me verriez jouer le bailli, et je vous assure que vous recevriez madame *Denis* et moi dans la troupe de sa Majesté. On dit qu'on a donné des Etrennes aux sots. Assurément ces étrennes-là ne vous sont pas dédiées; mais s'il fallait envoyer ce petit présent à tous ceux pour qui il est fait, il n'y aurait pas assez de papier en France. Je vous avertis que mademoiselle *Corneille* est une laidron extrêmement piquante, et que, si vous voulez jouir du droit du seigneur avant qu'on la marie, il faut faire un petit tour aux Délices; mais malheureusement les Délices ne sont pas sur le chemin du Bec d'Ambye.

Je crois *Luc* extrêmement embarrassé. Vous savez qui est *Luc* : cependant il fait toujours de mauvais vers, et moi aussi. Agréez mon éternel et tendre respect.

1762.

L E T T R E C L X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

30 de janvier.

J E m'étais trompé, mon frère; ce n'était point le *Despotisme oriental* que j'avais lu en manuscrit. Je viens de lire votre imprimé; il y a de l'érudition et du génie. Il est vrai que ce système ressemble un peu à tous les autres; il n'est pas prouvé; on y parle trop affirmativement quand on doit douter, et c'est malheureusement ce qu'on reproche à nos frères.

D'ailleurs je suis très-fâché du titre; il indisposera beaucoup le gouvernement, s'il vient à sa connaissance. On dira que l'auteur veut qu'on ne soit gouverné ni par DIEU ni par les hommes; on sera irrité contre *Helvétius* à qui le livre est dédié. Il semble que l'auteur ait tâché de réunir les princes et les prêtres contre lui; il faut tâcher de faire voir, au contraire, que les prêtres ont toujours été les ennemis des rois. Les prêtres, il est vrai, sont odieux dans ce livre, mais les rois le sont aussi. Ce n'est pas le but de l'auteur, mais c'est malheureusement le résultat de son ouvrage. Rien n'est plus dangereux ni plus mal-adroit. Je souhaite que le livre ne fasse pas l'effet que je crains; les frères doivent toujours respecter la morale et le trône. La morale est trop blessée dans le livre d'*Helvétius*, et le trône est trop peu respecté dans ce livre qui lui est dédié.

Les frères seraient bien abandonnés de DIEU s'ils

ne profitaient pas des heureuses circonstances où ils se trouvent. Les jansénistes et les molinistes se déchirent et découvrent leurs plaies honteuses; il faut les écraser les uns par les autres, et que leur ruine soit le marche-pied du trône de la vérité. 1762.

J'embrasse tendrement les frères en *Lucrece*, en *Cicéron*, en *Socrate*, en *Marc-Antonin*, en *Julien*, et en la communion de tous nos saints patriarches.

L E T T R E C L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de février.

QUELS diables d'anges ! Je reçois le paquet avec ma romancine. Vraiment, comme on me lave la tête ! La poste va partir : je dicte à la fois ma réponse, et j'écris ma justification dans mon lit, où je suis assez malade.

Mes divins anges, vous ne savez ce que vous dites. Faites-vous représenter la lettre à *Duchefne*, et vous verrez que je n'ai pas tort, et le cœur vous saignera de m'avoir grondé.

Plus j'y pense, plus je crois ne lui avoir point donné positivement permission d'imprimer *Zulime*; ou ma vieillesse et mes travaux m'ont fait perdre la mémoire, ou il y a dans la lettre ces propres mots :

„ M. de V. vous donnera volontiers la permission
„ que vous demandez; mais il croit qu'il faudrait y
„ ajouter quelques morceaux de littérature, &c. „

— 1762. La lettre, ce me semble, n'était qu'un compliment, une recommandation auprès de ceux qui sont les dépositaires de l'ouvrage. Je ne doute pas que vous ne vous foyez fait représenter la lettre, et que vous n'ayez jugé selon votre grande prudence et équité ordinaire. Au reste, c'est un bien mince présent pour *le Kain* et mademoiselle *Clairon* ; et, en effet, la pièce ne se vendra guère sans quelques morceaux de littérature intéressans, qui piquent un peu la curiosité. Comment, d'ailleurs, la donner au public ? sera-ce avec les coupures qu'on y a faites ? Ces coupures sont toujours du dialogue un propos interrompu. Ces nuances délicates échappent aux spectateurs, et sont remarquées avec dégoût par les yeux sévères du lecteur ; d'où il arrive que le pauvre auteur est justement vilipendé par les *Frérons*, sans que personne prenne le parti du pauvre diable.

Le métier est rude, mes anges ; je mets à vos pieds *Cassandre*. Voilà comme nous jouerons la pièce sur notre théâtre de Ferney, et le grand-prêtre aura plus d'onction que *Brisard*.

Ce qui me fâche, c'est que voilà la czarine morte. J'y perds un peu, mais je me console : les têtes couronnées et les libraires m'ont toujours joué quelques tours. Nous verrons quelle sera la face du Nord, cela m'intéresse beaucoup ; et d'ailleurs, en qualité de seneur de tragédies, j'aime beaucoup les péripiéties.

Vous allez donc ressusciter Rome sauvée. Que dira notre bon homme *Crébillon* ? Il demandera qu'on joue son *Catilina* qui *a fait assassiner Nonnius cette nuit*, et qui veut qu'un chef de parti soit bien imprudent,

et débite surtout des vers à la diable. Il est plaisant que ce galimatias ait réussi en son temps. Notre nation est folle, mais je lui pardonne : on ne se fait semblant d'aimer Catilina que pour me faire enrager. Madame de *Pompadour* et le bon homme *Tournemine* appelaient *Crébillon*, *Sophocle*, et moi on m'accablait de lardons. Oh, le bon temps que c'était !

Je reprends la plume pour vous dire que je ne fais plus comment faire avec Don Pèdre. Du grand, du noble, du furieux, j'en trouve ; du pathétique qui arrache des larmes, je n'en trouve point. Il faut ou déchirer le cœur ou se taire. Je n'aime, sur le théâtre, ni les églogues ni la politique. Cinq actes demandent cinq grands tableaux ; ils sont dans *Cassandre*. Croyez-moi, faites jouer *Cassandre* quand vous n'aurez rien à faire, cela vous amusera.

Mes chers anges, je n'en peux plus ; ne me tuez pas. Je ne fais ce que je deviendrai. J'ai sur les bras l'édition de *Corneille*, qu'on commença hier, et toujours un peu de fièvre. J'ai bien peur que les dernières pièces de *Pierre Corneille* ne se passent de commentaire et du commentateur.

Vivez, mes anges, et réjouissez-vous.

1762.

L E T T R E C L X I I I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 2 de février.

Vous envoyez, Monsieur, une paire de lunettes à un aveugle, et un violon à un manchot. Je sens tout le prix de vos bontés et de votre souvenir, tout indigne que j'en suis. Heureux ceux qui ont *as triplex* à l'estomac, et qui pourront manger de vos excellentes mortadelles, qui ressemblent au *phallum* des Egyptiens! heureux les intrépides gosiers qui avaleront votre roffolis! Je vais déclarer au grand médecin *Tronchin* qu'il faut absolument qu'il me guérisse, et que j'aye ma part du plaisir de mes convives. Ils s'écrient tous: *Ah! la bonne chose que ce saucisson! donnez-moi encore un petit coup de ce roffolis.* Et moi, je suis là comme l'eunuque du sérail, qui voit faire et qui ne fait rien. J'ai donné votre recette au cuisinier. Vous dites très-agréablement que le docteur *Bianchi* n'en a pas de meilleure. Ah! Monsieur, je vous crois, et je crois même que tous les médecins du monde sont dans le cas de M. *Bianchi*.

Si je peux guérir, je viendrai à votre beau théâtre. Il est bien triste pour moi de n'être pas témoin de l'honneur que vous faites aux lettres.

Quand notre peintre de la nature honorera mes petits pénates de sa présence, il verra mon théâtre achevé, et nous pourrons jouer devant lui; mais il faudrait jouer ses pièces. Je pourrais tout au plus

faire le vieux *Pantalon Bisognosi*. J'ai quelquefois
deux ou trois heures de bon dans la journée, c'est-
à-dire deux ou trois heures où je ne souffre pas
beaucoup. Je les consacrerai à M. *Goldoni*; et, si
j'avais de la santé, je le mènerais à Paris avant
de faire mon voyage plus long.

Je ne laisse pas de travailler, tout malade que je
suis : je broche des comédies dans mon lit ; et quand
j'ai fait quelque scène dans ma tête, je la dicte,
j'envoie la pièce à Paris, on la joue ; les comédiens
gagnent beaucoup d'argent, et ne me remercient seu-
lement pas. On en joue une actuellement dont le
sujet est le droit qu'avaient autrefois les seigneurs de
coucher avec les nouvelles mariées, le premier jour
de leurs noces. On dit qu'il y a du comique et de
l'intérêt dans cette pièce ; elle réussit beaucoup ; mais
je n'en suis pas juge, parce que c'est moi qui l'ai
faite. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer dès qu'elle
aura été imprimée.

In tanto l'amo, l'onoro, la riverisco, la rin-
grazio.

1762.

LETTRE CLXIV.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de février.

MON cher frère saura que je lui ai écrit toutes les postes, que j'ai déterré les deux exemplaires de l'oriental avec les sentimens du curé (*), dont j'ai fait trois envois à trois postes différentes. Je suis frère fidelle, et frère exact.

M. *Picardin*, de l'académie de Dijon, attend toujours, avec grande impatience, le Droit du seigneur, tel qu'on l'a châtré et mutilé. Il me le prêtera, et nous le jouerons incontinent à Ferney sur un très-joli théâtre. Et si jamais frère *Thiriot*, qui n'est pas retenu par le vingtième, et qui n'a rien à faire, vient voir nos petites drôleries, il trouvera peut-être que mademoiselle *Clairon* ne défavouerait pas madame *Denis* pour son élève, et que mademoiselle *Cornille* pourrait passer pour celle de mademoiselle *Dangeville*.

M. *Picardin* vous prie très-instamment, mon cher frère, de continuer vos bontés à cet Ecueil du sage. Il ne ferait peut-être pas mal de faire mettre, dans l'*Avant-coureur*, qu'on s'est trompé quand on m'a attribué cet ouvrage, et qu'on n'est point du tout sûr qu'il soit de moi. Cela servirait à dérouter le public que les grands politiques doivent toujours tromper.

M. *Picardin* vous supplie de faire deux lots du produit de l'histrionage; l'un fera pour le cher frère *Thiriot*, le plus grand paresseux de la cité; l'autre fera

(*) *Meslier*.

en dépôt chez M. de Laleu, notaire, pour être perçu par celui à qui il est promis.

1762.

M. Picardin, qui a du goût, a été fort irrité que les histrions aient retranché à la fin, *ai-je perdu la gageure*? Ce n'est pas la peine de faire une gageure pour n'en pas parler; c'est la discrétion qu'il faut que le marquis paye. On s'est mis, depuis quelque temps, à proscrire le comique de la comédie; c'est-là le sceau de la décadence du génie. Le goût est égaré dans tous les genres, et il n'appartient qu'à un siècle ridicule de ne vouloir pas qu'on rie.

Je lis toujours avec édification le *Manuel de l'inquisition*, et je suis très-fâché que *Candidé* n'ait tué qu'un inquisiteur.

Mandez-moi, je vous prie, mon cher frère, si vous avez reçu tous mes paquets, et engagez tous mes frères à poursuivre l'*inf*..... de vive voix et par écrit; sans lui donner un moment de relâche.

Votre passionné frère V.

LETTRE CLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de février.

MES anges grondeurs doivent à présent avoir examiné et jugé mon délit. On a écrit à *Gui Duchesne*, qui demeure pourtant au Temple du goût, et on l'a traité comme si sa demeure était dans la maison de maître *Gonin*. En effet, il avait attrapé la pièce

— 1762. du souffleur, moyennant quelques écus et quelques bouteilles. Encore une fois, je me trompe fort, où ma lettre n'était qu'un compliment.

Ou je me trompe encore, ou Zulime produira peu à *le Kain* et à mademoiselle *Clairon*; et je ne crois pas qu'ils trouvent un libraire qui leur en donne plus de 800 livres, attendu que c'est un ouvrage déjà livré à l'impression, et rapetassé au théâtre.

Si M. *Picardin* ou *Picardet* a fait le Droit du seigneur ou l'Ecueil du sage, j'ai fait *Cassandre*, moi, et ce sont cinq tableaux pour le salon. Coup de théâtre du mariage, premier tableau.

Statira reconnue et reconnaissant sa fille, second tableau.

Le grand-prêtre mettant les holà; *Statira* levant son voile et pétrifiant *Cassandre*, troisième tableau.

Statira mourante; sa fille à ses pieds, et *Cassandre* effaré, quatrième tableau.

Le bûcher, cinquième tableau.

Le tout avec des notes instructives au bas des pages, sur les personnages, sur les initiés, sur les sacrés mystères, sur la prière d'*Orphée*: *Etre unique, éternel*, &c., sur les bûchers, sur l'usage où les dames étaient alors de se brûler. Voilà de quoi faire une jolie édition avec estampes.

Mes divins anges doivent se tenir pour dit que je suis tiré au sec, qu'il ne me reste pas une goutte de sang dans la veine poétique, pas un esprit animal.

Pourquoi ne pas donner cinq ou six représentations de *Cassandre* à la mi-carême, et reprendre

après Pâques ? On pourrait me rouvrir la veine pendant la quinzaine où le théâtre est fermé. Je laisse ^{1762.} le tout à la discrétion de mes anges.

On a commencé l'édition de *Pierre* ; c'est une rude et appesantissante besogne d'être commentateur et éditeur ; cela ne m'arrivera plus.

Vous n'êtes pas assez fâchés de la mort de mon impératrice.

Si j'ai fait une sottise avec *Gui Duchesne*,

Dieu fit du repentir la vertu des rimeurs.

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE CLXVI.

AU MEME.

8 de février.

NON, mes anges, non jamais M. l'ambassadeur *Chauvelin* ne réussira dans sa négociation auprès du roi *Cassandre* mon maître. Il veut que *Cassandre* ignore qui est *Olimpie*. Alors ressemblance avec *Zaire*, alors plus de ce mélange heureux et terrible de remords et d'amour, alors le coup de théâtre du mariage est affaibli, &c. &c. Je ne proposerai jamais ce traité au roi mon maître ; il me répondrait qu'on le prendrait pour un imbécille s'il ignorait la naissance de sa captive, tandis qu'un étranger en est informé. Monsieur l'ambassadeur doit savoir qu'il n'en est pas de sa cour comme de la mienne ; que

— nous ferons nos filles ; que les étrangers les aper-
 1762. çoivent rarement , et que ce n'est qu'en qualité
 d'ami de la maison qu'*Antigone* a pu se douter
 de quelque chose.

N. B. Quiconque lit *Cassandre* frémit et pleure.
 Mais quand je la lis , je transporte , je fais
 fondre.

Il faut se donner le plaisir de faire jouer trois
 pièces nouvelles en trois mois.

Vraiment madame *Scaliger* ne borne pas son goût
 au théâtre ; son vaisseau pour les verres est malheu-
 reusement le plus beau vaisseau qui soit en France.

Les Espagnols ne se pressent pas , à ce que je
 vois. Ah , quels lambins !

Je baise le bout de vos ailes.

LET TRE CLXVII.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

8 de février.

MA chère nièce , voilà *Cassandre* tel que je l'ai
 fait lire à M. le cardinal de *Bernis* , à M. le duc de
Villars , à M. de *Chauvelin* , à des connaisseurs , à
 ceux qui n'ont que de l'instinct. Tous l'ont égale-
 ment approuvé.

Je voudrais que vous donnassiez un jour à dîner
 à d'*Alembert* et à *Diderot* : il y a aussi un *Damilaville* ,
 premier

premier commis du vingtième ; c'est la meilleure —
 ame du monde , c'est mon correspondant, c'est 1762.
 l'intime ami de tous les philosophes. Vous pourriez
 mettre mademoiselle *Clairon* de la fête. Je ne fais
 pas si on la récitera jamais comme je l'ai lue ; j'ai
 toujours fait frémir et fondre en larmes ; mais ,
 comme je me défie de l'illusion que peut faire un
 auteur , je l'ai toujours soumise au jugement des
 yeux qui sont plus difficiles que les oreilles.

Je ne vois pas ce qui empêcherait de jouer *Cassandre*
 vers la mi-carême. On ne risquerait rien ; et, en cas de
 succès , on le reprendrait à la rentrée. En cas de sifflets
 on ferait ses pâques.

Je vous avoue que je me meurs d'envie de voir sur
 le théâtre un prêtre bon homme , qui sera le contraire
 du fanatique *Joad* , qui me fait chérir la personne
 d'*Athalie*.

Mais non ; je change d'avis , j'abandonne Paris
 à la comédie italienne réunie avec l'opéra-comique
 contre *Cinna* et contre *Phèdre*. Je crois *Cassandre*
 très - singulier , très - théâtral , très - neuf ; c'est
 précisément pour cela que je ne veux pas qu'on
 le joue.

Je me suis avisé de mettre des notes à la fin de
 la pièce ; ces notes seront pour les philosophes. J'y
 révèle les secrets des anciens mystères : l'hiérophante
 me fournit le prétexte d'apprendre aux prêtres à
 prier DIEU pour les princes , et à ne pas se mêler
 des affaires d'Etat. Je prends vigoureusement le parti
 d'*Athalie* contre *Joad* : tout cela m'amuse beaucoup
 plus qu'une représentation que je ne verrais pas ,
 qui n'est pas faite pour les partisans d'*Arlequin*.

Corresp. générale.

Tome VI. * Y

— 1762. Nous ne perdons point notre temps , comme vous voyez ; mais le plus agréable emploi que j'en puisse faire est de vous écrire.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

8 de février.

C H E R frère , que le Dieu de nos pères m'a donné , lisez cette lettre à cachet volant , et envoyez-la.

Puisqu'il n'y a eu que neuf représentations , il faut , mon cher frère , en donner tout le profit à frère *Thiriot* ; je trouverai d'ailleurs le moyen de récompenser la personne qui devait partager. Je ne vois pas sur quoi l'on s'obstine à me croire l'auteur de l'*Ecueil du sage* , puisque j'ai toujours mandé que je ne le suis pas. Si les comédiens avaient une certitude que cette pièce est de moi , ils seraient très-fâchés que j'en eusse abandonné le profit à d'autres qu'à eux. Au reste , Nanine n'eut pas tant de représentations , et le Droit du seigneur vaut mieux que Nanine.

Oh , le bon livre que le *Manuel* des monstres inquisiteurs ! *ut , ut est*. Mon frère aura un *Meslier* dès que j'aurai reçu l'ordre : il paraît que mon frère n'est pas au fait. Il y a quinze à vingt ans qu'on vendait le manuscrit de cet ouvrage huit louis d'or. C'était un très-gros in 4° ; il y en a plus de cent exemplaires dans Paris. Frère *Thiriot* est très au fait. On ne fait qui a fait l'extrait , mais il est tiré tout entier , mot pour mot , de l'original. Il y a encore beaucoup de

personnes qui ont vu le curé *Meslier* : il serait très-utile qu'en fit une édition nouvelle de ce petit ouvrage à Paris; on peut la faire aisément en trois ou quatre jours. On dit, mes chers frères, qu'on y a imprimé une petite feuille intitulée, *le Sermon du rabbin Akib*. M. le duc de *la Vallière*, qui est ramasseur de rogatons, me prie de chercher cette feuille que je ne peux trouver. Il est expédient que mes frères l'envoient à Versailles, à M. le duc de *la Vallière*. Au reste, il est bien à désirer que le nom du frère hermite ne soit jamais prôné quand il s'agit de petits envois aux frères. 1762.

Les frères *Cramer* supprimeront soigneusement la préface de l'oriental. *Helvétius* est véhémentement soupçonné d'avoir fait cet ouvrage. Est-il à Paris, frère *Helvétius*?

Je voudrais savoir quel est l'auteur d'un libelle de l'année passée, oublié cette année-ci, intitulé, *le Citoyen de Montmartre*.

Que *Socrate*, *Platon*, *Lucrèce*, *Epictète*, *Marc-Antonin*, *Julien*, *Bayle*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Middleton*, aient tous mes chers frères en leur sainte et digne garde!

1762.

L E T T R E C L X I X .

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 9 de février.

J'AI présenté au roi *Cassandre* mon maître, dans sa maison de campagne d'Ephèse, ce projet de négociation de votre Excellence. Le roi mon maître est prévenu pour vous de la plus haute estime; il connaît votre esprit conciliant, fécond, juste, aussi estimable qu'aimable. Il m'a assuré qu'il sent tout le prix de vos conseils, et qu'il en a profité; mais, comme tous les princes ont leurs défauts, je vous avouerais qu'il y a des articles sur lesquels le roi mon maître est têtue comme un mulet. Il dit qu'on le regarderait en Macédoine comme un imbécille, s'il ignorait la naissance d'*Olimpie* élevée dans sa cour, tandis qu'*Antigone* étranger est instruit de cette naissance; que ses remords alors n'auraient aucun fondement, qu'ils seraient ridicules, au lieu d'être terribles; que de plus cette ignorance de la naissance d'*Olimpie* rentrerait dans les intrigues vulgaires des cent tragédies où un prince reconnaît dans sa maîtresse un ennemi; et qu'enfin ce que vous croyez capable de soutenir l'intérêt, serait capable de le détruire. Il m'a ajouté que les éclaircissemens, les préparations, les longues histoires que cet arrangement exigerait, jetteraient un froid mortel sur un sujet qui marche avec rapidité, et qui est plein de chaleur. Je lui ai représenté toutes vos raisons, rien n'a pu le faire changer de

fentiment. Assurez, me dit-il, monsieur l'ambassadeur d'Athènes qu'en tout le reste je déferé à ses avis, que je suis pénétré pour lui de la plus vive reconnaissance; que je lui présenterai *Olimpie*, si jamais il passe par la Macédoine pour aller en Asie. 1762.

Je vous confierai qu'il est infiniment touché des charmes de madame l'ambassadrice; mais, comme il n'a que soixante et neuf ans; il attend qu'il en ait soixante et douze pour faire sa déclaration. Pour moi, Monsieur, il y a long-temps que je vous ai fait la mienne, et que je vous suis attaché bien respectueusement avec la plus tendre reconnaissance.

Savez-vous que je perds infiniment dans l'impératrice de Russie? vous ne m'en soupçonneriez pas.

L E T T R E C L X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 14 de février.

IL y a long-temps, Madame, que le pédant commentateur de *Pierre Corneille* n'a eu l'honneur de vous écrire; il faut que je vous dise une chose très-consolante pour les femmes.

Il y a dans mon voisinage de Genève une petite femme qui a toujours été d'un tempérament faible: elle a eu hier cent-quatre ans, très-régulièrement, et vous jugez bien que les plaifans lui ont proposé

1762.

de se remarier ; mais elle aime trop sa famille pour donner des frères à ses enfans. La partie par où l'on pense ne s'est point affaiblie en elle ; elle marche , elle digère , elle écrit , gouverne très-bien les affaires de sa maison. Je vous propose cet exemple à suivre un jour.

Pour des hommes de ce caractère , je n'en connais point : *Bernard de Fontenelle* n'était qu'un petit garçon auprès de ma génévoise. Je souhaite à M. le président *Hénault* la centaine au moins de *Fontenelle* ; mais je crois que *Moncrif* nous enterrera tous. On dit que sa perruque est mieux arrangée et mieux poudrée que jamais. Tout ce qui me fâche , c'est qu'il ne fasse plus de petits vers ; c'est grand dommage.

A propos de *Moncrif* , j'ai fait une perte considérable dans l'impératrice russe ; mais sur le champ j'ai pris l'impératrice-reine , et elle a souscrit pour mademoiselle *Corneille* , tout comme le roi de France. Il faut toujours avoir quelques têtes couronnées dans sa manche. Mademoiselle *Corneille* d'ailleurs joue très-joliment les foubrettes.

Si j'avais de plus grandes nouvelles , Madame , je vous en dirais pour vous amuser ; mais vous avez la meilleure compagnie de Paris chez vous , et vous n'avez pas besoin de ce qui se passe au pied des Alpes.

Vivez , Madame , digérez , pensez , et même riez de toutes les sottises de ce monde , depuis l'inquisition de Lisbonne jusqu'aux pauvretés de Paris , et agréez mon tendre respect.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de février.

LA créature du pied des Alpes reçoit la lettre de ses anges , du 9 du courant. Je réponds d'abord à l'article de M. de *la Marche* : il s'y est pris trop tard : j'ai le vol des présidens. Un M. d'*Albertas*, d'Aix en Provence , vient de me prendre tout ce qui me restait ; M. de *la Marche* , huit jours plutôt , aurait eu certainement la préférence ; et , dès que j'aurai quelques fonds , ils seront à lui. Voilà pour le temporel.

Le spirituel m'abasourdit. Vous devenez durs et impitoyables ; vous abusez de la bonté que j'ai eue d'avertir , à la tête des scènes de *Cassandre* , que le temple est tantôt ouvert , tantôt fermé ; et vous avez la cruauté de me dire en face que , quand le temple sera ouvert , les acteurs viendront jusque dans le périfstile. Est-ce ma faute , à moi malheureux , si vos acteurs n'ont point de voix , s'il faut qu'ils viennent sur le bord du théâtre pour se faire entendre ? De plus , quand le temple est ouvert , ne suppose-t-on pas toujours les personnages dans l'endroit où ils doivent être ? Et nommez-moi donc la pièce où quatre scènes de fuite peuvent naturellement se passer dans la même chambre. Les acteurs ne sont-ils pas tacitement supposés par le spectateur bienveillant passer d'une chambre à l'autre ? Mais

— vous n'êtes point bénévoles , et vous avez juré de
 1762. m'exterminer. Eh bien , je vous sacrifie la place
 publique : on se battra dans le parvis ; et cela même
 peut produire quelques vers vigoureux sur-le sacrilège.
 Ensuite vous m'accablez toujours de reproches
 au sujet d'une fille qui *veut servir sa mère* , et vous
 savez en votre conscience que j'ai changé ce passage.

Je ne vous entends point , ou plutôt vous ne
 m'avez pas entendu quand vous m'écriviez que
*c'est une énigme inconcevable , dans Olympie , de dire à
 Cassandre : De ce temple surtout garde-toi de sortir.*
 Quoi ! sa mère vient de lui dire que *Cassandre* doit
 être assassiné au sortir du temple , et *Olympie* qui
 aime *Cassandre* ne l'avertira-t-elle pas malgré elle ?
 et ce n'est pas là une belle situation ? Je présume que
 vous avez lu trop rapidement la scène du quatrième
 acte entre la mère et la fille ; je soupçonne qu'il
 faut appuyer davantage sur cet assassinat qui doit se
 commettre au sortir du temple , afin que vous n'ayez
 plus de prétexte de me persécuter. Vous avez encore
 la barbarie de ne pas vouloir que *Cassandre* , le fils
 de la maison , eût eu mille attentions pour l'esclave
 de son père. Où est donc la contradiction ?

D'ailleurs , chaque jour on colle un petit papier ;
 je vous en ai envoyé trois ou quatre , et j'en ai dix
 ou douze. Je travaille sans relâche , et pour qui ?
 pour un peuple ignorant , égaré , volage , qui s'en-
 nuiera aux scènes de *Catilina* et de *César* , et qui
 courra en foule à la fatale union d'*Arlequin* et de la
 foire.

Voilà ce qui devrait allumer en vous une sainte
 et courageuse haine.

Hélas ! j'avais renoncé au tripot ; vous m'avez
rembâté, vous m'avez renquinaudé, et je suis dans
l'amertume. 1762.

De vous accabler encore de petits papiers à coller, cela vous ferait très-incommode à la longue ; il vaut mieux reprendre la louable coutume de renvoyer l'exemplaire, d'autant plus que, pendant qu'il sera en route, on aura fait encore peut-être force changemens nouveaux pour plaire à mes anges.

Mais ils ne m'ont rien dit du livre infernal de ce curé *Jean Meslier*, ouvrage très-nécessaire aux anges de ténèbres, excellent catéchisme de *Belzébuth*. Sachez que ce livre est très-rare, c'est un trésor. Faites tant que vous pourrez les plus sages efforts contre l'*inf.*..., vous rendrez service au genre-humain. Mille tendres respects.

L E T T R E C L X X I I.

A U M E M E.

*Humble réponse à l'édit de mes anges, donné rue de
la Sourdière, 16 de février.*

A Ferney, 24 de février.

LA créature V. fera ponctuellement tout ce que ses anges lui ont signifié.

Il enverra lettres, déclarations conformes à leur sage et bénigne volonté, et ne fera pas comme le parlement de Bourgogne, qui cesse ses fonctions parce qu'il croit qu'on lui a dit des injures.

1762.

Il n'attend que la pièce pour la faire repartir sur le champ avec force corrections ; il avise ses divins anges qu'on a plus étendu , plus circonstancié le meurtre de *Cassandre* , qui doit s'exécuter au sortir du temple , afin que nul ne soit surpris de voir que la pauvre *Olimpie* , après avoir précédemment prié *Cassandre* de vider le temple , lui dise toute effarée de n'en pas sortir. Si mes anges s'y sont mépris , bien d'autres s'y méprendraient.

Quant au local , je ne vous entends point , ou vous ne m'entendez pas , et dans l'un et l'autre cas c'est ma faute. Peut-être a-t-on oublié dans la copie de marquer que le temple est fermé à la première scène du quatrième acte , et ouvert ensuite. C'est aux pieds d'un autel , et près d'une colonne , que *Cassandre* trouve *Olimpie* ; ils se parlent vers cet autel qui est dans le temple. Si les acteurs n'ont pas la voix assez forte pour se faire entendre de l'intérieur de ce temple , ce n'est pas ma faute ; s'ils avancent un peu dans le parvis , le public suppose toujours qu'ils sont dans l'intérieur , et , tant qu'il voit le temple ouvert , il est assez sous-entendu que la scène est dans ce temple. Jamais l'unité du lieu n'a été plus rigoureusement observée. Il serait à souhaiter que la façade du temple ne laisât que huit pieds pour le vestibule ; que , les portes du temple étant ouvertes , les acteurs ne s'avancassent jamais jusque dans ce vestibule ouvert , jusque dans ce parvis. Mais , encore une fois , si leur voix alors ne faisait pas assez d'effet , il faudrait bien leur passer de s'avancer deux ou trois pas dans ce parvis. Je soupçonne que vous avez cru que la porte du temple devait être , comme à l'ordinaire ,

dans le fond du théâtre; mais non, elle est sur le devant. Imaginez qu'au premier acte la toile se lève; on voit sur le bord du théâtre la façade d'un temple fermé; *Soſtène* est à la porte du temple; cette porte s'ouvre. Dès que la toile est levée, *Cassandre* sort du temple pour parler à *Soſtène*, et la porte se referme incontinent, après avoir laissé voir au spectateur deux longues files de prêtres et de prêtresses couronnés de fleurs, et une décoration magnifiquement illuminée au fond du sanctuaire. L'œil toujours curieux et avide est fâché de ne voir qu'un instant ce beau spectacle; mais il est ravi lorsqu'à la troisième scène il voit la pompe de la cérémonie du mariage dans ce temple, et *Antigone* qui frémit de colère à la porte.

Il ne s'agit donc que de marquer en marge expressément les endroits où les acteurs doivent être.

Il serait à souhaiter qu'on pût représenter une place, un parvis, un temple; mais, puisque dans nos petits tripots parisiens nous ne pouvons imiter la magnificence du théâtre de Lyon, il faut suppléer comme on peut à notre mesquinerie. On fermera donc le temple au commencement du quatrième acte, et *Cassandre* et *Antigone*, qui étaient dans l'intérieur à la fin du troisième, seront dans le vestibule ou parvis au commencement du quatrième; ils seront prêts à fondre l'un sur l'autre, partant chacun de la première coulisse, le grand-prêtre et sa suite au milieu. Cela doit faire un très-beau spectacle. Tout parle aux yeux dans cette pièce, tout y forme des tableaux, tantôt attendrissans, tantôt terribles.

Ce genre un peu nouveau demande le plus grand

1762. concert de tous les acteurs et du décorateur , et ce n'est peut-être pas l'ouvrage de fix jours.

Un des tableaux les plus difficiles à exécuter est celui où *Statira* est mourante entre les mains d'*Olimpie* qui , embrassant sa mère et repoussant *Cassandre* , appelant du secours , et craignant en même temps pour son amant et pour sa mère , doit exprimer un mélange de mouvemens et de passions qui ne peut être rendu que par une actrice consommée. Le tableau du cinquième acte est d'une exécution encore plus difficile ; ainsi j'avoue avec mes anges qu'il n'y a que mademoiselle *Clairon* qui puisse jouer *Olimpie*. Il me semble qu'elle a pour elle le premier acte , le quatre et le cinq ; *Statira* n'en a que deux où elle efface sa fille. De plus , on peut donner à la pièce le nom d'*Olimpie* afin que mademoiselle *Clairon* ait encore plus d'avantages , et paraisse jouer le premier rôle.

J'avouerai encore , après y avoir bien pensé , qu'il vaut mieux ne point donner la pièce au théâtre que de la hasarder entre des mains qui ne soient pas exercées et accoutumées à faire approcher celles du parterre l'une de l'autre.

L E T T R E C L X X I I I .

1762.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ephèse, 26 de février.

VOTRE Excellence est bien persuadée de tous les sentimens que le roi mon maître a pour elle. Il s'intéresse à votre santé ; il m'en a parlé avec une sensibilité qui est bien rare dans les personnes occupées de grandes affaires. C'est un exemple que vous lui avez donné : il sait que , dans la guerre et dans les négociations , vous avez toujours cultivé l'amitié , et que vous paraissiez toujours occupé de vos amis comme si vous aviez du temps de reste. Votre caractère l'enchanté. Il a été lui-même assez malade ; mais dès que sa Majesté macédonienne a été en état de raisonner , je lui ai fait part de vos remontrances. Il admire toujours la sagacité de votre génie , et la facilité de vos moyens ; il dit qu'il n'a jamais connu d'esprit plus conciliant. J'ai pris ce temps pour lui dire : faites donc ce qu'il vous propose ; il m'a répondu que cela lui était impossible. » Mettez-vous à ma place , m'a-t-il dit. Que m'importe d'avoir autrefois donné un coup de sabre à une personne ? quels si grands remords pourrais-je en avoir , si je n'étais pas éperdument amoureux de sa fille ? n'ai-je pas dit exprès à mon maître de la garde-robe :

Ces expiations , ces mystères cachés ,
Indifférens aux rois et par moi recherchés ,

Elle en était l'objet ; mon ame criminelle
N'osait parler aux Dieux que pour approcher d'elle.

Vous savez, a-t-il ajouté, qu'on ne s'intéresse guère qu'à nos passions, et très-peu à nos dévotions ; si je me suis confessé, et si j'ai communie, on sent bien que c'est pour *Olimpie*. J'insiste encore sur les ridicules qu'on me donnerait si mon père et moi avions eu pendant treize ans la fille d'*Alexandre* entre nos mains, après l'avoir prise dans son palais, et que nous n'en fussions rien. »

Je ne vois d'autre réponse à cet argument que de bâtir un roman à la façon de *Calprenède*, et de supposer un tas d'aventures improbables, d'amener quelque vieillard, quelque nourrice qu'il faudrait interroger ; et ce nouveau fil romprait infailliblement le fil de la pièce. L'esprit partagé entre tant d'événemens perdrait de vue le principal intérêt. » Il y a bien plus, dit-il ; une reconnaissance est touchante quand elle se fait entre deux personnes qui ont intérêt de se reconnaître ; mais *Cassandre*, en apprenant que sa maîtresse est la fille de *Statira*, n'apprendrait qu'une très-fâcheuse nouvelle. De plus, il faudrait deux reconnaissances au lieu d'une, celle d'*Olimpie* et celle de *Statira* ; l'une ferait tort à l'autre. »

Je vous avoue que j'ai été fort ébranlé de toutes ces raisons que le roi mon maître m'a déduites fort au long, et dont je communique le faible précis à votre Excellence. Je l'en fais juge, et je la supplie de considérer dans quel embarras elle nous jetterait s'il fallait refondre toute la pièce uniquement pour faire apprendre par *Antigone* ce qu'on peut très-bien savoir sans lui.

On m'a envoyé du petit royaume des Gaules ,
 situé au bout de l'Occident, un petit écrit concernant
 des prêtres des idoles, qu'on appelle jésuites : je ne
 fais ce que c'est que cette affaire ; on ne s'en soucie
 guère à Ephèse. J'en fais part , à tout hasard , à
 votre Excellence. *Statira* , *Olimpie* et l'hierophante
 font mille vœux pour vous et madame l'ambassadrice.

L E T T R E C L X X I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney , 26 de février.

J E ne savais où vous prendre , Monsieur ; vous ne
 m'avez point informé de votre demeure à Paris : je
 ne pouvais vous remercier ni de votre souvenir , ni
 de votre excellent pâté. Je vous crois actuellement
 dans votre château ; le mien est un peu entouré de
 neiges. Je crois le climat d'Angoulême plus tempéré
 que le nôtre , et je vous avoue que , si je m'applaudis
 en été d'avoir fixé mon séjour entre les Alpes et
 le mont Jura , je m'en repens beaucoup pendant
 l'hiver. Si on pouvait être périgourdin en janvier ,
 et suiffe en mai , ce serait une assez jolie vie. Est-il
 vrai que vous avez des fleurs au mois de février ?
 pour moi je n'ai que des glaces et des rhumatismes.

Je reçois dans ce moment , Monsieur , votre lettre
 du 13 de février ; je vois que je ne me suis pas trompé.
 Je vous tiens très-heureux d'être loin de toutes les
 tracasseries qui affligent Paris , la cour et le royaume. Je

1762.

n'ai point encore vu le mémoire de M. le maréchal de *Broglie*, mais j'augure mal de cette division. Voici un petit mémoire en faveur des jésuites ; j'ai cru qu'il vous amuserait.

On me mande que madame de *Pompadour* est attaquée d'une goutte sereine qui lui a déjà fait perdre un œil, et qui menace l'autre. L'Amour était aveugle, mais il ne faut pas que *Vénus* le soit. Il y a un autre dieu aveugle, c'est *Plutus* ; celui-là a non-seulement perdu les yeux, mais les mains, j'entends les mains avec lesquelles on donne ; car pour celles avec lesquelles on prend, il en a plus que *Briarée*. J'ai fait une très-grande perte dans l'impératrice de Russie, et je ne la réparerai pas ; elle m'accablait de bontés. Elle venait de souscrire pour deux cents exemplaires, en faveur de mademoiselle *Corneille*. La philosophie console de tout ; et il n'y a de philosophie que dans la retraite. Jouissez de la vôtre, jouissez de vous-même, et conservez-moi vos bontés.

L E T T R E C L X X V.

A MADAME DE FONTAINE.

Février.

MA chère nièce, sans doute j'irai vous voir si vous ne venez pas chez moi ; mais il faut conduire l'édition de *Corneille*, qui est commencée. En voilà pour un an. Je vous renverrai Cassandre dès que ceux à qui je l'ai confié me l'auront rendu ; il est juste

juste que vous l'ayez entre les mains. Vous verrez —
 si chaque acte ne forme pas un tableau que *Vanloo* 1762.
 pourrait dessiner.

On a mutilé , estropié trois actes du Droit du seigneur , ou de l'Ecueil du sage , à la police ; c'est le bon homme *Crébillon* qui a fait ce carnage , croyant que ces gens-là étaient mes sujets. Il faut permettre à *Crébillon* le radotage et l'envie ; le bon homme est un peu fâché qu'on se soit enfin aperçu qu'une partie carrée ne sied point du tout dans Electre.

Je voudrais , pour la rareté du fait , que vous eussiez lu ou que vous lussiez son *Catilina* que madame de *Pompadour* protégea tant , par lequel on voulut m'écraser , et dont on se servit pour me faire avaler des couleuvres dont on n'aurait pas régale *Pradon*. C'est ce qui me fit aller en Prusse , et ce qui me tient encore éloigné de ma patrie. J'ai connu parfaitement de quel prix sont les éloges et les censures de la multitude , et je finis par tout mépriser.

Le Droit du seigneur n'a été livré aux comédiens que pour procurer quelque argent à *Thiriot* qui n'en dira pas moins du mal de moi à la première occasion , quand mes ennemis voudront se donner ce plaisir-là. Il doit avoir la moitié du profit , et un jeune homme qui m'a bien servi doit avoir l'autre.

Mon impératrice de Russie est morte ; et , par la singularité de mon étoile , supposé que j'aye une étoile , il se trouve que je fais une très-grande perte.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde , et votre gros garçon.

1762.

L E T T R E C L X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 de mars.

O Mes anges, vous aurez incessamment *Acante* conforme à la prud'homie de la police, et aux volontés du parterre, volontés qui font souvent des caprices auxquels il ne faut pas se rendre aveuglément, mais qu'il ne faut pas choquer avec trop d'obstination.

A l'égard de *Cassandre*, nous avons du temps; et si mon ours de fix jours demande fix mois pour être léché, nous lécherons fix mois entiers sans plaindre notre peine, puisque vous ne la plaiguez pas. Vous êtes, vous dis-je, d'impitoyables anges; vous ne faites pas seulement attention que j'ai tout *Pierre Corneille* sur les bras, et encore l'Histoire générale des sottises des hommes, depuis *Charlemagne* jusqu'à notre temps; que je suis vieux et malade, et que je me tue pour une nation un peu ingrate; mais mes anges me tiennent lieu de ma nation.

Vous ne m'avez rien dit de la façon dont le public a appliqué certains vers d'*Aménai*de au maréchal de *Broglie*.

Vous ne daignez pas me rassurer sur la prétendue intelligence de *Pierre III* et de *Frédéric III*; j'y suis pourtant très-intéressé en qualité d'historiographe russe; mais vous ne me croyez que citoyen des faubourgs d'Ephèse. Vous savez que ma chère

impératrice *Elisabeth* avait souscrit deux cents exemplaires pour *Marie Corneille*. 1762.

Vous ne me dites rien non plus du parlement de Bourgogne qui s'est avisé aussi de cesser de rendre justice pour faire dépit au roi qui, sans doute, est fort affligé qu'on ne juge point mes procès. Le monde est bien fou, mes chers anges. Pour le parlement de Toulouse, il juge; il vient de condamner un ministre de mes amis à être pendu, trois gentilshommes à être décapités, et cinq ou six bourgeois aux galères; le tout pour avoir chanté des chansons de *David*. Ce parlement de Toulouse n'aime pas les mauvais vers.

Je baise vos aîles avec componction.

LETTRE CLXXVII.

A U M E M E.

Ferney, 8 de mars.

PAIRE D'ANGES,

MADAME *Scaliger* est plus que *Scaliger*; elle a du génie: je suis plein de reconnaissance et de vénération. C'est encore peu que du génie, elle est bon génie. Assez de dames disent leurs dégoûts, assez disent, en tournant la tête: *Ah, l'horreur!* et puis vont jouer et souper; mais trouver le mal et le remède, cela n'est pas du train ordinaire. Je ne peux encore prendre un parti sur ce qu'elle propose;

Z 2

— 1762. j'avais fait ce *Cassandre* ou cette *Olimpie* uniquement pour le cinquième acte. Je voulais hasarder de faire voir une femme mourant de douleur ; je me disais : Le président *Hénault*, dans son petit livre, fait mourir vingt ministres de chagrin ; pourquoi *Statira* n'en mourrait-elle pas ? En la peignant, surtout dès le second acte, accablée de ses douleurs, et languissante, et invoquant la mort, et n'attendant que ce moment, cela n'était-il pas cent fois plus touchant, cent fois plus naturel que de faire expirer de douleur, en un seul vers et d'une seule bouchée, une sotte princesse, dans *Suréna* ? Ah, que cela est beau ! disaient les cornéliens que j'ai vus dans ma jeunesse : *Non, je n'expire point, Madame ; mais je meurs*. Et moi je dis : que cela est froid ! que cela est pauvre ! Ah, ce que je commente ne me plaît guère ! Enfin, pourquoi un bûcher ne vaudrait-il pas le pont aux ânes du coup de poignard ?

Pourquoi, avant-hier, un acteur qui lisait la pièce aux autres acteurs qui vont la jouer chez moi, dans huit jours, nous fit-il tous fondre en larmes ? Attendons ces huit jours ; laissez-moi jouer la pièce telle que je l'ai achevée, laissez-moi reprendre mes esprits ; je n'en peux plus, je sors du bal, ma tête n'est point à moi. — Un bal, vieux fou ? un bal dans tes montagnes ? et à qui l'as-tu donné ? aux blâireaux ? — non ; s'il vous plaît ; à très-bonne compagnie ; car voici le fait : nous jouâmes hier le *Droit du seigneur*, et cela, sur un théâtre qui est plus joli, plus brillant que le vôtre, assurément. Notre théâtre est favorable aux cinquièmes actes ; la fin du quatrième fut reçue très-froidement, comme elle mérite de l'être ; mais

à ces vers : *Je vais partir . . . je ne partirai plus ; avouez donc la gageure perdue . . . j'aime . . . et bien donc régnerez*, à ces vers si vrais, si naturels, si indignement retranchés, il partait des applaudissemens des mains et du cœur. J'avoue que la pièce est bien arrondie ; mais enfin c'est notre cinquième acte qui a plu. A des allobroges, direz-vous ? non ; à des gens d'un goût très-sûr, et dont l'esprit n'est ni frelaté ni jaloux, qui ne cherchent que leur plaisir, qui ne connaissent pas celui de critiquer à tort et à travers, comme il arrive toujours à Paris à une première représentation, comme il arriva à l'Enfant prodigue, à Nanine, à Sémiramis, à Mahomet, à Zaïre, oui, à Zaïre. On est assez lâche pour céder quelquefois à d'impertinentes critiques ; on sacrifie des traits noblement hafardés auxquels le public s'accoutumerait en quatre jours. Il y a un beau milieu à tenir entre l'obstination contre les critiques des sages, et l'esclavage de la critique des fous. Vous êtes mes sages, mais soyez fermes. Oui, le Droit du seigneur a enchanté trois cents personnes de tout état et de tout âge, seigneurs et fermiers, dévotes et galantes. On y est venu de Lyon, de Dijon, de Turin. Croiriez-vous que mademoiselle Corneille a enlevé tous les suffrages ? Comme elle était naturelle, vive, gaie ! comme elle était maîtresse du théâtre, tapant du pied quand on la soufflait mal à propos. Il y a un endroit où le public l'a forcée de répéter. J'ai fait le bailli, et, ne vous déplaise, à faire pouffer de rire. Mais que faire de trois cents personnes au milieu des neiges, à minuit que le spectacle a fini ? il a fallu leur donner à souper à toutes, ensuite il a fallu les faire danser : c'était

— une fête *assez bien trouffée*. Je ne comptais que sur
1762. cinquante personnes ; mais passons , c'est trop me vanter.

Nous jouons Cassandre dans huit ou dix jours ; je vous dirai l'effet. Comptez que nous sommes très-bons juges , parce que nous sommes la nature pure et éclairée ; fiez-vous à nous.

Je reviens de Cassandre à mon impératrice. Je savais bien qu'*Ivan Schouvalof* , mon favori et celui d'*Elisabeth* , avait raccommode la princesse impériale avec la mourante ; mais on me dit que dans le fond il est fort mal avec l'empereur germanico-russe , aujourd'hui buvant et régnant. C'est son cousin de l'artillerie qui était en grâce ; il n'y est plus ; il vient de mourir.

Cet empire russe deviendra l'arbitre du Nord ; je vous en avertis , messieurs les Français.

Faut-il que les Anglais se moquent par-tout de vous ? Il y a là un *Keat* , qui fait boire , qui a captivé l'empereur , et votre *B. . .* n'a captivé personne. Ah , pauvres Français , avec vos vaisseaux de province ! vous êtes dans le temps de la décadence , et vous y ferez long-temps. Faites votre provision de café et de sucre ; vous le payerez cher avant qu'il soit peu.

Mes anges , neige-t-il à Paris ?

Mille tendres respects.

V. la créature.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 de mars.

A MES FRERES EN BELZEBUTH.

MES frères , vous avez le diable au corps. Un peintre fait en fix jours l'esquisse d'un tableau , et , avant d'y mettre des couleurs et d'en arrêter toute l'ordonnance , il le fait voir à des amateurs. Comment peuvent-ils s'étonner que le tableau n'ait pas été achevé ? comment peuvent-ils critiquer des couleurs qui ne sont pas encore sur la toile ? comment mes frères ont-ils pu imaginer que la pièce était faite ? est-ce parce que ce léger croquis a été dessiné en vers , au lieu de l'être en prose ? mais ne savez-vous pas que je fais toujours toutes mes esquisses en vers , parce que la prose me glace ? N'en parlons plus , et attendez ; mais songez , comme dit *Rabelais* , qu'il y a des choses profondes sous cette écorce. On a voulu mettre au théâtre la religion des prétendus païens , faire voir , dans des notes , que notre sainte religion a tout pris de l'ancienne , jusqu'à la confession et à la communion , à laquelle nous avons seulement ajouté , avec le temps , la transubstantiation qui est le dernier effort de l'esprit. Je crois rendre , par ces notes , un très-grand service au christianisme que les impies attaquent de tous côtés. Ainsi , mes frères , priez DIEU que la pièce réussisse , pour l'édification publique.

1762. On joua , samedi dernier , le Droit du seigneur sur un théâtre un peu mieux entendu et mieux décoré que celui de la comédie française. Tous les gens qui se piquent d'avoir de l'esprit , depuis Dijon jusqu'à Turin , vinrent à cette fête. La pièce fut très-bien jouée. Nous avions un excellent *Mathurin* , mademoiselle *Corneille* était *Colette* elle-même ; c'était la nature pure. Je doute que mademoiselle *Dangeville* ait plus de talent ; elle ne peut avoir que plus d'art.

Tout ce qu'on a ridiculement retranché à la police de Paris a été rétabli à la nôtre ; aussi n'a-t-on jamais tant ri , et *Acante* , de son côté , n'a jamais tant intéressé. Le bailli conduisait la noce sur le théâtre ; six femmes jolies , habillées en bergères , six jeunes gens très-galans , précédés de violons , se présentaient avec les acteurs devant monseigneur : c'était un tableau de *Téniers*.

Nous jouons , dans dix jours , *Cassandre* qui commence à être colorié ; nous verrons l'effet qu'il fera , avant que nous terminions l'ouvrage. La nature est la même par-tout : ce qui aura touché les bons esprits de ce pays-ci , et il y en a beaucoup , touchera sans doute à Paris ; ce qui aura déplu aura dû déplaire , et sera réformé. On ne peut pas prendre un parti plus sûr. Jouez une pièce en société , vous n'avez que des flatteurs ; jouez-la devant quatre cents personnes , vous avez des critiques ; et quatre cents personnes assemblées sont comme quatre mille. Les juges de ce pays-ci valent bien ceux de Paris.

N. B. Frère *Thiriot* me dit qu'il m'envoie le discours de l'avocat général *la Chalotais* ; et , au

lieu de ce discours intéressant , il m'envoie des chiffons hebdomadaires ; je le prie de ne plus se tromper à ce point. 1762.

Valete , fratres ; esote fortes contra fanaticos.

LET TRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 15 de mars.

MONSIEUR ,

JE reçois la lettre dont vous m'honorez , en date du $\frac{14}{25}$ de janvier. J'avais eu l'honneur d'écrire à votre Excellence par la voie de M. le comte de *Kaunitz* qui eut la bonté de se charger de mon paquet. Je vous écrivis trois lettres , dès que je fus la triste nouvelle qui m'a fait verser des larmes. Je crois que , des trois lettres , vous en avez reçu deux ; la troisième , qui accompagnait un gros paquet , a eu un fort funeste : le maître de poste de Nuremberg , à qui il était adressé , m'a mandé que le courier qui le portait a été assassiné par des inconnus qui ont pris l'argent dont il était chargé , un paquet destiné pour Vienne , et un autre pour la Suède. J'en rends compte à M. le comte de *Kaunitz* qui , sans doute , en est déjà informé. Je vois , Monsieur , par votre lettre , que vous prenez un parti bien digne d'un philosophe ; vous voulez vous borner à cultiver les lettres. Vous ferez l'*Anacharsis* moderne. Mais ,

1762.

puisque vous avez une intention si sage et si noble , pourquoi ne feriez-vous pas comme *Anacharsis* ? pourquoi ne voyageriez-vous point ? Je parle un peu pour mon intérêt ; je me trouverais peut-être sur votre route , j'aurais le bonheur de voir et d'entretenir celui dont les lettres m'ont fait tant de plaisir. Il serait difficile qu'en passant d'Allemagne en France ou en Italie , vous ne vous trouvassiez pas à portée de mon hermitage ; je vous en ferais les honneurs de mon mieux , et ce serait le cœur qui les ferait. Je suis trop vieux pour venir vous trouver ; vous êtes jeune , et , si votre santé est un peu altérée , ce voyage , dans des climats plus doux que le vôtre , la raffermirait. Je vois avec douleur que , si la nature donne à vos compatriotes une constitution robuste , elle leur accorde rarement une longue vie. Voyez à quel âge meurent tous vos souverains ; aucun n'atteint à une heureuse vieillesse. Je souhaite que l'empereur régnant , dont vous faites un si bel éloge , ait ce nombre de jours que je souhaitais à l'impératrice que je pleure. Il mérite de vivre long-temps , lui et son auguste épouse , puisqu'ils ne vivent que pour le bonheur des hommes. Sans doute , Monsieur , ils vous attachent l'un et l'autre à Pétersbourg ; et d'ailleurs je sens bien que vous ne voulez pas quitter une patrie qui vous aime et que vous illustrez. Si vous êtes toujours , Monsieur , dans le dessein d'achever le monument auquel vous avez bien voulu que je travaillasse , je vous prierai de faire adresser les gros paquets à M. de *Czernichef* à Vienne , qui les remettra à notre ambassadeur , M. le comte du *Châtelet* ; il aura la bonté de me les faire tenir.

Je suis charmé que vous daigniez , Monsieur ,
accepter le témoignage public que je veux vous donner
de ma très-respectueuse et très-tendre estime. Si le
petit ouvrage dont il est question est reçu favorable-
ment du public , je vous le présenterai avec plus de
confiance. Il me faut les suffrages de ma nation
pour mériter le vôtre. Votre Excellence fait combien
je lui suis dévoué pour jamais.

Votre très-humble serviteur , *Voltaire.*

LET TRE CLXXX.

A M. LE DUC DE VILLARS.

Relation de ma petite drôlerie.

25 de mars.

HIER , mercredi 24 de mars , nous essayâmes
Cassandre. Notre salle est sur le modèle de celle de
Lyon ; le même peintre a fait nos décorations ; la
perspective en est étonnante : on n'imagine pas d'abord
qu'on puisse entendre les acteurs qui sont au milieu
du théâtre ; ils paraissent éloignés de cinq cents toises.
Ce milieu était occupé par un autel ; un péristile
régnait jusqu'aux portes du temple. La scène s'est
toujours passée dans ce péristile ; mais quand les
portes de l'intérieur étaient ouvertes , alors les per-
sonnages paraissaient être dans le temple , qui , par
son ordre d'architecture , se confondait avec le vesti-
bule ; de sorte que , sans aucun embarras , cette

— différence essentielle de position a toujours été très-
1762. bien marquée.

Le grand intérêt commença dès la première scène, grâce aux conseils d'un de nos confrères de l'académie, qui daigna me suggérer l'idée de supposer d'abord que *Cassandre* avait sauvé la vie d'*Olimpie*.

Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père,
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.

Dès ce moment, je sentis que *Cassandre* devenait le personnage le plus intéressant.

Le mariage, la cérémonie, la procession des initiés, des prêtres et des prêtresses couronnés de fleurs, &c. les sermens faits sur l'autel, tout cela forma un spectacle auguste.

Au second acte, *Statira* enfermée dans le temple, obscure, inconnue, accablée de ses infortunes, et n'attendant que la fin d'une vie usée par le malheur, reconnue enfin dans cette assemblée, l'hierophante à ses genoux, les prêtresses courbées vers elle, ensuite *Olimpie* présentée à sa mère, leur reconnaissance, firent le plus grand effet.

Cassandre, au troisième acte, venant prendre sa femme des mains de la prêtresse qui doit la lui remettre, et trouvant *Statira* dans cette prêtresse, fit un effet beaucoup plus grand encore. Tout le monde sentit, par ce seul vers,

Bienfaits trop dangereux, pourquoi m'a-t-il aimée?

qu'*Olimpie* aimerait toujours le meurtrier de sa mère; de sorte qu'on ne savait qui on devait plaindre

d'avantage, ou *Cassandre*, ou *Olimpie*, ou la veuve
d'*Alexandre*. 1762.

Au quatrième, les deux rivaux, *Antigone* et *Cassandre*, ont déjà fondu l'un sur l'autre, dans le périlile même; les initiés, les Ephésiens les ont séparés. Ils sont tous dans les coulisses du périlile; ils en sortent tous à la fois, divisés en deux bandes; les portes du temple s'ouvrent au même instant, l'hierophante et les prêtres remplissent le milieu du théâtre; *Antigone* et *Cassandre* sont encore l'épée à la main. C'est par cet appareil que commence le quatrième acte. L'hierophante, après avoir dit aux deux rois,

Qu'osiez-vous attenter, inhumains que vous êtes? &c.
continue ainsi:

Rendez-vous à la loi, respectez sa justice; &c.

Alors *Cassandre* prend la résolution d'enlever son épouse dans le temple même. Il la trouve aux pieds d'un autel. Cette scène a été très-attendrissante; et à ces mots,

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?

Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,

Ta main qui de ma mère a déchiré le flanc,

N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,

Je te pardonnerais, je t'aimerais barbare.

les deux acteurs pleuraient, et tous les spectateurs étaient en larmes.

Cet amour d'*Olimpie* attendrissait d'autant plus, qu'elle avait voulu se le cacher à elle-même, qu'elle

1762.

ne s'était point laissé aller à ces lieux communs des combats entre l'amour et le devoir, et que sa passion avait été plutôt devinée que déployée.

Immédiatement après cette scène, *Statira*, qui a su qu'on allait enlever sa fille, vient lui apprendre qu'*Antigone* va la secourir, que son hymen était réprouvé par les lois; elle la donne à son vengeur. Alors *Olimpie* avoue à sa mère qu'elle a le malheur d'aimer *Cassandre*. *Statira* évanouie de douleur entre ses bras, *Cassandre* qui accourt, les divers mouvemens dont ils sont agités, forment un tableau supérieur aux trois premiers actes.

Au cinquième, *Antigone*, arrivant pour soutenir ses droits, pour venger *Olimpie* du meurtrier d'*Alexandre* et de *Statira*, apprend que *Statira* vient d'expirer entre les bras de sa fille; elle a conjuré *Olimpie*, en mourant, d'épouser *Antigone*. Les voilà donc tous deux dans le temple, forcés d'attendre la décision d'*Olimpie*, et elle obligée de choisir; elle promet qu'elle se déclarera quand elle aura rendu les derniers devoirs au bûcher de sa mère. Le bûcher paraît, elle parle aux deux rivaux, et n'avouant son amour qu'au dernier vers, elle se jette dans le bûcher.

La scène a été tellement disposée, que tout a été exécuté avec la précision nécessaire. Deux fermes, sur lesquelles on avait peint des charbons ardents, des flammes véritables qui s'élançaient à travers les découpemens de la première ferme, percée de plusieurs trous; cette première ferme s'ouvrant pour recevoir *Olimpie*, et se refermant en un clin d'œil; tout cet artifice enfin a été si bien ménagé, que la pitié et la terreur étaient au comble.

Les larmes ont coulé pendant toute la pièce. Les larmes viennent du cœur. Trois cents personnes de tout rang et de tout âge ne s'attendrissent pas, à moins que la nature ne s'en mêle. Mais, pour produire cet effet, il fallait des acteurs et de l'action; tout a été tableau, tout a été animé. Madame *Denis* a joué *Statira* comme mademoiselle *Duménil* joue *Mérope*. Madame d'*Hermenches*, qui faisait *Olimpie*, a la voix de mademoiselle *Gauffin*, avec des inflexions et de l'ame : mais ce qui m'a le plus surpris, c'est notre ami *Gabriel Cramer*. Je n'exagère point; je n'ai jamais vu d'acteur, à commencer par *Baron*, qui eût pu jouer *Cassandre* comme lui; il a attendri et effrayé pendant toute la pièce. Je ne lui connaissais pas ce talent supérieur. M. *Rillet* a joué le grand-prêtre, comme j'aurais voulu que *Sarrafin* l'eût représenté. *Antigone* a été rendu par M. d'*Hermenches* avec la plus grande noblesse. Je ne reviens point de mon étonnement, et je ne me console point de n'avoir pas vu ce spectacle honoré de la présence des deux illustres académiciens qui m'ont daigné aider de leurs conseils pour finir mon œuvre des six jours. Eux, et deux respectables amis à qui je dois tout, et que je consulte à Paris, ont fait mon ouvrage; car, malheur à qui ne consulte pas.

1762.

L E T T R E C L X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 27 de mars.

Vous me demanderez peut-être, mes divins anges, pourquoi je m'intéresse si fort à ce *Calas* qu'on a roué, c'est que je suis homme, c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestans disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve.

Je me suis trompé sur le nombre des juges, dans ma lettre à M. de *la Marche*. Ils étaient treize; cinq ont constamment déclaré *Calas* innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. A quoi tient donc la vie des hommes? à quoi tiennent les plus horribles supplices? Quoi! parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait rouer un père de famille! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ses quatre autres enfans crient qu'il était le meilleur des pères! Le témoignage de la conscience de cet infortuné ne prévaut-il pas sur l'illusion de huit juges animés par une confrérie de pénitens blancs, qui a soulevé les esprits de Toulouse contre un calviniste? Ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent; il pardonnait à ses juges, il pleurait son fils auquel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain, qui l'assistait d'office sur l'échafaud, dit qu'il voudrait mourir
aussi

aussi faiblement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse; mais 1762. enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs d'entre eux étaient pénitens blancs; ils peuvent s'être trompés. N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence, de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolait tous les protestans de l'Europe, et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux? ne pourriez-vous pas engager M. le comte de Choiseul à s'informer de cette horrible aventure qui déshonore la nature humaine, soit que *Calas* soit coupable, soit qu'il soit innocent? Il y a certainement, d'un côté ou d'un autre, un fanatisme horrible; et il est utile d'approfondir la vérité.

Mille tendres respects à mes anges.

1762.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Mars.

MON PROTECTEUR,

SI on me demande comment il faut défricher un désert et donner du pain à des familles qui n'en avaient pas , je le dirai bien. Mais j'ignore comment il faut présenter au roi le détail de Fontenoi , l'érection de l'école militaire , et les autres événemens qui ne peuvent choquer que sa modestie. J'ignore surtout si on peut lui présenter cette édition , qui est pourtant la neuvième. Tout ce que je fais , c'est que je prends la liberté de l'adresser à mon protecteur , qui en fera tout ce qu'il voudra. Il fait mieux que moi *quid deceat quid non*.

Je ne demanderai jamais rien qui puisse être le moins du monde hasardé. Sa bonté pour moi me tient lieu de tout. Je suis comme le bourgeois gentil-homme ; j'aime mieux être incivil qu'importun.

Je lui souhaite du fond de mon ame succès dans toutes ses entreprises , gaieté inaltérable , et point de gravelle.

La vieille marmotte des Alpes est à ses pieds avec le plus tendre respect. V.

Fragment d'une autre lettre au même.

1762.

J'ignore ce que mes oreilles ont pu faire aux *Pompignans*. L'un me les fatigue par ses mandemens, l'autre me les écorche par ses vers, et le troisième me menace de les couper. Je vous prie de me garantir du spadassin ; je me charge des deux écrivains. Si quelque chose, Monseigneur, me faisait regretter la perte de mes oreilles, ce serait de ne pas entendre tout le bien que l'on dit de vous à Paris.

LETTRE CLXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

4 d'avril.

Mes chers frères, il est avéré que les juges toulousains ont roué le plus innocent des hommes. Presque tout le Languedoc en gémit avec horreur. Les nations étrangères, qui nous haïssent et qui nous battent, sont saisies d'indignation. Jamais, depuis le jour de la Saint-Barthelemi, rien n'a tant déshonoré la nature humaine. Criez, et qu'on crie.

Voici un petit ouvrage auquel je n'ai d'autre part que d'en avoir retranché une page de louanges injustes qu'on m'y donnait. Je serais très-fâché qu'on crût que j'en aye eu la moindre connaissance ; mais je serais très-aise qu'il parût, parce qu'il est, d'un bout à l'autre, de la vérité la plus exacte, et que j'aime la vérité. Il faut qu'on la connaisse jusque

— dans les plus petites choses. Il n'y a qu'à donner
1762. cette brochure à imprimer à *Grangé* ou à *Duchefne*.

J'ai envoyé à mes frères cette petite relation , adressée à M. le duc de *Villars* , qui me vit esquisser *Cassandre* si vite, lorsqu'il était chez moi. Je prie mon cher frère , de dire au frère *Platon* , que ce qu'il appelle pantomime , je l'ai toujours appelé action. Je n'aime point le terme de *pantomime* pour la tragédie. J'ai toujours songé autant que je l'ai pu à rendre les scènes tragiques pittoresques. Elles le sont dans *Mahomet* , dans *Mérope* , dans l'*Orphelin de la Chine* , surtout dans *Tanocrède*. Mais ici toute la pièce est un tableau continuel. Aussi a-t-elle fait le plus prodigieux effet. *Mérope* n'en approche pas , quant à l'appareil et à l'action ; et cette action est toujours nécessaire. Elle est toujours annoncée par les acteurs mêmes. Je voudrais qu'on perfectionnât ce genre qui est le seul tragique , car les conversations politiques sont à la glace , et les conversations amoureuses sont à l'eau rose.

Je suis affligé de la *Martinique* et de mon roué. Nous sommes bien fots et bien fanatiques ; mais l'*opéra comique* répare tout.

Je bénis DIEU de m'avoir donné un frère tel que vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'avril.

MES anges , mes anges , rit-on encore à Paris ? va-t-on en foule au savetier *Blaise* et au *Maréchal* ? Pour moi je pleure. Vos Parisiens ne voient que des parisiennes , et moi je vois des étrangers , des gens de tous les pays ; et je vous réponds que toutes les nations nous insultent et nous méprisent. Voilà un commencement bien douloureux pour messieurs de *Choiseul*. Ce n'est certainement pas la faute de monsieur le comte si *Pierre* s'unit avec *Luc* ; ce n'est pas la faute de monsieur le duc si les Anglais nous ont pris la Martinique , et s'ils vont peut-être détruire la seule flotte qui nous restait : mais ces événemens funestes doivent percer le cœur des deux ministres que vous aimez , et à qui je suis attaché. Que faire ? jouer le Droit du seigneur. Il n'y a pas d'autre parti à prendre après le saint temps de Pâques. Les Anglais auront dépouillé le vieil homme ; on aura oublié la Martinique ; il ne sera plus question de rien. Je ne crains que *Blaise* et les *Amours de Nannette*. Le Droit du seigneur , en d'autres temps , devrait plaire à une nation qui ne laisse pas d'avoir du bon , et qui avait autrefois du goût.

Nous avons *le Kain* ; il a l'air d'un gros chanoine ;

Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

A a 3

1762. Faites comme il vous plaira , Messieurs ; mais nous allons nous réjouir pour oublier vos tribulations. Nous allons jouer *Cassandre* , le *Droit du seigneur* , *Sémiramis* et l'*Ecoffaïse*. Notre ami *le Kain* nous dit que le tripot ne va pas mieux que le reste de la France , que les quatre premiers gentilshommes ont la grandeur d'ame d'entrer à la comédie pour rien , eux , leurs parens , leurs laquais , et les commères de leurs laquais. Cela est tout-à-fait noble. Les grands seigneurs d'Angleterre font d'une pâte un peu différente. Ils ont de leur côté la gloire , et nous avons la petite vanité.

Pendant que nous sommes la chiasse du genre-humain , on parle français à Moscou et à Yaffi ; mais à qui doit-on ce petit honneur ? à une douzaine de citoyens qu'on persécute dans leur patrie.

Mes chers anges , je vous remercie très-humblement , très-tendrement pour notre artilleur. J'aurai l'honneur d'écrire à M. le comte de *Choiseul* ; mais , dans la crise où je le crois , je lui épargne mes importunités pour le présent.

Je crois qu'on est si occupé des désastres publics , qu'on ne songera pas à mon roué.

Nous sommes tous à vos pieds et à vos ailes.

A U M E M E.

10 d'avril.

O Mes anges ! daignez recevoir , pour vos œufs de Pâques , ce Droit du seigneur , que je crois dans son cadre. Je vous demande en grâce qu'il soit joué tel qu'il est. J'ai , malgré toute ma modestie , la sincérité insolente de vous dire que je le crois très-bon ; tâchez de penser comme moi ; car , depuis l'effet que cette pièce a fait sur mes Suisses et sur mes Savoyards , j'aurai bien mauvaise opinion de vos pauvres Français , s'ils ne rient pas et s'ils ne sont pas touchés. Je veux qu'une comédie soit intéressante ; mais je la tiens un monstre si elle ne fait pas rire.

Je ne mets pas encore Olimpie à vos pieds ; j'attends que nous l'ayons jouée , et que je puisse vous rendre compte du jugement de nos allobroges , et de la manière admirable dont nous disposons notre vestibule , notre temple , nos autels et notre bûcher. Ce bûcher servira à jeter la pièce au feu , si elle n'est pas reçue avec transport par nos montagnards. Vous êtes bien à plaindre de ne pas voir mes fêtes ; mais aussi pourquoi êtes-vous condamnés à demeurer dans votre vilaine ville de Paris ?

Au lieu d'Olimpie , je vous supplie d'agréer le présent mémoire. Pouvez-vous , mes divins anges , avoir la bonté de le faire recommander par M. le comte de *Choiseul* ? Le frère du capitaine qui veut tirer du

— canon contre les Hanovriens et Prussiens , est connu
1762. de M. le comte de *Choiseul* , et reçoit quelquefois des ordres de lui pour nos limites.

On ne demande qu'un mot ; ce mot est juste. L'officier qui a la rage de servir , est très-bon ; enfin je vous demande instamment cette grâce.

Je ne fais plus que penser de mon *Schouvalof* : on n'a rien fait pour lui ; il voulait voyager , et il reste à sa cour. Je suis encore très-incertain sur le traité des Borusses avec les Russes. Qui vous eût dit , quand nous étions petits , qu'un jour ces Scythes tiendraient la balance de l'Europe ? Pauvres petits Français , ce n'est pas vous encore qui la tenez. Il faut espérer que nous ne ferons pas toujours dans la boue ; mais jusqu'ici nous jouons un triste rôle , malgré le prodigieux succès de la farce italienne.

Divins anges , continuez vos bontés à la marmotte des Alpes.

LETTRE CLXXXVI.

A MADemoisELLE * * *.

Aux Délices , le 15 d'avril.

IL est vrai , Mademoiselle , que , dans une réponse que j'ai faite à M. de *Chazel* , je lui ai demandé des éclaircissémens sur l'aventure horrible de *Calas* , dont le fils a excité ma douleur autant que ma curiosité. J'ai rendu compte à M. de *Chazel* des sentimens et des clameurs de tous les étrangers dont je suis environné ;

mais je ne peux lui avoir parlé de mon opinion sur cette affaire cruelle, puisque je n'en ai aucune. Je ne connais que les factums faits en faveur des *Calas*, et ce n'est pas assez pour oser prendre parti. 1762.

J'ai voulu m'instruire en qualité d'historien. Un événement aussi épouvantable que celui d'une famille entière accusée d'un parricide commis par esprit de religion; un père expirant sur la roue pour avoir étranglé de ses mains son propre fils, sur le simple soupçon que ce fils voulait quitter les opinions de *Jean-Calvin*; un frère violemment chargé d'avoir aidé à étrangler son frère; la mère accusée; un jeune avocat soupçonné d'avoir servi de bourreau dans cette exécution inouïe; cet événement, dis-je, appartient essentiellement à l'histoire de l'esprit humain, et au vaste tableau de nos fureurs et de nos faiblesses, dont j'ai déjà donné une esquisse.

Je demandais donc à M. de *Chazel* des instructions; mais je n'attendais pas qu'il dût montrer ma lettre. Quoi qu'il en soit, je persiste à souhaiter que le parlement de Toulouse daigne rendre public le procès de *Calas*, comme on a publié celui de *Damiens*. On se met au-dessus des usages dans des cas aussi extraordinaires. Ces deux procès intéressent le genre-humain; et si quelque chose peut arrêter chez les hommes la rage du fanatisme, c'est la publicité et la preuve du parricide et du sacrilège qui ont conduit *Calas* sur la roue, et qui laissent la famille entière en proie aux plus violens soupçons. Tel est mon sentiment.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1762.

LETTRE CLXXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

17 d'avril.

J'AI l'honneur de vous envoyer, Monsieur, de la part de M. *Frichebeaume*, libraire, la brochure ci-jointe. Vous êtes assez affermi dans notre sainte religion pour lire sans danger ces impiétés ; mais je ne voudrais pas que cet ouvrage tombât entre les mains de jeunes gens qu'il pourrait séduire.

On est toujours indigné ici de l'absurde et abominable jugement de Toulouse. On ne s'en soucie guère à Paris où l'on ne songe qu'à son plaisir, et où la Saint-Barthelemi ferait à peine une sensation. *Damiens*, *Calas*, *Malagrida*, une guerre de sept années sans savoir pourquoi, des convulsions, des billets de confession, des jésuites, le discours et le réquisitoire de *Joli de Fleuri*, la perte de nos colonies, de nos vaisseaux, de notre argent ; voilà donc notre siècle ! Ajoutez-y l'opéra comique, et vous aurez le tableau complet.

On m'a donné cette lettre pour M. *Saurin* ; je vous supplie de vouloir bien la lui faire parvenir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RIBIENBOTTE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'avril.

MES divins anges , je ne voulais vous écrire qu'après que *le Kain* aurait vu *Statira* ; mais je commence toujours par vous remercier de la bonté que vous avez eue pour mon capitaine d'artillerie , qui voudrait bien pointer quelques canons contre *Pierre III* qui n'est pas *Pierre le grand*.

Il est vrai que M. le comte de Saxe ne fit que monter dans le vaisseau à Dunkerque , et que , grâce au ciel , nous ne mîmes point en mer ; mais je ne prends aucun intérêt à cette misérable histoire , dont on a imprimé des fragmens très-incorrects qu'on m'a volés.

A l'égard de *Conculix* , c'est autre chose. Il faut que j'aye été abandonné de DIEU pour laisser cet animal-là en si bonne compagnie.

Nous avons déjà joué Tancrède. *Le Kain* m'a paru admirable ; je lui ai même trouvé une belle figure. J'étais le bon homme *Argire* ; je ne m'en suis pas mal tiré : mais ni lui ni moi ne jouons dans *Olimpie*. Nous ferons tous deux spectateurs bénévoles. Je devais naturellement jouer le grand-prêtre : ce sont mes triomphes , vu le goût que j'ai pour l'Eglise ; mais je suis honoré du même catarre qui a osé souffler sur mes anges : j'ai la fièvre. Je continuerai ma lettre quand on aura joué *Olimpie* ou *Cassandre* , et je

1762. vous en rendrai compte, en oubliant la petite part que je peux y avoir.

18 d'avril.

Mes anges sauront qu'hier *le Kain* nous joua *Zamore*; il était encore plus beau que je n'avais cru. Il joua le second acte de façon à me faire rougir d'avoir loué autrefois *Baron* et *Dufresne*. Je ne croyais pas qu'on pût pousser aussi loin l'art tragique. Il est vrai qu'il ne fut p  s si brillant dans les autres actes. Il a quelquefois des silences trop longs; il en faut, comme en musique, mais il ne faut pas les prodiguer; ils gâtent tout quand ils n'embellissent pas. Il fut bien mal second  ; ma nièce ne jouait point. *Cramer*, qui avait joué *Cassandre* supérieurement, joua *Alvar  s* précisément comme le bon homme *Cassandre*. Mais enfin, nous voulions voir *le Kain*, et nous l'avons vu.

En attendant qu'on répète *Cassandre* ou *Olimpie*, il faut que je vous dise un mot de la Jamaïque, qu'un de nos acteurs, armateur de son métier, prétend que vous avez pris   à la suite des Espagnols; car vous êtes à présent à la suite sur mer et sur terre. Votre rôle n'est pas beau. Puisse mon armateur comique avoir raison. Mais pourquoi dit-on que madame de *Pompadour* est borgne, et M. d'*Argenson* aveugle? est-il vrai qu'en effet l'une ait perdu un œil, l'autre deux? Vous voyez toutes les mauvaises plaisanteries que font, sur cette aventure, ceux qui ne savent pas que les railleries sur les malheureux sont odieuses. Il faut que cette nouvelle ait un fondement. Il y a

long-temps qu'on m'a mandé que l'un et l'autre avaient une violente fluxion sur les yeux.

 1762.

Parlons un peu de mon roué. Il s'en faut bien qu'on ait découvert l'auteur de l'assassinat attribué au père ; il s'en faut bien qu'on songe à réhabiliter la mémoire du supplicié. Tout le Languedoc est divisé en deux factions, dont l'une soutient que *Calas* père avait pendu lui-même un de ses fils, parce que ce fils devait abjurer le calvinisme ; l'autre crie que l'esprit de parti, et surtout celui des pénitens blancs, a fait expirer un homme innocent et vertueux sur la roue.

Je crois vous avoir dit que *Calas* père était âgé de soixante et neuf ans, et que le fils qu'on prétend qu'il a pendu, nommé *Marc-Antoine*, garçon de vingt-huit ans, était haut de cinq pieds cinq pouces, le plus robuste et le plus adroit de la province ; j'ajoute que le père avait les jambes très-affaiblies depuis deux ans, ce que je fais d'un de ses enfans. Il était possible à toute force que le fils pendît le père ; mais il n'était nullement possible que le père pendît le fils. Il faut qu'il ait été aidé par sa femme, par un de ses autres fils, par un jeune homme de dix-neuf ans qui soupait avec eux, encore auraient-ils eu bien de la peine à en venir à bout. Un jeune homme vigoureux ne se laisse pas pendre ainsi. Vous savez, sans doute, que la plupart des juges voulaient rouer toute la famille, supposant toujours que *Marc-Antoine Calas* n'avait été étranglé et pendu de leurs mains que pour prévenir l'abjuration du calvinisme qu'il devait faire le lendemain. Or, j'ai des preuves certaines que ce malheureux n'avait nulle envie de se faire catholique.

1762.

Enfin, les juges prévenus ayant ordonné l'enterrement de *Marc-Antoine* dans une église, les pénitens blancs lui ayant fait un service solennel, et l'ayant invoqué comme un martyr, n'ont point voulu se détacher de leur opinion. Ils ont condamné d'abord le père seul à mourir sur la roue, se flattant qu'en mourant il accuserait sa famille. Le condamné est mort en appelant à DIEU, et les juges ont été confondus. Voilà en deux pages la substance de quatre factums. Ajoutez à cette aventure abominable la persuasion où ces juges (au moins quelques-uns) sont encore, que l'on avait résolu, dans une assemblée de réformés, de faire étrangler sans miséricorde celui de leurs frères qui voudrait abjurer, et que ce jeune homme de dix-neuf ans, nommé *Lavaisse*, qui avait soupé avec les accusés, était le bourreau nommé par les protestans. Vous remarquerez que ce *Lavaisse* est le fils d'un avocat soupçonné, il est vrai, d'être calviniste, mais de mœurs douces et irréprochables.

Lorsque nous avons joué Tancrède, il y a eu un terrible battement de mains, accompagné de cris et de hurlemens à ces vers :

O juges malheureux, qui dans vos faibles mains, &c.

Mais voilà toute la réparation qu'on a faite à la mémoire du plus malheureux des pères. Je ne connais point, après la Saint-Barthelemi et les autres excès du fanatisme commis par tout un peuple, une aventure particulière plus effrayante.

Voilà bien écrire, pour un homme qui a la fièvre. Je continuerai après *Cassandre*.

20 d'avril.

1762.

Je n'ai rien écrit hier 19, parce que j'avais une fièvre violente. Nous sommes accablés de contre-temps dans notre tripot. Un oncle d'un acteur s'est avisé de mourir ; nous voilà tous dérangés. Notre spectacle se démanche comme le vôtre : vous perdez *Grandval* ; on dit que mademoiselle *Duménil* va se retirer ; il faut que tout finisse. Le théâtre de France avait de la réputation dans l'Europe, et c'était presque le seul de nos beaux arts qui fût estimé ; il va tomber. On dit que M. le maréchal de *Richelieu* n'aura pas eu peu de part à cette révolution.

Je suis fâché que les autres comédiens, nommés jésuites, tombent aussi. C'est une grande perte pour mes menus plaisirs. Les universités, jointes au parlement, vont établir un terrible pédantisme. Je n'aime pas les mœurs pédantes.

Nous devons jouer aujourd'hui *Cassandre-Olimpie*, et *le Français à Londres*. Figurez-vous que milord *Craff* était joué par un anglais qui s'appelle *Craff* ; mais, comme je vous l'ai dit, un maudit oncle nous dérange. Tout ce que nous pourrons faire, ce sera de répéter devant *le Kain*, en habits pontificaux, afin qu'il juge. En attendant qu'on joue, il faut que je vous dise que je fais un gré infini à *Collet* d'avoir mis *Henri IV* sur le théâtre. Son nom seul attirera tout Paris pendant six mois, et l'opéra comique trouvera à qui parler.

Voici la nuit ; on va jouer *Cassandre* et *le Français à Londres*, malgré tous les contre-temps : je vais juger.

1762.

Parlons d'abord de milord *Hufai*. Il est si plaisant de voir un anglais du même nom jouer ce rôle, que j'en ris encore, quoique je sois bien malade. Pour *Cassandre*, le porteur vous pourra dire si cela fait un beau spectacle, s'il y a de l'intérêt, si la fin est terrible, et si tout n'est pas hors du train ordinaire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Je voulais lui donner la pièce pour vous l'apporter; mais j'ai senti, à la représentation, qu'il y avait plus d'une nuance à donner encore au tableau. Tout ce que je vous peux dire, c'est qu'il ne faut pas qu'il y ait dans cet ouvrage un seul trait qui ressemble aux tragédies auxquelles on est accoutumé. C'est assurément un spectacle d'un genre nouveau, aussi difficile peut-être à bien représenter qu'à bien traiter.

Je vous l'enverrai, mes divins anges; avant qu'il soit un mois. Laissez-moi me guérir; la tête me fend et me tourne.

Finie à deux heures après minuit.

L E T T R E C L X X X I X.

A M. D U C L O S.

A Ferney, 23 d'avril.

IL faut vous avouer, Monsieur, que le théâtre de Ferney a fait un peu de tort à nos commentateurs, et que nous avons, pendant quelques jours, abandonné *Corneille* pour le *Kain*. Nous avons fait de mademoiselle *Corneille* une assez bonne actrice, au lieu

lieu de travailler à l'édition de son oncle. Le commentateur, les libraires, la nièce de *Corneille*, la nièce du commentateur, tout cela a joué la comédie. Cela n'a pas pourtant interrompu notre entreprise, mais il y a eu du relâchement. Une autre raison encore qui a arrêté le cours de mes consultations, c'est que je me suis mis à traduire l'*Héraclius* espagnol, imprimé à Madrid en 1643, sous ce titre : *la famosa comedia. En esta vida todo es verdad, y todo es mentira, fiesta que se represento a sus Magestades, en el salon Real del palacio*. Le savant qui m'a déterré cette édition prodigieusement rare, prétend que *sus Magestades* veut dire *Philippe* et *Elisabeth*, fille de *Henri IV*, qui aimait passionnément la comédie, et qui y menait son grave mari. Elle s'en repentit; car *Philippe IV* devint amoureux d'une comédienne, et en eut don *Juan d'Autriche*. Il devint dévot et n'alla plus au spectacle après la mort d'*Elisabeth*. Or *Elisabeth* mourut en 1644, et mon savant prétend que la *Famosa comedia*, jouée en 1640, fut imprimée en 1643; mais comme mon exemplaire est sans date, il faut en croire mon savant sur sa parole. Le fait est que cette tragédie est à faire mourir de rire d'un bout à l'autre; les *Mille et une nuits* sont beaucoup moins merveilleuses. Si quelque chose dans le monde a jamais eu l'air original, c'est assurément cette extravagance dont aucun roman n'approche. Il suffit d'en lire deux pages pour être convaincu que l'auteur a tout pris dans sa tête. Je la ferai imprimer, afin qu'on puisse aisément apercevoir la petite différence qui se trouve entre notre *Héraclius* et la *Comedia famosa*.

Je dois vous donner avis que le premier volume,

Corresp. générale. Tome VI. * B b

1769. contenant seulement Médée et le Cid, est déjà si énorme, que je serai obligé de rejeter à la fin du dernier tome la vie de l'auteur, et les anecdotes et réflexions que je mettrai dans mon épître dédicatoire à l'académie. L'épître ne pourra plus contenir qu'un simple témoignage de ma respectueuse reconnaissance, et une note avertira que la vie de *Pierre Corneille* se trouvera au dernier volume, avec quelques pièces curieuses. Cette vie, rejetée à ce dernier tome, fera au moins ouvrir quelquefois un tome que, sans cela, on n'ouvrirait jamais : car qui peut lire la *Galerie du Palais royal* et la *Place royale*. Ce dernier tome sera uniquement destiné à la comédie, avec un discours sur la comédie espagnole, anglaise et italienne; mais il faut se bien porter, et je suis un peu sur le côté.

Je tâcherai de vous envoyer dans peu les remarques sur *Rodogune* et sur *Sertorius*.

J'ai repris cette lettre cinq ou six fois; je n'en peux plus. J'ai bien peur de ne pas achever cette édition, et de dire : *Medium solvar et inter opus*.

L E T T R E C X C.

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 d'avril.

MADAME la duchesse d'Enville; mes anges, fait bien de l'honneur aux Délices. Elle peut arriver quand il lui plaira; il y aura de quoi loger quatre maîtres de plain pied, même cinq. Mais que monseigneur l'archevêque de Rouen ne s' imagine pas être à Gaillon. Que toute cette illustre compagnie pense être aux eaux, et s'attende à être un peu à l'étroit. Tout le monde sera bien couché; c'est la seule chose dont je répons. On y trouvera de la batterie de cuisine; mais, comme la moitié de notre linge a été brûlée dans nos fêtes de Ferney, nous ne pouvons en fournir. Je sens combien il est désagréable de ne pas faire la galanterie complète; mais il est bon d'avertir de ce qu'on peut et de ce qu'on ne peut pas.

Je suppose que madame la duchesse d'Enville enverra à l'avance quelque fourrier, quelque maréchal de ses logis qui viendra préparer les lieux. Tous les secours possibles se trouvent à Genève sous la main. Il ne sera pas mal de me faire avertir du jour de l'arrivée du maréchal de ses logis. Madame Denis arrangera tout avec lui; car, pour moi, il n'y a pas d'apparence que je puisse sitôt sortir de Ferney. Je suis toujours malade, je n'ai point porté santé depuis les journées de Tancrède et de Cassandre,

— 1762. et madame la duchesse d'*Enville* aura en moi un courtisan très-peu assidu ; elle fera maîtresse absolue de la maison , et ne sera point gênée par son hôte. Voilà , mes divins anges , tout ce que je puis faire en conscience. Je ne doute pas que mes anges ne fassent mes très-humbles excuses aux personnes que je voudrais mieux recevoir. Après tout , elles seront infiniment mieux qu'en aucune maison de Genève. Elles jouiront d'un assez joli jardin , d'un très-beau paysage ; elles seront à l'abri de tout bruit et de toute importunité. Je crois que je dois au moins réparer , par une lettre , la mince réception que je fais à madame d'*Enville* ; permettez donc que j'insère ici ce petit billet , et que je prenne la liberté de vous l'adresser ;

Voulez-vous à présent un petit mot pour *Cassandre* ? Je persiste à croire que cette pièce ne souffre aucun moyen ordinaire. *Le Kain* a dû le sentir à la représentation. Les choses sont tellement amenées , qu'il n'est ni décent ni possible que les deux rivaux agissent.

Cassandre, au quatrième acte, vient enlever sa femme, mais il trouve la belle-mère expirante. *Antigone* dispose tout pour tuer *Cassandre* aux portes du temple, mais il n'en fort pas. Au cinquième, il n'y a pas moyen de troubler la cérémonie du bûcher ; les deux princes ne peuvent se douter qu'*Olimpie* va se jeter dedans, puisqu'ils voient les offrandes qu'on apporte à *Olimpie* sur un autel, et qu'elle doit présenter à sa mère avec ses voiles et ses cheveux. Croyez que le tout fait le spectacle le plus singulier , et le plus grand tableau qu'on ait jamais vu au théâtre : mais , encore une fois , il faut des nuances ;

et je ne peux travailler dans l'état où je suis ; à peine
puis-je suffire à *Pierre Corneille*. 1762.

Nous avons ici le père de la petite qui vient d'arriver de Cassel pour voir sa fille. Celui-ci ne fera jamais commenté, ou je suis le plus trompé du monde.

Eh bien, on vient encore de vous prendre Sainte-Lucie et le dernier de vos vaisseaux qui revenait de l'île de Bourbon.

Pauvres Français ! vous n'aviez autre chose à faire qu'à vous réjouir ; de quoi vous êtes-vous avisés de faire la guerre ?

Mes anges, vivez heureux. Je baise le bout de vos ailes plus que jamais.

J'ai une fluxion de poitrine, et je cesse tout travail.

L E T T R E C X C I.

A U M E M E.

Aux Délices, 15 de mai.

JE vous écris enfin, mes divins anges ; je ressuscite, et il est bon que vous sachiez que c'est vous qui m'aviez tué ; c'est le tripot, c'est un travail forcé, c'est la rage de vous plaire qui m'avait allumé le sang. J'avais, depuis trois mois, une fièvre lente, et je voulais toujours travailler et toujours me réjouir ; j'ai succombé, je le mérite bien. Je n'ai pas encore

1762. — assez de tête pour vous parler d'Olimpie ; mais j'entrevois que, de toutes les pièces du théâtre, ce sera la plus pittoresque, et que les marionnettes que *Servandoni* donne au Louvre, n'en approcheront jamais. Il me faudra une *Statira* malade, et une *Olimpie* innocente ; DIEU y pourvoira peut-être.

Mandez - moi, je vous prie, des nouvelles du tripot, cela m'égaiera dans ma convalescence. Avez-vous quelqu'un qui remplace *Grandval* ? reprendra-t-on le Droit du seigneur ?

Mais parlez-moi donc, je vous en prie, de l'œil de madame de *Pompadour*. Il est bien singulier qu'une femme sur qui tous les yeux sont fixés, en perde un incognito. On parle encore fort mal des deux de M. d'*Argenson*.

M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit une grande lettre sur les *Calas*, mais il n'est pas plus au fait que moi. Le parlement de Toulouse, qui voit qu'il a fait un horrible pas de clerc, empêche que la vérité ne soit connue. Il a toujours été dans l'idée que toute la famille de *Calas*, assistée de ses amis, avait pendu le jeune *Calas*, pour empêcher qu'il ne se fît catholique. Dans cette idée, il avait fait rouer le père par provision, espérant que ce bon homme, âgé de soixante-neuf ans, avouerait le tout sur la roue. Le bon homme, au lieu d'avouer, a pris DIEU à témoin de son innocence. Les juges, qui l'avaient fait rouer sur de simples conjectures, manquant absolument de preuves juridiques, mais persistant toujours dans leur opinion, ont condamné au banissement un des fils de *Calas* soupçonné d'avoir aidé à étrangler son frère ; ils l'ont fait conduire, la

corde au cou, par le bourreau, à une porte de la ville, et l'ont fait ensuite rentrer par une autre, l'ont enfermé dans un couvent, et l'ont obligé de changer de religion. 1762.

Tout cela est si illégal, et l'esprit de parti se fait tellement sentir dans cette horrible aventure, les étrangers en sont si scandalisés, qu'il est inconcevable que monsieur le chancelier ne se fasse pas représenter cet étrange arrêt. Si jamais la vérité a dû être éclaircie, c'est, ce me semble, dans une telle occasion.

Je passe à d'autres objets plus intéressans. Vous me paraissez, vous autres, mépriser le nouveau czar; mais prenez garde à vous: un homme, qui vient d'ôter tout d'un coup cent mille esclaves aux moines, et qui met tous ces moines dans sa dépendance, en ne les faisant subsister que de pensions de la cour, est bien loin d'être un homme méprisable. Le voilà uni avec les Anglais et les Prussiens, gens moins méprisables encore. Prenez garde à vous, vous dis-je; comptez que vous ne voyez point les choses, à Paris et à Versailles, comme on les voit au milieu des étrangers. Je suis dans le point de perspective; je vois les choses comme elles sont, et c'est avec la plus grande douleur.

Parlons maintenant de madame la duchesse d'Enville. A peine vous eus-je envoyé, mes divins anges, la lettre par laquelle je lui offrais les Délices, que je fus attaqué d'une fièvre violente et d'une inflammation de poitrine; *Tronchin* me fit transporter sur le champ aux Délices; il ne me quitta presque point; la nature et lui m'ont sauvé; je suis encore

— dans la plus grande faiblesse, et je ne puis ni marcher ni écrire.

1762.

J'apprends que, pendant ma maladie, on a loué assez indiscrettement un simple appartement à Genève pour madame la duchesse d'*Enville* et sa compagnie, à raison de 4800 livres pour trois mois, sans compter les écuries, les remises et les chambres pour les principaux domestiques, qu'il faudra encore louer très-cher. Ajoutez à cela qu'à Genève toutes les commodités, toutes les choses de recherche se vendent au poids de l'or; qu'il faut faire cent vingt-cinq lieues pour arriver, et cent vingt-cinq pour s'en retourner; et qu'une malade, qui a la force de faire deux cents cinquante lieues, n'est pas excessivement malade. Le paysage est charmant, je l'avoue, il n'y a rien de si agréable dans la nature; mais nous avons des ouragans formés dans des montagnes couvertes de neiges éternelles, qui viennent contrister la nature dans ses plus beaux jours, et qui n'ont pas peu contribué à me mettre dans le bel état où je suis. Ces vents cruels font beaucoup plus de mal que *Tronchin* ne peut faire de bien.

Adieu, mes divins anges; je n'ai plus ni voix pour dicter, ni main pour écrire, ni tête pour penser; mais j'espère que tout cela reviendra.

Je crois ne pouvoir mieux remercier DIEU de mon retour à la vie, qu'en vous envoyant cet ouvrage édifiant (*). On devrait bien l'imprimer à Paris.

(*) Le Testament du curé *Moslier*,

A M. DE LA CHALOTAIS,

PROCUREUR GENERAL DU PARLEMENT DE BRETAGNE.

Aux Délices, 17 de mai.

J'ETAIS à la mort, Monsieur, lorsque j'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré; je souhaite de vivre pour voir les effets de votre excellent compte rendu. Je ne savais pas que vous m'eussiez fait l'honneur de me l'envoyer, et que j'avais deux remerciemens à vous faire, celui d'avoir éclairé la France, et celui de vous être ressouvenu de moi.

Votre réquisitoire a été imprimé à Genève, et répandu dans toute l'Europe avec le succès que mérite le seul ouvrage philosophique qui soit jamais sorti du barreau. Il faut espérer qu'après avoir purgé la France des jésuites, on sentira combien il est honteux d'être soumis à la puissance ridicule qui les a établis. Vous avez fait sentir bien finement l'absurdité d'être soumis à cette puissance, et le danger, ou du moins l'inutilité, de tous les autres moines qui sont perdus pour l'Etat, et qui en dévorent la substance.

Je vous avoue, Monsieur, que c'est une grande consolation pour moi de voir mes sentimens justifiés par un magistrat tel que vous. Il faut que je me vante d'avoir le premier attaqué les jésuites en France. J'ai une terre dans le pays de Gex, tout

— 1762. auprès d'un domaine que les jésuites ont usurpé. A force de distinctions, ils avaient ajouté à l'usurpation de ce domaine le bien de six gentilshommes, tous frères, tous pauvres, et tous au service. Ils avaient obtenu des lettres patentes qui leur permettaient d'acquérir ce bien. Ces lettres avaient été enregistrées au parlement de Dijon; et vous noterez qu'ils s'étaient associés avec un huguenot dans cette manœuvre. Ils se fondaient uniquement sur l'espérance que ces six gentilshommes n'auraient jamais le moyen de rentrer dans leurs biens. Je prêtai de l'argent aux orphelins dépouillés; ils sommèrent les jésuites et le huguenot de leur rendre leur patrimoine. Les jésuites consultèrent leur général, le père Ricci, qui fut cette fois assez sage pour leur ordonner de se défaire. Les pauvres gentilshommes sont rentrés dans leur domaine; et j'espère des excommunications dans ce monde-ci, et le paradis dans l'autre pour cette bonne œuvre.

Je vous envoie cette plaisanterie (*Extrait de la gazette de Londres*) (*) qui m'est tombée entre les mains. Le bâtiment d'un million sept cents mille livres est une chose vraie, et qui excite l'indignation de tout le monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Volume de Facéties.

A M. D U C L O S.

Aux Délices , 17 de mai.

J'ETAIS très-malade, Monsieur, lorsque j'eus l'honneur de vous écrire touchant l'édition de *Corneille*. J'ai été depuis à la mort, et je suis encore assez mal. J'ose me flatter que l'édition n'en souffrira pas beaucoup, les meilleures pièces étant commentées, et les autres ne méritant pas de l'être. Ce qui m'afflige, c'est l'obstacle que mettent les libraires de Paris à cette édition que j'ai été obligé de diriger moi-même, et qui ne pouvait commencer que sous mes yeux. On a arrêté tous les prospectus chargés des noms des souscripteurs, à la chambre syndicale, sous prétexte qu'il y a des libraires de Paris qui ont le privilège des *Oeuvres de Corneille*; mais ce privilège doit être expiré et appartient naturellement à la famille. D'ailleurs mademoiselle *Corneille* ne pourrait-elle pas demander le privilège d'un livre intitulé, *Commentaires sur plusieurs tragédies de Pierre Corneille*, et sur quelques autres pièces françaises et espagnoles. On ne pourrait, ce me semble, refuser cette justice, et le livre serait imprimé sous le nom de la veuve *Brunet*, qui pourrait s'accommoder avec mademoiselle *Corneille* d'une manière avantageuse pour l'une et pour l'autre.

Ayez la bonté de me mander, Monsieur, si vous approuvez cette idée, et si vous pouvez contribuer

— à la faire réussir. Il y a déjà deux volumes d'imprimés; si la nature veut que je vive encore quelque temps, l'édition fera achevée dans dix-huit mois.

L E T T R E C X C I V.

A U S I E U R F E Z , *libraire d'Avignon.* (*)

Aux Délices, 17 de mai.

Vous me proposez, par votre lettre datée d'Avignon, du 30 d'avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs sur *les faits historiques et dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je suis obligé,

(*) *Réponse à cette lettre du fleur Fez :*

Avignon, le 30 d'avril.

MONSIEUR,

AVANT de mettre en vente un ouvrage qui vous est relatif, j'ai cru devoir décemment vous en donner avis. Le titre porte : *Erreurs de M. de Voltaire sur les faits historiques, dogmatiques, &c.*, en deux volumes in-12, par un auteur anonyme. En conséquence, je prends la liberté de vous proposer un parti. Le voici : je vous offre mon édition de *quinze cents exemplaires*, à quarante sous en feuilles; montant 3000 livres. L'ouvrage est désiré universellement.

Je vous l'offre, dis-je, cette édition, de bon cœur, et je ne la ferai paraître que je n'aye auparavant reçu quelque ordre de votre part.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

F E Z , *imprimeur-libraire, à Avignon.*

en conscience , de vous avertir qu'en relisant , en dernier lieu , une nouvelle édition de mes ouvrages , j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs ; et comme , en qualité d'auteur , je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage , en voilà au moins pour 12000 livres. Il est donc clair que je vous ferais tort de 9000 francs si j'acceptais votre marché. 1762.

De plus , voyez ce que vous gagnerez au débit du *Dogmatique* , c'est une chose qui intéresse particulièrement toutes les puissances qui sont en guerre , depuis la mer Baltique jusqu'à Gibraltar. Ainsi je ne suis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage est désiré universellement*.

M. le général *Laudon* , et toute l'armée impériale , ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires , que vous vendez , dites - vous , 2 livres pièce ,
 ci 60,000 liv.

Le roi de Prusse , qui aime passionnément le *dogmatique* , et qui en est occupé plus que jamais , en fera débiter à peu-près la même quantité , ci 60,000

Vous devez aussi compter beaucoup sur monseigneur le prince *Ferdinand* ; car j'ai toujours remarqué , quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour , qu'il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques ; ainsi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires , ci 40,000
 160,000 liv.

1762.

De l'autre part 160,000 liv.

A l'égard de l'armée française, où l'on parle encore plus français que dans les armées autrichiennes et prussiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires qui, à 40 sous la pièce, font 200,000

Vous avez sans doute écrit à M. l'amiral *Anson*, qui vous procurera en Angleterre et dans les colonies le débit de cent mille de vos recueils, ci 200,000

Quant aux moines et aux théologiens que le *Dogmatique* regarde plus particulièrement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cents mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de 600,000

Joignez à cette liste environ cent mille amateurs du *Dogmatique*, parmi les féculiers, pose 200,000

Somme totale 1360,000 liv.

Sur quoi il y aura peut-être quelques frais, mais le produit net fera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc assez admirer votre désintéressement de me sacrifier de si grands intérêts pour la somme de 3000 livres, une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre proposition, ce serait la crainte de déplaire à monsieur

l'inquisiteur de la foi, ou pour la foi, qui a sans doute approuvé votre édition. Son approbation, une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouissent; et je craindrais d'être excommunié si je supprimais une édition si utile, approuvée par un jacobin, et imprimée dans Avignon. 1762.

A l'égard de votre auteur anonyme (*), qui a consacré ses veilles à cet important ouvrage, j'admire sa modestie : je vous prie de lui faire mes tendres complimens, aussi-bien qu'à votre marchand d'encre.

LETTRE CXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de mai.

MES divins anges, je suis un peu retombé, mais *Tronchin* dit toujours que je me relèverai. Je voudrais qu'on pût en dire autant de la France et de la comédie; je les crois pour le moins aussi malades que moi; je crois *le Kain* furieusement occupé. Il était naturel qu'il écrivît un petit mot à madame *Denis* qui ne l'a pas mal reçu; mais les héros négligent volontiers les campagnards.

Me permettez-vous de vous adresser cette lettre d'un anglais pour M. le comte de *Choiseul*. Il demande un passe-port pour s'en retourner en Angleterre par la France; je ne fais si cela s'accorde, et si vous permettez à vos vainqueurs d'être témoins de votre

(*) Le jésuite *Nonotte*.

— 1762. misère. Au reste, le suppliant ne vous a jamais battus ; c'est un jeune homme qui aime tous les arts, et qui jouait parfaitement du violon dans notre orchestre. Je doute, malgré tout cela, qu'il lui soit permis de passer par Calais. Je serais bien fâché de demander à M. le comte de *Choiseul* quelque chose qui ne fût pas convenable.

Je vous supplie d'ailleurs de lui dire combien je suis touché de la bonté qu'il a eue de s'intéresser pour mon triste état.

Vous ne me répondez jamais sur l'œil de madame de *Pompadour* ; cependant je m'y intéresse ; j'ai vu , il y a quinze ans , cet œil fort beau , et je serais fâché de sa perte. Dites-moi donc aussi quelque chose de la comédie d'*Henri IV* ; il me semble qu'elle doit tourner la tête à la nation.

Je me flatte de voir M. de *Pont-de-Vesle* à la Marche, au mois de juillet ; mais, si ma mauvaise santé et *Pierre Corneille* me privent de ce plaisir, je lui conseillerai de passer par Ferney en s'en retournant par Lyon , et je lui donnerai la comédie.

Adieu , mes adorables anges. *Tronchin* nous quitte probablement au mois d'octobre pour M. le duc d'*Orléans*, et il fait fort bien ; et moi je veux prendre le prétexte un jour de l'aller consulter , afin de n'avoir pas à me reprocher de mourir sans avoir eu la consolation de vous revoir,

LETTRE

L E T T R E C X C V I.

1762.

A MADAME DE FLORIAN, à Ornoi.

Aux Délices, 20 de mai.

JE suis encore assez mal ; mais tous mes maux sont adoucis par l'idée que M. et madame de *Florian* sont heureux. Je les félicite de vivre ensemble, et surtout de vivre à la campagne dans un temps aussi malheureux, où les plaisirs sont aussi dérangés que les affaires.

Je ne fais si M. de *Florian* a entendu parler de l'horrible aventure de la famille des *Calas* en Languedoc. Il s'agit de savoir si un père et une mère ont pendu leur fils par tendresse pour la secte de *Calvin*, et si un frère a aidé à pendre son frère, ou si les juges ont fait expirer sur la roue un père innocent par amitié pour la religion romaine. L'un ou l'autre cas est digne des siècles les plus barbares, et n'est pas indigne du siècle des *Malagrida*, des *Damiens* et des billets de confession. Heureux les philosophes qui passent leur vie loin des fous et des fanatiques !

Je suppose que M. l'abbé *Mignot* est dans votre beau château d'Ornoi, et qu'il partage votre bonheur. N'avez-vous pas aussi un oncle de M. de *Florian* ? Voilà un heureux oncle. Ceux qui sont malades, et surtout à cent cinquante lieues de vous, ne sont pas si heureux. Je sens très-bien qu'un beau lac,

Corresp. générale.

Tome VI. * C c

— 1762. un paylage de *Claude Lorrain*, un château d'une architecture charmante, un théâtre des plus jolis de l'Europe, ne font pas la félicité, et qu'il vaudrait mieux achever sa vie avec toute sa famille.

Ma chère nièce, il est bien triste d'être loin de vous. Lisez et relisez *Jean Meslier*; c'est un bon curé.

L E T T R E C X C V I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 20 de mai.

NON-SEULEMENT je suis paresseux, Monsieur, mais il s'est joint à ce vice une maladie qui a passé quelque temps pour mortelle; je suis encore très-faible. Je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. On a trouvé vos saucissons excellens; pour moi j'ai été bien loin d'en pouvoir manger, mais je vous en remercie au nom de tout ce qui est aux Délices.

Que vous êtes sage et heureux, Monsieur, d'habiter dans vos terres, et de ne point voir de près tous les malheurs de la France! Notre seule félicité consiste à chasser des jésuites, et à conserver environ quatre-vingt mille autres moines qui dévorent le peu de substance qui nous reste. Il est bien ridicule d'avoir tant de moines et si peu de matelots. Adieu, Monsieur; un malade ne peut faire de longues lettres. Je regrette toujours que les Délices

et Ferney soient si loin d'Angoulême , et je vous regretterai toute ma vie. Comptez que vous n'avez point de serviteur plus inviolablement attaché que V. 1762.

L E T T R E C X C V I I I .

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices , le 24 de mai.

MON cher et ancien ami , nous commençons l'un et l'autre à être dans l'âge où il faut s'occuper soigneusement de conserver les restes de sa machine. Nous avons vu mourir notre cher abbé du *Resnel* ; vous avez été malade , mais vous êtes né heureusement. Vous êtes un chêne , et je suis un arbruste ; je me sens encore de la tempête que j'ai essuyée ; je parie que vous buvez du vin de Champagne quand je bois du lait , et que vous mangez des perdrix et des turbots , quand je suis réduit à une aile de poularde. Vous allez chez de belles dames , vous courez de Paris à votre terre , et moi je suis confiné.

Le travail , qui était ma consolation , m'est interdit. Je ne peux plus me moquer de frère *Berthier* , de *Pompignan* et de *Fréron*. Je baisse sensiblement. L'édition de *Corneille* ira pourtant toujours son train.

Il y avait une grande dispute pour savoir si *Corneille* avait pris Héraclius de *Calderon*. Pour terminer la dispute j'ai traduit cette farce espagnole

— qu'on appelle tragédie. Il a fallu me remettre à
 1762. l'espagnol que j'avais presque oublié ; cela m'a coûté quelques peines , mais je vous assure que j'en ai été bien payé. Il est bon de voir ce que c'était que ce *Caldéron* tant vanté ; c'est le fou le plus extravagant et le plus absurde qui se soit jamais mêlé d'écrire. Je ferai imprimer sa drôlerie à côté de l'Héraclius de *Corneille* (*), et toutes les nations de l'Europe qui souscrivent pour cet ouvrage pourront juger que le bon goût n'est qu'en France. Ce n'est pas qu'il n'y ait des étincelles de génie dans *Caldéron*, mais c'est le génie des petites-maisons.

Au reste , je suis bien sûr que vous ne pensez pas que mon commentaire soit à la *Dacier*. Je critique avec sévérité , et je loue avec transport. Je crois que l'ouvrage fera utile , parce que je ne cherche jamais que la vérité. Mademoiselle *Corneille* n'entendra point mon commentaire ; elle récite assez joliment des vers. Nous en avons fait une actrice ; mais il se passera encore bien du temps avant qu'elle puisse lire son oncle.

Voilà son père réformé avec M. de *Chamouffet*, son protecteur. Il est déjà venu chez nous , il y revient encore ; nous lui avons donné quelque petite avance sur l'édition. Il va à Paris. Qu'y deviendra-t-il, quand il n'aura que son nom ?

Adieu , mon cher ami ; j'espère que ma lettre vous trouvera ou à Paris ou à Launai. Madame *Denis* doit vous écrire. Nous sommes deux ici à qui vous coûtez bien des regrets. Je vous embrasse tendrement.

(*) On la trouve dans cette édition, volume IX du Théâtre.

L E T T R E C X C I X.

1762.

A M. D A M I L A V I L L E.

28 de mai.

MON cher frère, je suis bien languissant : je serai bien charmé de revoir frère *Thiriot* avant de mourir, et très-fâché de ne vous avoir jamais vu ; mais en vérité je ne vous en aime pas moins.

Nous vous avons adressé, en dernier lieu, une lettre ouverte pour M. de *la Chalotais*, procureur général du parlement de Bretagne : quand je dis nous, j'entends celui qui tient la plume et moi. Je vous envoie un livre exécration ; mais votre ami veut l'avoir, et j'obéis à ses ordres.

Je voudrais savoir comment réussit la nouvelle édition du *Dictionnaire* de notre académie. Les étrangers se plaignent qu'il est sec et décharné, et qu'aucun des doutes qui embarrassent tous ceux qui veulent écrire, n'y est éclairci. Il est triste que nous ne puissions parvenir à donner un dictionnaire tel que ceux de la *Crusca* et de *Madrid*.

Je suis enchanté que *Zelmire* réussisse. Je m'intéresse à l'auteur, et je m'intéresserai toujours au succès de la scène française ; mais je m'intéresse bien davantage aux frères et à la destruction de l'*inf...* qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Valete, fratres.

P. S. Je n'ai point encore cette *Education* de

— l'homme le plus mal élevé qui soit au monde :
 1762. je l'aurai incessamment. Je fais, en attendant, que
 l'auteur est un monstre d'ingratitude et d'insolence.

L E T T R E C C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 31 de mai.

MES divins anges, je suis pénétré de vos bontés, et je vous dois celles de M. le comte de *Choiseul*. Je vais tâcher de lui écrire deux lignes de ma faible main ; elles seront bien reçues en passant par les vôtres.

Je trouve que M. de *Chavigny* fait fort bien de se retirer dans ses terres ; j'approuve tous ceux qui prennent ce parti : il faut savoir mettre un temps entre les affaires et la mort, et n'imiter ni le cardinal de *Fleuri* ni le maréchal de *Bellisle*.

Madame la duchesse d'*Enville* a fait un triste voyage, à mon gré. Elle désirait passionnément une maison de campagne ; madame la duchesse de *Grafton* en a une pour cent louis, jusqu'à l'hiver ; et madame d'*Enville* paye deux cents louis un simple appartement pour trois mois. Pour comble de désagrément, elle est logée tout auprès d'un temple où elle entend détonner des chansons hébraïques, mises en vers français détestables. De plus, toute la bonne compagnie est à la campagne, et il ne reste à la ville que des pédans.

Je voudrais pouvoir lui céder les Délices ; mais j'ai trop besoin de *Tronchin* , et malheureusement on vernit actuellement tout les dedans de Ferney. Tout ce que je peux faire , est de lui donner une représentation de *Cassandre*. Je n'y jouerai pas mon rôle de grand-prêtre ; je suis obligé de renoncer au théâtre , comme *Grandval* ; mais la pièce ne fera pas mal représentée , et je vous assure que c'est l'appareil le plus imposant qui soit au théâtre.

Pour le Droit du seigneur , vous êtes maître absolu de le faire jouer par qui il vous plaira , et quand vous voudrez ; c'est un service que vous rendrez à *Thiriot*. Il prétend qu'il vient me voir après les fêtes de la Pentecôte ; mais c'est de quoi je doute très-fort.

Il est juste de vous envoyer un exemplaire de la seconde édition de *Meslier* ; on avait oublié , dans la première , son *Avant-propos* qui est très-curieux. Vous avez des amis sages qui ne seront pas fâchés d'avoir ce livre dans leur arrière-cabinet ; il est tout propre d'ailleurs à former la jeunesse. L'in-folio qu'on vendait en manuscrit huit louis d'or , est inlisible ; ce petit extrait est très-édifiant. Remercions les bonnes ames qui le donnent pour rien , et prions DIEU qu'il répande ses bénédictions sur cette lecture utile.

Je crois que monsieur l'abbé le coadjuteur sera bien étonné d'avoir été comparé à la fois à *Esope* et à *Goliath*. J'espère , Dieu aidant , que le libelle du jésuite rendra les parlemens irréconciliables , et qu'avec le temps on tombera sur tous les autres moines. Je n'en ferai pas témoin , mais je mourrai dans cette douce espérance.

Je ne compte pas non plus voir la fin de la guerre.

— On disait hier Drefde pris par le prince *Henri*,
 1762. immédiatement après la déconfiture de l'armée des
 cercles; cette nouvelle, qui n'est pas encore vraie,
 pourra l'être dans quelque temps : vous verrez,
 avant la fin de la campagne, seize mille russes rendre
 visite à M. le maréchal d'*Estrée*. La flotte anglaise
 est actuellement dans Lisbonne; il n'y a qu'un nou-
 veau tremblement de terre qui puisse faire dénicher
 cette flotte. Tant de malheurs publics influent sur la
 fortune des particuliers, excepté de ceux qui pillent
 les autres : je m'en ressens autant que personne.
 Mademoiselle *Cornille* en sentira aussi le contre-coup;
 la guerre fait tort aux souscriptions. La chambre
 syndicale des libraires de Paris nous fait plus de tort
 encore; elle arrête, depuis quatre mois, le ballot
 des annonces des *Cramer*, où se trouvent les noms
 des souscripteurs. M. de *Malesherbes* souffre cette
 injustice, laquelle est une insulte au public. Il me
 semble que les affaires particulières vont à peu-près
 comme les générales.

Le parlement de Dijon continue dans son ob-
 stination.

J'admire toujours qu'on ne veuille point rendre
 la justice au peuple, pour faire de la peine au roi.
 Les classes du parlement feront un peu de mal; et
 j'ai bien peur que les classes des matelots ne rendent
 pas de grands services. Je conclus que tout ceci est
 un naufrage universel, et je dis toujours : sauve
 qui peut.

Mille tendres respects.

A U. M E M E.

5 de juin.

MES divins anges , je suis aussi honteux que pénétré de toutes vos bontés ; je vous remercie de celles de M. le comte de Choiseul.

M. Duclos me mande qu'on a rendu les annonces des *Cramer*, si ridiculement faibles. Mes Commentaires sont très-sévères , et doivent l'être , parce qu'il faut qu'ils soient utiles ; mais , après avoir critiqué en détail , je prodigue les éloges en gros , j'encense *Corneille* en général , et je dis la vérité à chaque ligne de l'examen de ses pièces.

Je donne au public beaucoup plus que je n'avais promis. Vous aurez bientôt le Jules-César de *Shakespeare*, traduit en vers blancs , imprimé à la suite de *Cinna*, et la comparaison de la conspiration contre *César* avec celle contre *Auguste* ; vous verrez si je loue *Corneille*, et *Shakespeare* vous fera bien rire :

La Place n'a pas traduit un mot de *Shakespeare*.

Vous aurez aussi la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, et vous rirez bien davantage. Que les Français ne font-ils dans la tactique ce qu'ils font dans le dramatique !

Tronchin ne fait ce qu'il dit ; le lait d'ânesse m'a fait mal. J'ai eu le malheur de travailler ; mais il est trop affreux de ne rien faire.

J'apprends dans l'instant qu'on vient d'enfermer,

1762. dans des couvens séparés , la veuve *Calas* et ses deux filles. La famille entière des *Calas* serait-elle coupable, comme on l'affure, d'un parricide horrible ? M. de *Saint-Florentin* est entièrement au fait ; je vous demande à genoux de vous en informer. Parlez-en à M. le comte de *Choiseul* ; il est très-aisé de savoir de M. de *Saint-Florentin* la vérité ; et, à mon avis, cette vérité importe au genre-humain.

La poste part ; je vous adore.

L E T T R E C C I I.

A U M E M E.

7 de juin.

MES divins anges , vous ne me disiez pas que M. le chevalier de *Solar* négociait la paix avec l'Angleterre ; cela est si intéressant pour mille particuliers menacés d'une ruine entière , que vous pardonnerez , à moi particulier , de vous parler de mes espérances et de ma joie.

M. le comte de *Choiseul* ne fera-t-il point curieux de savoir de M. de *Saint-Florentin* la vérité touchant l'horrible aventure des *Calas* , supposé que M. de *Saint-Florentin** en soit instruit ? Peut-être ne fait-il autre chose sinon qu'il a signé des lettres de cachet ?

On croit à Paris que c'est une bagatelle de rouer un père de famille , et de tenir tous les enfans dans les prisons d'un couvent , sans forme de procès ; on ne sait pas quel effet cela produit dans l'Europe.

Permettez-vous que mademoiselle *Corneille* prenne la liberté de vous adresser cette lettre ? M. le comte de *la Tour-du-Pin* a pris l'occasion de la mort de son père pour écrire enfin à mademoiselle *Corneille*, conjointement avec l'abbé de *la Tour-du-Pin*. Ils la félicitent, ils l'approuvent d'être chez moi, ils me remercient, ils lui témoignent beaucoup d'amitié. Elle leur répond comme elle le doit ; mais elle ne fait point la demeure de M. de *la Tour-du-Pin*. On s'adresse à mes anges dans tous ses embarras.

La petite poste est d'une commodité extrême pour ces envois.

Je vous demande pardon des extrêmes libertés que nous prenons.

Il est clair qu'on n'a pas voulu souffrir à la tête des hôpitaux des hommes vertueux. M. de *Fontanieu* veut donc qu'on pille les vivans, les mourans et les morts.

Le Kain nous a enfin écrit, et j'ai répondu.

L E T T R E C C I I I.

A M. D U C L O S.

Aux Délices, 7 de juin.

MADemoiselle *Corneille*, les frères *Cramer* et moi, Monsieur, nous vous devons des remerciemens. Vous trouverez, sans doute, les commentaires sur *Rodogune* un peu sévères ; mais il faut dire la vérité. J'ai soin de mettre, à la tête et à la fin de chaque commentaire, une demi-once d'encens pour *Corneille* ;

1762. — mais dans les remarques je ne connais personne, je ne songe qu'à être utile. On dira, de mon vivant, que je suis fort insolent ; mais, après ma mort, on dira que je suis très-juste : et comme je mourrai bientôt ; je n'ai rien à craindre.

Voici une petite annonce que je vous prie de montrer à l'académie ; je la ferai insérer dans les papiers publics : on verra que je donne beaucoup plus que je n'ai promis. Je compte vous envoyer, dans un mois, la traduction de la conspiration contre *Auguste* ; vous verrez ce que c'est que *Shakespeare* qu'on oppose à *Corneille* : c'est madame *Gigogne* qu'on met à côté de mademoiselle *Clairon*.

L'Héraclius de *Caldéron* est encore pis. Il est bon de faire connaître le génie des nations. La question de savoir si *Corneille* a pris une demi-douzaine de vers de *Caldéron*, comme il en a pris deux mille des autres auteurs espagnols, est une question très-frivole.

Ce qui est important, c'est de faire connaître combien *Corneille*, malgré tous ses défauts, était sublime et sage dans le temps qu'on ne représentait sur les autres théâtres de l'Europe que des rêves extravagans.

Le père *Tournemine* qu'on cite, et qu'on a tort de citer, était connu chez les jésuites par ces deux petits vers :

C'est notre père Tournemine
Qui croit tout ce qu'il imagine.

Le confesseur du roi d'Espagne, qu'il avait consulté, n'en savait pas plus que lui ; et l'ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, qui m'a envoyé la

première édition de l'Héraclius de *Caldéron*, en fait beaucoup plus que le confesseur et le père *Tournemine*. 1762.

Ce que dit *Corneille* dans l'examen d'Héraclius, loin d'être une preuve que l'Héraclius espagnol est une imitation du français, semble prouver tout le contraire. Car, premièrement, il n'y a pas d'imitation; l'Héraclius espagnol ne ressemble pas plus à celui de *Corneille*, que les *Mille et une nuits* ne ressemblent à l'*Enéide*; et il ne s'agit, encore une fois, que d'une douzaine de vers. Secondement, *Corneille* dit que sa pièce est un original dont il s'est fait plusieurs belles copies; or certainement la pièce de *Calderon* n'est pas une belle copie, c'est un monstre ridicule.

Remarquez de plus que, si *Corneille* avait eu un espagnol en vue, si un espagnol avait pu prendre deux lignes d'un français, ce qui n'est jamais arrivé, *Corneille* n'eût pas manqué de dire que *Caldéron* avait fait le même honneur à notre théâtre que *Corneille* avait fait au théâtre de Madrid, en imitant le *Cid*, le *Menteur*, la *Suite du Menteur*, et *Don Sanche d'Arragon*. *Corneille*, en parlant de ces prétendues belles copies, entend plusieurs tragédies, soit de son frère, soit d'autres poètes, dans lesquelles les héros sont méconnus et pris pour d'autres, jusqu'à la fin de la pièce.

Enfin, il n'y a qu'à lire l'Héraclius de *Caldéron*; cela seul terminera le procès. Vous pouvez lire, Monsieur, ma lettre à l'académie, ne fût-ce que pour l'amuser; mais je me flatte qu'elle voudra bien peser mes raisons. Vous aimez le vrai plus que personne: il y a tant de préjugés dans ce monde qu'il faut au moins n'en point avoir en littérature.

1762.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de juin.

MES divins anges, je me jette réellement à vos pieds et à ceux de M. le comte de *Choiseul*. La veuve *Calas* est à Paris, dans le dessein de demander justice; l'oserait-elle si son mari eût été coupable? Elle est de l'ancienne maison de *Montesquieu*, par sa mère (ces *Montesquieu* sont de Languedoc); elle a des sentimens dignes de sa naissance, et au-dessus de son horrible malheur. Elle a vu son fils renoncer à la vie et se pendre de désespoir, son mari accusé d'avoir étranglé son fils, condamné à la roue, et attestant DIEU de son innocence, en expirant; un second fils accusé d'être complice d'un parricide, banni, conduit à une porte de la ville, et reconduit, par une autre porte, dans un couvent; ses deux filles enlevées; elle-même enfin interrogée sur la sellette, accusée d'avoir tué son fils, élargie, déclarée innocente, et cependant privée de sa dot. Les gens les plus instruits me jurent que la famille est aussi innocente qu'infortunée. Enfin si, malgré toutes les preuves que j'ai, malgré les sermens qu'on m'a faits, cette femme avait quelque chose à se reprocher, qu'on la punisse; mais si c'est, comme je le crois, la plus vertueuse et la plus malheureuse femme du monde, au nom du genre-humain, protégez-la. Que M. le comte de *Choiseul* daigne l'écouter! Je lui fais tenir un petit papier qui sera son passe-port pour être admise chez

vous ; ce papier contient ces mots : *La personne en question vient se présenter chez M. d'Argental , conseiller d'honneur du parlement , envoyé de Parme ; rue de la Sourdière.* 1762.

Mes anges , cette bonne œuvre est digne de votre cœur.

L E T T R E C C V.

A M. MAYANS Y SISCAR,

ANCIEN BIBLIOTHECAIRE DU ROI D'ESPAGNE , à Valence.

Aux Délices , 15 de juin.

MONSIEUR ,

JE ne vous écris point en chaldéen , parce que je ne le fais pas , ni en latin , quoique je ne l'aye pas oublié , ni en espagnol ; quoique je l'aye appris pour vous plaire ; mais en français , que vous entendez très-bien , parce que je suis obligé de dicter ma lettre , étant très-malade.

J'ai renoncé à la cour comme vous ; ne m'appellez plus *aulicus*. Mais vous êtes trop *generosus*, de toutes les façons , puisque vous avez la générosité de me fournir les instructions que je vous ai demandées. Je ne savais pas que vos auteurs eussent jamais rien pris , même des Italiens ; je les croyais autochtones en fait de littérature ; mais je fais bien qu'ils n'ont jamais rien pris de nous , et que nous avons beaucoup pris d'eux.

Entre nous , je pense que *Corneille* a puisé tout le sujet d'Héraclius dans *Caldéron*. Ce *Caldéron* me

1762.

paraît une tête si chaude (sauf respect), si extravagante, et quelquefois si sublime, qu'il est impossible que ce ne soit pas la nature pure. *Corneille* a mis dans les règles ce que l'autre avait inventé hors des règles. Le point important est de savoir en quelle année *la Famosa comedia* fut jouée devant *ambas Magestades*; c'est ce que je vous ai demandé, et je vois qu'il est impossible de le savoir.

Je ne fais pas pourquoi vous vous êtes donné la peine de transcrire les vers de *Lopez de Vega*, que vous avez autrefois rapportés dans la vie de *Cervantes*; vous imaginez-vous donc que je ne vous aye pas lu? Sachez, Monsieur, que je vous ai lu avec grande attention, et que vous m'avez beaucoup éclairé. Non-seulement je savais ces vers, mais je les ai traduits en vers français, et je les fais imprimer au-devant de *la Famosa comedia* que j'ai traduite aussi.

Je crois qu'il suffit de mettre sous les yeux *la Famosa comedia*, pour faire voir que *Caldéron* ne l'a pas volée.

Vous me permettrez de faire usage du passage de maître *Emmanuel de Guerra*; je n'omettrai pas les actes sacramentaux du pieux *Caldéron*. Tout ce qui me fâche, c'est que ces actes sacramentaux n'aient pas fait partie des pièces amoureuses et ordurières dont le bon homme régala son auditoire.

Votre lettre est aussi pleine de grâces que d'érudition. Si vous voulez faire passer quelque instruction de votre voisinage de l'Afrique à mon voisinage des Alpes, je vous aurai beaucoup d'obligation.

Soyez très-persuadé qu'on ne trouve point de seigneur d'*Oliva* en Savoie.

LETTRE

Aux Délices, 16 de juin.

IL y a long-temps, Monsieur, que je vous dois des remercimens ; une maladie assez longue et assez fâcheuse ne m'a pas permis de remplir ce devoir.

Vous faites voir qu'on peut tout traduire, puisque vous traduisez les poëtes allemands. L'auteur d'*Adam* n'est pas, comme son héros, le premier homme du monde ; je suis d'ailleurs un peu fâché pour notre mangeur de pomme qu'à l'âge de neuf cents trente ans il fasse tant de façons pour mourir. Si DIEU daigne m'accorder les trois vingtièmes des années de notre père, je vous donne ma parole de mourir très-gaiement ; et je vous prie de vouloir bien alors m'aider à passer, en traduisant tout doucement quelque ouvrage plus plaisant que les lamentations du mari d'*Eve*, qui devait savoir que tout ce qui est né est fait pour mourir, puisqu'il avait la science infuse.

Au reste, vous écrivez si bien que je vous exhorte à vous faire traduire, au lieu de traduire des tragédies allemandes. Je fais mes complimens à votre pupille, et je vous en fais à tous deux de vivre l'un avec l'autre. Je serai très-fâché quand madame d'*Albertas* quittera notre petit pays où elle est adorée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. LE BARON DE BIELFELD.

Aux Délices, 20 de juin.

J'E crois, Monsieur, que votre lettre m'a guéri; car le plaisir est un souverain remède, et j'ai senti un plaisir bien vif en voyant que vous vous souvenez de moi. Je ne songe plus qu'à m'amuser et à finir gaiement ma carrière; mais je m'intéresse beaucoup aux ouvrages sérieux que vous donnez au public. J'attends avec impatience celui que vous m'annoncez. Apprenez aux princes à être justes; c'est toujours une consolation pour ceux qui souffrent de leur ambition, de leurs caprices, de leurs injustices, de leurs méchancetés. Les hommes aiment à entendre parler du droit des gens; ce sont des malades à qui on parle du remède universel. N'avez-vous pas dit aussi quelque petit mot sur la liberté? Je m'imagine que vous la goûtez à votre aise dans Hambourg; pour moi j'en jouis, et je suis, depuis six ans, dans l'ivresse de la jouissance, étant assez heureux pour posséder des terres libres sur la frontière de France, et me trouvant dans une indépendance entière. Vous souvient-il du temps où il ne vous était pas permis d'aller dans vos terres? c'est bien cela qui est contre le droit des gens.

Je souhaite la paix à votre Allemagne; mais je ne peux exalter mon ame au point de deviner le temps où toutes ces horreurs cesseront. Le secret

de prévoir l'avenir s'est perdu avec le modeste pré-
sident. Je vous embrasse de tout mon cœur, sans 1762.
cérémonie; il n'en faut point entre les philosophes :
c'est assez de dater sa lettre, et de signer la première
lettre de son nom, V.

L E T T R E C C V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

MES divins anges, je suis persuadé plus que
jamais de l'innocence des *Calas*, et de la cruelle
bonne foi du parlement de Toulouse qui a rendu
le jugement le plus inique, sur les indices les plus
trompeurs. Il y a quelques mois que le conseil
cassa un arrêt de ce même parlement qui condamnait
des créanciers légitimes à faire réparation à des
banqueroutiers frauduleux. L'affaire présente est
d'une toute autre conséquence; elle intéresse des
nations entières, et elle fait frémir d'horreur. On
cherche toutes les protections possibles auprès de
M. le comte de *Saint-Florentin*; on a imaginé que *la*
Poplinière pourrait faire présenter à ce ministre la
veuve *Calas* par *André*, ou *la Guerche*.

Probablement *la Poplinière* m'écrira une lettre
qu'il adressera chez vous; je vous supplie de l'ouvrir.
La veuve Calas, qui doit venir vous demander votre
protection, lira cette lettre de *la Poplinière*, et se
conduira en conséquence.

1762. Daignez, mes anges, mettre toute votre humanité, toute votre vertu, toutes vos bontés, à faire connaître la vérité dans une affaire aussi essentielle. La poste va partir; je n'ai ni le temps, ni la force de vous parler d'autre chose que de l'innocence opprimée qui trouvera des protecteurs tels que vous.

Mille tendres respects.

L E T T R E C C I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Genève, le 22 de juin.

MA-misérable santé, Monseigneur, me confine à présent auprès du docteur *Tronchin*. Je me joins à la foule de ses dévots qui vont au temple d'Epidaure. Je vous assure que, quoique je sois dans la patrie de *J. J. Rousseau*, je trouve que vous avez très-grande raison, et je ne suis point du tout de son avis.

Je me flatte que vous distinguez les gens de lettres de Paris de ce philosophe des petites-maisons; mais vous savez que, dans la littérature comme dans les autres états, il y a un peu de jalousie. On accusait *Corneille* d'avoir favorisé le duel, et d'avoir violé toutes les bienséances dans le *Cid*; on reprochait à *Racine* d'avoir mis les principes du jansénisme dans le rôle de *Phèdre*; *Descartes* fut accusé d'athéisme, et *Gassendi* d'épicuréisme: la mode, aujourd'hui, est de prétendre que les géomètres et les métaphysiciens inspirent à la nation le dégoût des armes, et

que, si on a été battu sur terre et sur mer, c'est évidemment la faute des philosophes. Mais vous savez que les Anglais sont bien plus philosophes que nous, et que cela ne les a pas empêchés de nous battre. 1762.

Vous vous doutez bien, dans le fond de votre cœur, qu'il y a eu d'autres causes de nos malheurs, lesquelles ne ressemblent en rien à la philosophie. Vous êtes trop clairvoyant et trop juste pour vous laisser séduire par les cris de quelques envieux qui, ne pouvant atteindre au mérite de quelques génies que vous avez encore en France, tâchent de les décrier, afin qu'il ne reste plus à la nation aucune gloire. Vous êtes fait pour protéger le mérite ; c'est-là, dans tous les temps, le partage des hommes supérieurs.

Les bontés même que vous avez toujours eues pour moi, me font croire que vous en aurez pour ceux qui valent mieux que moi. Si la calomnie m'impute quelquefois des ouvrages que je n'ai point faits, elle empoisonne ceux dont ils sont les auteurs. Voyez comme on a traité ce pauvre *Helvétius* pour un livre qui n'est qu'une paraphrase des *Pensées du duc de la Rochefoucauld* !

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Mon heur est de vous être attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre et le plus profond respect.

1762.

L E T T R E C C X.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 23 de juin.

LES frères des Délices ont reçu les lettres du 19 de juin de leur cher frère. Ils chercheront le *Contrat social* : ce petit livre a été brûlé à Genève dans le même bûcher que le fade roman d'*Emile* ; et *J. J.* a été décrété de prise de corps comme à Paris. Ce *Contrat social* ou infocial n'est remarquable que par quelques injures dites grossièrement aux rois par le citoyen du bourg de Genève , et par quatre pages insipides contre la religion chrétienne. Ces quatre pages ne sont que des centons de *Bayle*. Ce n'était pas la peine d'être plagiaire. L'orgueilleux *Jean-Jacques* est à Amsterdam , où l'on fait plus de cas d'une cargaison de poivre que de ses paradoxes.

L'affaire de mon frère m'intéresse bien davantage ; mais , si monsieur le contrôleur général a promis à un ancien ami , personne ne pourra s'y opposer , ni être bien reçu à le solliciter. Tout ce qu'on doit faire , à mon avis , c'est de remontrer fortement qu'il est de son intérêt et de son honneur d'employer utilement un homme qui a été quinze ans utile ; et je suis persuadé que , par cette voie , on pourra obtenir un poste avantageux.

Je suis toujours en peine d'un *Meslier* envoyé à mon frère pour M. le marquis d'*Argence* , en son château de Dirac , près d'Angoulême : je prie mon

frère de m'en donner des nouvelles. Je répète que le despotisme oriental pourrait bien avoir été pincé pour avoir été indiscrettement envoyé en forme de livre. 1762.

La mort de *Socrate* est un beau sujet dans une république où l'on peut mettre sur le théâtre l'injustice, l'ignorance, la sottise et la cruauté des juges. Je souhaite que ce sujet réussisse en France. Voulez-vous des *Meslier* et autres drogues ? j'en pourrai découvrir dans les greniers du pays.

L E T T R E C C X I.

A M. DE LA MOTTE-GEFRARD. (*)

Aux Délices, 26 de juin.

TOUT ce qui est de la main d'*Henri IV*, Monsieur, est bien précieux. C'était un homme adorable avec ses ennemis et avec ses maîtresses. Des lettres d'amour de ce grand roi valent mieux que tous les édits de ses prédécesseurs. Je ne fais comment reconnaître le plaisir que vous me faites ; j'attends votre bienfait avec autant d'impatience que de reconnaissance. J'ai des lettres de lui à la reine *Elisabeth*, dans lesquelles il paraît plus embarrassé qu'il ne l'est avec ses maîtresses. S'il avait pu coucher avec cette reine, il n'aurait pas fait le saut périlleux, et il n'aurait point rappelé les jésuites que nos parlemens chassent

(*) Cette lettre est en réponse à l'offre que fit M. de la Motte à M. de Voltaire, des lettres manuscrites d'*Henri IV* à *Corisandre d'Andouin*.

— 1762. comme les Anglais ont autrefois chassé les loups. Je ne fais pas combien on donne à présent de la tête d'un jésuite; celle du cardinal *Mazarin* fut autrefois à cinquante mille écus; c'est beaucoup trop payer.

L E T T R E C C X I I.

A M. L A V A I S S E, père.

4 de juillet.

LES personnes qui protègent à Paris la famille *Calas* sont très-étonnées que le sieur *Gobert-Lavaisse* ne fasse pas cause commune avec elle. Non-seulement il a son honneur à soutenir, ses fers à venger, le rapporteur, qui conclut au bannissement, à confondre; mais il doit la vérité au public, et son secours à l'innocence. Le père se couvrirait d'une gloire immortelle, s'il quittait une ville superstitieuse et un tribunal ignorant et barbare.

Un avocat savant et estimé est certainement au-dessus de ceux qui ont acheté, pour un peu d'argent, le droit d'être injustes; un tel avocat serait un excellent conseiller; mais où est le conseiller qui serait un bon avocat?

M. *Lavaisse* peut être sûr que, s'il perd quelque chose à son déplacement, il le retrouvera au décuple. On répond que plusieurs princes d'Allemagne, plusieurs personnes de France, d'Angleterre et de Hollande vont faire un fonds très-considérable. Voilà de ces occasions où il serait beau de prendre

un parti ferme. M. *Lavaisse*, en élevant la voix, n'a rien à craindre : il fera rougir le parlement de Toulouse, en quittant cette ville pour Paris; et, s'il veut aller ailleurs, il sera par-tout respecté. 1762.

Quoi qu'il arrive, son fils se rendrait très-suspect dans l'esprit des protecteurs des *Calas*, et ferait très-grand tort à la cause s'il ne faisait pas son devoir, tandis que tant de personnes indifférentes font au-delà de leur devoir.

Je prie la personne qui peut faire rendre cette lettre à M. Lavaisse père, de l'envoyer promptement par une voie sûre.

L E T T R E C C X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 de juillet.

MES divins anges, cette malheureuse veuve a donc eu la consolation de paraître en votre présence; vous avez bien voulu l'assurer de votre protection. Vous avez lu, sans doute, les pièces originales que je vous ai envoyées par M. de *Courteille* : comment peut-on tenir contre les faits avérés que ces pièces contiennent ? et que demandons-nous ? rien autre chose sinon que la justice ne soit pas muette comme elle est aveugle ; qu'elle parle, qu'elle dise pourquoi elle a condamné *Calas*. Quelle horreur qu'un jugement secret, une condamnation sans motifs ! y a-t-il une plus exécrable tyrannie que celle de verser le

— 1762. sang à son gré, sans en rendre la moindre raison ? Ce n'est pas l'usage, disent les juges. Eh, monstres ! il faut que cela devienne l'usage : vous devez compte aux hommes du sang des hommes. Le chancelier ferait-il assez.... pour ne pas faire venir la procédure ?

Pour moi, je persiste à ne vouloir autre chose que la production publique de cette procédure. On imagine qu'il faut préalablement que cette pauvre femme fasse venir des pièces de Toulouse. Où les trouvera-t-elle ? qui lui ouvrira l'antre du greffe ? où la renvoie-t-on, si elle est réduite à faire elle-même ce que le chancelier ou le conseil seul peut faire ? Je ne conçois pas l'idée de ceux qui conseillent cette pauvre infortunée. D'ailleurs, ce n'est pas elle seulement qui m'intéresse, c'est le public, c'est l'humanité. Il importe à tout le monde qu'on motive de tels arrêts. Le parlement de Toulouse doit sentir qu'on le regardera comme coupable tant qu'il ne daignera pas montrer que les *Calas* le font ; il peut s'assurer qu'il fera l'exécration d'une grande partie de l'Europe.

Cette tragédie me fait oublier toutes les autres, jusqu'aux miennes. Puisse celle qu'on joue en Allemagne finir bientôt !

Mes charmans anges, je remercie encore une fois votre belle ame de votre belle action.

L E T T R E C C X I V. 1762.

A U M E M E.

Aux Délices, 7 de juillet.

MES divins anges, nous ne demandons autre chose au conseil sinon que, sur le simple exposé des jugemens contradictoires du parlement de Toulouse, et sur l'impossibilité physique qu'un vieillard faible, de soixante-huit ans, ait pendu un jeune homme de vingt-huit ans, le plus robuste de la province, sans le secours de personne, on se fasse représenter la procédure.

A cet effet, un des fils de *Calas*, qui est chez moi, envoie sa requête à M. *Mariette* avocat au conseil, lequel la rédigera; et nous espérons qu'elle sera signée de la mère.

Nous craignons que le parti fanatique qui accable cette famille infortunée à Toulouse, et qui a eu le crédit de faire enfermer les deux filles dans un couvent, n'ait encore celui de faire enfermer la mère, pour lui fermer toutes les avenues au conseil du roi.

Mais le fils, qui est en sûreté, remplira l'Europe de ses cris, et soulèvera le ciel et la terre contre cette iniquité horrible.

Je répète qu'il est peu vraisemblable que la veuve *Calas* puisse tirer les pièces de l'antre du greffe de Toulouse, puisqu'il y a des défenses sévères de les communiquer à personne.

Cette seule défense prouve assez que les juges sentent leur faute.

Si, par impossible, les juges ont eu des convictions
 1762; que les accusés étaient coupables, s'ils n'ont puni
 que le père, et si, contre les lois, ils ont élargi
 les autres, en ce cas, il est toujours très-important de
 découvrir la vérité. Il y a d'un côté ou d'un autre
 le plus abominable fanatisme, et il faut le découvrir.

J'implore M. de *Courteille*, uniquement pour que
 la vérité soit connue; la justice viendra ensuite.

Tous les étrangers frémissent de cette aventure.
 Il est important pour l'honneur de la France que
 le jugement de Toulouse soit ou confirmé ou
 condamné.

Je présente mon respect à M. et à madame de
Courteille, à M. et madame d'*Argental*. Cette affaire
 est digne de toute leur bonté.

L E T T R E C C X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 de juillet.

Vous savez, mon cher frère, que la place sur laquelle
 vous avez des vues est promise depuis long-temps,
 et que vous déplairiez si vous insistiez. Toutes les
 raisons de justice et de convenance sont pour vous;
 mais elles doivent céder à l'autorité de M. le con-
 trôleur général, et à son amitié pour M. de *Morival*.
 S'il vous avait connu, ce serait vous qu'il aimerait,
 sans doute. Faites-vous un mérite, auprès de lui, de
 votre sacrifice, afin qu'il vous aime à votre tour.

Tâchez de lui parler ; donnez-lui des éloges sur ce que l'amitié lui fait faire ; remettez votre sort entre ses mains. Cette conduite , la seule que vous deviez tenir , peut contribuer à votre fortune. Mon cher frère , je vous prierai toujours de prendre votre parti en philosophe sur l'affaire de cette direction. Plût à Dieu que vous puissiez demander et obtenir celle de Lyon ! Il y a déjà un philosophe dans cette ville ; vous seriez deux , et l'archevêque , s'il osait , ferait le troisième.

Vous devez avoir reçu un paquet contenant les *pièces originales* imprimées ; je vous prie d'en envoyer un exemplaire à M. *Mignot* , conseiller au grand conseil , et un chez MM. *Dufour* et *Mallet* , banquiers : c'est chez eux que demeure cette veuve si à plaindre. Il est bien à souhaiter qu'on puisse imprimer à son profit ces pièces qui me paraissent convaincantes ; et qu'elles puissent être portées au pied du trône par le public soulevé en faveur de l'innocence. Faites-les imprimer , criez , je vous en prie , et faites crier. Il n'y a que le cri public qui puisse nous obtenir justice. Les formes ont été inventées pour perdre les innocens.

Mon frère *Thériot* vous embrasse ; mon frère *d'Alembert* me néglige positivement.

1762.

L E T T R E C C X V I.

A M. AUDIBERT,

NEGOCIAINT A MARSEILLE, ET DE L'ACADEMIE DE
LA MEME VILLE.

Aux Délices, le 9 de juillet.

Vous avez pu voir, Monsieur, les lettres de la veuve *Calas* et de son fils. J'ai examiné cette affaire pendant trois mois; je peux me tromper, mais il me paraît clair comme le jour que la ferveur de la faction et la singularité de la destinée ont concouru à faire assassiner juridiquement sur la roue le plus innocent et le plus malheureux des hommes, à disperser sa famille, et à la réduire à la mendicité. J'ai bien peur qu'à Paris on songe peu à cette affaire. On aurait beau rouer cent innocens, on ne parlera à Paris que d'une pièce nouvelle, et on ne songera qu'à un bon souper.

Cependant, à force d'élever la voix, on se fait entendre des oreilles les plus dures, et quelquefois même les cris des infortunés parviennent jusqu'à la cour. La veuve *Calas* est à Paris chez MM. *Dufour* et *Mallet*, rue Montmartre; le jeune *Lavaisse* y est aussi. Je crois qu'il a changé de nom; mais la pauvre veuve pourra vous faire parler à lui. Je vous demande en grâce d'avoir la curiosité de les voir l'un et l'autre; c'est une tragédie dont le dénouement est horrible et absurde, mais dont le nœud n'est pas encore bien débrouillé.

Mandez-moi aussi, Monsieur, je vous en conjure, si la veuve *Calas* est dans le besoin ; je ne doute pas qu'en ce cas messieurs *** ne se joignent à vous pour la soulager. Je me suis chargé de payer les frais du procès qu'elle doit intenter au conseil du roi. Je l'ai adressée à M. *Mariette*, avocat au conseil, qui demande, pour agir, l'extrait de la procédure de Toulouse. Le parlement, qui paraît honteux de son jugement, a défendu qu'on donnât communication des pièces, et même de l'arrêt. Il n'y a qu'une extrême protection auprès du roi qui puisse forcer ce parlement à mettre au jour la vérité. Nous faisons l'impossible pour avoir cette protection, et nous croyons que le cri public est le meilleur moyen pour y parvenir.

Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les hommes d'approfondir cette affaire qui, d'une part ou d'une autre, est le comble du plus horrible fanatisme. C'est renoncer à l'humanité que de traiter une telle aventure avec indifférence. Je suis sûr de votre zèle : il échauffera celui des autres, sans vous compromettre.

Je vous embrasse tendrement, mon cher camarade, et suis avec tous les sentimens que vous méritez, &c.

1762.

LETTRE CCXVII.

A M. DE LA CHALOTAIS.

Aux Délices, le 11 de juillet.

MONSIEUR,

JE suis presque aveugle , et cependant j'écris ; mais c'est que les passions donnent de la force , et les sentimens que vos bontés m'inspirent sont une passion. Vous confondez les jésuites , et vous instruisez les historiens. Le mémoire que vous avez daigné m'envoyer est très-plausible : si vous étiez procureur général de quelque parlement de mon voisinage , je volerais pour venir vous remercier , quoique je ne sois plus de ma chaumière ; je viendrais vous prier de guérir les scrupules qui me restent. Si la chose était comme vous le dites , le parlement de Paris , capitale de l'ancienne France , aurait été l'assemblée des états généraux. Pourquoi , dans les états du quatorzième siècle , les parlemens n'y eurent-ils pas de séance ? pourquoi le *banc du roi* en Angleterre est-il différent des états nommés *parlement* ? pourquoi le gouvernement anglais , ayant en tout imité nos usages , et les ayant conservés , a-t-il encore ses états généraux , qui sont abolis en France ? pourquoi le procureur général du roi d'Angleterre conclut-il à ce banc royal , et non au parlement de la nation ? Ce que l'on appelle le grand banc en France , est encore le grand banc à Londres ; la formule ancienne de vos sessions s'y est conservée , le procureur général n'agit

n'agit qu'à ce banc. Ce qu'on appelle *parlement en France* est donc le *banc du roi*; ainsi que ce qu'on nomme *parlement en Angleterre*, représente nos *états généraux*. 1762.

Pourquoi, le gouvernement goth, tudesque et vandale ayant été par-tout le même, serions-nous les seuls chez qui une cour suprême de justice aurait été substituée aux représentans des chefs de la nation? Les audiences d'Espagne ne sont point les *las cortes*, et n'y ont aucun rapport; la *chambre impériale* de Vetzlar, quoique toujours présidée par un prince, n'a aucune analogie avec la *diète de l'Empire*.

Aucune cour supérieure ne représente la nation dans aucun pays de l'Europe. Comment la France seule aurait-elle établi ce droit public? et, si elle l'avait établi, comment ne serait-il pas authentique? Si chaque parlement tient lieu des états généraux; pendant la vacance de ces états, il est clair qu'il est à leur place: que devient donc alors le conseil du roi?

Vous sentez bien que cela est embarrassant. Mettez la main sur la conscience. Au reste, je suis sans intérêt, ne descendant, que je sache, d'aucun franc qui ait ravagé les Gaules avec *Ildovic* nommé *Clovis*, ni d'aucun seigneur qui ait trahi *Louis V* et *Charles de Lorraine*; n'étant d'aucun corps, n'étant ni tonsuré ni maître ès arts, ayant un pied en France, et l'autre en Suisse, et les deux sur le bord de la fosse. Je suis assez de l'avis d'un anglais qui disait que toutes les origines, tous les droits, tous les établissemens ressemblent au *plumpudding*: le premier n'y mit que de la farine, un second y ajouta des œufs, un troisième du sucre, un quatrième des raisins, et ainsi se forma le *plumpudding*.

Corresp. générale.

Tome VI. * E c

— 1762. Voyez ce qu'étaient *Lin* et *Clet*, supposé qu'il y ait eu des *Clet* et des *Lin* ; reconnaîtraient-ils aujourd'hui leurs successeurs ? le fils de *Marie* même reconnaîtrait-il sa religion ? Tout dans l'univers est fait de pièces et de morceaux. La société humaine me paraît ressembler à un grand naufrage : *sauve qui peut* est la devise des pauvres diables comme moi. Pour vous, Monsieur, qui avez une belle place dans le vaisseau, c'est tout autre chose. Vous avez jeté *Loyola* à la mer, et votre vaisseau n'en va que mieux. Il y a une chose dont on doit s'apercevoir à Paris, supposé qu'on réfléchisse, c'est que la vraie éloquence n'est plus qu'en province. Les *Comptes rendus* en Bretagne et en Provence sont des chefs-d'œuvre ; Paris n'a rien à leur opposer, il s'en faut beaucoup.

Cependant il y a toujours une douzaine de jésuites à la cour ; ils triomphent à Strasbourg, à Nancy ; le pape donne en Bretagne, chez vous, oui, chez vous, des bénéfices, quatre mois de l'année ; vos évêques, *proh pudor !* s'intitulent évêques *par la grâce du saint siège*, &c. , &c.

Monsieur, vous me remplissez de respect et d'espérance.

L E T T R E C C X V I I I .

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

MES chers anges , votre vertu courageuse n'abandonnera pas l'innocence opprimée qui attend tout de votre protection : vous achèverez ce que vous avez si noblement commencé. Mais , avant de mettre la chose en règle , il est d'une nécessité absolue d'avoir des réponses positives à la colonne des questions que je prends la liberté de vous envoyer. Je vous conjure de vouloir bien envoyer chercher la veuve *Calas* ; elle demeure chez MM. *Dufour* et *Mallet* , rue Montmartre.

Le fils de l'avocat *Lavaisse* est caché à Paris. Son malheureux père , qui craint de se compromettre avec le parlement de Toulouse , tremble que son fils n'éclate contre ce même parlement. Joignez à toutes vos bontés celle d'encourager ce jeune homme contre une crainte si infame. Donnez-vous du moins la satisfaction de le faire venir chez vous. Daignez l'interroger ; ce sera une conviction de plus que vous aurez de l'abomination toulousaine. Daignez faire écrire tout ce que la veuve *Calas* et *Lavaisse* vous auront répondu ; faites-nous-en part , je vous en supplie.

Tous ceux qui prennent part à cette affaire espèrent qu'enfin on rendra justice. Vous savez sans doute que M. de *Saint-Florentin* a écrit à Toulouse ,

— et est très-bien disposé. M. le chancelier est déjà
1762. instruit par M. de *Nicolai* et par M. d'*Auriac*. S'il
a autant de fermeté que de bienveillance, tout ira
bien. Madame de *Pompadour* parlera. Nous comp-
tons, grâce à vos bontés, sur la vertu éclairée
de M. le comte de *Choiseul*.

Je sens bien, après tout, que nous n'obtiendrons
qu'une pitié impuissante, si nous n'avons pas la
plus grande faveur ; mais du moins la mémoire de
Calas sera rétablie dans l'esprit du public, et c'est la
vraie réhabilitation ; le public condamnera les juges,
et un arrêt du public vaut un arrêt du conseil.

Mes anges, je n'abandonnerai cette affaire qu'en
mourant. J'ai vu et j'ai essuyé des injustices pendant
soixante années ; je veux me donner le plaisir de
confondre celle-ci. J'abandonnerai jusqu'à *Cassandre*,
pourvu que je vienne à bout de mes pauvres roués.
Je ne connais point de pièce plus intéressante. Au
nom de Dieu, faites réussir la tragédie de *Calas*,
malgré la cabale des dévots et des gascons. Je baise
plus que jamais le bout des ailes de mes anges.

N. B. Madame *Calas* fait où demeure *Lavaisse* :
vous pourrez le faire triompher de sa timidité.

A U M E M E.

17 de juillet.

MES divins anges, vous voyez que la tragédie de *Calas* m'occupe toujours. Daignez faire réussir cette pièce, et je vous promets des tragédies pour le tripot. Permettez-vous que je vous adresse ce petit paquet pour l'abbé du grand conseil.

Avez-vous daigné lire la préface et les notes de ce M. *Poliffot* ? Mais comment M. le duc de *Choiseul* a-t-il pu protéger cela, et faire le pacte de famille ? Hélas ! le cardinal de *Richelieu* protégeait *Scudéri* ; mais *Scudéri* valait mieux.

Je n'ai point assez remercié madame d'*Argental* qui a eu la bonté d'ordonner un petit bateau pour *Tronchin*.

Je baise plus que jamais le bout de ailes de mes anges.

Elie de Beaumont ne pourrait-il pas soulever le corps ou l'ordre des avocats en faveur de mon roué ? Je crois que ce *Beaumont* - là vaut mieux que le *Beaumont* votre archevêque. Cet archevêque et ses billets de confession m'occupent à présent ; je rapporte son procès. Ces temps-là sont aussi absurdes que ceux de la fronde, et bien plus plats. Mes contemporains n'ont qu'à se bien tenir.

1762.

L E T T R E C C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de juillet.

EST-IL bien vrai que l'archevêque de Paris ait puni le curé de Saint-Jean-de-Latran d'avoir prié DIEU pour les trépassés ? Il ne se contente donc pas d'avoir persécuté les mourans, il en veut encore aux morts ! Mais il paraît qu'il se brouille toujours avec les vivans. Au reste qu'on ait mis ou non le curé de Saint-Jean-de-Latran au séminaire, en tout cas, voici ce qu'un tolérant écrit sur cette matière :

„ Il paraît bien injuste de refuser des *De profundis* à *Crébillon*, tandis que toutes ses pièces en méritent, hors *Rhadamiste*; et l'on ne voit pas en quoi a péché ce pauvre curé quand il a fait un service pour l'ame poétique de M. de *Crébillon*. En effet, quoique cet auteur ait traité le sujet d'*Atrée*, il était chrétien, et son *Rhadamiste* durera peut-être aussi longtemps que les mandemens de monseigneur l'archevêque. Si le curé a été suspendu, pour avoir fait ce service aux dépens des comédiens du roi, le service n'est-il pas toujours fort bon ? et l'argent des comédiens n'a-t-il pas de cours ? Il faudrait donc excommunier monseigneur l'archevêque pour recevoir tous les ans environ trois cents mille livres que lui fournissent les spectacles de Paris, et qui sont le plus fort revenu de l'Hôtel-Dieu.

L'abbé *Grifet* qui fait ce que vaut l'argent, et à quoi il faut l'employer, vous dira que le prélat

risqué beaucoup ; car , si les comédiens fermaient leurs spectacles , l'Eglise serait privée d'un secours considérable. Il est vrai qu'on peut persuader aux comédiens de continuer toujours à jouer , malgré la persécution , parce que *la crainte d'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir* ; mais , cette proposition ayant été condamnée par les frères jésuites et par le pape , il se pourrait bien faire qu'on manquât de spectacles à Paris , dans la crainte d'être excommunié par monsieur l'archevêque.

Si un turc vient en cette ville , comme en effet un fils circoncis de M. le bacha de *Bonneval* y viendra dans quelque temps ; s'il fait célébrer un service pour l'ame de quelque chrétien de sa maison , son argent sera reçu sans difficulté ; et , tandis qu'il crierait *allah , allah* , on chantera des *De profundis*.

Pourquoi traiter les comédiens plus mal que les Turcs ? ils sont baptisés ; ils n'ont point renoncé à leur baptême. Leur sort est bien à plaindre. Ils sont gagés par le roi , et excommuniés par les curés. Le roi leur ordonne de jouer tous les jours , et le rituel de Paris le leur défend. S'ils ne jouent pas , on les met en prison ; s'ils font leur devoir , on les jette à la voirie. Ils sont défendus dans l'ordre des lois , dans l'ordre des mœurs , dans l'ordre des raisonnemens par M^e *Huerne* de l'ordre des avocats , et ils sont condamnés par l'avocat *le Dain*. On les traite chrétiennement pendant leur vie et après leur mort , en Italie , en Espagne , en Angleterre , en Allemagne , tandis qu'à Paris , où ils réussissent le mieux , on cherche à les couvrir d'opprobre. Tout le monde veut entrer pour rien chez eux ,

— 1762. et on leur ferme la porte du paradis. On se fait un plaisir de vivre avec eux, et on ne veut pas y être enterré. Nous les admettons à nos tables, et nous leur fermons nos cimetières. Il faut avouer que nous sommes des gens bien raisonnables et bien conséquens. »

Mon cher frère, vous nous faites espérer qu'on pourra enfin demander justice pour les *Calas*. Il est plaisant qu'il failles'adresser à l'abbé de *Chauvelin* pour imprimer en fureté une lettre de *Donat Calas*. Votre zèle et votre prudence n'ont rien négligé. Nous vous avons, mon cher frère, plus d'obligation qu'à personne.

Est-il possible qu'il soit si aisé d'être roué et si difficile d'obtenir la permission de s'en plaindre !

L E T T R E C C X X I.

A M. DE LA CHALOTAIS.

Aux Délices, le 21 de juillet.

JE crois, Monsieur, que c'est à vos bontés que je dois la réception de votre nouveau chef-d'œuvre. Tous les deux sont d'autant plus forts, qu'ils sont ou paraissent être plus modérés. Les jésuites diront: *hæc est ærugo mera*. Tous les bons français vous doivent des remerciemens de ces mots : *en un mot, des maximes ultramontaines*.

Ces deux ouvrages sont la voix de la patrie qui s'explique par l'organe de l'éloquence et de l'érudition. Vous avez jeté des germes qui produiront un jour plus qu'on ne pense. Et quand la France

n'aura plus un maître italien qu'il faut payer, elle dira: C'est à M. de la *Chalotais* que nous en sommes redevables. 1762.

Vous m'avez donné tant d'enthousiasme, Monsieur, que je m'emporte jusqu'à prendre la liberté de recommander à votre justice l'affaire de M. *Cathala*, négociant de Genève. Il implore le parlement pour être payé d'une dette. C'est un très-honnête homme, très-exact, incapable de redemander ce qui ne lui est pas dû. Je fais bien qu'en qualité d'huguenot il sera damné; mais, en attendant, il faut qu'il ait son argent en ce monde.

Pardonnez-moi, Monsieur, la démarche que je fais auprès de vous. Je fais qu'il est très-inutile de vous solliciter, mais je n'ai pu m'empêcher de vous dire combien j'estime la probité de mon huguenot. Je ne suis point suspect de favoriser les mécréans, puisque je viens de faire bâtir une église.

Je n'ai point d'expressions pour vous dire avec quel respect j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 21 de juillet.

MON cher et ancien ami, nous oublions donc tous deux ce monde frivole et méchant, à cent cinquante lieues l'un de l'autre. Il vaudrait mieux l'oublier ensemble; mais la destinée a arrangé les choses autrement. Cette destinée, qui m'a fait tantôt

1762. goguenard , tantôt sérieux , qui m'a rendu maçon et laboureur , me force à présent de soutenir un roué contre un parlement. Le fils du roué m'avait fait verser des larmes ; je me suis trouvé enchaîné insensiblement à cette épouvantable affaire qui commence à émouvoir tout Paris. Nous ne réussirons peut-être qu'à faire redire : *tantum religio potuit suadere malorum* ! mais il est important qu'on le redise souvent , et que les hommes puissent apprendre enfin que la religion ne doit pas faire des tigres.

Jean-Jacques, qui a écrit à la fois contre les prêtres et contre les philosophes , a été brûlé à Genève dans la personne de son plât *Emile* , et banni du canton de Berne où il s'était réfugié. Il est à présent entre deux rochers , dans le pays de Neuchâtel, croyant toujours avoir raison , et regardant les humains en pitié. Je crois que la chienne d'*Erostrate*, ayant rencontré le chien de *Diogène* , fit des petits dont *J. J.* est descendu en droite ligne.

Pour moi , je crois que je suis devenu dévot. J'ai , dans certaine tragédie de *Cassandre* , un grand-prêtre qui est aussi modéré que *Joad* est brutal et fanatique ; j'ai une veuve d'*Alexandre* religieuse dans un couvent ; les initiés s'y confessent et communient. Je veux que vous assistiez à cette œuvre pie , quand vous ferez à Paris. Jouissez , en attendant , des agrémens de la campagne ; cultivez votre aimable esprit , et souvenez-vous que vous avez au pied des Alpes des amis qui vous chérissent tendrement.

L E T T R E C C X X I I I.

1762.

A M. P I N T O, *juif portugais, à Paris.*

Aux Délices, 21 de juillet.

LES lignes dont vous vous plaignez, Monsieur, sont violentes et injustes. Il y a parmi vous des hommes très-instruits et très-respectables; votre lettre m'en convainc assez. J'aurai soin de faire un carton dans la nouvelle édition. Quand on a un tort, il faut le réparer; et j'ai eu tort d'attribuer à toute une nation les vices de plusieurs particuliers.

Je vous dirai, avec la même franchise, que bien des gens ne peuvent souffrir ni vos lois, ni vos livres, ni vos superstitions. Ils disent que votre nation s'est fait de tout temps beaucoup de mal à elle-même, et en a fait au genre-humain. Si vous êtes philosophe, comme vous paraîsez l'être, vous pensez comme ces messieurs; mais vous ne le direz pas. La superstition est le plus abominable fléau de la terre; c'est elle qui, de tous les temps, a fait égorger tant de juifs et tant de chrétiens; c'est elle qui vous envoie encore au bûcher chez des peuples d'ailleurs estimables. Il y a des aspects sous lesquels la nature humaine est la nature infernale. On s'écherrerait d'horreur si on la regardait toujours par ces côtés; mais les honnêtes gens, en passant par la Grève où l'on roue, ordonnent à leur cocher d'aller vite, et vont se distraire à l'opéra du spectacle affreux qu'ils ont vu sur leur chemin.

1762. Je pourrais disputer avec vous sur les sciences que vous attribuez aux anciens Juifs, et vous montrer qu'ils n'en savaient pas plus que les Français du temps de *Chilpéric* ; je pourrais vous faire convenir que le jargon d'une petite province, mêlé de chaldéen, de phénicien et d'arabe, était une langue aussi indigente et aussi rude que notre ancien gaulois ; mais je vous fâcherais peut-être, et vous me paraîsez trop galant homme pour que je veuille vous déplaire. Restez juif, puisque vous l'êtes ; vous n'égorgerez point quarante-deux mille hommes pour n'avoir pas bien prononcé *shiboleth*, ni vingt-quatre mille pour avoir couché avec des madianites ; mais soyez philosophe, c'est tout ce que je peux vous souhaiter de mieux dans cette courte vie.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentimens qui vous sont dus, votre très-humble, &c.

VOLTAIRE, *chrétien*,
et gentilhomme ordinaire de la chambre
du roi très-chrétien.

LETTRE CCXXIV.

A M. DE LA MOTTE-GEFRARD.

Aux Délices, le 25 de juillet.

Vous m'avez envoyé un trésor, Monsieur, j'en ferai bientôt usage. Il y a des mots d'*Henri IV* qui pénètrent l'ame. Il y a des anecdotes curieuses, mais les paroles de ce grand roi sont plus curieuses encore. *Il aimerait mieux, dit-il, être turc que catholique* ; mais dans

quel temps s'exprime-t-il ainsi? c'est lorsque les prédicateurs canonnisaient en chaire l'empoisonneur du prince de *Condé*, et qu'ils excitaient les bons catholiques à empoisonner ou à assassiner le grand *Henri*. Dieu préserve son successeur des billets de confession, et des *Damiens*, et de la guerre avec les Anglais. Je vous souhaite, Monsieur; l'avancement que vous méritez, et au roi beaucoup d'officiers qui pensent comme vous. Recevez les très-humbles et très-respectueux remerciemens de votre obligé serviteur.

L E T T R E C C X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

26 de juillet.

JE suis actuellement si occupé de l'affaire épouvantable des *Calas*, que je suis bien loin de penser à *Mathurin* et à *Colette*; je m'intéresse plus à cette tragédie qu'à toutes les comédies du monde.

Les comédiens de Saint-Sulpice, et le chef de troupe qui a défendu la pièce aux cordeliers, ont-ils prétendu envelopper le sieur *Crébillon* dans l'anathème? En ce cas, voilà tous les auteurs dramatiques obligés en conscience de se déclarer contre leurs ennemis. Mais l'horreur de Toulouse m'occupe plus que l'impertinence sulpicienne. Je vous demande en grâce de faire imprimer les pièces originales. Monsieur *Diderot* peut aisément engager quelque libraire

1762. à faire cette bonne œuvre. Il nous paraît que ces pièces nous ont déjà attiré quelques partisans. Que votre bon cœur, mon cher frère, rende ce service à la famille la plus infortunée! Voilà la véritable philosophie, et non pas celle de *Jean-Jacques*. Ce pauvre chien de *Diogène* n'a pu trouver de loge dans le pays de Berne; il s'est retiré dans celui de Neuchâtel: c'était bien la peine d'aboyer contre les philosophes et contre les spectacles.

Palissot m'a envoyé une étrange pièce, avec sa préface et ses notes plus étranges. Cette pièce est imprimée aussi mal qu'elle le mérite. J'espère que l'éloge de *Crébillon* le fera mieux.

J'ai reçu le troisième tome, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, des remarques du petit *Racine* sur le grand *Racine*, et je me suis aperçu que c'est un ouvrage différent de celui que j'ai. Je vois qu'il y a trois tomes de ce dernier ouvrage, et que le troisième est intitulé : *Traité de la poésie dramatique ancienne et moderne*. Il me manque les deux premiers. Voulez-vous avoir la bonté de me les faire tenir; ils pourront m'être utiles pour les commentaires de *Corneille*.

Frère *Thiriot* vous embrasse. Je finis toutes mes lettres par dire : *écr. l'inf.*, comme *Caton* disait toujours : *Tel est mon avis, et qu'on ruine Carthage*.

L E T T R E C C X X V I.

1762.

A U M E M E.

31 de juillet.

EST-IL vrai que nous pourrons posséder notre frère, au mois de septembre, dans le pays de parpaillots? Il est juste que les initiés communient ensemble. Frère *Diderot* ne peut quitter l'*Encyclopédie*, mais frère d'*Alembert* ne pourrait-il pas venir se moquer des sociniens honteux de Genève?

On ne trouve plus ici aucun contrat *infocial* de *Jean-Jacques*, et sa personne est cachée entre deux rochers de Neuchâtel. Oh! comme nous aurions chéri ce fou, s'il n'avait pas été faux frère! et qu'il a été un grand sot d'injurier les seuls hommes qui pouvaient lui pardonner!

Est-il possible qu'on n'imprime pas à Paris les mémoires des *Calas*? Eh bien, en voilà d'autres: lisez et frémissez, mon frère. On a imprimé ces lettres à la Haie et à Lyon. Tous les étrangers parlent de cette aventure avec un attendrissement mêlé d'horreur. Il faut espérer que la cour fauvera l'honneur de la France, en cassant l'indigne arrêt qui révolte l'Europe. Mon Dieu, mes frères, que la vérité est forte! Un parlement a beau employer les bras de ses bourreaux, a beau fermer son greffe, a beau ordonner le silence, la vérité s'élève de toutes parts contre lui, et le force à rougir de lui-même.

1762. Espérez-vous la paix ? Tout le monde en parle ; mais j'ai bien peur qu'il n'en soit comme de la pluie que nous demandons , et que DIEU nous refuse. Tout est tari dans notre pays , excepté notre lac.

Ne vous livrez pas , mon frère , au dégoût et au dépit ; et tâchez de tirer parti du passe-droit que vous effuyez.

Thiriot et moi nous embrassons notre frère.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'août.

MES divins anges , voici ce que je dis à votre lettre du 27 de juillet. C'est une lettre descendue du ciel ; mes anges sont les protecteurs de l'innocence , et les ennemis du fanatisme. Ils font le bien , et ils le font sagement. J'envoie au hasard des mémoires , des projets , des idées. Mes anges rectifient tout ; il faudra bien qu'ils viennent à bout de réprimer des juges de sang , et de venger l'honneur de la France. J'ai toujours mandé qu'on ne trouverait jamais d'huissier qui osât faire une sommation au greffier du parlement toulousain , après que ce parlement a défendu si sévèrement la communication des pièces , c'est-à-dire de sa honte. Comment trouverait-on un huissier à Toulouse qui signifiât au parlement son opprobre , puisque je n'en ai point

point trouvé en Bourgogne qui osât présenter un arrêt du conseil au sieur de *Broffes*, président à mortier. J'en aurais trouvé dans le siècle de *Louis XIV.* 1762.

Mes anges sont adroits; ils ont gagné le coadjuteur. Hélas! il est bien triste qu'on soit obligé de prendre des précautions pour faire paraître deux lettres où l'on parle respectueusement des moins respectables des hommes, et où la vertu la plus opprimée s'exprime en termes si modestes!

Enfin, nous sommes environ cent mille hommes qui nous remettons de tout aux deux anges.

Les Anglais commencent une magnifique souscription, dont les *Calas* ont déjà ressenti les effets.

On a écrit à *Lavaisse* père une lettre qui doit le faire rentrer en lui-même, ou plutôt l'élever au-dessus de lui-même.

Il faut qu'il abandonne une ville superstitieuse et barbare, aussi ridicule par ses recueils des jeux floraux que par ses pénitens des quatre couleurs. Il trouvera des secours honorables qui l'empêcheront de regretter son barreau. Je supplie mes anges de vouloir bien envoyer le paquet ci-joint à M. le maréchal de *Richelieu*.

Je me jette aux pieds de madame d'*Argental*, et je la remercie du bateau qui parera la table de *Tronchin*. Elle est trop bonne. C'est de madame d'*Argental* dont je parle, et non de la table du docteur.

J'ai lu un factum d'*Elie* pour des bourguignons contre un médecin irlandais. Depuis ma maladie j'aime assez les médecins, mais ce factum ne me fait pas aimer les Irlandais. Je prie mes anges de

Corresp. générale.

Tome VI. * F f.

— 1762. vouloir bien dire à *Elie* le moderne que je le préfère à *Elie* l'évêque de Jérusalem l'infame, et à *Elie* évêque de Paris la folle.

Mais est-il bien vrai que l'*Elie* de Paris, ce *Beaumont* à billets de confession, ait osé mettre au séminaire, pour deux ans, le curé de Saint-Jean-de-Latran, pour avoir prié DIEU ? quoi ! il ne sera pas même permis aux acteurs pensionnés du roi de faire dire des psaumes pour un homme qui les a fait vivre ! eh ! que deviendrai-je donc ? quoi ! il n'y aura point pour moi de *libera* ! Oh ! je crierai pendant ma vie, si on ne veut pas brailler pour moi après ma mort.

Mes divins anges, je ne vous parle ni de *Cassandre* ni du Droit du seigneur ; il fait trop chaud.

J'ai *Crébillon* sur le cœur. Ses vers étaient durs ; mais *Beaumont* l'archevêque l'est davantage.

LETTRE CCXXVIII.

A U M E M E.

7 d'auguste.

MES divins anges, mon cœur est bien gros. Je suis atterré de la piété du bailli de *Froulai*, et j'aime cent fois mieux le bailli du Droit du seigneur. Est-il possible qu'il se soit déclaré contre les comédiens, et contre ce bon curé de Saint-Jean-de-Latran. Il n'aurait jamais fait pareille infamie du temps de mademoiselle le *Couvreur* et du chevalier d'*Aidie*.

Mon second tourment est l'inquiétude que j'ai pour dame *Catherine*; j'ai bien peur que ce vieux héros de comte de Munich n'ait pris le parti de l'ivrogne *Pierre Ulric*. Il est généralissime; il aime peu les dames, depuis qu'une d'elles l'a envoyé en Sibérie; il est un peu prussien; tout cela me donne beaucoup d'embarras.

1762.

Ma troisième douleur est l'affaire des *Calas*. Je crains toujours que monsieur le chancelier ne prenne le prétexte d'un défaut de formalités, pour ne pas choquer le parlement de Toulouse. Je voudrais que quelque bonne ame pût dire au roi : *Sire, voyez à quel point vous devez aimer ce parlement; ce fut lui qui, le premier, remercia DIEU de l'assassinat de Henri III, et ordonna une procession annuelle pour célébrer la mémoire de St Jacques Clément; en ajoutant la clause, qu'on pendrait, sans forme de procès, quiconque parlerait jamais de reconnaître pour roi votre aïeul Henri IV.*

Henri IV gagna enfin son procès; mais je ne fais si les *Calas* seront aussi heureux. Je n'ai d'espoir que dans mes chers anges, et dans le cri public. Je crois qu'il faut que MM. de *Beaumont* et *Mallard* fassent brailler en notre faveur tout l'ordre des avocats, et que, de bouche en bouche, on fasse tinter les oreilles du chancelier; qu'on ne lui donne ni repos ni trêve; qu'on lui crie toujours *Calas ! Calas !*

Ma quatrième inquiétude vient de la famille d'*Alexandre*. Je l'ai envoyée à l'électeur palatin, en lui disant qu'il ne fallait point la faire jouer, et sur le champ il a distribué les rôles. Je vais lui écrire pour le prier de ne la point imprimer, et

— 1762. il l'imprimera. Je crois que, pour me dépiquer, je serai obligé d'en faire autant. Je suis presque aussi content de Cassandre qu'un palatin; mais il se pourrait faire que mon extrême dévotion dans cet ouvrage, ma confession, ma communion, ma *Statira* mourant de mort subite, mon bûcher, &c., donnassent quelque prise à mes bons amis les *Frérons* et consorts. J'ai écrit la pièce de mon mieux; mais je crois qu'il faut accoutumer le public, par la voie de l'impression, à toutes ces singularités théâtrales; c'est, à mon sens, le meilleur parti, d'autant plus qu'étant dans le goût des commentaires, j'en ai fait un sur cette pièce, qui est extrêmement profond et merveilleux. M^e *Joli de Fleuri* pourrait en être tout ébouriffé.

Je vous enverrai Hérode et Mariamne incessamment; vous y verrez une espèce de janséniste, essénien de son métier, que j'ai substitué à *Varus*, comme je crois vous l'avoir déjà dit. Ce *Varus* m'avait paru prodigieusement fade. Je baise toujours du meilleur de mon cœur le bout de vos ailes, et présente mes respects et remerciemens à madame d'Argental. V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 13 d'août.

JE suis presque toujours réduit, Monsieur, à vous écrire d'une main étrangère; cela gêne beaucoup mon cœur et mon impatience. Vous êtes, sans doute, actuellement dans votre beau château, l'asile des Muses et surtout de *Melpomène*. Le favori de *Thalie* a donc pris une autre route que Genève. Je ne saurais me consoler qu'il ait donné la préférence à Lyon; nous lui aurions fait l'accueil qu'on faisait ou qu'on devait faire à *Ménandre*. Je ne fais pas s'il sera fort content de Paris; il trouvera la comédie italienne réunie avec la foire, et ne donnant plus que des opéra comiques. D'ailleurs, la malheureuse guerre dans laquelle nous sommes engagés depuis sept ans, n'est guère favorable aux beaux arts. Je suis sûr que les connaisseurs rendront ce qu'ils doivent au mérite de *M. Goldoni*, mais je voudrais que son voyage lui fût utile.

Voilà, Monsieur, bien des sujets de tragédies dans ce siècle. L'empereur de Russie détrôné par sa femme, et mort, dit-on, d'une colique violente; le prince *Ivan*, empereur légitime, enfermé, depuis plus de vingt ans, dans une île de la mer glaciale, où sa mère est morte; la reine de Pologne expirant de douleur sur les ruines de sa capitale; le prince *Edouard*, héritier du trône de la Grande-Bretagne,

— 1762. traînant sa misère obscure dans les Ardennes; les rois de France et de Portugal assassinés. Vous m'avouerez qu'on aurait tort de ne pas convenir que notre siècle est fertile en sujets de théâtre. Heureux ceux qui voient du port tant d'orages ! Il n'y a point de retraite qui ne soit préférable à des trônes élevés au milieu de tant d'écueils.

Jouissez , Monsieur , des douceurs de la paix , de votre considération , de votre tranquillité , des beaux arts que vous protégez. Je m'intéresse vivement à vos succès et à vos plaisirs. Conservez-moi vos bontés ; vous savez combien elles me sont chères , et combien je vous respecte. V.

L E T T R E C C X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'août.

DIVINS anges , le bout de vos ailes m'est plus sacré que jamais. Je vous remercie du bateau : voilà ce qu'on peut donner de plus agréable à M. *Tronchin*. Je vous prie de joindre à toutes vos bontés celle d'ordonner à l'orfèvre d'envoyer , par la diligence , son bateau à M. *Camp* , banquier à Lyon , lequel M. *Camp* me le dépêchera sur le champ.

J'espère que je vous aurai bientôt une obligation encore plus grande , et que votre protection fera réformer l'abominable arrêt de Toulouse.

En vérité , si le roi connaissait les conséquences funestes de cette horrible extravagance , il prendrait

l'affaire des *Calas* plus à cœur que moi. Voilà déjà sept familles qui sont sorties de France. Avons-nous donc trop de manufacturiers et de cultivateurs ? Je soumetts ce petit article à la considération de M. le comte de *Choiseul*. La France le bénit de travailler à la paix ; mais *Marie-Thérèse* poursuivra toujours *Luc*. 1762.

Catherine se joindra à *Marie-Thérèse* ; don *Carlos* voudra délivrer don *Joseph* du soin de régir la Lusitanie.

Cette pièce vraiment n'est pas aisée à faire ; et l'auteur y aura assurément bien de l'honneur. On lui battra des mains sur les bords de mon lac , comme sur les bords de la Seine. Il daigne donc aussi protéger le tripot et les curés ! DIEU le bénira. Il faut que nous lui ayons l'obligation , à lui et à M. le maréchal de *Richelieu* , d'être débarbarisés.

J'entends madame *Scaliger* à demi-mot ; elle veut un *Cassandre* : vous l'aurez , Madame ; mais je doute que vous et mon autre ange veuillez l'exposer au théâtre et à la dent des malins , qui se moqueront de père *Voltaire* , et du curé d'Ephèse , et de ma religieuse , et de mon *Cassandre* dûment confessé. Cependant , je vous jure que le tout fait un effet auguste et terrible. J'en ai pour garans des huguenots qui se moquent des sacremens , et à qui pourtant ma confession a fait grand plaisir : enfin vous en jugerez. Je vous soumetts tout ce que j'ai de sacré et de profane.

M. le maréchal de *Richelieu* vient-il ? nous lui jouerons *Cassandre*.

Mille tendres respects. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 21 d'auguste.

LE vieux paresseux malade a rarement la consolation d'écrire à son philosophe d'Angoulême. Vous avez dû recevoir un petit imprimé qu'on dit assez curieux, et qui est dans votre goût. Je pense qu'il vous fut envoyé par votre libraire de Genève, avant votre voyage de Paris. Le libraire m'a dit que vous ne lui en aviez point accusé la réception. Il prétend que c'est un ouvrage très-rare, et qu'il a eu beaucoup de peine à vous trouver. Si vous aviez quelque envie de voir les mémoires des *Calas*, il faudrait donner une adresse par laquelle on pût vous épargner un port considérable; ce qui n'est pas à présent trop aisé. Ces *Calas* sont, comme peut-être vous l'avez déjà ouï dire, des protestans imbécilles, que des catholiques un peu fanatiques ont fait rouer à Toulouse. Si notre siècle a des momens de raison, il en a de folies bien atroces.

Les Turcs prétendent que leur Alcoran a tantôt un visage d'ange, et tantôt un visage de bête. Cette définition de l'Alcoran convient assez au temps où nous vivons : il y a quelques philosophes; voilà les visages d'anges : tout ce qui se fait ailleurs ressemble fort à des visages de bêtes.

Je crois que nous aurons bientôt ici le gouverneur de votre Guienne; il fait, comme vous, un petit

pèlerinage chez le vieux gymnosophe; mais, de tous les sages qui sont venus dans cet hermitage, vous ferez toujours celui que je regretterai et que j'aimerai le plus. 1762.

Nous n'avons point eu de nouvelles intéressantes depuis la dernière colique du czar. Il n'y a eu ni roi détrôné, ni moines abolis, ni batailles données la semaine dernière. V.

L E T T R E C C X X X I I .

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 25 d'auguste.

IL caro *Goldoni*, il figlio della natura, veut donc, Monsieur, me laisser mourir sans me donner la consolation de le voir. Il m'a écrit de Lyon qu'il n'avait pu passer chez moi parce qu'il a sa femme; mais certainement je ne lui aurais pas pris sa femme, et je les aurais reçus tous deux avec autant d'empressement qu'il le fera par-tout ailleurs. Il m'a mandé que de Lyon il allait à Paris, mais il ne m'a point donné d'adresse; ainsi je ne fais où lui répondre.

Je suis tout-à-fait angustiato. Vous m'étonnez, Monsieur, de m'apprendre que vous voulez ressusciter en Italie la tragédie d'*Idoménée* (*), qui est morte à Paris dès sa naissance, il y a quelque soixante ans. C'est un des plus insipides ouvrages qu'on ait jamais donnés au théâtre, et aussi mal écrit que mal

(*) *Idoménée* fut traduit par MM. *Paradisi* et *Albergati*, non par choix, mais par complaisance.

— conduit. Affurément *Phèdre* et *Polyeucte* seraient bien
 1762. étonnés de se trouver en pareille compagnie. Non, vous ne ferez pas comme ceux qui tiennent table ouverte, et qui reçoivent également les gens aimables et les importuns.

DIEU a béni votre théâtre, et n'a pas accordé au mien beaucoup de faveurs cette année. J'ai été si malade, qu'il m'a fallu quitter le château de Ferney, pour aller aux Délices près de Genève, et pour être long-temps entre les mains des médecins. Pendant ce temps-là, vous donniez de belles fêtes; et il vous est plus aisé de trouver des acteurs à Bologne, qu'à moi d'en trouver à Genève. Bologna la dotta vaut mieux que Genève la pédante, où il n'y a que des prédicans, des marchands et des truites. Je ne m'accomode pas tout-à-fait de cela, moi qui aime la bonne tragédie. Ce que nous avons de plus agréable dans ce pays-ci, c'est que nous sommes instruits les premiers de toutes les sottises sanguinaires qui se passent dans le Nord. Nous sommes tout juste entre la France, l'Allemagne et l'Italie, et on ne tue personne vers Drefde que nous ne le sachions les premiers. Avec tout cela, j'aimerais beaucoup mieux avoir bâti un château vers Bologna, que vers les Allobroges, et être votre voisin que celui des Savoyards; mais DIEU n'a pas voulu que je visse la belle Italie. Il faut que je vive et que je meure où je suis; j'y vivrai et j'y mourrai plein d'estime et de respect pour vous.

A M. GOLDONI.

Aux Délices, près de Genève, 28 d'auguste.

ADASIO un poco, caro fior; cosa che avete ditto che avete una moglie al lato, vol dir che siete un *contade perfetto*. Basta, che il fior e la fiora moglie farebbero stati ricevuti con ogni rispetto, e col più gran zelo nelle mie capanne, e che la via di Genevra e così bella come quella di Lyone; e che me dispiafe che la sia degustada, e che non habbia avu la volontà de vegnir, e xe un pezzo che l'aspettava, e che jo vo mi ramaricando; varde, che cosa fa di non aver preso la via di Genevra, Varde che bisogna che diga tutto, e po vedrà se le cose va ben.

Volete dunque, mio caro fior, sanar la piaga che mi fate, col l'onore della vostra dedicazione, mà se questa gloria in alza il mio spirito e luzinga la vanità mia, il dolor di non haver vi tenuto nelle mie braccia, non e meno acerbo nel mio cuore. Leggero le vostre vezzose comedie fino al giorno che potero riverire l'autore.

Non so dove siete adesso. Non so come indirizare la mia lettera. Mà il vostro nome basta; e mi confido che siete già conosciuto a Parigi, come a Venezia. Non ho ancora ricevuto il regalo che mi accenate. Mà non posso differire i miei ringraziamenti.

Già che siete, o sarete ben presto cittadino di

— 1762. Parigi, vorrei far vi una visita , mà il *Corneille* non lo permettera, Mi ritrovo frà il *Corneille* ed il *Goldoni*. Stampero l'uno ed aspetterò l'altro quando egli fornera a riveder la sua bella Italia. Mà di grazia none mi deludete più colle illusioni della speranza.

Adio; vi flimo , vi onoro , vi amo senza illusione veruna. E farò sempre il vostro ammiratore , amico e servitore.

L E T T R E C C X X . X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 d'auguste.

DIVINS anges , je m'aperçois pourtant qu'il est difficile de faire à la fois une tragédie , l'Histoire du czar , l'Histoire générale , les Remarques sur *Corneille* , et de défricher le tout avec un procès pour un cimetière.

J'apprends que vous n'êtes plus chez vous , et que la petite vérole vous en a chassés : voilà ce que c'est que de ne pas faire inoculer tous les petits garçons et toutes les petites filles d'un pays , à l'âge de sept ans ; mais j'ai peur que *Tronchin* et la *Condamine* n'aient décrédité l'inoculation , l'un en excitant trop d'envie , et l'autre en y mêlant un peu de ridicule.

Je vous envoie *Mariamne* pour vous amuser dans votre exil ; vous avez dû recevoir le *Jules-César* de *Shakespeare*. Je crois que vous ferez convaincus que la *Place* est fort loin d'avoir fait connaître le théâtre anglais ; avouez que l'excès énorme de son extravagance était pourtant bon à connaître.

J'ai vu la requête de *Mariette* pour les *Calas*; j'ai vu l'arrêt. La jurisprudence de Toulouse est bien étrange; cet arrêt ne dit pas seulement de quoi *Jean Calas* était accusé. Je ne regarde ce jugement que comme un assassinat fait en robe et en bonnet carré. Je me flatte qu'enfin votre protection fera rendre justice à l'innocence. Je fais bien que les lois ne permettent pas les dédommagemens que l'équité exigerait; les juges devraient au moins demander pardon à la famille, et la nourrir. Que pourra faire le conseil? Il dira que *Calas* n'a point pendu son fils, nous le savions bien; et quand le conseil se laisserait séduire par le parlement de Toulouse, l'Europe ne croira pas moins *Calas* innocent. Le cri public l'emporte sur tous les arrêts; mais enfin c'est toujours beaucoup que le conseil réprime un peu le fanatisme.

Mes chers anges, je ne ferai point imprimer *Cassandre*: que votre volonté soit faite dans la terre comme aux cieux; mais il arrivera sûrement quelque malheur dans le Palatinat.

L'électeur fait une belle dépense pour cette représentation: nous jouerons la pièce à Ferney; mais, quoique ce ne soit pas en électeurs, le spectacle ne laissera pas que d'être beau. J'espère que nous en régalerons M. le maréchal de *Richelieu*. Nous verrons, à cette représentation, s'il y a encore quelque chose à changer, et ensuite nous l'enverrons à nos juges en dernier ressort.

Mes divins anges, nous avons des fluxions qui ne permettent pas trop d'écrire.

Mille tendres respects.

1762.

LETTRE CCXXXV.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux Délices , 29 d'auguste.

MON cher frère , il y a deux pièces dont je suis fort content ; l'une est l'arrêt du parlement qui nous débarrasse des jésuites , l'autre est la requête de M. *Mariette* contre le parlement de Toulouse. Je me flatte qu'à la fin nous viendrons à bout de faire rendre justice à l'innocence. Mais quelle justice ! elle se bornera à déclarer que *Jean Calas* a été roué mal à propos. Le sang innocent , dans d'autres pays , obtiendrait une autre vengeance. Je regarde le supplice de *Calas* comme un assassinat revêtu des formes de la justice. Les assassins devraient bien être condamnés au moins à demander pardon à la famille , et à la nourrir.

Vous ne vous souvenez peut-être pas d'une lettre qui est , je crois , la première que je vous écrivis sur cette affaire , et qui était adressée à M. d'*Alembert*. Je vous l'envoyai afin que tous les frères fussent instruits de cet horrible exemple de fanatisme. Je ne fais quel exécrable polisson a pris cette lettre pour son texte , et y a ajouté tout ce qu'on peut dire de plus extravagant , de plus offensant et de plus punissable contre le gouvernement. L'auteur a poussé la sottise jusqu'à dire du mal du roi , et du bien du poëme du *Balai* ; le tout , écrit dans les charniers Saints-Innocens , a été mis dans les papiers publics d'Angleterre.

Il se trouve encore que le *Journal encyclopédique*, qui est le seul journal que j'aime, est attaqué violemment dans ce bel écrit qu'on m'attribue. Les auteurs de ce journal s'en sont plaints à moi; enfin j'ai été obligé d'avoir la condescendance de défavouer publiquement cette impertinence, par la raison qu'il y a bien plus de gens qui se connaissent en méchancetés, qu'il n'y en a qui se connaissent en style. Il faut avouer que la lettre est si insolente, que monsieur d'Alembert serait presque aussi coupable de l'avoir reçue que moi de l'avoir écrite. 1762.

Quand vous verrez M. d'Alembert, je vous prie de l'instruire de tout cela.

Mon frère Thiriot a retrouvé ici de la santé, et moi je perds la mienne. Je suis accablé de fluxions; je deviens sourd. Les tempéramens faibles à mon âge s'en vont pièce à pièce. Nous allons jouer ici la comédie: je ne pourrai être tout au plus que spectateur; c'est bien dommage, je ne faisais pas mal mes rôles de vieillard.

Ne pensez-vous pas qu'il faut attendre, pour reprendre à Paris le Droit du seigneur, que la comédie française soit sur un autre pied et sur un autre ton? Je crois que vous avez à Paris Goldoni. Vous me ferez plaisir de me dire comment il réussira. Je ne parle pas de ses pièces; je crois la chose décidée. On dit l'auteur très-bon homme et fort naturel.

J'embrasse tendrement mon cher frère.

1762.

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, par Genève, 14 de septembre.

JE reçois la lettre de mes divins anges, du 7 de septembre, avec les plus tendres remerciemens. Madame *Scaliger* a donc aussi une fluxion; je la plains bien, non pas à cause de ma triste expérience, mais par extrême sensibilité. Cependant il y a fluxion et fluxion; j'en connais qui rendent sourd et borgne vers les soixante-neufans, et qui glacent ce génie que vous prétendez qui me reste. Je ne suis pas trop actuellement en état de raboter des vers; j'attends quelques petits momens favorables pour obéir à tout ce que mes anges m'ordonnent: mais, si malheureusement mon imbécillité présente se prolongeait, ne pourrait-on pas toujours jouer Mariamne à Fontainebleau, en attendant que le sens commun de la poésie me fût revenu?

La barque à *Tronchin* est extrêmement jolie; elle semble convenir très-fort à celui qui sauve les gens de la barque à *Caron*.

J'ai écrit à l'électeur palatin, pour lui demander en grâce qu'il empêche, par son autorité électorale, que *Cassandre* ne soit livré au bras séculier, et imprimé. Il m'a déjà promis d'avoir cette attention, et je me flatte qu'il tiendra sa parole.

Il a fait, en dernier lieu, exécuter *Tancrède* d'une façon qui ne laisse pas soupçonner qu'on viole la
terrible

terrible unité de lieu. On voit la maison d'*Argire*, un temple, l'hôtel des chevaliers et deux rues : voilà le goût antique dans toute sa régularité. 1762.

Je relis la lettre de mes anges. Je soupçonne qu'il y a quelque mal-entendu dans la copie de *Mariamne* que j'ai envoyée; et, dès que j'aurai la tête moins emmitouillée, je reverrai ce procès avec attention.

Celui des *Calas* me paraît en bon train, grâce à votre protection.

Je ne connais ni le nom du rapporteur ni celui des juges, tant la veuve a pris soin de me bien informer. J'attendrai patiemment le mémoire de *Mariette*; mais je vous avoue que j'attends avec impatience celui d'*Elie*.

Ne faudra-t-il pas, quand les juges seront nommés, les faire solliciter fort et long-temps, soir et matin, par leurs amis, leurs parens, leurs confesseurs, leurs maîtresses? Ceci est la cause du bon sens contre l'absurdité, et de l'humanité contre la barbarie fanatique. Il sera bien doux de gagner ce procès contre les pénitens blancs. Est-il possible qu'il y ait encore de pareils masques en France?

Mes anges, il y a long-temps que j'ai envie de vous écrire sur le philosophe qui veut épouser. Voici l'état des choses. Quand l'extrême protection et la grande considération qu'on me prodiguait, força ma modestie à quitter la France, j'avais des rentes viagères et de l'argent comptant. Je me suis défait de ce dernier embarras, en assurant à madame *Denis* seize mille livres de rentes; j'en ai donné trois à madame de *Fontaine*; j'en ai assuré quinze cents livres ou environ à mademoiselle *Corneille*; le reste a été englouti en maisons, châteaux,

Corresp. générale.

Tome VI. * G g

— meubles et théâtre. Je ne fais pas encore ce qui
 1762. reviendra à mademoiselle *Corneille* de l'édition de
Pierre, mais je crois que cela lui formera un fonds
 d'environ quarante mille livres. Je lui donnerai une
 petite rente pour ma souscription. Il ne faut pas se
 flatter que je puisse davantage. Ne comptons même
 l'édition de *Corneille* que pour trente mille livres,
 afin de ne pas porter nos espérances trop haut, et de
 n'être pas obligés de décompter.

• Si le philosophe est vraiment philosophe, et veut
 demeurer avec nous jusqu'à ce que son père lui cède
 son château, il jouira d'une assez bonne maison; mais
 qu'il ne croie pas épouser une philosophe formée.
 Nous commençons à écrire un peu, nous lisons avec
 quelque peine, nous apprenons aisément des vers
 par cœur, et nous ne les récitons pas mal: la santé
 est très-faible, le caractère est doux, gai, caressant; le
 mot de bonne enfant semble avoir été fait pour elle. J'ai
 rendu un compte fidèle du spirituel et du temporel,
 du physique et du moral; et je m'en tiens là en me
 remettant à la Providence.

Voilà les juges nommés pour la révision du pro-
 cès des *Calas*. On est instruit du nom des juges; on
 espère que nos anges protecteurs les feront bien solli-
 citer, et on se flatte que la cause elle-même les
 sollicite.

Mille tendres respects.

LETTRE CCXXXVII.

1762.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de septembre.

AH ! ah ! mon frère, on croit donc que je veux immoler *Corneille* sur l'autel que je lui dresse ! Il est vrai que je respecte la vérité beaucoup plus que *Pierre* ; mais lisez , et renvoyez-moi ces cahiers , après les avoir fait lire à frère *Platon*.

J'attends la prophétie d'*Elie - Beaumont* , qui fera condamner les juges iniques , comme l'autre *Elie* fit condamner les prêtres de *Baal*. Nous prions mon cher frère de dire au second *Elie* que cent mille hommes le loueront , le béniront et le remercieront.

Nous envoyons au cher frère la belle lettre de *J. J. Rousseau* au censeur de Motier-Travers. On peut juger de la conduite noble et conséquente de ce *J. J.* Ne trouvez-vous pas que voilà une belle fin ? Je mourrai avec le chagrin d'avoir vu la philosophie trahie par les philosophes et des hommes qui pouvaient éclairer le monde , s'ils avaient été réunis. Mais , mon cher frère , malgré la trahison de *Judas* , les apôtres persévérèrent.

On cherche à connaître quel est l'auteur d'un libelle intitulé , *les Erreurs de Voltaire* , imprimé à Avignon : on prétend que c'est un jésuite. Son livre contient en effet beaucoup d'erreurs , mais ce sont les siennes : cela est tout-à-fait jésuitique. C'est un tissu de sottises et d'injures , le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Il est bon de lui donner

G g 2

— sur les oreilles. M. *Diderot* est prié de savoir le nom
1762. du porteur d'oreilles.

Les farceurs de Paris joueront le Droit du seigneur quand ils voudront ; mais ils n'auront *Cassandre* que quand ils auront satisfait à ce devoir.

Je désire chrétiennement que le testament du curé se multiplie comme les cinq pains , et nourrisse les âmes de quatre à cinq mille hommes ; car j'ai plus que jamais l'*inf*..... en horreur , et j'aime plus que jamais mon frère.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney , 21 de septembre.

DIEU m'a rendu une oreille et un œil ; votre Excellence m'avouera que je ne peux pas chanter la chanson de l'aveugle :

Dieu , qui fait tout pour le mieux ,
M'a fait une grande grâce ;
Il m'a crevé les deux yeux ,
Et réduit à la besace.

J'ai lu très-aisément la lettre dont vous m'avez honoré ; mais c'est que le plaisir rend la vision plus nette. Je ne fais , Monsieur , si vous en aurez beaucoup en relisant *Cassandre* : elle est mieux qu'elle n'était ; mais je crois qu'elle a encore grand besoin de

vos lumières et de vos bontés. Un moine, très-honnête homme, doit vous l'avoir remise : vous le connaissez déjà, sans doute ; c'est le bibliothécaire de l'enfant, qui accompagne M. le prince *Lanti*. Je l'aurais bien chargé d'un paquet de *Calas*, mais j'étais à Ferney ; je n'avais plus d'exemplaires de ces mémoires ; *Cramer* n'était point à Genève. J'ai manqué l'occasion, je vous en demande pardon. J'envoie chez M. de *Montpérrou* un petit ballot de ces écritures ou écrits : il pourra aisément vous le faire tenir ; il y a toujours quelqu'un qui va à Turin : mais je vous avertis que ces mémoires ne sont que de faibles escarmouches ; la vraie bataille se donne actuellement par seize avocats de Paris, qui ont signé une consultation. Cet ouvrage me paraît un chef-d'œuvre de raison, de jurisprudence et d'éloquence. Cette affaire devient bien importante ; elle intéresse les nations et les religions. Quelle satisfaction le parlement de Toulouse pourra-t-il jamais faire à une veuve dont il a roué le mari, et qu'il a réduite à la mendicité, avec deux filles et trois garçons, qui ne peuvent plus avoir d'état ? Pour moi, je ne connais point d'assassinat plus horrible et plus punissable que celui qui est commis avec le glaive de la loi.

Je ne crois pas que *Catherine II* jouisse long-temps de la mort de son mari. Vous savez quel désordre agite à présent la Russie.

Dieu veuille que le duc de *Betford* ne vienne pas jouer à Paris le rôle de M. *Stanley*.

Mille profonds respects à vos Excellences. V.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, 22 de septembre.

JUSQU'À présent il ne s'était trouvé qu'une voix dans le désert qui avait crié : *Parate vias Domini*. Votre mémoire est assurément l'ouvrage du maître : je ne fais rien de si convaincant et de si touchant. Mon indignation contre l'arrêt de Toulouse en a redoublé, et mes larmes ont recommencé à couler.

Je suis convaincu que vous parviendrez à faire réformer l'arrêt de Toulouse. Votre conduite généreuse est digne de votre éloquence. Cette cruelle affaire qui doit vous faire un honneur infini, achève de me prouver ce que j'ai toujours pensé, que nos lois sont bien imparfaites. Presque tout me paraît abandonné au sentiment arbitraire des juges. Il est bien étrange que l'ordonnance criminelle de *Louis XIV* ait si peu pourvu à la sûreté de la vie des hommes, et qu'on soit obligé de recourir aux capitulaires de *Charlemagne*.

Votre mémoire doit désormais servir de règle dans des cas pareils. Le fanatisme en fournit quelquefois. J'ai lu trois fois votre ouvrage ; j'ai été aussi touché à la troisième lecture qu'à la première.

J'ajoute aux trois impossibilités que vous mettez dans un si beau jour, une quatrième : c'est celle de résister à vos raisons. Je joins ma reconnaissance à celle que les *Calas* vous doivent. J'ose dire que les

juges de Toulouse vous en doivent aussi; vous les avez éclairés sur leurs fautes. Si j'avais le malheur d'être de leur corps, je leur proposerais, sur la seule lecture de votre factum, de demander pardon à la famille qu'ils ont perdue, et de lui faire une pension. Je les tiens indignes de leur place, s'ils ne prennent pas ce parti. 1762.

L'estime que vous m'inspirez, Monsieur, me met presque en droit de vous demander instamment votre amitié. Vous avez une femme digne de vous; agréez mes respects l'un et l'autre, et tous les sentimens avec lesquels je ferai toute ma vie, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C C X L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 23 de septembre.

MES divins anges, je dois d'abord vous dire combien j'ai été frappé du mémoire de M. de *Beaumont*. Il me semble que chaque ligne porte la conviction avec elle. Je lui en ai fait mon compliment. Je crois qu'il est impossible que les juges résistent à la vérité et à l'éloquence.

Voici une autre affaire dont les objets peuvent être plus importans, quoique moins tragiques. C'est à M. le comte de *Choiseul* à voir s'il trouvera mon idée praticable. Je la soumets à ses lumières et à sa prudence. Le secrétaire de l'ambassade anglaise est, comme vous

— 1762. favez, l'ame unique de cette négociation, et elle peut avoir quelques épines. Ce secrétaire a un beau-frère et un ami dans un homme de la famille des *Tronchin*. Vous n'ignorez pas combien cette famille est attachée à la France. Celui dont je vous parle y a tout son bien ; il est fils d'un premier syndic de Genève, homme d'esprit et de probité, comme tous les *Tronchin* le sont ; très-capable de rendre des services avec autant d'honneur que de zèle. Son beau-frère a en lui une entière confiance. Peut-être n'y a-t-il pas de moyen plus sûr et plus honnête d'aplanir les difficultés qui pourront survenir, et de faire agréer des insinuations contre lesquelles on serait en garde si elles venaient de la part du ministère de France, et qu'on recevrait avec moins de défiance si elles étaient inspirées par un parent et par un ami. Je peux vous répondre que M. *Tronchin* servira la France avec le plus grand empressement, sans manquer en rien à ce qu'il doit à son beau-frère. Je n'imagine pas que M. le comte de *Choiseul* puisse jamais trouver une personne plus capable de répondre à ses vues pacifiques et généreuses, et plus digne de toute sa confiance dans une négociation si importante.

C'est une idée qui m'est venue, et qui, peut-être, mérite d'être approfondie et suivie. Mon suffrage est bien peu de chose ; mais soyez bien persuadé que je ne ferais pas une telle proposition, si je n'étais sûr de la probité et du zèle de M. *Tronchin*. Si on ne trouve pas mon offre déraisonnable, que M. le comte de *Choiseul* me donne ses ordres, ou par lui-même ou par vous, c'est la même chose ; et que DIEU nous donne la paix. Je ne fais s'il est bien vrai qu'il y ait une

guerre commencée en Russie, mais je suis sûr qu'il y a des nuages. 1762.

Je n'ai point encore eu de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*; je le crois à Lyon avec madame la comtesse de *Lauragais*. S'ils viennent tous deux chez *Baucis* et *Philémon*, Ferney sera bien étonné d'être la cour des pairs.

Nous avons joué aujourd'hui *Olimpie* devant MM. de la *RocheGuyon* et de *Villars*. Cela n'a pas été trop mal, mais cela pourrait être mieux. Il n'y avait que moi qui ne savais pas mon rôle, tant je songeais à ceux des autres.

Mille tendres respects.

LETTRE CCXLI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre à table, et nous avons tous pris la liberté de boire à la santé de sa Majesté impériale, et de lui souhaiter une vie aussi longue et aussi heureuse qu'elle le mérite. M. le duc de *Villars*, fils de l'illustre maréchal dont le nom a pénétré, sans doute, dans votre cour, était à la tête de nos buveurs. Nous avions quelques philosophes qui s'intéressent à l'*Encyclopédie*. Nous avons tous senti les transports que la magnanimité de votre auguste souveraine

1762.

doit inspirer. Nous vous avons béni, Monsieur; et, sans manquer au respect que nous avons pour sa Majesté, nous avons joint votre nom au sien, comme on joignait autrefois celui de *Mécène* à celui d'*Auguste*. Je doute que les savans, qui ont entrepris l'*Encyclopédie*, puissent profiter des bontés de sa Majesté impériale; attendu les engagemens qu'ils ont pris en France. Mais sûrement l'offre que votre Excellence leur fait, sera regardée par eux comme la plus digne récompense de leurs travaux, et votre nom sera célébré par eux comme il doit l'être. Il faut avouer qu'il y a beaucoup d'articles, dans ce dictionnaire utile, qui ne sont pas dignes de MM. d'*Alembert* et *Diderot*, parce qu'ils ne sont pas de leur main. Il faudra absolument les refondre dans une seconde édition, et mon avis serait que cette seconde édition se fit dans votre empire. Rien ne serait plus honorable aux lettres: j'ose dire que la gloire de votre illustre souveraine n'en serait pas diminuée. Il n'y a jamais eu que les grands-hommes qui aient fait fleurir les arts. L'impératrice sera regardée comme un grand-homme. J'écris fortement à M. *Diderot* pour lui persuader, s'il est possible, d'achever la première édition sous vos auspices. Votre Excellence a dû recevoir, par la poste de Strasbourg, ma réponse aux nouvelles heureuses dont vous m'avez honoré. Je vous réitère mes hommages, ma reconnaissance et tous les sentimens que je vous dois. On commencera l'Histoire de *Pierre le grand* dans peu de mois; on fait fondre de nouveaux caractères. Il y a déjà six volumes imprimés du *Corneille*, et il n'est pas possible d'imprimer à la fois deux ouvrages, dont chacun demande la plus grande

attention. Puiffe bientôt la paix rendue à l'Europe, —
 laisser aux esprits la liberté de cultiver les arts et 1762.
 de vous imiter. J'ai écrit à M. *Boris de Soltikof*. Je
 serais bien fâché qu'un homme de son mérite, et
 d'un mérite formé par vous, ne conservât pas pour
 moi un peu d'amitié.

Agréez le tendre respect avec lequel je serai toute
 ma vie, &c.

L E T T R E C C X L I I.

A M. D I D E R O T.

25 de septembre.

EN bien, illustre philosophe, que dites-vous de
 l'impératrice de Russie ? ne trouvez-vous pas que
 sa proposition est le plus énorme soufflet qu'on pût
 appliquer sur la joue d'un *Omer* ? En quel temps
 sommes-nous ! c'est la France qui persécute la philo-
 sophie, et ce sont les Scythes qui la favorisent !
 M. de *Schouvalof* me charge d'obtenir de vous que
 la Russie soit honorée de l'impression de votre *Ency-
 clopédie*. Monsieur de *Schouvalof* est fort au-dessus
 d'*Anacharsis*, et il a toute la ferveur de ce zèle que
 donnent les arts naissans, et que nous avions sous
François I.

Je doute que vos engagements pris à Paris vous
 permettent de faire à Riga la faveur qu'on demande ;
 mais goûtez la consolation et l'honneur d'être recher-
 ché par une héroïne, tandis que des *Chaumeix*, des

— 1762. *Berthier* et des *Omer* osent vous persécuter. Quelque parti que vous preniez, je vous recommande l'*inf...*; il faut la détruire chez les honnêtes gens, et la laisser à la canaille, grande ou petite, pour laquelle elle est faite.

Je vous révère autant que je le dois. Voulez-vous m'envoyer votre réponse à M. de *Schouvalof*? il n'y a qu'à la donner à notre frère.

L E T T R E C C X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

JE réponds, ô mes anges gardiens, à votre béatifique lettre dont *Roscius* a été le scribe, et je vous envoie la façon dont nous jouons toujours *Zulime*. Je peux vous répondre que cette fin est déchirante, et que, si on suit notre leçon, on ne s'en trouvera pas mal.

Ce n'est pas que j'aye jamais regardé *Zulime* comme une tragédie du premier ordre. Vous savez combien j'ai résisté à ceux qui avaient le malheur de la préférer à *Tancrède*, qui est, à mon gré, un ouvrage très-théâtral, un véritable spectacle, et qui a de plus le mérite de l'invention et de la singularité, mérite que n'a point *Zulime*.

Je vous supplie très-inflamment de vous opposer à cette fureur d'écourter toutes les fins des pièces : il vaut bien mieux ne les point jouer. Quel est le père qui voulût qu'on coupât les pieds à son fils ?

Le Kain m'a envoyé la façon dont il dit qu'on joue *Zaïre*; cela est abominable. Pourquoi estropier ma pièce au bout de vingt ans? Il me semble qu'il se prépare un siècle d'un goût bien dépravé. Je n'ai pas mal fait de renoncer au monde; je ne regrette que vous dans Paris. 1762.

Je n'aurai M. le maréchal de *Richelieu* que dans quelques jours. Notre tripot ne laisse pas de nous donner de la peine. Ce n'est pas toujours une chose aisée de rassembler une quinzaine d'acteurs aux pieds du mont Jura; et il est encore plus difficile de conserver ses yeux et ses oreilles à soixante et huit ans passés, avec un corps des plus minces et des plus frêles.

Je vous ai écrit sur les *Calas*. Je vous ai adressé mon petit compliment à M. le comte de *Choiseul*. Vous ne m'avez point dit s'il en est bien mécontent.

Je vous ai adressé un petit mémoire très-politique qui ne me regarde pas.

Je suis un peu en peine de mon impératrice *Catherine*. Vous savez qu'elle m'avait engagé à obtenir des encyclopédistes persécutés par cet *Omer*, de venir imprimer leur dictionnaire chez elle. Ce soufflet, donné aux fots et aux fripons, du fond de la Scythie, était pour moi une grande consolation, et devait vous plaire; mais je crains bien qu'*Ivan* ne détrône notre bienfaitrice, et que ce jeune russe, élevé en russe chez des moines russes, ne soit point du tout philosophe.

Je vous conjure, mes divins anges, de me dire ce que vous savez de ma *Catherine*.

Je baise le bout de vos ailes plus que jamais.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Genève, 30 de septembre.

JE vous félicite, Monsieur, sur les deux derniers avantages que M. le prince de *Condé* vient de remporter à Groningue et à Jonansbérk. Les héros de cette maison se sont tous fait une habitude de vaincre ; ils ont été successivement la terreur et la gloire de leurs souverains.

Quand reviendrez-vous à Paris ? Je vous aimerais tout autant à l'hôtel de Condé, qu'à la poursuite du prince héréditaire.

Vous penserez peut-être un jour, Monsieur, comme un de vos précurseurs, homme de qualité, attaché à un autre grand *Condé*, qu'il se laissa d'accompagner dans ses dernières campagnes.

Autant que je m'en souviens, voici de petits vers qu'il fit en se retirant dans ses terres. Ces vers sont très-bons pour un militaire, et prouvent du moins que l'âge amène quelquefois la sagesse.

Je laisse mon illustre maître,
 Infatiable de lauriers ;
 Philosophe, autant qu'on peut l'être,
 Je vais mourir dans mes foyers,
 Où traînant ma faible vieillesse
 Dont je sens déjà le fardeau,
 J'irai, conduit par la paresse,
 Occuper mon petit tombeau.

Je suis las du bruit que vous faites ,
Dieu des combats , terrible Mars ;
Et sans tambours et sans trompettes ,
Je vais quitter vos étendards
Pour aller dans ma solitude ,
Au lieu de foudres entouré ,
Commencer ma béatitude
Près de mon paisible curé
Qui , s'en tenant à son bréviaire ,
Doux , charitable , et point cafard ,
Ne recommande à tout hasard
Que l'aumône et que la prière , &c. &c.

1762.

Vous vous plaignez de votre santé, Monsieur ;
c'est bien à vous d'en parler à un homme qui attend
la mort dans son lit de douleur, tandis que vous
courez la chercher sur des champs de bataille.
Dans tous les cas, Monsieur, appelez à votre secours
la bonne philosophie, qui soutient le faible et qui
console le malade.

Mais j'ose à peine prononcer ce mot de philo-
sophie. Tant de gens sont payés pour la craindre et
pour la combattre, qu'on ne fait à qui l'on parle.
Vous me paraissez, Monsieur, digne d'en sentir et
d'en prouver les avantages. Recevez avec vos bontés
ordinaires le sincère hommage du vieux malade.

1762.

L E T T R E C C X L V.

A M. D A M I L A V I L L E.

10 d'octobre.

MES frères et maîtres ont donc envoyé leur réponse à M. de *Schouvalof*. Il est plaisant qu'un russe favorise des philosophes français, et il est bien horrible que des français persécutent ces philosophes. J'avais déjà assuré la cour russe de la reconnaissance et des refus de nos sages.

Mes chers frères, continuez à éclairer le monde que vous devez tant mépriser. Que de biens on ferait, si on s'entendait ! *Jean-Jacques* eût été un *Paul*, s'il n'avait pas mieux aimé être un *Judas*. *Helvétius* a eu le malheur d'avouer un livre qui l'empêchera d'en faire d'utiles : mais j'en reviens toujours à *Jean Meslier*. Je ne crois pas que rien puisse jamais faire plus d'effet que le testament d'un prêtre qui demande pardon à DIEU, en mourant, d'avoir trompé les hommes. Son écrit est trop long, trop ennuyeux, et même trop révoltant ; mais l'extrait est court, et contient tout ce qui mérite d'être lu dans l'original.

Le Sermon des cinquante, attribué à *la Méttrie*, à *du Marfais*, à un grand prince, est tout-à-fait édifiant. Il y a vingt exemplaires de ces deux opuscules dans le coin du monde que j'habite. Ils ont fait beaucoup de fruit. Les sages prêtent l'Evangile aux sages ; les jeunes gens se forment, les esprits s'éclairent. Quatre ou cinq personnes à Versailles ont de ces exemplaires sacrés.

sacrés. J'en ai attrapé deux pour ma part. et j'en suis tout-à-fait édifié. Pourquoi la lampe reste-t-elle sous le boisseau à Paris ? Mes frères, *in hoc non laudo*. Le brave libraire, qui imprime des factums en faveur de l'innocence, ne pourrait-il pas imprimer aussi en faveur de la vérité ?

Quoi ! la *Gazette ecclésiastique* s'imprimera hardiment, et on ne trouvera personne qui se charge de *Mestier* ? J'ai vu *Wolston* à Londres vendre chez lui vingt mille exemplaires de son livre contre les miracles. Les Anglais, vainqueurs dans les quatre parties du monde, sont encore les vainqueurs des préjugés ; et nous, nous ne chassons que des jésuites, et ne chassons point les erreurs. Qu'importe d'être empoisonné par frère *Berthier* ou par un janséniste ? Mes frères, écrasez cette canaille. Nous n'avons pas la marine des Anglais, ayons du moins leur raison. Mes chers frères, c'est à vous à donner cette raison à nos pauvres Français.

Thiriot est parti pour embrasser nos frères. Ne pourrai-je point rendre quelque service à ce bon libraire *Marlin* ou *Merlin* ? car je n'ai pu lire son nom.

J'embrasse mes frères en *Confucius*, en *Platon*, &c.

Ah, l'inf..... !

Je voudrais que mon frère me fît avoir le livre de l'abbé *Houteville*, avec les lettres de l'abbé *Desfontaines* contre l'auteur.

Il est plaisant de voir le mercure du fermier général *Laugeois* et du cardinal *Dubois*, écrire pour notre sainte religion, et un b..... comme *Desfontaines* écrire contre. Mais enfin, la grâce tire parti de tout.

Corresp. générale.

Tome VI. * H h

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 10 d'octobre.

MES divins anges, j'ai bien des tribulations; la première, c'est de ne point recevoir de vos nouvelles.

La seconde, c'est d'avoir vu jouer *Cassandre*, d'avoir été glacé de l'évanouissement de *Statira*, et d'avoir été obligé de refaire la valeur de deux actes.

La troisième, c'est d'être malade.

La quatrième, c'est la belle lettre qu'on m'impute, et que je vous envoie. Je voudrais qu'on en connût l'auteur et qu'il fût pendu. Il y a, dit-on, des personnes à Versailles qui croient ce bel ouvrage de moi, et c'est de Versailles qu'on me l'envoie. Il y a apparemment peu de goût dans ce pays-là; mais je n'imagine pas qu'on puisse m'attribuer long-temps de si énormes bêtises et de si grandes absurdités. Pour peu qu'on réfléchisse, l'impossibilité saute aux yeux. D'ailleurs, je suis accoutumé à la calomnie.

Vous ne m'avez jamais dit si vous aviez présenté ma petite félicitation à M. le comte de *Choiseul*. J'attends votre réponse sur le *Tronchin* qui peut lui être utile, et qui a assez de mérite et de bien pour se passer d'être utile.

Vous pensez bien qu'en refaisant *Olimpie*, je n'ai pu songer ni à *Mariamne* ni à *Oedipe*. Je ne me

porte pas assez bien pour avoir à la fois trois tragédies sur le métier, et une calomnie sur les bras. 1762.

Je vous renouvelle mes tendres respects.

LETTRE CCXLVII.

A U M E M E.

11 d'octobre.

JE reçois la lettre, du 4 d'octobre, de mes divins anges. Tant mieux que M. le comte de *Choiseul* n'ait besoin de personne; tant mieux que la prise de la Havane (que nous savions il y a huit jours) ne nuise point aux négociations de la paix; tant mieux que les malheurs de la France et de l'Espagne qui, réunies à la maison d'Autriche auraient dû donner la loi à l'Europe, contribuent à cette paix devenue si nécessaire.

Pour revenir au tripot, M. le maréchal de *Richelieu* m'a montré un projet de déclaration du roi, enregistrable au parlement, en faveur des comédiens. J'ai pris la liberté d'y mettre quelques mots qu'il a approuvés.

Il faut que mes anges n'aient pas reçu en leur temps les vers qui terminent la tragédie de *Zulime*, tels qu'ils ont été en dernier lieu récités dans notre tripot, et tels qu'ils doivent faire effet à Paris, à moins qu'on n'ait le diable au corps.

J'ai mandé que nous avions joué *Olimpie*; j'étais souffleur: j'ai jugé, j'ai condamné, j'ai refait, et tout va bien. Le rôle d'*Olimpie* est devenu le rôle principal; cela était absolument nécessaire.

— 1762. J'ai fait part à mes anges de l'infame tracasserie qu'on me fait; je leur ai envoyé la lettre qu'on m'impute. Je serais bien fâché, pour M. le duc de *Choiseul*, qu'il m'eût soupçonné un moment. Comment, avec le goût et l'esprit qu'il a, pourrait-il avoir eu un si abominable moment de distraction ? J'avoue que je voudrais qu'on pût trouver et punir l'auteur de cette coupable impertinence.

Mes anges ne m'ont jamais dit s'ils avaient donné mon petit compliment à M. le comte de *Choiseul*.

LETTRE CCXLVIII.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 d'octobre.

JE vous ai déjà, mon cher frère, envoyé une lettre importante pour M. d'*Alembert*; en voici une seconde : la chose presse; c'est une blessure qui demande un prompt appareil. Mais comment se peut-il faire qu'un billet innocent à vous envoyé, il y a près de cinq mois, ait pu produire une pareille horreur ? tâchez, mes frères, de remonter à la source. Vous voyez quels coups on veut porter aux bons citoyens qu'on appelle par dérision *philosophes*, et qu'on ne doit nommer ainsi que par respect. La calomnie sera confondue.

M. le duc de *Choiseul* m'a écrit quatre pages sur cette horreur dont il m'a cru coupable. Mais comment m'a-t-il pu soupçonner d'une telle bêtise,

d'une telle folie , de telles expreffions , d'un tel ſtyle , lui qui a de l'eſprit et du goût ? Le poids des affaires publiques empêche qu'on ne voye avec attention les affaires des particuliers ; on juge rapidement , on juge au hafard , on n'examine rien ; on avale la calomnie comme du vin de Champagne , et on rend ſon vin ſur le viſage du calomnié. Je ſuis pénétré de colère et de douleur. J'envoie à M. le duc de *Choifeul* le duplicata de ma lettre à M. d'*Alembert* ; j'écrirai juſqu'à ce que je ſois mort.

Je crois que j'envoyai à mon frère le billet qui a cauſé tant de fracas , et produit tant de calomnies ; c'était au mois de mai , ou je ſuis fort trompé. A qui l'a-t-on montré ? Ce billet , autant qu'il m'en ſouvient , était très-vif et très-innocent ; on l'a brodé d'infamies et d'horreurs.

Recherche et vengeance.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

17 d'octobre.

VOUS me donnez une furieuſe vanité. Que votre Excellence m'écoute. Je fis jouer cette famille d'*Alexandre* le jour que je vous envoyai le quatrième acte ; je m'aperçus que *Statira* , en s'évanouiſſant ſur le théâtre , tuait la pièce : car pourquoi mourir quand votre fille vous dit qu'elle aime ſon mari , et qu'elle l'abandonne pour vous ? Je vis encore clairement que le duel propoſé à la fin du troiſième

1762. devenait ridicule au commencement du quatrième. Je confiai ma critique à M. le maréchal de *Richelieu* qui me dit que ces défauts lui avaient fait la même impression, et qu'il me faudrait six mois pour les corriger. Je fus piqué des six mois : cette lenteur ne s'accorde pas avec ma manière d'être : je corrigeai en deux jours. Plus de duel à la fin du troisième acte, mais une scène attendrissante entre la mère et la fille. *Olimpie*, en pleurant, avoue son amour.

O L I M P I E.

Hélas, écoutez-moi.

S T A T I R A.

Que veux-tu ?

O L I M P I E.

Je vous jure,

Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
 Que je m'en punirai ; qu'*Olimpie* aujourd'hui
 Répandra tout son sang plutôt que d'être à lui.
 Mon cœur vous est connu : Je vous ai dit que j'aime.
 Jugez par ma faiblesse, et par mon aveu même
 Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
 Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
 Ne confidez point ma faiblesse et mon âge ;
 Du sang dont je naquis je me sens le courage.
 J'ai pu vous offenser, je ne peux vous trahir,
 Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

Remarquons que l'amour d'*Olimpie* avait besoin d'être plus développé, pour être plus touchant.

N'oublions pas que *Cassandre*, en revenant, pour la seconde fois, pour enlever sa femme, faisait un mauvais effet, parce qu'on supposait alors qu'il était

vainqueur d'*Antigone*, et qu'effectivement il ne l'était pas. Il a donc fallu supprimer tout cela, et mettre en récit son irruption dans le temple, l'effroi, l'évanouissement et la mort de *Statira*; moyennant ces arrangemens, tout est plus naturel, et rien ne me choque.

Vous voyez que je vous avais deviné; et voilà ce qui me rend si vain. Reste à rendre *Cassandre* moins odieux, en lui faisant frapper *Statira* uniquement pour sauver son père. Je ne l'ai pas assez dit, et votre critique est excellente.

Pour l'amour emporté de *Cassandre*, qui jure d'enlever sa femme, au troisième acte, et de l'arracher aux dieux et à sa mère, ce morceau a enlevé tous les suffrages, et même le mien; il est dans la nature, dans la passion, dans le caractère de *Cassandre*. Je ne diffère donc de vous que dans ce seul point: mais je suis bien moins échauffé sur une pièce que sur la reconnaissance que je vous dois. Votre goût m'enchanté; vous ne vous êtes pas rouillé à Turin. Mon Dieu, que je voudrais vous jouer *Olimpie*! Madame l'ambassadrice daignerait-elle prendre ce rôle? elle ferait fondre en larmes. Pourquoi ne pas venir passer huit jours à Ferney? il n'y a qu'à dire qu'on est malade. Venez, venez; nous donnerons de belles audiences à vos Excellences. Venez, vous serez reçus comme il faut. La vie est courte; pourquoi se gêner? Vous m'avez enthousiasmé.

Mille tendres respects. V.

1762.

L E T T R E C C L.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 27 d'octobre.

JE craindrais, Monsieur, de vous écrire de l'autre monde, si je différais plus long-temps. La journée n'a que vingt-quatre heures ; j'en souffre dix-huit, et je ne me porte pas trop bien pendant les fix autres, malgré le docteur *Tronchin* et le régime le plus sévère.

Je fais comme les anciens Romains qui donnèrent la comédie pour guérir de la peste. Mais apparemment que les spectacles ne sont bons que contre la peste, et ne valent rien contre l'accablement d'un homme de soixante et neuf ans ; aussi, tout mon plaisir se bornera à jouir de celui des autres. J'ai pourtant fait un effort pour écrire deux lettres à notre cher ami, M. *Goldoni*. Je ne fais où le prendre, je ne fais où il loge à Paris ; il ne m'a point envoyé son adresse. Le voilà englouti dans le tourbillon de cette grande ville ; chacun, sans doute, le veut avoir, et je suis persuadé qu'il n'a pas un moment à lui.

Je voudrais bien que son voyage lui fût aussi utile qu'agréable, et que ma patrie eût la gloire de rendre solidement justice à son mérite.

Pour moi je ne lui pardonnerai pas, s'il ne revient point par Ferney. Je veux absolument avoir la consolation de m'entretenir de vous avec lui, avant

que je meure. On dit qu'il est aussi aimable par la douceur et la facilité de ses mœurs, que par ses talens. 1762.

Je suis toujours émerveillé de la bonté qu'ont vos virtuoses de traduire la malheureuse pièce d'Idoménée; c'est bien pis que d'admettre à sa table un ennuyeux, parmi des gens d'esprit; c'est aller soi-même choisir dans sa cuisine tout ce qu'il y a de plus mauvais, et se donner la peine de préparer de ses mains un fort méchant dîner.

Je n'ai pu, Monsieur, vous envoyer la tragédie que je vous ai promise; mes souffrances continuelles ne m'ont pas permis d'y mettre la dernière main, et j'ai bien peur qu'elle ne soit qu'une espèce d'Idoménée. Si M. Goldoni passe par chez moi, je la lui donnerai pour vous. Je vous jure que j'aurai la plus vive tentation d'accompagner M. Goldoni à Bologne; et, si j'étais un peu moins vieux et un peu moins malade; je ne résisterais pas à la tentation. Je suis né avec la passion des voyages; vous l'augmentez furieusement en moi, et cependant il y a huit ans que je ne suis sorti de l'enceinte de mes montagnes.

Il faut que je sois un mauvais physicien, car j'avais imaginé que la ceinture des Alpes et du mont Jura ferait une barrière contre les vents; mais nous en avons ici d'épouvantables, et la faiblesse de mon tempérament ne s'en accommode guère. J'avais désiré de finir ma vie dans une entière liberté et dans un beau climat; je n'ai que la moitié de ce que je désirais: cela est encore bien honnête. Je crois que Bologna la grassa vaut mieux que le pays de Gex, mais je crois surtout que vous l'embellissez. Votre

1762. — goûr pour la littérature, vos spectacles, vos fêtes, doivent attirer chez vous la meilleure compagnie d'Italie. Vous êtes à la fois auteur et protecteur : *Mécène* n'avait qu'un de vos avantages. Vous ne sauriez croire, Monsieur, à quel point je vous révère ; j'ose encore ajouter que je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur. Jouissez long-temps de votre considération, de votre fortune, de votre mérite et de vos plaisirs ; ce sont les vœux de votre serviteur le plus sincère et le plus tendre. V.

L E T T R E C C L I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Octobre.

IL est heureux que M. *Mariette* n'ait pas encore imprimé sa requête au conseil : C'est sur cette requête qu'on jugera. Les erreurs où M. de *Beaumont* peut être tombé seront rectifiées dans le mémoire juridique de M. *Mariette*.

La plus importante de ces erreurs, et peut-être la seule importante, est celle où M. de *Beaumont*, page 11, dit qu'à l'hôtel de ville il n'y eut point de serment prêté. Il ne faut pas, sans doute, donner lieu aux juges de Toulouse de demander raison d'une fausse imputation, et de faire voir que les accusés, ayant prêté serment, se sont parjurés, et surtout de dire que ce parjure est une des choses qui peuvent justifier leur arrêt rigoureux.

Il faut avouer que ce concert , cette unanimité des *Calas* à dire sous serment que *Marc-Antoine* a été trouvé étendu sur le plancher , tandis qu'en effet *Marc-Antoine* a été étranglé , est l'unique prétexte qui puisse en quelque sorte excuser l'arrêt du parlement de Toulouse. C'est ce mensonge qui a fait croire que *Marc-Antoine* avait été étranglé par sa famille ; c'est ce mensonge qui a fait passer le mort pour un martyr , et qui lui a fait décerner trois pompes funèbres. Voilà ce qui a mené *Jean Calas* au supplice. Il ne faut donc pas à ce mensonge funeste en ajouter un nouveau , qui pourrait faire succomber l'innocence dans la révision du procès. 1762.

M. *Mariette* est prié de consulter le mémoire de *Donat Calas* , et la déclaration de *Pierre Calas* , page 23 : *Mon père , dans l'excès de sa douleur , me dit : Ne vas pas répandre le bruit que ton frère s'est défait lui-même ; sauve au moins l'honneur de ta misérable famille.*

Il est essentiel de rapporter ces paroles ; il l'est de faire voir que le mensonge , en ce cas , est une piété paternelle ; que nul homme n'est obligé de s'accuser soi-même , ni d'accuser son fils ; que l'on n'est point censé faire un faux serment quand , après avoir prêté serment en justice , on n'avoue pas d'abord ce qu'on avoue ensuite ; que jamais on n'a fait un crime à un accusé de ne pas faire au premier moment les aveux nécessaires ; qu'enfin les *Calas* n'ont fait que ce qu'ils ont dû faire. Ils ont commencé par vouloir défendre la mémoire du mort , et ils ont fini par se défendre eux-mêmes. Il n'y a dans ce procédé rien que de naturel et d'équitable. Les autres erreurs sont peu de chose ; mais il est toujours

— bon que M. *Mariette* en soit instruit , afin qu'il n'y
 1762. ait rien dans sa requête juridique qui ne soit dans
 l'exacte vérité.

Au reste , il est fort étrange que madame *Calas* et
 M. *Lavaisse* aient laissé subsister , dans le factum de
 M. de *Beaumont* , une méprise si préjudiciable.

L E T T R E C C L I I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 1 de novembre.

P U I S Q U E votre Excellence aime notre tripot à ce
 point , puisqu'elle se prête avec tant de bonté à nos
 tragiques bagatelles , voici la scène qui finit l'acte
 troisième , et voici tout le quatrième acte. Il n'y a
 plus , à la vérité , tant de fracas à la fin de cet acte
 quatrième. C'est un beau sujet de tableau qu'une
 femme mourante , sa fille à ses pieds , un amant
 furieux venant enlever cette fille qui le repousse ,
 l'amant saisi d'horreur et de pitié , tous les assistans
 empressés , &c. C'est même pour parvenir à produire
 ce tableau sur la scène que j'avais arrangé toute la
 pièce ; mais il est impossible que cette situation sub-
 siste. Je me suis aperçu que *Statira* n'était là qu'un
 trouble-fête. Elle venait après une scène intéressante
 des deux amans , on souhaitait qu'elle pardonnât ;
 mais au contraire elle se réjouissait avec sa fille de
 ce qu'on allait tuer son amant , elle s'évanouissait
 quand sa fille lui représentait qu'une religieuse ne

devait pas être si vindicative ; alors *Statira* devenait presque odieuse , et sa mort était très-froide. Ainsi tout ce spectacle , préparé pour émouvoir , ne faisait qu'un effet ridicule. De plus , le retour de *Cassandre* auprès d'*Olimpie* n'était pas vraisemblable. Pourquoi quitter le combat ? comment *Antigone* ne le suivait-il pas ? Mille raisons enfin concouraient pour faire supprimer une situation qui , belle en elle-même , était très-mal placée. 1762.

Nous venons de jouer le Droit du seigneur , avec un prodigieux succès , pour le pays de Gex. Mais quel pays au mois de novembre ! et que mes montagnes sont vilaines en hiver , quand on ne joue pas la comédie !

Je ne renverrai à mes anges d'*Argental* , notre *Olimpie* (vos bontés la font nôtre) que quand vous et moi serons contens. Je trouve que cette pièce est comme la paix ; elle me paraissait faite , et à mesure qu'on avance elle est difficile à faire. Je supputais hier avec des anglais qu'ils doivent plus de livres tournois qu'il n'y a de minutes depuis la création du monde , et je crois que nous autres français nous ne nous éloignons pas trop de ce compte.

Notre troupe se prosterne devant vos Excellences , et moi je joins la plus tendre reconnaissance à mon respect.

A M. D A M I L A V I L L E .

3 de novembre.

MON cher frère, je suis toujours émerveillé que trois vingtièmes ne vous dérobent ni à la philosophie ni à la littérature. Il me semble que cela fait honneur à l'esprit humain. Sera-t-il dit que je mourrai sans vous avoir vu dans ma retraite avec le cher frère *Thiriot* et l'illustre frère *Diderot* ?

Voici une lettre pour un digne frère (*) ; ce n'est pas un *Omer* : je vous supplie de la faire tenir. Que DIEU nous donne des procureurs généraux qui ressemblent à celui-là !

Notre cher frère saura qu'on est honteux sur cette méprise de cette belle lettre anglaise. J'ai bien crié , et je le devais. Il n'est pas mal de mettre une bonne fois le ministère en garde contre les calomnies dont on affuble les gens de lettres.

Je ne fais point encore les conditions de la paix ; mais qu'importent les conditions ? on ne peut trop l'acheter.

L'affaire des *Calas* n'avance point ; elle est comme la paix. Puissions-nous avoir pour nos étrennes de 1763 un bon arrêt et un bon traité ! mais tout cela est fort rare. Pour suivez l'*inf.* . . . je ne fais point de traité avec elle.

Et frère *Thiriot* où dort-il ? *Valete , fratres.*

(*) M. de la Chalotais.

L E T T R E C C L I V.

1762.

A M. DE LA CHALOT AIS.

Le 3 de novembre.

VOUS donnerez , fans doute , Monsieur , un *Plan d'éducation* digne de vos excellens mémoires qui ont servi à détruire ceux qui donnaient une assez méchante éducation à notre jeunesse. Plût à Dieu que vous voulussiez y mêler quelques leçons pour ceux qui se croient hommes faits. Ce sont de terribles enfans que des gens qui , avec de la barbe au menton , payent à un prêtre italien la première année du revenu des terres que le roi leur donne en France ; et qui , avec cela , disent qu'on leur fait tort quand on ne les laisse pas les maîtres absolus de tout. Vous êtes procureur général d'une province où un italien donne encore des bénéfices. Les Anglais ont été long-temps plus imbécilles que nous , il est vrai ; mais voyez comme ils se sont corrigés. Ils n'ont plus de moines ni de couvens , mais ils ont des flottes victorieuses ; leur clergé fait de bons livres et des enfans ; leurs payfans ont rendu fertiles des terres qui ne l'étaient pas ; leur commerce embrasse le monde , et leurs philosophes nous ont appris des vérités dont nous ne nous doutions pas. J'avoue que je suis jaloux quand je jette les yeux sur l'Angleterre.

Vous avez rendu , Monsieur , à la nation un service essentiel , en l'éclairant sur les jésuites. Vous

— 1762. avez démontré que des émissaires du pape , étrangers dans leur patrie , n'étaient pas faits pour instruire notre jeunesse. Vous pensez qu'il vaut mieux qu'un jeune homme apprenne de bonne heure les quatre maximes fondamentales de l'année 1682 , que de savoir par cœur des vers de *Jean Despautère*. En un mot , je suis persuadé que vous saurez mêler , avec votre habileté ordinaire , dans votre plan d'éducation bien des choses qui serviront à l'instruction de l'âge mûr. Le siècle du gland est passé ; vous donnerez du pain aux hommes. Quelques superstitieux regretteront encore le gland qui leur convient si bien ; et le reste de la nation sera nourri par vous.

C'est une belle époque que l'abolissement des jésuites ; j'oserais dire avec *Horace* :

Quid te exempla juvat spinis, è pluribus una.

On me répondra que , de toutes les épines , c'était la plus pointue et la plus embarrassante , et qu'il faut commencer par l'arracher ; je répliquerai :

Perge quo cæpisti pede.

La raison fait de grands progrès parmi nous ; mais gare qu'un jour le jansénisme ne fasse autant de mal que les jésuites en ont fait. Que me servirait d'être délivré des renards , si on me livrait aux loups ? DIEU nous donne beaucoup de procureurs généraux qui aient , s'il est possible , votre éloquence et votre philosophie ! Je remarque que la philosophie est presque toujours venue à Paris des contrées septentrionales ; en récompense , Paris leur a toujours envoyé des modes.

J'oubliais

J'oubliais de vous parler, Monsieur, du procès de mes huguenots. Fussent-ils mahométans, vous leur donneriez gain de cause, s'ils avaient raison. 1762.

Permettez, Monsieur, que je vous renouvelle les sincères protestations de mon estime et de mon respect.

VOLTAIRE.

LETTRE CCLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, novembre.

MON cher ange, il est bien juste que M. le comte de *Choiseul* ait la consolation de vous tenir à Fontainebleau. Je m'imagine que votre esprit conciliant ne nuira pas à l'œuvre de la paix. Je vois bien des anglais qui n'en veulent point; mais ils ne songent point que leur gouvernement doit plus de livres tournois qu'il n'y a de minutes depuis la création. J'en faisais le compte avec eux, ces jours-ci, et il s'est trouvé juste.

Que M. le comte de *Choiseul* se garde bien de perdre un temps précieux à écrire à une marmotte des Alpes; c'est bien assez qu'il soit content de mes sentimens, et qu'il ait la bonté de m'en assurer par vous.

Je ne fais plus où j'en suis pour Mariamne; je n'ai point ici votre lettre où vous me parliez de quelques changemens; je me souviens seulement que vous me disiez que le second acte n'était pas fini. Cependant *Mariamne* sort pour aller consulter DIEU,

Corresp. générale.

Tome VI. * I i

1762. *l'honneur et le devoir* : n'est-ce pas une raison de sortir quand on a de telles consultations à faire ? et ne voilà-t-il pas l'acte fini ? Vous parliez , mon divin ange , de distributions de rôles ; je ne m'en souviens plus : tous mes papiers sont entassés aux Délices que M. le duc de *Villars* occupe ; mais voici mon blanc seing tragique , que vous ferez remplir comme il vous plaira , et que vous appuierez de votre protection.

Nous ne faisons pas comme vous ; nous allons rejouer le Droit du seigneur. Je vous avertis que je joue le bailli , et le grand-prêtre dans *Sémiramis* , et que je suis fort claqué.

Pour *Olimpie* , vous l'aurez quand vous voudrez : mon ouvrage des six jours est devenu un ouvrage d'un an. Cette maudite opiniâtreté de vouloir faire évanouir *Statira* sur le théâtre , m'avait écarté de la bonne voie. J'y ai mis tous mes soins et tout mon petit savoir-faire.

Je ne me console point de ce que *Zulime* n'a point dit : *J'en suis indigne* ; mais ce qui fait ma vraie tribulation , c'est que M. le duc de *Choiseul* m'a cru l'auteur de cette belle rapsodie anglaise , c'est qu'il me l'a écrit (avec bonté il est vrai) , mais cette bonté est affreuse. J'en ai été outré , et je lui ai dit bien des injures qu'il mérite. Il faut absolument que M. le comte de *Choiseul* le gronde.

Il est vrai que M. le duc de *Richelieu* se porte fort bien , et qu'il en a donné de belles preuves ; mais , de moi , ce n'est pas de même ; de vingt-quatre heures j'en souffre dix-huit , je griffonne les six autres , et je vous aime tous les momens de ma vie. V.

L E T T R E C C L V I.

1762.

A U M E M E.

A Ferney, 10 de novembre.

Vive le roi et M. le duc de Praslin!

MON divin ange, quoique nos Suisses *vendent leur sang à qui veut le payer*, quoique les Gênois n'aiment pas la France passionnément, quoique notre petit pays de Gex soit séparé du reste du monde, cependant je ne vois que des gens enthousiasmés de la paix, et je n'entends que des cris de joie.

Je vous prie de vouloir bien donner à M. le duc de *Praslin* ces trois mots que je prends la liberté de lui écrire. Il y a soixante et quatre ans qu'un marquis de *Praslin*, que je peindrais, avait beaucoup de bonté pour moi; cela m'a été d'un bon augure.

Voici le temps des plaisirs et des spectacles. Il y avait une plaisante dédicace à deux seigneurs de *Praslin*, qu'on devait mettre à la tête du Droit du seigneur, comédie de *Jodelle*, du temps d'*Henri II*, rajustée depuis peu au théâtre par un quidam.

Nous avons joué depuis peu le Droit du seigneur, avec tout le succès possible, à Ferney. Mademoiselle *Corneille* a joué *Colette* supérieurement; elle avait une cabale contre elle, la cabale a été forcée de battre des mains.

Je soupçonne que M. de *Chauvelin* vous a envoyé, de Turin, une fin du troisième acte de *Cassandre*,

1762. et le quatrième tout entier ; je ne voulais pas vous envoyer la pièce par morceaux ; j'attendais vos ordres angéliques , pour vous faire parvenir la pièce entière : mais ce que M. de *Chauvelin* aura fait , sera bien fait.

Il y a un conseiller au parlement de Toulouse , qui vient , je crois , à Paris pour rendre justice à l'innocence des *Calas* , et gloire à la vérité. Il y a de belles ames ; celle-là sera bien digne de connaître la vôtre.

Je vous embrasse avec les plus tendres respects , et je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

L E T T R E C C L V I I .

A U M E M E .

21 de novembre.

O MES ANGES ,

N'AVEZ-VOUS jamais vu un ministre donner audience , écouter cent affaires , et ne se soucier d'aucune ? n'avez-vous jamais vu un avocat plaider trois ou quatre causes sans s'en mettre en peine , et les juges prononcer sans les entendre ? Vous croyez donc qu'il en est de même de votre créature des Alpes ? Il me faut à la fois faire imprimer , revoir , corriger une Histoire générale , une Histoire de *Pierre le grand* ou *le cruel* , et *Corneille* avec ses commentaires ; et passer de cet abyme à une tragédie. Le tripot , le tripot doit l'emporter , j'en conviens ; mais , encore une fois , je n'ai qu'une ame logée dans un chétif corps usé , sec et souffrant. J'avais mis

1762.
 votre Olimpie en séquestre , afin de la revoir avec un œil sain et frais. Il était nécessaire de laisser tomber les grosses taies que l'enthousiasme étend sur les prunelles d'un auteur, dans la première ivresse d'une composition rapide. Je vous donnerai votre Olimpie pour votre carême ; c'est un temps tout-à-fait sacerdotal et digne d'une pièce dont l'action se passe dans un couvent. L'opéra comique célébrera gaïement , au commencement de l'hiver , les plaisirs de la paix , et Paris aura mon grave hiérophante pour sa quadragésime. Ne trouvez-vous pas cet arrangement tout-à-fait convenable ? Puisque je suis à présent enfoncé dans l'historique , permettez-moi de vous demander simplement le secret de l'Etat , qui est le secret de la comédie. Les Espagnols cèdent-ils bien réellement la Floride ? la chose m'intéresse. Une famille fuisse , qui m'est très-recommandée , veut aller s'établir dans ce pays-là , et ne veut point vendre son petit fonds helvétique sans être sûre de son fait. Ne négligez pas , je vous en prie , ma question ; elle peut être hasardée , mais elle est charitable , et vous êtes anges du temporel comme du spirituel. Avez-vous à Paris M. de *la Marche* ? c'est encore un point dont je vous supplie de m'instruire.

Le philosophe époux arrivera donc. Nous requinquerons *Cornélie-chiffon* , nous la parerons. Elle prétend qu'elle pourra savoir un peu d'orthographe : c'est déjà quelque chose pour un philosophe. Enfin , nous ferons comme nous pourrons ; ces aventures-là s'arrangent toujours d'elles-mêmes : il y a une providence pour les filles.

J'avais bien deviné que M. de *Chauvelin* m'avait

— trahi. Vous vous entendez comme larrons en foire.
 1762. Il a , fans doute , beaucoup d'esprit et de goût. Plus vous en avez , mes chers anges , plus vous sentez combien une tragédie est une œuvre difficile , surtout quand le goût du public est usé.

Je voudrais bien que M. le duc de *Bedfort* vît Tancrède , et qu'il souscrivît pour mademoiselle *Corneille*.

Zulime est *de mediocribus*.

Mille tendres respects.

LETTRE CCLVIII.

A M. DE CHAUVELIN.

A Ferney , 22 de novembre.

BÉNIES soient vos Excellences qui aiment notre tripot , et qui l'aiment au point de vouloir bien payer un port exorbitant pour une pièce médiocre. Le titre en est beau , je l'avoue ; mais je tiens avec vous , Monsieur l'ambassadeur , qu'il vaut mieux être possesseur de madame de *Chauvelin* , que d'avoir le droit des prémices de toutes les filles de village.

Quand vous ferez bien las de cette comédie , ne pourriez-vous pas l'envoyer à M. d'*Argental* , sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin* ? Il pourra , en qualité d'amateur du tripot , se donner l'amusement de la faire jouer , pour divertir les anglais qui sont à Paris.

Vous êtes un vrai ministre. Vous avez vite envoyé à M. d'*Argental* certain quatrième acte tragique ,

fans m'en rien dire ; mais je m'en suis bien douté ,
 et je vous jure que je vous ai pardonné ce tour de
 tout mon cœur. Je sens bien qu'il serait bon que
 ce quatrième acte fût aussi plein de fracas que les
 autres ; je veux laisser reposer quelque temps la pièce
 et moi. Les choses ont souvent besoin d'être quittées
 pour être senties. Vous avez un goût infini ; je suis
 aussi charmé de vos judicieuses réflexions que de vos
 bontés. Si j'avais autant de génie que vous avez de
 lumières , je vous assure qu'on verrait beau jeu.
 Mais avouez que le rôle d'*Olimpie* ferait un effet
 merveilleux dans la bouche de madame l'ambassa-
 drice , à Ferney. Vous m'avez promis de revenir à la
 paix ; la voilà faite. Quand ferons-nous venir les
 violons pour l'orchestre ? passerez-vous votre vie à
 Turin ? Vos amis de Paris n'auront point de repos
 s'ils ne vous revoient. La société de ce pays-là a
 besoin de vous ; vous en faites le charme , et il faut
 surtout que vous aidiez au bon goût à se maintenir :
 on dit qu'il va un peu en décadence. Vous me
 réchaufferez en passant. Je crois que je suis à présent
 le seul vieillard qui fasse des tragédies et qui plante.
 Je vous donne rendez-vous au printemps , moi , mes
 arbres et mon théâtre. S'il me vient quelques idées
 bien tragiques , cet hiver , je vous consulterai sur le
 champ ; mais à présent c'est le quartier de l'histoire.
 Je m'amuse à peindre les sottises des hommes , et je
 vais jusqu'à l'année présente ; la matière est abon-
 dante. Adieu , Monsieur ; conservez-moi des bontés
 qui font la consolation de ma vieillesse dans ma
 retraite , et de mes travaux. Je me mets aux pieds
 de madame l'ambassadrice. V.

1762.

1762.

L E T T R E C C L I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

28 de novembre.

SALUT à mes frères en DIEU et en la Nature.

Je prie mon frère *Thiriot* de m'aider dans mes besoins et de m'envoyer la meilleure histoire du Languedoc ; cela ne fera peut-être pas inutile aux *Calas*, et pourra produire un écrit intéressant.

On a fini par se moquer de moi de ce que j'avais pris tant à cœur la tracasserie de la lettre ; mais si je n'avais pas tant crié, on aurait peut-être crié contre moi. Il n'est pas mal de couper une tête de l'hydre de la calomnie dès qu'on en trouve une qui remue.

Je vous remercie, mon cher frère, de l'ouvrage odieux que je vous avais demandé, et dont j'ai reçu le premier volume. Je ne l'avais parcouru autrefois qu'avec mépris, je ne le lis aujourd'hui qu'avec horreur. Ce scélérat hypocrite (*) appelle, dans sa préface, la tolérance, *système monstrueux*. Je ne connais de monstrueux que le livre de ce misérable, et sa conduite digne de son livre. Notre frère *Thiriot* l'a vu autrefois m... chez *Laugeois* ; je l'ai vu depuis secrétaire d'un athée, et il a fini par être l'avocat bavard de la superstition. On m'a dit que son détestable livre avait du crédit en forbonne ; c'est de quoi je ne

(*) L'abbé Houtteville, auteur du livre intitulé : *La vérité de la religion chrétienne, prouvée par les faits*.

suis pas surpris. Je me flatte au moins que ceux de mes frères qui travaillent à éclairer le genre-humain, dans l'*Encyclopédie*, nous donneront des antidotes contre tous les poisons assoupissans que tant de charlatans ne cessent de nous présenter. J'achèverai ma vie dans la douce espérance qu'un jour un de nos dignes frères écrasera l'hydre. C'est le plus grand service qu'il puisse rendre au genre-humain : tous les êtres pensans le béniront. 1762.

Continuez, mon cher frère, à égayer la tristesse de votre emploi, et à vous soutenir par la solidité de la philosophie.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Quoique je ne m'intéresse guère aux choses de ce monde, je ferais pourtant curieux de savoir ce qu'est devenu le procès criminel du sieur *Bigot*. On disait que le peuple aurait la consolation de voir pendre un intendant, mais je n'en crois rien.

Il me paraît que frère *Thiriot* a renoncé à la philosophie active. Il a raison de faire grand cas du dîner et du dormir ; ce sont deux fort bonnes choses ; mais il faut trouver à son réveil quelques quarts d'heure pour ses amis.

J'envoie à *Esculape-Tronchin* le mémoire à consulter ; mais songez que j'ai chez moi un parent de vingt et un ans, auquel *Esculape* fit ouvrir la cuisse, il y a deux ans, et qui suppure depuis ce temps-là, sans pouvoir se remuer. Il est difficile de guérir de loin, quand on estropie de près. *Tronchin* est assurément un grand médecin, mais la médecine est souvent bien dangereuse.

— Voulez-vous bien faire parvenir ces deux saintes
 1762. épîtres à nos frères d'*Alembert* et *Saurin*. J'embrasse
 en *Platon*, en *Diagoras*, notre grand frère *Diderot*.

L E T T R E C C L X.

A U M E M E.

Le 30 de novembre.

MON frère, j'ai aussi *prouvé par les faits*, et j'espère que ces faits, rapportés avec fidélité dans l'Essai sur l'histoire générale, feront plus d'impression sur les esprits bien faits que les détestables sophismes du m... *Houteville*, de l'académie française. Ces faits font deviner au lecteur bien des vérités qu'on n'oserait lui dire. Les hommes s'attachent plus aux vérités qu'ils croient avoir découvertes, qu'à celles qu'on leur a enseignées. Cette seconde édition pourra faire du bien; elle est augmentée de plus d'un tiers, et elle est de deux tiers plus hardie. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera finie.

Voici, en attendant, un petit article de la lettre *M*, d'un dictionnaire que j'avais fait pour mon usage; je le soumets au grand frère *Diderot*. Ne pourrai-je point avoir quelque article manuscrit du *Dictionnaire encyclopédique*? *Nardi parvus onix eliciat cadum!*

Je fus bien indigné des articles *Ame* et *Enfer*, du premier volume; et c'est cet article *Ame*, cet article sottement théologique, qu'un *Omer* accuse de matérialisme. Que ces absurdités me mettent en colère! mais, patience; il faut que la raison soit paisible.

Frère *Thiriot* m'avait promis de me faire avoir les

Dialogues de cet imbécille S^t Grégoire le grand; c'est un monument de bêtise que je veux avoir dans ma bibliothèque. *Thiriot* m'abandonne. 1762.

J'embrasse mes frères. Renvoyez-moi *M*, quand les frères l'auront lu.

L E T T R E C C L X I.

A U M E M E.

6 de décembre.

MES frères, les *Pensées tirées des objections diverses, &c.* sont un excellent ouvrage. Il faut en tirer quelques exemplaires pour les sages; mais je crois que rien ne fera jamais plus d'impression que le livret de *Messier*. Songez de quel poids est le témoignage d'un mourant et d'un prêtre homme de bien. On dit qu'il paraîtra quelque chose à l'occasion des *Calas* et des pénitens blancs, mais qu'on attendra que la révision ait été jugée.

Le docteur *Tronchin* m'a enfin mandé qu'il n'y avait point de guérison pour le petit enfant à qui mon frère s'intéresse; je souhaite que le docteur se trompe.

Qu'est-ce donc que ce drôle de fou qui traite le public comme *Ajax* traitait ses moutons, et qui tombe sur lui en furieux? il a donc fait une tragédie d'*Ajax*? l'a-t-on mis aux petites-maisons? comment se nomme-t-il?

Est-il vrai qu'*Elic de Beaumont* est très-courroucé de voir la famille de *Loyseau* dans sa moisson? Mon

— 1762. cher frère , s'il est vrai , calmez ses douleurs. Représentez-lui que , dans une affaire telle que celle des *Calas* , il est bon que plusieurs voix s'élèvent ; c'est un concert d'ames vertueuses. Il s'agit de venger l'humanité , et non de disputer un peu de renommée. Il y aura place pour *Beaumont* et pour *Loyseau* dans le temple de la gloire et de la vertu , et aucun d'eux n'entrera dans la caverne de l'envie.

J'embrasse mon frère et mes frères.

P. S. Il y a un enfant qui se dit petit-neveu de *Corneille*. Il demeure chez M. *Noël* , maître de pension , faubourg Saint-Marceau. Son nom est *Vannier*. Il demande un exemplaire de *Corneille* ; cela est assurément bien juste. Je prie très-inflamment mon frère de lui faire passer ce petit billet.

LETTRE CCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

MES divins anges , vous avez beau faire , on ne commande point au diable ; les forciers seuls ont ce privilège , et c'est le diable qui me commande. Il s'empara de moi , il y a bientôt dix-huit mois , et me fit faire , en six jours , la sottise que vous savez. J'étais ivre de mon ouvrage au septième ; mais l'âge m'a rendu un peu défiant , et surtout je me défie de moi-même. Mes chers anges , je vous parlais d'attendre au carême ; à présent je vous supplie de

remettre à Pâques. Plus on attend , plus valent les tragédies. Vous ne chomerez point cet hiver. Vous avez Eponine dont on dit beaucoup de bien. Il y a force trágédies , force comédies ; vous aurez le plaisir de voir des succès et des chutes. Souffrez que , cet hiver , je me donne tout entier à mon paradis de Ferney , au czar *Pierre* , à *Cornille* , à l'Histoire générale ; quand j'aurai fait tout cela , et que ma tête sera libre , alors vous aurez tant de vers qu'il vous plaira. Sachez de plus , ô anges ! qu'il y a sur le métier un ouvrage à l'occasion des *Calas* , qui pourrait être de quelque utilité , à ce que disent les bons cœurs , et pour lequel on vous demandera votre suffrage et votre protection.

Je vous remercie historiquement de m'avoir confirmé la cession de la Floride. Quelle honte ! quelle guerre ! les ministères de *Philippe III* et de *Philippe IV* ne se conduisirent pas plus misérablement que les Espagnols d'aujourd'hui.

Oh , que votre aimable duc de *Praslin* a bien fait de finir tant de pauvretés ! il a rendu service au genre-humain , et surtout aux Français. Je me soucie très-peu du Canada , je ne l'ai jamais aimé ; mais la paix nous devenait nécessaire comme le manger et le dormir. Je l'en remercie encore , et je suis enchanté que ce soit votre ami qui ait fait une si bonne œuvre.

Vous me dites toujours que je ne réponds point aux chefs d'accusation que je me fais sur Zulime , sur Mariamne. Je reverrai Mariamne et Zulime quand je retrouverai ma tête , j'entends ma tête poétique. A présent je suis tout prose ; me voilà cunctateur. Attendons : Zulime , Mariamne , Olimpie , tout

— cela viendra si je vis. Savez-vous que je suis bien
 1762. vieux. Le duc de *Villars*, quoique plus jeune, est
 plus vieux que moi; il a des convulsions de Saint-
 Médard, à le faire canoniser par les jansénistes.
 Il souffre héroïquement, il a dans les maux plus de
 courage que son père. Il y a bien des sortes de
 courage.

L E T T R E C C L X I I I .

A U M E M E .

Ferney, 13 de décembre.

O Mes anges ! l'épouseur est arrivé : c'est un demi-philosophe. Il n'a rien pour le présent, mais il y a quelque apparence qu'il aura mademoiselle *Corneille*, et que mademoiselle *Corneille* aura plus que je ne vous avais dit. La terre qui doit revenir au philosophe est dans la Bresse, dans mon voisinage : tout quadre à merveille. Le père ne donnera probablement à son fils que son approbation, et peu d'argent ; on y suppléera comme on pourra. Il est assez plaisant que je marie une nièce de *Corneille* ; c'est une plaisanterie que j'aime beaucoup.

Le demi-philosophe n'est point effarouché que la future ait fait peu de progrès dans la musique, dans la danse, et autres beaux arts ; il ne danse, ni ne chante, ni ne joue : il est pour la conversation, et il veut penser.

Je pense qu'il conviendrait que M. le duc de *Choiseul* ne réformât pas la compagnie du futur ; il ne

faut pas donner ce dégoût à *Cinna*; ce serait un triste présent de nocces; il est bon d'ailleurs de conserver des officiers qui ne sont pas des petits-mâîtres. 1762.

Ma famille fuisse, dont je vous avais parlé, va partir pour la Floride. C'est le plus beau des climats; l'inquisition va en être bannie. Si je n'étais pas à Ferney, il me semble que j'irais à la Floride.

Conservez vos bontés à qui vous adore. V.

L E T T R E C C L X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

13 de décembre.

O Mon cher frère, vous faites une action digne des beaux siècles de la philosophie. Je vous remercie au nom de la vérité et au mien. J'ai fait, sur le champ, transcrire votre écrit qui m'enchanté autant qu'il m'honore; je vous renvoie le mien qui sera bien honoré d'être à côté du vôtre: il est mieux qu'il n'était, parce qu'il est conforme à vos remarques, autant que je l'ai pu. On m'assure que l'impertinent ouvrage que vous daignez réfuter, et qui peut en imposer aux ignorans, est de la façon de *Patouillet* et de *Caveirac*; j'ai cru y reconnaître le style de l'abominable auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*. Il est juste que de mon côté je serve un peu la philosophie et les frères. Je vais insérer dans l'Histoire générale un chapitre sur les gens de lettres et sur l'*Encyclopédie*; il sera fait de façon qu'*Omer-Fleuri* en rougira, et ne pourra ni se fâcher ni nuire.

1762.

Le mémoire de *Loyseau* vient fort bien après les autres : ce sont trois batteries de canon qui battent la persécution en brèche. Je crois vous avoir déjà mandé qu'il paraîtrait en son temps, à l'occasion des *Calas*, un écrit sur la tolérance *prouvée par les faits*. O mes frères, combattons l'*inf...* jusqu'au dernier soupir. Frère *Thiriot* est du nombre des tièdes ; il faut secouer son âme. Je n'ai reçu que douze lignes de lui, depuis qu'il dort à Paris.

Joue-t-on encore Eponine ? l'opéra comique soutient-il toujours la gloire de la France ? *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C C L X V.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 19 de décembre.

C'EST une belle époque, Monsieur, dans les courtes archives de la raison humaine, que votre empressement généreux et celui de vos confrères à protéger l'innocence opprimée par le fanatisme. Personne ne s'est plus signalé que vous. Non-seulement vous êtes le premier qui ayez écrit en faveur des *Calas*, mais votre mémoire, étant signé de quatorze avocats, devient une espèce de jugement authentique dont l'arrêt du conseil ne pourra guère s'écarter. M. *Mariette* a travaillé judiciairement pour le conseil ; et M. *Loyseau*, en s'exerçant sur la même matière, rend un nouveau témoignage à la bonté de la cause et à votre générosité. Tout ce que j'ai

lu

lu de vous me rend déjà précieux tout ce que vous voudrez bien m'envoyer. Vous joignez la philosophie à la jurisprudence , et vous ne plaidez jamais que pour la raison. 1762.

Je suis enchanté que vous soyez lié avec M. de *Cideville* ; son ancienne amitié pour moi me donnera de nouveaux droits sur la vôtre. Je présente mes respects à madame de *Beaumont* , et je vous jure que je vous donne toujours la préférence sur les autres *Beaumont* , fussent-ils papes.

L E T T R E C C L X V I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 19 de décembre.

ENFIN donc , Monsieur , j'aurai la consolation de ne point mourir sans avoir eu l'honneur de vous voir. J'étais fort malade quand j'ai reçu , par M. le prince *Galitzin* , les douces espérances que vous m'avez données. Je vous ai déjà dit , je crois , ou du moins j'ai dû vous dire que vous êtes , pour les arts de l'esprit et de l'agrément , ce que *Pierre le grand* a été pour la police de son empire ; la différence fera que vous voyagerez chez les nations étrangères avec plus de connaissance et de goût que vous n'en trouverez peut-être dans la plupart des pays que vous verrez. Je me flatte , Monsieur , que vous aurez la bonté de m'informer du temps de votre départ. Vous passerez , sans doute , par l'Allemagne et par

Corresp. générale.

Tome VI. * K k

— 1762. Genève pour aller en France ; vous verrez tantôt des cours brillantes , et tantôt des hermitages rustiques. Je suis dans le dernier cas : vous ne verrez en moi qu'un philosophe champêtre ; vous passerez de la magnificence à la simplicité ; mais songez que c'est dans cette simplicité champêtre que se trouve la vérité et l'effusion du cœur. La vanité vous donnera ailleurs des fêtes , mais la cordialité vous fera les honneurs de Ferney et des Délices. Si vous venez en hiver , vous trouverez autant de neige que chez vous ; si vous venez au printemps , vous trouverez des fleurs.

Comme je suis précisément entre la France et l'Allemagne , je me flatte d'avoir l'honneur de vous voir à votre passage et à votre retour. Ce seront deux époques bien agréables dans ma vie. Cette espérance adoucit tous les maux auxquels la nature m'a livré ; je les souffre patiemment , et je vous désire ardemment. Votre Excellence doit être bien persuadée des sentimens tendres et respectueux de votre , &c. V.

L E T T R E C C L X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 23 de décembre.

JE ne peux rien ajouter , mes favorables anges , à tout ce que je vous ai dit sur le futur , sinon que je suis content de lui de plus en plus. Les bons caractères sont , dit-on , comme les bons ouvrages ; on en est moins frappé d'abord qu'on ne les goûte à la

longue. Mais , comme il n'a rien , et que de longtemps il n'aura rien , il est difficile de le marier sans la protection de M. le duc de *Praslin* , et c'est sur quoi nous attendons vos ordres. 1762.

En attendant , il faut que je vous parle de mademoiselle d'*Epinay* ou de l'*Epinay* ; ce n'est pas pour la marier. M. le maréchal de *Richelieu* paraît avoir usé de ses droits de premier gentilhomme de la chambre avec cette infante ; il veut la payer en partie par les rôles qu'avait mademoiselle *Gauffin* dans les pièces de votre serviteur ; il me demande une déclaration en faveur de la demoiselle , et même au détriment de l'infante *Hus*. Dites-moi , mes souverains , ce que je dois faire. Jamais je n'ai été moins au fait du tripot , et moins en état d'y travailler. Il faut finir mes tâches profanes , et attendre l'inspiration. Je crois que , s'il arrivait malheur aux pièces nouvelles , les comédiens pourraient trouver quelque ressource dans le Droit du seigneur et dans *Mariamne* , telle qu'elle est ; car je vous avoue que je trouve très-bon que la *Salome* dise à *Mariamne* qu'elle ne la regarde plus que comme une rivale. C'est précisément cette rivalité dont il s'agit ; c'est de quoi *Salome* est piquée ; et une femme , à qui on joue ce tour , dit volontiers à son adverse partie ce qu'elle a sur le cœur.

A l'égard de *Zulime* , pourquoi l'imprimer , si elle ne peut rester au théâtre ? et il me semble qu'elle ne peut y rester si on ne laisse la fin telle que je l'envoyai , et telle que nous l'avons jouée sur le théâtre de Ferney. Vous m'avouerez qu'il est dur , pour un pauvre auteur , qu'on change , malgré lui , ce

1762.

qu'il croit avoir bien fait. Il peut se tromper, cela n'arrive que trop souvent ; mais vous savez qu'il n'en est pas moins sensible, et surtout quand il a vu l'effet heureux des choses qu'on veut rayer dans son ouvrage, et qu'on y substitue des corrections dont il est mécontent. Il a quelque droit d'être affligé.

Quant au duc de *Foix*, réchangé en un autre personnage, n'est-ce pas un peu trop d'inconstance ? souffrira-t-on plus aujourd'hui une méchante action dans un prince du sang, qu'on ne la supporta autrefois ? n'y a-t-il pas des choses qu'il faut placer dans des temps éloignés, et qui révoltent quand elles sont présentées dans des temps plus récents ? ne vaut-il pas mieux mettre une proposition sanguinaire et barbare dans la bouche des Maures, que dans celle des Anglais ? Ce sont les Maures qui demandent le sang du héros de la pièce ; ce sont eux qui exigent qu'un prince français leur sacrifie son frère. En vérité, je ne vois pas comment on pourrait supposer que des Anglais (qui se piquent aujourd'hui d'être une nation généreuse) pussent faire une telle proposition à un prince de la race qui est à présent sur le trône. Assurément le moment n'est pas propre ; ce n'est pas le temps d'insulter les Anglais. Je crois que nos princes du sang et le duc de *Bedfort* seraient également indignés, et que le public le serait comme eux.

Si cette idée insoutenable est tombée dans la tête de *le Kain*, vous lui ferez comprendre, sans doute, à quel excès il se trompe. Cela lui arrive bien souvent. Je confierai volontiers des rôles aux *le Kain* et aux *Clairon*, mais je ne les consulterai jamais.

Croyez-moi, encore une fois; qu'ils jouent le Droit du seigneur et Mariamne, s'ils n'ont rien de nouveau ce carême. Je tâche d'oublier Olimpie, afin d'en mieux juger et de vous l'envoyer plus digne de vous. J'ai presque achevé l'Histoire générale que j'ai conduite jusqu'à la paix, pour ce qui regarde les événemens politiques, et jusqu'à l'arrêt singulier du parlement contre l'*Encyclopédie*, pour ce qui concerne l'histoire de l'esprit humain. On finit d'imprimer Pierre le grand. Je serai bientôt libre, et je me rendrai au tripot; car, entre nous, je l'aime autant que vous l'aimez.

Puissé-je, en attendant, faire un épithalame! mais cela dépend de M. le duc de *Praslin*. Voilà bientôt ce qu'on appelle le jour de l'an: je souhaite à mes anges toutes les félicités terrestres; car, pour les célestes, n'y comptons pas.

LETTRE CCLXVIII.

A M. D A M I L A V I L L E.

26 de décembre.

MON frère, renvoyez-moi, je vous prie, mon *Moïse* et mon canevas de chapitre pour l'histoire, dûment revu par les frères.

Il me paraît que l'affaire des *Calas* prend un bon tour dans les esprits. L'élargissement des demoiselles *Calas* prouve bien que le ministère ne croit point *Calas* coupable, c'est beaucoup. Il me paraît impossible à présent que le conseil n'ordonne pas la

— révision : ce sera un grand coup porté au fanatisme.
 1762. Ne pourra-t-on pas en profiter ? ne coupera-t-on pas à la fin les têtes de cette hydre ?

Je certifie toujours que je n'ai reçu de frère *Thiriot* qu'un petit billet du premier de novembre. Je lui avais demandé la meilleure histoire du Languedoc ; car ce Languedoc est un peu le pays du fanatisme , et on pourrait y trouver de bons mémoires. Dieu merci , ce monstre fournit toujours des armes contre lui-même.

Mon cher frère voudrait-il me faire avoir , *presto* , *presto* , un petit *Dictionnaire des conciles* , qui a paru , jé crois , l'année passée ? cela quadrerait fort bien avec mon *Dictionnaire d'hérésies*. La théologie m'amuse : la folie de l'esprit humain y est dans toute sa plénitude.

Je voudrais savoir ce que frère *Thiriot* a fait d'un sermon dont il avait trois exemplaires ; il doit au moins avoir converti trois personnes.

Aimez-moi , mes chers frères ; écr. l'inf....

L E T T R E C C L X I X.

1762.

A MADAME DE FLORIAN.

29 de décembre.

J'AI tort, ma chère nièce ; je n'ai pas rempli mon devoir : mais si vous saviez tout ce qui m'est arrivé, vous me pardonneriez. Je vous souhaite à vous et au grand écuyer de *Cyrus* toute la félicité que vous méritez tous deux. On dit que d'*Ornoi* a le ventre d'un président, et qu'il ne sera pourtant que conseiller au grand conseil. L'abbé est donc en retraite, dans son abbaye, avec une fille et des livres. Je suis fort content de son *Irène*, et je le trouve très-avisé, étant sous-diacre, de n'avoir pas donné au concile de Nicée tous les ridicules qu'il mérite. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être dans les ordres sacrés, je n'épargne pas les impertinences de l'Eglise, quand je les rencontre dans mon chemin. Je me suis fait un petit tribunal assez libre, où je fais comparaître la superstition, le fanatisme, l'extravagance et la tyrannie. Je vous enverrai quelque jour *Olimpie* qui est dans un autre goût. Vous la verrez à peu-près telle que nous l'avons jouée devant notre premier gentilhomme de la chambre, M. le maréchal de *Richelieu*.

Je m'occupe à présent de la tragédie des *Calas*, et je crois que le dénouement en sera heureux. Le ministère a déjà élargi ses filles. Ce mot d'*élargir* ne convient guère, mais cela veut dire qu'on les a

1762. — tirées de la prison appelée couvent, où on les avait renfermées. C'est un gage infailible du gain du procès ; car si le ministère ne croyait pas *Calas* innocent, il n'aurait pas rendu les filles à la mère. Il est honteux que cette affaire traîne au conseil si long-temps : des juges ne doivent pas aller à la campagne, quand il s'agit d'une cause qui intéresse le genre-humain.

Je vous pardonne de tout mon cœur, ma chère nièce, de ne m'avoir point écrit quand vous étiez dans vos terres ; car il faut que les lettres aient un objet ; et quand on a mandé qu'on a achevé son salon et meublé un appartement, on a tout dit. Mais, à Paris, les nouvelles publiques, les pièces nouvelles, les nouvelles folies, les sottises nouvelles sont un champ assez vaste, et vous peignez tout cela très-joliment.

Il n'y a pas d'apparence que je puisse aller dans votre bruyante ville : ni ma mauvaise santé, ni l'édition de *Pierre Corneille*, ni mes bâtimens, ni un parc d'une lieue de circuit que je m'avise de faire, ne me permettent de me transplanter sitôt. Il faut au moins remettre ce voyage à une année, si la nature m'accorde une année de vie. Soyez sûre que toutes celles qui me pourront être réservées seront employées à vous aimer. Votre sœur vous embrasse aussi de tout son cœur.

Fin du Tome sixième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 160
LETTRE II.	376

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I.	97
LETTRE II.	167
LETTRE III.	330
LETTRE IV.	453
LETTRE V.	457
LETTRE VI.	488

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I.	27
LETTRE II.	63
LETTRE III.	257
LETTRE IV.	282
LETTRE V.	351
LETTRE VI.	402
LETTRE VII.	456

ARGENTAL, (Madame la comtesse d') 15

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	7
LETTRE II.	40
LETTRE III.	42
LETTRE IV.	49
LETTRE V.	55
LETTRE VI.	56
LETTRE VII.	57
LETTRE VIII.	58
LETTRE IX.	72
LETTRE X.	77
LETTRE XI.	82
LETTRE XII.	84
LETTRE XIII.	87
LETTRE XIV.	89
LETTRE XV.	96
LETTRE XVI.	99
LETTRE XVII.	105
LETTRE XVIII.	112
LETTRE XIX.	117
LETTRE XX.	118
LETTRE XXI.	140
LETTRE XXII.	145
LETTRE XXIII.	150
LETTRE XXIV.	153
LETTRE XXV.	155
LETTRE XXVI.	165
LETTRE XXVII.	169
LETTRE XXVIII.	175

ALPHABETIQUE. 523

LETTRE XXIX.	182
LETTRE XXX.	186
LETTRE XXXI.	192
LETTRE XXXII.	194
LETTRE XXXIII.	207
LETTRE XXXIV.	216
LETTRE XXXV.	217
LETTRE XXXVI.	220
LETTRE XXXVII.	223
LETTRE XXXVIII.	226
LETTRE XXXIX.	240
LETTRE XL.	244
LETTRE XLI.	249
LETTRE XLII.	251
LETTRE XLIII.	253
LETTRE XLIV.	260
LETTRE XLV.	269
LETTRE XLVI.	278
LETTRE XLVII.	283
LETTRE XLVIII.	289
LETTRE XLIX.	292
LETTRE L.	311
LETTRE LI.	315
LETTRE LII.	322
LETTRE LIII.	327
LETTRE LIV.	333
LETTRE LV.	335
LETTRE LVI.	343
LETTRE LVII.	345

LETTRE LVIII.	354
LETTRE LIX.	355
LETTRE LX.	368
LETTRE LXI.	373
LETTRE LXII.	375
LETTRE LXIII.	379
LETTRE LXIV.	387
LETTRE LXV.	389
LETTRE LXVI.	399
LETTRE LXVII.	406
LETTRE LXVIII.	409
LETTRE LXIX.	410
LETTRE LXX.	414
LETTRE LXXI.	416
LETTRE LXXII.	425
LETTRE LXXIII.	427
LETTRE LXXIV.	435
LETTRE LXXV.	437
LETTRE LXXVI.	448
LETTRE LXXVII.	450
LETTRE LXXVIII.	454
LETTRE LXXIX.	460
LETTRE LXXX.	464
LETTRE LXXXI.	471
LETTRE LXXXII.	476
LETTRE LXXXIII.	482
LETTRE LXXXIV.	483
LETTRE LXXXV.	497
LETTRE LXXXVI.	499

ALPHABETIQUE. 525

LETTRE LXXXVII.	500
LETTRE LXXXVIII.	508
LETTRE LXXXIX.	510
LETTRE XC.	514

ARNOULT, (M.) *avocat, doyen de l'université, à Dijon.*

LETTRE I.	120
LETTRE II.	129
LETTRE III.	138
LETTRE IV.	161

AUBERT, (M. l'abbé) *qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.* 141

AUDIBERT, (M.) *négociant à Marseille, et de l'académie de la même ville.* 430

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien du roi.* 11

BASSEWITZ. (Madame la comtesse de) 296

BETTINELLI, (Au R. P.) *servite, à Vérone.* 79

BIELFELD. (M. le baron de) 418

BRET. (M.) 246

BURIGNY. (M. de)

LETTRE I.	184
LETTRE II.	225

C.

CHALOTAIS, (M. de la) *procureur général du
parlement de Bretagne.*

LETTRE I.	393
LETTRE II.	432
LETTRE III.	440
LETTRE IV.	495

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambassadeur
à Turin.*

LETTRE I.	30
LETTRE II.	254
LETTRE III.	287
LETTRE IV.	288
LETTRE V.	313
LETTRE VI.	340
LETTRE VII.	349
LETTRE VIII.	368
LETTRE IX.	485
LETTRE X.	492
LETTRE XI.	502

CHOISEUL. (M. le duc de)

LETTRE I.	170
LETTRE II.	370

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	6
-----------	---

ALPHABETIQUE. 527

LETTRE II.	76
LETTRE III.	110.
LETTRE IV.	235
LETTRE V.	291
LETTRE VI.	403
LETTRE VII.	441

CLAIRON. (Mademoiselle)

LETTRE I.	188
LETTRE II.	212

D.

DAMILAVILLE. (M.)

LETTRE I.	23
LETTRE II.	53
LETTRE III.	62
LETTRE IV.	65
LETTRE V.	69
LETTRE VI.	75
LETTRE VII.	92
LETTRE VIII.	107
LETTRE IX.	113
LETTRE X.	116
LETTRE XI.	142
LETTRE XII.	176
LETTRE XIII.	193
LETTRE XIV.	206
LETTRE XV.	221

LETTRE XVI.	248
LETTRE XVII.	271
LETTRE XVIII.	272
LETTRE XIX.	286
LETTRE XX.	309
LETTRE XXI.	321
LETTRE XXII.	326
LETTRE XXIII.	332
LETTRE XXIV.	338
LETTRE XXV.	359
LETTRE XXVI.	371
LETTRE XXVII.	378
LETTRE XXVIII.	405
LETTRE XXIX.	422
LETTRE XXX.	428
LETTRE XXXI.	438
LETTRE XXXII.	445
LETTRE XXXIII.	447
LETTRE XXXIV.	462
LETTRE XXXV.	467
LETTRE XXXVI.	480
LETTRE XXXVII.	484
LETTRE XXXVIII.	490
LETTRE XXXIX.	494
LETTRE XL.	504
LETTRE XLI.	506
LETTRE XLII.	507
LETTRE XLIII.	511
LETTRE XLIV.	517

DEFFANT.

ALPHABETIQUE. 529

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	19
LETTRE II.	70
LETTRE III.	179
LETTRE IV.	201
LETTRE V.	230
LETTRE VI.	276
LETTRE VII.	341

DELILLE. (M. l'abbé) 144

DEODATI DE TOVAZZI, (M.) *sur la langue italienne.* 32

DIDEROT. (M.) 475

DUCLOS. (M.)

LETTRE I.	86
LETTRE II.	101
LETTRE III.	203
LETTRE IV.	218
LETTRE V.	228
LETTRE VI.	231
LETTRE VII.	259
LETTRE VIII.	298
LETTRE IX.	318
LETTRE X.	384
LETTRE XI.	395
LETTRE XII.	411

DUMOLARD. (M.) 17

Corresp. générale.

Tome VI. * L1

E.

ELIE DE BEAUMONT, (M.) *avocat.*

LETTRE I.	470
LETTRE II.	512

F.

FEZ, (Au fleur) *libraire d'Avignon.* 396

FLORIAN. (Madame de)

LETTRE I.	401
LETTRE II.	519

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I.	47
LETTRE II.	66
LETTRE III.	114
LETTRE IV.	136
LETTRE V.	306
LETTRE VI.	336
LETTRE VII.	352

G.

GOLDONI. (M.) 459

H.

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I.	3
LETTRE II.	24
LETTRE III.	109
LETTRE IV.	178

HENAULT. (M. le président)	151
----------------------------	-----

I.

IRAIL, (M. l'abbé) <i>prieur de Saint-Vincent.</i>	284
--	-----

L.

LAVASSE, (M.) <i>père.</i>	424
LE BRUN. (M.)	5

M.

MAIRAN. (M. de)	198
-----------------	-----

MARMONTEL. (M.)	41
-----------------	----

MAYANS Y SISCAR, (M.) <i>ancien bibliothécaire du roi d'Espagne.</i>	415
--	-----

MOTTE-GEFRARD. (M. de la)	
---------------------------	--

LETTRE I.	423
LETTRE II.	444

P.

PINTO, (M.) <i>juif portugais.</i>	443
------------------------------------	-----

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	256
LETTRE II.	280
LETTRE III.	324
LETTRE IV.	420
ROMAN. (M.)	417

S.

SAURIN. (M.).

LETTRE I.	51
LETTRE II.	262

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I.	9
LETTRE II.	120
LETTRE III.	127
LETTRE IV.	130
LETTRE V.	158
LETTRE VI.	211
LETTRE VII.	233
LETTRE VIII.	237

ALPHABETIQUE. 533

LETTRE IX.	263
LETTRE X.	265
LETTRE XI.	273
LETTRE XII.	294
LETTRE XIII.	361
LETTRE XIV.	473
LETTRE XV.	513

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	13
LETTRE II.	31
LETTRE III.	45
LETTRE IV.	320

TOURAILLE. (M. le comte de la) 478

TRUBLET, (M. l'abbé) *qui lui avait envoyé son*
Discours de réception à l'académie française. 94

V.

VERNES. (M.)

LETTRE I.	209
LETTRE II.	242

VILLARS. (M. le duc de) 363

Fin de la Table du tome sixième.



415714

